LETTRES

D'UN VOYAGEUR

A PROPOS DE BOTANIQUE.[1]

III.

Puisque ces lettres, toujours commencées avec l'intention d'être particulières, ont pris chacune un développement qui me les a fait croire propres à être publiées, et puisqu'en leur donnant le titre de *Lettres d'un voyageur* j'ai cru leur conserver le ton de modestie qui convient à des impressions toutes personnelles, il est temps peut-être que je les accompagne d'un mot de préface et d'explication.

Sommé plusieurs fois, par la bienveillance et par l'hostilité, de reprendre ce genre de travail qu'on disait m'avoir réussi jadis dans la période de l'émotion, je n'ai cédé, je l'avoue, qu'au besoin de me résumer un peu, et je n'ai point du tout cherché à mettre le passé de ma vie intellectuelle d'accord avec le présent. J'ignore si, dans des régions plus élevées que celle où je promène cette vie un peu aventureuse et toujours sincère, les *penseurs* se croient forcés d'expliquer leurs variations. Moi, j'ai la simplicité de regarder les miennes comme un progrès, et je n'attache pas assez d'importance à ma personnalité pour ne pas lui donner un démenti quand je pense qu'elle s'est trompée. Il y a des personnalités susceptibles qui répondent par un soufflet à ce démenti. C'est quand la personnalité nouvelle, vendue à quelque intérêt humain, s'efforce de

(1) Voyez la *Revue* du 15 juillet.

renier son passé honnête et candide. Ce n'est point ici le cas. Mes défauts ont persisté, mon indépendance ne s'est point rangée au joug du convenu, je ne me suis pas réconcilié avec ce qui facilite la vie et allége le travail; j'ai cherché un chemin, je l'ai trouvé, perdu, retrouvé, et je peux le perdre encore. Si cela m'arrive, je le dirai encore, rien ne m'empêchera de le dire. La contrée idéale que j'appelais autrefois la verte bohême des poètes s'est semée de plus de fleurs à mes yeux, mais les fleurs fantastiques y ont fait de moins fréquentes apparitions. J'ai essayé de trouver le vrai de ma fantaisie, le droit légitime de ma protestation.

J'ai peut-être vu peu à peu la destinée humaine avec d'autres yeux, et reconnu que, dans la période du doute et du découragement, je voyais mal parce que je ne voyais pas assez; mais je crois sentir avec le même cœur, penser avec la même liberté. Dès lors je ne crains pas que l'ancien *moi*, qu'il s'incline ou non devant le nouveau, lui cherche querelle ou lui adresse un reproche.

En 1834, il y a trente-quatre ans, j'écrivais à mon cher Rollinat qui n'est plus : « Eh quoi! ma période de parti-pris n'arrivera-t-elle pas? Oh! si j'y arrive, vous verrez, mes amis, quels profonds philosophes, quels antiques stoïciens, quels ermites à barbe blanche se promèneront à travers mes romans! Quelles pesantes dissertations, quels magnifiques plaidoyers, quelles superbes condamnations découleront de ma plume! Comme je vous demanderai pardon d'avoir été jeune et malheureux! Comme je vous prônerai la sainte sagesse des vieillards et les joies calmes de l'égoïsme! Que personne ne s'avise plus d'être malheureux dans ce temps-là, car aussitôt je me mettrai à l'ouvrage, et je noircirai trois mains de papier pour lui prouver qu'il est un sot et un lâche, et que, quant à moi, je suis parfaitement heureux (1). »

Aujourd'hui, en 1868, il y a bien un vieux ermite qui se promène à travers mes romans; mais il n'a pas de barbe, il n'est pas stoïcien et certes il n'est pas un philosophe bien profond, car c'est moi. Je ne sais s'il condamnerait et gourmanderait la jeunesse de son temps, si elle était *jeune et malheureuse*; mais, chose étrange, cette jeunesse nouvelle rit de tout, elle exorcise le doute au nom de la raison, elle ne comprend rien aux souffrances morales que les vieux ont traversées, elle s'en moque un peu, et un des plus naïfs, un des plus émus, un des plus jeunes de cette époque de refroidissement, c'est encore le vieux ermite qui la contemple avec surprise.

Le voyageur d'autrefois l'eût maudite, l'époque où nous voici!

(1) *Lettres d'un voyageur.*

Je crois bien qu'il n'eût pas résisté aux tentations de suicide qui l'assiégeaient. Le vieux voyageur d'aujourd'hui la bénit quand même, croyant fermement qu'elle est une transition inévitable, peut-être nécessaire, un passage difficile, mais sûr pour monter plus haut.

Quant à lui, jusqu'à sa dernière heure, il aura fantaisie de monter. Donnez-lui la main, vous qui pensez à peu près comme lui, et vous aussi qui pensez tout à fait autrement. Ceux qui veulent rester en bas crieront après nous tous et nous envelopperont dans le même anathème. Que cette persécution nous unisse, car notre but est le même, et si ce n'est la conviction, c'est du moins le sentiment de notre droit qui nous rend solidaires. Nous ferons tous effort pour gagner les hauteurs chacun suivant ses moyens et ses procédés, et il est des étapes où nous ne pouvons manquer de nous rencontrer, des refuges où nous aurons à lutter ensemble contre l'ennemi commun. Monte, jeunesse, monte en riant si tu veux, pourvu que tu ne t'arrêtes pas trop sous les arbres du chemin, et qu'à l'heure du combat tu saches te défendre!

A MAURICE SAND.

Nohant, 15 juillet.

Il fait sombre, l'orage s'amasse, et déjà sur l'horizon les hachures de la pluie se dessinent en gris de perle sur le gris ardoisé du ciel. La bourrasque va se déchaîner, les feuilles commencent à frissonner à la cime des tilleuls, et la flèche déliée des cèdres oscille, incertaine de la direction que le vent va prendre. C'est le moment de rentrer les enfans, les petites chaises et les jouets fragiles. L'aînée voudrait jouer encore sur la terrasse, elle ne croit pas à la pluie; mais le vent vient brusquement gonfler les plis de sa petite jupe, une large goutte d'eau tombe sur sa main mignonne. Elle saisit sa chère *Henriette*, la poupée favorite, et vient se réfugier dans mon cabinet.

Alors commence un nouveau jeu, le jeu, la fiction, le drame de la pluie. L'enfant ouvre une ombrelle et marche effarée par la chambre; elle se livre à une pantomime charmante de grâce et de vérité. Elle se courbe sous les coups de l'aquilon, elle fuit devant la rivière qui déborde, elle avertit *Henriette* de tous les dangers qui la menacent, elle la préserve, elle la pelotonne sous son bras, enfin elle combat la tempête avec elle, et, toute souriante et palpitante, m'apporte *son enfant*, qu'il me faut essuyer, réchauffer et caresser comme un Moïse sauvé des eaux. Cette comparaison, qui ne peut pas être dans son esprit, perce aussitôt dans le mien.

La dualité de l'âme éclate dans cette puissance qu'un enfant de trente mois possède déjà de dédoubler dans son esprit la réalité et le simulacre; mais voici un autre phénomène. J'étais en train d'écrire; l'action scénique de l'enfant m'intéresse, je l'observe, j'y prends part. Je joue mon rôle dans le drame qu'elle improvise, et, entre chacune des répliques que nous échangeons, ma plume reprend sa course sur le papier, l'idée que j'exprimais se retrouve dans la case de mon cerveau où je l'ai priée d'attendre, mon être intellectuel a suivi l'opération que l'enfant a su faire, il s'est dédoublé; il y a en moi deux acteurs, l'un qui écrit sa pensée méditée, l'autre qui représente la fille des Pharaons arrachant aux flots du Nil le berceau d'un pauvre enfant nouveau-né. Je ne suis pas moins saisi de la fiction que ne l'est ma petite fille. Je le suis peut-être davantage, car je vois le paysage égyptien qui doit servir de cadre à l'épisode. J'aperçois la mère qui se cache dans les roseaux, pleine d'angoisse, jusqu'à ce que son fils soit recueilli et emmené par la princesse. Le sentiment maternel, plus développé en moi, rêve une émotion que je ressens presque... Et pourtant mon travail, complétement étranger à ce genre d'impressions, va son train, et après chaque interruption de mon dialogue avec ta fille, dont la grâce me charme et m'occupe, il se trouve suffisamment élaboré pour que je le reprenne sans effort et sans hésitation. L'habitude de jouer ainsi avec elle, tout en faisant ma tâche quotidienne, a sans doute préparé et amené peu à peu ce résultat un peu exceptionnel; mais comme il n'a rien du tout de prodigieux, il me donne à réfléchir sur les facultés de notre être intellectuel, et ces réflexions, je veux te les résumer à mesure qu'elles se succèdent et se groupent. Aussi bien l'orage redouble, l'enfant s'est endormie; voyageurs, nous ne voyageons pas : en ce moment, la nature nous chasse de ses sanctuaires, la plante gonflée de pluie veut boire à l'aise, l'insecte s'est réfugié sous l'épaisse feuillée, le paysage s'est rempli de voiles où la couleur pâlit et se noie; n'est-ce pas le moment d'entreprendre une petite excursion dans le domaine de l'invisible et de l'impalpable? Essayons.

Bien que la botanique, qui me préoccupe cette année par son côté philosophique, ne soit pas le sujet direct de cette causerie, c'est elle qui m'y a conduit aussi par de longues rêveries sur l'*âme de la plante*, et je m'imagine avoir trouvé quelque chose pour ma satisfaction personnelle tout au moins. Cela se résume en quelques mots, mais il m'en faudra davantage pour y arriver; prends patience.

« Nous avons deux âmes : l'une préposée à l'entretien et à la conservation de la vie physique, l'autre au développement de la vie

psychique. La première, involontaire, impersonnelle, qui tombe sous l'examen et l'appréciation de la science physiologique, est, avec plus ou moins d'intensité, identique chez tous les hommes. L'autre, dont l'étude est du ressort des sciences métaphysiques, c'est le *moi* personnel, l'homme affranchi de la fatalité, le souffle impérissable et mystérieux de la vie. » Ainsi m'enseignait, il y a quelque vingt ans, un ami très intelligent et très modeste qui n'a jamais fait parler de lui comme philosophe.

Cette définition pouvait être forcée quant à l'expression : il donnait le même nom à l'instinct et à la réflexion; mais dans son langage figuré il résumait peut-être d'une façon pénétrante et saisissante le problème de l'humanité. Je n'ai jamais oublié cette formule qui m'a toujours paru résoudre admirablement le mystère de nos contradictions intérieures et les antinomies sans fin qui divisent les hommes à l'endroit de leurs croyances.

Voici ce que je lis dans un livre dernièrement publié :

« Les choses se passent dans l'être humain comme si, à côté du cerveau pensant, il y avait d'autres cerveaux pensant à notre insu, et commandant à tous les actes de ce que j'appelle la vie *spécifique*. Le dualisme de l'homme et de l'animal, de l'ange et de la bête, n'est point chimère, antithèse, fantaisie. Voici le cerveau, le centre noble, et voilà les centres divers de la moelle et du système nerveux sympathique. Ici règne la volonté, là l'instinct. Quelle lumière se répand sur la vie humaine quand on se met à y démêler l'œuvre de l'intelligence consciente et volontaire, et le travail lent, monotone et fatal de l'instinct, caché aux centres nerveux secondaires! Comme l'âme proprement dite se trouve parfois faible devant cette âme-instinct qui ne devrait être que servante (1)! »

Voilà bien, en somme, la définition de mon vieux philosophe — *sans le savoir :* une âme libre, immatérielle, fonctionnant au sommet de l'être; une âme esclave, *spécifique*, c'est-à-dire commune à toute l'espèce, agissant dans les régions inférieures; ici la moelle épinière transmettant ses volitions à l'encéphale, là l'encéphale luttant avec la volonté, dont il est le siége, contre les volitions aveugles de l'instinct.

De là deux propositions contraires qui contiennent chacune une vérité incontestable. « L'homme est toujours et partout le même, » disent les uns, « cruel, lascif, intempérant, paresseux, égoïste. Les mêmes causes produisent et produiront toujours les mêmes effets. L'homme ne progresse point. » Cette opinion est fondée. Le rôle de l'instinct est fatal et ne s'épuise ni dans le temps ni dans l'es-

(1) Auguste Laugel, *Des problèmes de l'Ame*, Paris 1868.

pace. Vaincu, il n'est pas soumis et ne renonce jamais à la lutte.

« L'homme est essentiellement et nécessairement progressif, » disent les autres. « Chaque révolution sociale ou religieuse marque une étape de son perfectionnement, chaque effort de son intelligence amène une découverte, chaque instant de sa durée est un pas vers le mieux. »

Ceci est tout aussi vrai que l'assertion contraire. Aussitôt que l'on prend la peine de distinguer, on se trouve d'accord.

Nous arriverons, je pense, à savoir compter jusqu'à trois, qui est le nombre sacré, la clé de l'homme et celle de l'univers, et une bonne définition nous fera quelque jour reconnaître en nous, non pas seulement deux *âmes* aux prises l'une contre l'autre, mais trois *âmes* bien distinctes, une pour le domaine de la vie spécifique, une autre pour celui de la vie individuelle, une troisième pour celui de la vie universelle. Celle-ci, qui tiendra compte du droit inaliénable de la vie spécifique, mettra l'accord et l'équilibre entre cette vie diffuse chez tous les êtres et la vie personnelle exagérée en chacun. Elle sera le vrai lien, la vraie *âme*, la lumière, l'unité.

Chacun de nous, à un degré quelconque, porte en lui cette troisième et suprême puissance, puisqu'il l'entrevoit, l'interroge, lui cherche un nom, et s'inquiète de son emploi; mais l'éclair a bien des nuages à traverser encore, et peut-être faudra-t-il ces crises sociales terribles où s'amasse la foudre, pour que l'homme, frappé de la vérité comme d'une flèche divine, découvre sa vraie force et remplisse enfin son vrai rôle sur la terre.

L'excellent livre que je viens de te citer, et que tu voudras lire, est le développement analytique du dualisme où l'homme actuel est encore engagé entre ses deux âmes. Le tableau éloquent de cette lutte est navrant, mais il aboutit à des espérances d'un ordre supérieur. Il est plein d'épouvantes pour la destinée humaine livrée à l'instinct spécifique, plein d'enseignemens et d'exhortations à l'homme individuel, qui est ardemment sollicité de dégager le principe impérissable de sa liberté du tourbillon des passions basses ou des fantaisies coupables. C'est un livre de morale et de philosophie écrit par un savant et par un libre penseur, car il nous engage à rejeter ces vains termes de spiritualisme et de matérialisme qui nous éloignent de la recherche de la vérité. Funeste antagonisme, en effet! Il semble que l'humanité se condamne à marcher sur des lignes parallèles sans vouloir jamais les faire fléchir pour se rencontrer, et que, de cette stupide obstination, les individus se fassent un point d'honneur et un mérite personnel. Faudra-t-il en conclure que bien des gens n'auraient rien à dire, s'ils ne disaient pas d'injures aux autres?

La critique philosophique dont le rôle est grand en ce moment-ci est forte quand elle signale l'abus des mots et le vide des formules. C'est tout ce qu'elle a pu faire jusqu'à ce jour, et il semble qu'il ne soit pas encore de son ressort de chercher une solution. Les ignorans s'en impatientent; ils s'imaginent que leur sentiment personnel doit se manifester et se concentrer dans quelque aphorisme magique sanctionné par l'expérience et la raison. Faites place à ces ardeurs de la pensée, hommes de réflexion! elles vous donnent la mesure de nos tendances et de nos besoins. Ne les dédaignez pas, elles sont un thermomètre à consulter, une face de l'humanité à examiner. La preuve de ce besoin, c'est le catholicisme de pur sentiment qui se prêche avec succès aujourd'hui dans les salons et les églises, doctrine incapable de lutter contre la critique historique et habile à esquiver ses coups, mais forte de nos aspirations et adroite pour les accaparer au profit de sa cause. Faites-y grande attention, défenseurs de la doctrine expérimentale! Trouvez dans vos plus consciencieuses inductions un refuge pour notre idéalisme; autrement tous les faibles, tous les indécis, tous les illettrés passeront du côté du christianisme moderne, espérant y trouver la paix de l'esprit et l'oubli du devoir de raisonner sa foi.

M. Vacherot, dans un solide et délicat travail récemment publié dans la *Revue*, nous trace une esquisse instructive de la situation du catholicisme actuel. Malgré son exquise courtoisie pour les lumières de la chaire et de la polémique religieuse, il met ces lumières au pied du mur, les sommant, le malin qu'il est, d'étudier les textes sacrés, de les mettre d'accord et de définir l'orthodoxie. L'église répond *in petto : Non possumus;* mais elle continue à nous parler avec une éloquence plus ou moins entraînante (M. Vacherot a un peu exagéré le talent de ses adversaires par excès de générosité ou de finesse) des points lumineux que cherche à ressaisir l'humanité présente : l'âme immortelle, la divinité *personnelle*, l'avenir infini, les cieux ouverts, l'idéal en un mot.

Devant une critique et une philosophie qui ne peuvent sauver ouvertement ces trésors du naufrage, qui ne pensent pas même devoir trop affirmer qu'ils existent, l'église invoque le sentiment, supérieur selon elle, à la raison, et les êtres de sentiment vont à elle.

Mal nécessaire, disent les gens calmes. J'avoue que je ne puis pousser jusque-là l'indifférence et la sérénité. Je vois l'âme supérieure s'atrophier dans ce divorce avec la logique et retourner à l'enfance de l'humanité, enfance sacrée, poétique, respectable en son temps, dans son premier développement normal; sénilité puérile et funeste, presque honteuse à l'heure que nous marque aujourd'hui l'aiguille du temps.

Eh quoi! nous ne sommes point mûrs pour une croyance qui réponde aux besoins de notre libre aspiration sans condamner à mort cet instinct spécifique qui est le code imprescriptible de la nature animée? Et même dans le sanctuaire de l'encéphale, dont les opérations sont aussi multiples et aussi mystérieuses que la structure anatomique du cerveau est compliquée et insaisissable, il nous est impossible de marier la lucidité supérieure à la clairvoyance pratique? Nous sommes donc des infirmes, des êtres épuisés, à moins que nous ne soyons des intelligences qui n'ont encore rien commencé?

Levez-vous donc, éveillez-vous, nobles esprits qui sentez palpiter en vous la troisième âme, la grande, la vraie, celle qui n'affirme pas timidement l'idéal et qui le prouve par cela même qu'elle le possède, qui ne tressaille pas d'effroi devant l'épreuve scientifique parce qu'elle sait *à priori* que cette épreuve sera la sanction de sa foi aussitôt qu'elle sera complète et décisive. Cette âme a autre chose à faire que de vaincre les révoltes et les tyrannies de l'instinct. Elle éclora dans des organisations qui les auront vaincues; mais, sitôt qu'elle parlera, elle enseignera rapidement comment il est facile à tous de les vaincre. Elle résoudra ce formidable problème qui consterne notre élan philosophique vers la beauté morale; elle nous rendra moins sévères pour les obstinations de la vie *spécifique*. Ces tyrannies de la chair ne sont redoutables que parce que l'âme universelle n'a point clairement parlé en nous, et que l'âme personnelle n'a pas d'armes assez bien trempées pour le combat. Ces armes de la foi et de la grâce que les catholiques se vantent de posséder sont aussi faibles que celles du scepticisme, puisque les tentations sont plus âpres à mesure que le chrétien devient plus saint et plus mortifié. Ce n'est pas la haine et le mépris de la chair qui en imposent à cette sourde-muette que nous portons en nous. Ce n'est point assez d'une âme libre de ses propres mouvemens pour combattre des mouvemens qui ne sont pas libres de lui obéir. Il faut quelque chose de plus. Il faut l'éclat d'une vérité supérieure à toutes les individualités, et supérieure même à leur liberté, car toute liberté qui ne se soumet pas à l'évidence devient aberration ou tyrannie.

On nous dit que cette vérité de *consentement*, qui est la vraie discipline des intelligences, ne peut naître que d'une religion théologique ou sociale.

De généreux esprits, prenant un effet pour une cause, ont cru l'apercevoir dans des formes sociales à imposer à l'humanité; d'autre part, de nobles érudits, épris de leurs sujets d'étude, se persuadent encore aujourd'hui que, sans le prestige d'un culte et l'ab-

solu d'un dogme, aucune vérité ne peut devenir commune à l'humanité.

A mes yeux, il y a erreur chez les uns comme chez les autres. Si l'humanité future confectionne des sociétés et construit des temples, l'individu sera libre sous la loi commune, et le mystère sera banni de l'autel.

Pour cela, il faut que l'homme *sache* Dieu et l'humanité. On croit à ce que l'on sait. Ouvrez la porte au savoir. Donnez-lui des instrumens, des laboratoires et la liberté absolue; mais donnez-lui aussi des ailes. Apprenez-lui que chaque genre de certitude a son domaine, chaque vérité acquise sa case dans l'intelligence, mais qu'il en est une d'un ordre si élevé qu'il faut l'accueillir et la posséder dans la plus haute région de l'âme pour qu'elle serve de *criterium* et de corollaire à toutes les autres.

18 juillet.

..... Tu me demandes ce que j'entends par l'âme *universelle* de l'homme. Mon mot est mauvais, je ne le défends pas. Il faudrait toujours prendre les mots pour ce qu'ils valent; ils sont les empreintes du moment qui les fait éclore, les symboles qui transmettent à notre esprit nos impressions passagères, toujours incomplètes. Peu de mots fixent assez une idée pour mériter d'être conservés toute une semaine. Prends le mien pour ce que je te le donne, et vois-y l'appel d'une relation à établir entre l'âme individuelle et l'âme de l'univers.

Tu vas me demander encore où est l'âme de l'univers, si elle est diffuse ou personnelle. Elle est partout selon moi, comme la matière est partout; elle est à la fois personnelle et diffuse, elle remplit le fini et l'infini. Je ne vois point d'obstacle à cette antithèse, puisque l'âme humaine a ces deux attributs bien distincts et cependant inséparables. A toute heure, notre esprit, enfermé en apparence dans le cercle étroit de nos besoins matériels ou de nos impressions passagères, peut s'élancer vers les sphères de l'infini, non pas seulement par la rêverie poétique, mais par les calculs précis de la mathématique et les certitudes idéales de la géométrie. Supposez que l'univers a une âme comme nous, mais une âme aidée de la connaissance d'elle-même, ce qui est la connaissance absolue de toutes choses; vous pouvez très bien lui attribuer aussi la volonté de maintenir ses propres lois, puisque cette volonté est toujours en nous à un degré quelconque. Je ne vois rien là qui dépasse les perceptions de l'esprit humain. Il me semble au contraire que cette vision de l'âme de l'univers nous est nécessaire, qu'elle prend sa source dans ce que nous avons de plus clair dans le cerveau, la

logique, et de plus personnel dans le cœur, la conscience. Il nous est impossible d'attacher un sens aux mots de *sagesse*, d'*amour* et de *justice*, qui résument toute la raison d'être et toute l'aspiration de notre vie, si nous ne sentons pas planer sur nous une idéale atmosphère composée de ces trois élémens abstraits, qui nous pénètre et nous anime. Il n'y a pas que l'air qui alimente nos poumons. Il y a celui que notre âme respire. Trop subtil pour tomber sous les sens, cet air divin a une vertu supérieure à nos volitions animales, il les dompte ou les régularise quand nous ne lui fermons pas nos organes supérieurs. La chimie ne trouvera jamais ce fluide sacré; raison de plus pour que le chimiste ne le nie pas. C'est par d'autres moyens, par d'autres méditations, par d'autres expériences, que le vrai métaphysicien devra s'en emparer.

Quels peuvent être ces moyens, me diras-tu? Ils sont bien simples et à la portée de tous, et même il n'y en a qu'un : passer à l'état de santé morale qui seule permet de saisir la véritable notion du divin. Je voudrais bien que l'on trouvât à l'âme de l'univers un autre nom que celui de *Dieu*, si mal porté depuis le temps des Kabires jusqu'à nos jours. J'aimerais encore mieux celui d'homme, *le grand homme* (comme qui dirait la grande personne universelle) de Swedenborg; mais qu'importe son nom? Elle en changera longtemps encore avant que nous lui en ayons trouvé un définitif et convenable.

Ce Dieu, puisqu'il faut le désigner par un nom qui est tout aussi grossier que sublime, n'a pas seulement mis en nous, à l'heure de notre naissance *spécifique*, une parcelle de sa divinité; il nous la renouvelle et nous l'augmente quand nous naissons à la vie de raisonnement individuel. Il nous la concède réellement quand nous surmontons l'instinct aveugle assez pour mériter d'échapper à sa tyrannie. Je ne dirai pas avec Laugel qu'il faudra à l'homme de grands combats et des sacrifices immenses pour arriver à ce perfectionnement. Il les lui faut aujourd'hui parce qu'il doute. Le jour où il croira, avec ses *deux âmes* supérieures, à un idéal bien défini et bien évident, l'âme inférieure ne réclamera que la part de satisfaction qui lui est due. L'appétit ne sera plus la fureur, la passion ne sera plus le crime, la fantaisie ne sera plus le vice. L'âme personnelle, celle qui est libre de choisir entre le vrai et le faux, recevra — de l'âme vouée au culte de l'*universel* — une lumière assez frappante pour ne plus hésiter à la suivre. Le mal a déjà beaucoup diminué à mesure qu'a diminué l'ignorance, qui peut le nier? Il disparaîtra progressivement à mesure que rayonnera l'astre intellectuel voilé en nous.

On opposera à cette espérance, je le sais, la brutalité de la na-

ture, le déchaînement aveugle des désastres extérieurs ruinant à tout instant l'œuvre du travail de l'homme, la férocité des animaux qui lui ont fait si longtemps une guerre sérieuse, le déchaînement des cyclones, les tremblemens de terre, les épidémies foudroyantes, les maladies incurables, toutes les puissances ennemies que nous ne savons point encore conjurer ou éviter. Mais l'âme de l'univers a aussi sa dualité pour ne pas dire sa trinalité. Elle a, comme l'homme, une âme spécifique, instinctive, fatale, que l'âme libre et personnelle combat, et que l'âme universelle domine. L'âme spécifique, qui agit aveuglément dans tout être, peut-être dans toute chose, pousse sans cesse l'univers matériel vers le trop-plein et le trop vivant. De cet excès naissent les éclatemens, le vase trop rempli se brise, la force trop accumulée déchire ses enveloppes et se détruit elle-même en s'épanchant au dehors. Une montagne, une contrée, un monde, peuvent tomber en ruine sous les coups de l'agent indompté. L'âme céleste et personnelle de ce monde n'est pas détruite pour cela; elle va rejoindre le foyer de la vie céleste irréductible, et dans ce foyer de l'infini psychique elle se retrempe à la vie universelle, qui s'aperçoit peu des désastres partiels, ou qui s'en sert avec discernement pour reconstruire des mondes mieux équilibrés.

Mais les victimes, les millions d'individus plus ou moins intelligens que frappe un grand cataclysme, les compterons-nous pour rien? Si nous croyons que quatre-vingts ou cent ans d'existence sont toute l'aspiration, toute la conquête, toute la destinée de l'homme, ou que, surpris par la mort violente en état de péché, il ait une éternité d'inénarrable souffrance à endurer au sortir de la vie, certes Dieu est injuste, l'âme universelle est idiote et méchante, ou pour mieux dire elle n'existe pas. Nous sommes des chiffres,... pas même, des accidens qui ne comptent point.

Ceux que domine l'âme spécifique sont bien libres de le croire, mais ils ne peuvent forcer ceux qui pensent à partager leur découragement. Sur quelque raisonnement que s'appuie la négation du *moi* éternel, il ne dépend pas de nous de nous sentir persuadés. A mesure que nos instincts se règlent et s'harmonisent doucement avec les instincts supérieurs, nous entrons dans une lucidité de l'esprit qui est l'état normal auquel l'homme doit parvenir.

19 juillet.

Te définirai-je l'état de santé morale, l'idéal tel que je l'entends? Il est relatif et se moule forcément sur la vertu la plus pure et la raison la plus haute qu'un homme puisse atteindre dans le temps

et le milieu où il existe. Tel saint très respectable et très sincère des anciennes religions ne serait plus aujourd'hui qu'un fou. Le cénobitisme serait l'égoïsme, la paresse, la lâcheté. Nous savons que la vie complète est un devoir, qu'on ne peut pas rompre avec l'instinct normal de la vie spécifique sans rompre avec les lois les plus élémentaires de la vie, et que l'infraction à une loi de l'univers est une sorte d'impiété toujours punie par le désordre des facultés supérieures. La mortification de la chair par le célibat, le jeûne et les flagellations était grossière et charnelle en ce sens qu'elle ne servait qu'à ranimer ses révoltes. En lui imposant des sacrifices, l'esprit tranquille et fort la mortifie surabondamment.

Mais les appétits déréglés, vicieux, immondes, sont-ils donc une loi de l'espèce? Si certains animaux, en se rapprochant de la forme humaine et du développement de l'encéphale, nous offrent le repoussant spectacle de la lubricité, de la cruauté, de la gourmandise, si l'homme sauvage lui-même, aux prises avec l'animalité, s'imprègne des instincts de la brute, résulte-t-il de cette confusion de limites entre l'homme et le singe que l'instinct humain ne soit pas modifiable? Il l'est à un point qui frappe de surprise et d'admiration, quand on ne voit que la surface des mœurs civilisées. Le respect d'une convention qui prend sa source dans le respect de soi et des autres est une victoire bien signalée de la volonté sur l'instinct.

Si c'est peu que cette décence extérieure qui, sous le nom de savoir-vivre, voile des abîmes de corruption, c'est déjà quelque chose. La sainteté pourrait consister dès aujourd'hui à identifier la vie secrète et cachée à ces apparences de pudeur, de bonté, d'hospitalité, de raison, qui sont le code de la bonne compagnie. Pourquoi non? Où est l'obstacle? Pourquoi toute parole aimable ne serait-elle pas l'expression d'une âme aimante? Pourquoi toute allure de pudeur ne serait-elle pas la manifestation d'une conscience épurée? Pourquoi tout simulacre d'obligeance ne prendrait-il pas sa source dans la joie d'assister son semblable? Pourquoi toute discussion de l'intelligence ne reposerait-elle pas avant tout sur le désir de s'instruire?

Avoue que, si nous arrivions à marier la politesse parfaite à une parfaite sincérité, nous serions déjà, sans sortir de nos lois et de nos usages, montés à un degré supérieur d'excellence et de joie intérieure.

La joie intérieure, voilà un grand mot! C'est le premier des biens, parce qu'il est le seul qui nous appartienne réellement. Je ne vois pas que beaucoup de gens s'en préoccupent et le cherchent. La masse court aux satisfactions de l'instinct : les vicieux s'efforcent d'exas-

pérer leurs appétits pour mieux sentir l'intensité de la vie animale; les ambitieux se vouent à une anxiété incessante qui bannit la joie du sanctuaire de leur âme; des esprits plus élevés se vouent à des études dont le but défini n'est souvent que la satisfaction d'une curiosité spéciale; les cœurs passionnés cherchent leur ivresse et leur expansion dans l'amour, sans songer à en faire quelque chose de plus noble que la volonté d'amasser deux orages et de choquer douloureusement deux courans électriques. Où sont les hommes qui cherchent sincèrement à se rendre meilleurs sans prétendre à un paradis fait à leur guise, en acceptant dans l'avenir éternel toutes les éventualités, toutes les fonctions, toutes les épreuves, quelles qu'elles soient, que l'inconnu nous réserve? Cette résignation, non mystique ni fanatique, mais confiante et digne, serait déjà un pas vers la sainteté.

Quelle difficulté insurmontable éprouvons-nous donc à nous placer ainsi dans le sentiment de l'infini avec une bravoure calme et un modeste sentiment de nos forces? Où serait la vanité de travailler le *moi* comme un lapidaire taille et polit une pierre précieuse? La vertu peut avoir aussi son instinct pour ainsi dire *spécifique*, son besoin ardent et soutenu d'élever dans l'individu le niveau intellectuel de la race. Pour peu que l'on s'y essaie, on découvre en soi une docilité que l'on ne se connaissait pas, de même que l'esprit généreux qui entreprend un grand et noble travail est tout surpris de sentir en lui un nouveau lui-même qui s'éveille, se révèle et semble dicter ses lois à l'ancien. C'est la troisième âme, c'est ce que les artistes inspirés appellent l'*autre*, celle qui chante quand le compositeur écoute et qui vibre quand le virtuose improvise. C'est celle qui jette brûlante sur la toile du maître l'impression qu'il a cru recevoir froidement. C'est celle qui pense quand la main écrit et qui fait quelquefois qu'on exprime *l'au-delà* de ce que l'on songeait à exprimer. Enfin c'est elle qui n'ergote pas, qui n'a plus besoin de raisonner, mais qui peut et qui veut; elle est là, agissante à notre insu le plus souvent, cherchant à nous élever vers le foyer de la science infinie; mais nous ne la connaissons pas, nous avons peur d'elle. Nous croyons qu'elle usera trop vite les ressorts de notre frêle machine. L'instinct de la conservation nous empêche de la suivre sur les cimes. C'est une peur lâche, résultat de notre ignorance, car c'est elle qui est la vie irréductible, et, si son embrassement nous donnait la mort, ce serait une mort bien douce, bien enviable et bien féconde, le réveil dans la lumière!

Mais ne nous livrons pas trop à l'enthousiasme sans contrôle. N'oublions pas qu'il s'agit de rendre la vérité accessible même aux esprits froids, pourvu qu'ils soient épris de la vérité.

L'analyse complète de l'homme, *âmes et corps*, nous conduirait certainement à une notion complète de la Divinité, *corps et âmes*. En distinguant en nous trois étages de facultés, nous nous rendrions compte des trois étages de puissance de la vie universelle. Nous ne sortirons d'aucun problème par la notion de dualité, puisque toute dualité représente deux contraires. Ce que je dis là est aussi vieux que le monde pensant. C'est l'éternel symbole. D'où vient qu'il n'a reçu aucune application scientifique qui puisse se traduire en philosophie certaine pour les lois de la vie morale et les actes de la vie pratique? Les explications des trinités théologiques sont des figures confuses mal comprises ou mal définies par les hommes du passé. La définition que je te propose ne vaut peut-être pas mieux. La technologie vulgaire, dont il n'est pas permis à mon humilité de se dégager, est encore très insuffisante pour résumer une vision plus ou moins nouvelle du vieux thème de l'humanité. A des conceptions vraiment neuves il faudra certes un langage nouveau.

Mais, quelque mal exprimée que soit ma définition, elle ne m'apparaît pas comme un vain songe que le réveil dissipe. J'ai besoin d'un Dieu, non pour satisfaire mon égoïsme ou consoler ma faiblesse, mais pour croire à l'humanité dépositaire d'un feu sacré plus pur que celui auquel elle se chauffe. Jamais on ne me fera comprendre que le cruel, l'injuste et le farouche soient des lois sans cause, sans but et sans correctif dans l'univers. La compensation que le malheureux demande à Dieu dans une vie meilleure est une réclamation toute personnelle que Dieu pourrait fort bien ne pas écouter, si elle n'était le cri énergique et déchirant de l'humanité entière. Nulle théorie sérieuse n'a encore présenté le sentiment et le besoin de la justice comme une illusion. Le moment où l'homme renoncerait à posséder cet idéal marquerait la fin de sa race et le ferait redescendre à l'animalité, dont il est peut-être issu. S'il existe une doctrine qui envisage ce résultat comme digne d'être poursuivi, je lui refuse tout au moins d'avoir pour guide la *raison*, puissance si hautement invoquée par les sceptiques.

Non, il n'y a pas de raison véritable sans sagesse; c'est par la sagesse seule que la raison, s'élevant à l'état de vertu, devient respectable. La sagesse entraîne et réclame impérieusement la justice, et, s'il n'y a ni justice ni sagesse dans l'âme de l'univers, il n'y en a jamais eu, il n'y en aura jamais dans celle de l'homme. Que devient la morale, devant laquelle pourtant toutes les écoles s'inclinent et toutes les discussions cessent, si l'homme ne peut puiser à une source certaine les premières conditions de la moralité?

Il existe donc dans l'univers une pensée souveraine faite de lumière et d'équité. Si les faits extérieurs simulent de temps à autre,

par des désastres partiels, l'indifférence d'un destin inexorable, ne nous arrêtons pas à ces apparences indignes de troubler une philosophie sérieuse. Il est bien certain que la plupart des maux inhérens à notre espèce, maladies, passions, guerres, égaremens, sont notre propre ouvrage, c'est-à-dire le résultat de l'élan déréglé ou de l'aveugle inertie de l'âme spécifique. Cette âme impersonnelle, ce moteur aveugle que les uns respectent trop, que les autres ne respectent pas assez, est chez nous un agent de destruction tout aussi bien qu'un agent de conservation. Chose frappante, et qui témoigne de la nécessité de la troisième âme, l'instinct de l'homme est inférieur à celui des animaux. Les animaux ont le discernement des alimens salutaires ou nuisibles, la prévision jamais en défaut des besoins de la vie et des influences de l'atmosphère pour eux et pour leur progéniture. Aucun vice particulier, aucun excès de nourriture, aucune ivresse d'amour ne fait oublier à une pauvre petite femelle de papillon qui va mourir après sa ponte de se dépouiller le ventre de son duvet pour envelopper et tenir chaudement ses œufs destinés à passer l'hiver avant d'éclore. Il semble, devant une multitude de faits observés, que l'animal ait deux âmes aussi, l'instinctive et celle qui raisonne. Peut-être devrait-on oser l'affirmer, puisqu'à toute heure la prévoyance, le dévouement, le discernement et la modération de la bête semblent faire la critique de nos aveuglemens et de nos excès. Avec l'hypothèse des trois âmes, l'animal, doué des deux premières, s'explique et cesse d'être un problème insoluble. La troisième âme complète l'homme; « il n'est, » a dit Pascal, « ni ange ni bête. » Pascal est resté garrotté ici par la notion de dualité. L'homme est bête, homme et ange.

La plante, placée à l'étage inférieur, a sans doute l'âme inconsciente, spécifique. Ainsi seraient expliqués les trois royaumes de la vie, improprement nommés règnes de la nature.

L'homme a donc à se préoccuper des trois supports de son existence normale, dirai-je latente? Non, le monde caché s'ouvre peu à peu, et beaucoup ont pénétré dans la troisième sphère, croyant n'être que dans la seconde.

L'homme, parvenu à l'apogée de ses facultés, saura conjurer les fléaux matériels. Quand il accuse l'âme de l'univers de frapper son âme par le déchirement des morts prématurées, c'est lui-même, c'est son espèce qu'il devrait accuser de paresse et d'ignorance. Loin de se décourager d'invoquer la grande âme, il devrait s'élever de plus en plus vers elle pour sortir des ténèbres. En l'interrogeant dans la portion de lui-même qu'elle habite plus spécialement, il trouverait une réponse nette qui serait le remède à sa douleur. Cette réponse que l'on traite de vague espérance, c'est la

perpétuité du *moi*, qui ordonne d'entrevoir une meilleure existence pour les chers innocens que nous pleurons. Nous le connaissons, nous l'avons bu ensemble, ce calice, le plus amer qui soit versé dans la vie de famille. J'ose dire que la douleur de l'aïeule, qui sent dans ses entrailles et dans sa pensée la douleur du fils et de la fille en même temps que la sienne propre, est la plus cruelle épreuve d'une existence. La blessure faite à l'instinct et à la réflexion ne se ferme pas. C'est alors qu'il faut monter au sanctuaire de la croyance qui est celui de la raison supérieure; c'est alors qu'il faut soumettre les notions de justice personnelle aux notions de justice universelle. Si Dieu a pris cette âme qui était le plus pur de nous-mêmes, c'est qu'il la voulait heureuse, disent les chrétiens. Disons mieux, Dieu n'a pas pris cette âme : c'est notre science humaine, c'est notre puissance spécifique qui n'ont pas su la retenir; mais Dieu l'a reçue, elle est aussi bien sauvée et vivante dans son sein, cette petite parcelle de sa divinité, que l'âme plus complexe d'un monde qui se brise. Elle n'y est pas perdue et diffuse dans le grand tout, elle a revêtu les insignes de la vie, d'une vie supérieure immanquablement; elle respire, elle agit, elle aime, elle se souvient!

Dans le refuge de la seconde âme, celle qui raisonne et choisit, nous trouvons encore des élémens de force et de guérison relative; celle-ci, c'est l'âme sociale où le sentiment parle au sentiment. Il nous reste toujours, si nous sommes dans le juste et l'humain, quelqu'un à chérir sur la terre. A la consolation de cet être, n'y en eût-il qu'un seul, nous devons notre courage, et si nous ne le devons à aucun individu, si nous sommes sans famille et séparés de nos amis, nous le devons à tous nos semblables, l'idée de solidarité et de fraternité étant commune à l'âme sociale et à l'âme métaphysique.

Mais voici l'aube! Pendant que je te résume l'objet, assez flottant jusqu'ici, de quelques-uns de nos entretiens, tu poursuis avec une énergie soutenue des études spéciales, où ta pensée rencontre souvent la préoccupation de ce *moi* divin interrogeant les mystérieuses fonctions de la vie instinctive. Je vais aller éteindre ta lampe, à moins que je n'aille avec toi voir coucher les étoiles rouges et bleues dans la pâleur de l'horizon. Les oiseaux ne chantent pas encore, nos enfans dorment. Leur adorable mère s'est retirée de bonne heure, s'arrachant avec courage aux enjouemens de la veillée, pour assister au réveil de ses petits anges. Un silence solennel plane sur cette chaude nuit. La matière repose, et pourtant ton chien rêve de chasse ou de combats. La *plusie* argentée voltige autour des fenêtres d'où s'échappe un rayon de lumière. La chouette, qui semble portée par l'air immobile et muet, glisse discrètement

sous les branches. Tout un monde nyctalope s'agite autour de nous sans bruit. Nous éprouvons la sensation d'un bien-être diffus dans toute la nature estivale... Est-ce l'âme spécifique qui répercute seule en nous ce mélange de calme suprême et d'activité mystérieuse répandus dans les dernières ombres? Il y a quelque chose de plus; notre âme personnelle observe et compare, notre âme divine perçoit et savoure.

Bonsoir, je veux dire bonjour, car un rayon rose monte là-bas derrière les vieux noyers. Endormons-nous comme nous nous réveillerons, en nous aimant!

22 juillet.

Tu n'en as pas assez? tu veux un résumé de cette doctrine? Oh! je ne donne pas ce titre pompeux à ma notion personnelle de l'univers, toute notion de ce genre est trop forcément incomplète pour s'affirmer comme une découverte; c'est un essai de méthode, et rien de plus. L'homme n'en est pas encore à posséder autre chose qu'un instrument de travail intellectuel que chacun tâche d'adapter à son cerveau, comme l'ouvrier mécontent des instrumens imparfaits qu'il trouve dans le commerce cherche à s'en fabriquer un qui réponde à la conformation de sa main.

Il y a une vérité d'ensemble, corollaire de toutes les vérités de détail. Personne ne peut nier cette proposition sans une défiance qui va jusqu'au mépris de la vérité.

Pour parvenir à la possession de cette vérité suprême, l'homme doit s'exciter, se perfectionner, se rendre apte à la saisir et à l'élucider; c'est toute une éducation qu'il doit acquérir et s'imposer à travers des angoisses et des difficultés qui exerceront et décupleront sa force morale. La plupart des méthodes qu'il a inventées sont restées sans résultat général, et les plus belles, les plus ingénieuses, n'ont pas toujours été les plus efficaces; elles n'ont pas réussi à élever l'esprit humain plus haut que l'antithèse, qui est une impasse.

En cherchant Dieu dans l'univers, l'homme n'a pu que le chercher en lui-même, c'est-à-dire en se servant de l'induction personnelle et directe. Le premier sauvage qui a invoqué une puissance supérieure à la nature ennemie s'est dit : Je suis trop faible; appelons un être fort dans la nuée et dans la foudre pour éclater sur les obstacles de ma vie. De là le sentiment de la toute-puissance.

Le premier croyant qui a constaté l'insuffisance des sacrifices s'est dit qu'il fallait persuader ce Dieu qui ne se laissait point acheter par des offrandes. Il a cherché dans son cœur la fibre tendre et

suppliante, et il s'est dit, en se sentant adouci, que son Dieu devait être bon.

Le premier philosophe qui a contemplé ou subi l'injustice du destin s'est dit à son tour qu'il devait y avoir dans la pensée divine, dans l'âme de l'univers, quelque refuge contre cette injustice. En se sentant pénétré d'horreur pour l'injuste, il s'est senti juste, et aussitôt il a attribué à son Dieu une justice si exacte et si étendue que les maux soufferts en cette vie devaient se convertir dans sa main en bienfaits éternels.

Trouvera-t-on un autre procédé que ces moyens naïfs d'apercevoir la Divinité? Est-ce la science qui remplacera le sens humain? Mais la science n'est elle-même qu'une méthode humaine pour chercher la vérité extra-humaine; ce sont nos sciences exactes qui ont mesuré l'espace et conçu l'infini. Ce sont nos sciences naturelles qui ont classé méthodiquement les œuvres de la nature.

Il s'est trouvé que l'univers donnait pleine confirmation aux sciences exactes, et que la nature terrestre pouvait se prêter au classement. Donc le vrai est au-delà de l'homme, mais ne peut être prouvé à l'homme que par l'homme. Ceux qui font intervenir le miracle, l'interversion des lois naturelles pour faire apparaître Dieu au sommet de leur extase, ne peuvent plus être traités sérieusement. Il faut que l'homme trouve lui-même son Dieu par les moyens qui lui sont propres et qui lui ont fait trouver tout ce qu'il possède de vrai. Toute conception d'une abstraction parfaite a son siége dans notre intelligence et sa raison d'être dans notre cœur.

Pour percevoir l'idéal en dehors de soi, il faut donc le percevoir en soi. Pour connaître Dieu, l'homme doit se connaître, et mon avis est qu'il ne l'ignore que parce qu'il s'ignore lui-même.

Certaines études ont conduit tristement quelques-uns à ne reconnaître en nous que l'âme spécifique, la plupart des autres ont confondu cette première région de la vie commune à l'espèce avec la seconde, siége de la vie individuelle. Ce mélange de liberté et de fatalité n'a pu trouver de solution pratique, puisque la discussion continue sous tous les noms et sous toutes les formes. Le christianisme a dû expliquer le mal par l'intervention du diable, et il y a encore des gens qui croient au diable, la logique de leur croyance exigeant cette bizarre hypothèse.

Pourtant on s'est généralement arrêté à la notion d'une vie instinctive et d'une vie intellectuelle, et on a fait procéder nos contradictions intérieures du combat sans issue de ces deux natures. La notion de l'univers, moulée sur cette notion de nous-mêmes, est restée problématique, et confond encore de très grands esprits qui ne s'expliquent ni son ordre admirable, ni ses désordres effrayans.

Ne pas consentir à ce que l'univers soit ce qu'il est, c'est ne pas consentir à être ce que nous sommes, et le considérer comme une énigme, c'est se résoudre à ne jamais déchiffrer celle de notre propre vie. Pouvons-nous nous arrêter là? Pour ma part, je le voudrais en vain.

J'appelle donc à notre aide une méthode qui fasse entrer l'homme dans la notion de *trinalité*, applicable à l'univers et à lui. Je crois que ce n'est certes point assez pour clore la série de nos études. Le vieux monde a trouvé dans les profondeurs de sa métaphysique mystérieuse ce nombre trois, qui n'est pas dépassé, puisqu'il n'est pas encore généralement admis. Nos efforts actuels devraient tendre à le faire comprendre et accepter en attendant mieux. Ce serait un grand pas de fait.

Je sais fort bien qu'aucune méthode ne peut répondre sans réplique à toutes les questions que l'homme se pose. La plus grave est celle-ci. — Pourquoi Dieu, qui pouvait tout, n'a-t-il pas tout réglé en vue d'un idéal auquel l'homme peut arriver d'emblée sans passer par l'âge de barbarie, et pourquoi cet âge d'ignorance et de bestialité a-t-il encore tant d'âmes soumises à son empire, même au sein de la civilisation raffinée de notre temps? Il ne tenait qu'au *Créateur* de nous faire plus éducables et de nous initier plus promptement à l'intelligence de sa loi.

S'il y a un Dieu antérieur à la création, et qu'elle soit son ouvrage, si l'univers a eu un commencement, si une âme magique a soufflé sur la matière inerte à un moment donné pour la faire tressaillir et penser, enfin si le Dieu que l'humanité doit admettre est celui des antiques théodicées, ces questions resteront à jamais sans réponse.

Mais si, écartant ces poèmes symboliques, nous nous contentons de comprendre l'âme de l'univers par l'induction rigoureuse, qui est le seul rapport possible entre elle et nous, nous sommes forcés de croire qu'il y a un créateur perpétuel sans commencement ni fin dans une création éternelle et infinie. Si l'univers a commencé, Dieu a commencé aussi; c'est ce que n'admet aucune métaphysique, aucune philosophie.

L'univers avec ses lois immuables existe par lui-même, il est Dieu, et Dieu est universel. Dieu est un corps et des âmes. Il faudrait peut-être dire que dans son unité il a des corps et des âmes à l'infini, car dans le fini où nous rampons nous ignorons le chiffre de nos organes matériels et intellectuels. « Quel œil, quel microscope est jamais descendu dans les profonds abîmes du monde cérébral? Dans ce petit espace remuent des systèmes plus complexes que les systèmes célestes, des constellations organiques plus éton-

nantes que celles qui parsèment l'infini. Une force unique détermine les formes et les mouvemens des grands corps qui courent dans l'espace; mais ici sont enfermées des forces sans nombre comme en champ clos, elles s'y marient, s'y épousent, s'y fécondent, s'y métamorphosent sans relâche...

« L'œuvre de l'anatomie, toute descriptive, est jusqu'ici demeurée stérile. Elle peint des tissus, des élémens anatomiques, elle ignore la dynamique de ces petits édifices moléculaires. Elle reste en face de ces amas cellulaires comme un œil ignorant en face des désordres lumineux du ciel. Elle connaît les caractères d'un livre, elle ignore le sens des mots (1). »

Vous qui proclamez la méthode exclusivement expérimentale, il ne faudrait peut-être pas tant affirmer qu'elle suffit. Jusqu'à ce jour, elle ne suffit pas, elle ne sait pas, elle n'a pas trouvé. Tout comme les études psychiques, vos études ont encore besoin d'un peu de modestie.

Il existe un très beau livre, très peu connu, de notre digne ami M. Léon Brothier (2), qui répond à bien des propositions et résout bien des doutes. Il t'a semblé ardu, et pourtant il est charmant dans sa profondeur, et l'on y sent la bonhomie de La Fontaine, pour ne pas dire celle de Leibniz. Il conclut en d'autres termes, tantôt plus savans, tantôt plus aimables que ceux que j'emploie ici, à la nécessité d'une triple vue sur le monde des faits et des idées. Je ne suis pas de force à proclamer qu'il ne se trompe en rien, qu'après l'avoir lu attentivement je pense par lui et avec lui sur toutes choses. Je ne sais; mais il m'a puissamment aidé à me dégager de la notion de dualité qui nous étouffe, et j'ose dire que cette notion ne résiste pas à sa critique.

Avant lui, les travaux de Pierre Leroux, de Jean Reynaud et de son école avaient porté de grands coups aux vieilles méthodes de l'antithèse, beaucoup d'autres nobles esprits ont cherché à traduire les trois personnes divines de la théologie par des notions vraiment philosophiques. Moi, je demande, je cherche une explication plus facile à vulgariser, et surtout l'abandon de cette vision trinitaire céleste qui supprime le corps et ne peut pas supprimer Satan. Je ne peux pas me représenter un Dieu hors du monde, hors de la matière, hors de la vie.

Les attributs appréciables de la Divinité, que par un grand progrès nous pourrions classer en trois ordres principaux, n'ont pas de limites appréciables à l'esprit humain, puisque l'esprit humain

(1) Laugel, *Problèmes de l'Ame.*
(2) *Ébauche d'un glossaire du langage philosophique,* Paris 1853.

ne sait pas encore la limite de ses propres facultés et s'obstine à ne s'en attribuer que deux, privées de régulateur et de lien.

Ne va pas croire qu'en donnant le nom de *troisième* âme, d'âme supérieure en contact avec l'universel, au troisième ordre encore peu défini de nos facultés vitales, je sois tenté de croire cette âme impersonnelle et de l'abîmer en Dieu. Je n'en suis pas là; je pense avec nos ancêtres de la Gaule que l'homme ne pénétrera jamais dans *Ceugant*, et je ne les suis pas dans cette notion que Dieu lui-même puisse habiter l'*absolu* du druidisme. La fin d'un monde ne me surprend pas, mais la fin de l'univers n'entre pas dans ma tête. L'existence diffuse, la disparition du moi, l'extinction de la personne, me paraissent l'écroulement de la Divinité elle-même.

Mais voici l'heure du bain. Là-bas, sous les trembles, gronde une petite cascade de diamans qui nous appelle, et qui s'épanche en fuyant dans l'allée de verdure, sous les gros arbres penchés en forme de ponts, sous les guirlandes de houblon et de rosiers sauvages. Il y a là de petits jardins naturels que le courant baigne et qu'un furtif rayon de soleil caresse; il y a des îles de salicaires et de spirées, des rivages de scutellaires et des presqu'îles d'épilobes. Une délicieuse fraîcheur nous attend dans cette oasis, ta fille y baigne ses poupées, et la vieille laveuse qui tord et bat son linge au bas de l'écluse s'arrête et sourit en voyant cette enfance et cette joie. Tout est salubre et charmant dans ce petit coin où j'ai rêvé autrefois d'une *Fadette* et d'un *Champi*. Couché dans l'eau et à demi assoupi sous l'ombre charmeresse, j'ai senti cent fois mon âme instinctive se mettre en parfait accord avec mon âme réflective, pour savourer et pour rêver. L'instinct *thermique* a son siége dans une de nos *âmes*, à ce que disent les physiologistes. Je ne vois point que ces instincts de la vie impersonnelle soient aussi impersonnels qu'on le dit. Ils produisent des effets très divers selon les individus, et, loin d'être toujours les ennemis de l'âme personnelle, ils lui procurent souvent, par la sympathie nerveuse qui unit leurs foyers, un état de santé morale que l'esprit isolé de la matière ne trouverait pas.

Il y aurait bien des choses encore à dire sur cette âme inférieure, véritable soutien d'une vie normale, fléau d'une vie corrompue. Je t'avoue que, si je la traite d'*inférieure*, c'est parce qu'en lisant Laugel je me suis imprégné à mon insu de sa technologie. Il est difficile de se préserver de cet entraînement en suivant la pensée d'un éloquent écrivain; mais en y réfléchissant, en reprenant possession de mon moi intérieur, je trouve qu'il a trop vu la face excessive et repoussante de cette âme qu'il qualifie de *spécifique*. D'abord est-elle spécifique d'une manière absolue? offre-t-elle à

des degrés identiques les tendances nombreuses de la vitalité? est-elle la même dans un sujet malade et dans un individu sain? Dans tous les cas, son rôle n'est pas la satisfaction isolée d'elle-même, puisqu'il lui faut l'assistance du cerveau, c'est-à-dire de la faculté de comparer, pour arriver à son entier développement de jouissance. L'amour chez l'homme distingue la beauté de la laideur en toutes choses. Ses appétits s'aiguisent par la qualité des alimens. L'âme instinctive dans un sujet normal serait donc la sœur jumelle ou l'épouse irrépudiable de l'âme personnelle. Cette âme, dite *supérieure*, n'est supérieure que dans notre appréciation. Elle a besoin du contentement et du consentement de l'âme instinctive pour être lucide, et de ce que cette princesse daigne absorber les fruits de vie que cette paysanne lui cultive, il ne résulte pas que l'âme universelle maudisse l'une pour bénir l'autre. L'âme personnelle doit commander, cela est certain; mais nos préjugés sociaux nous font méconnaître l'égalité qui existe entre ce qui commande et ce qui obéit en vertu d'une fonction de réciprocité. La plante *obéit* à l'insecte quand elle subit l'effet de sa faim; mais quand l'insecte féconde la plante en transportant sa poussière séminale de fleur en fleur, il *sert* la plante.

Tel est à peu près l'échange entre l'esprit et l'instinct. Ils se nourrissent et se fécondent mutuellement. Si l'esprit se plaint amèrement de la bête, c'est peut-être parce que la bête a aussi à se plaindre de l'esprit.

Mais ce n'est pas mon état de tant philosopher, et je demande que ceux qui savent m'instruisent. Si j'ai lieu d'être reconnaissant envers quelques-uns, je suis impatienté contre plusieurs autres qui pourraient nous enseigner (ce n'est pas le talent qui leur manque), et qui ne nous apprennent rien.

Vivons par toutes nos âmes, mais vivons en gens de bien, et, comme l'éphémère dans le rayon éternel, buvons le plus possible de chaleur et de lumière. En avions-nous donc trop, hélas! pour que l'on cherche à nous en ôter?

GEORGE SAND.

LA

SUISSE ET SES BALLADES

I. *Liederchronik der Eidgenossenschaft*, von Dr Rocholz. — II. *Die Urschweiz, Land und Leute*, von Osenbrügg, Berlin 1867. — III. *Les Origines de la Confédération suisse*, par M. A. Rilliet, Genève, 1868. — IV. *Die Sage vom Tell*, von Ludwig Häusser. — V. *Recherches critiques sur Guillaume Tell*, par M. Hisely. — VI. *Die Waldstätte mit einem Anhang über Wilhelm Tell*, von Alfons Uber, Inspruck, 1862.

Les pays changent de physionomie ainsi que les hommes. Aujourd'hui la Suisse nous semble une idylle vivante; il y a trois ou quatre siècles, elle n'était rien moins que bucolique. A ce nom de Suisse, dont les vers et la prose ont abusé sans lui ôter sa poésie, un monde de bergers apparaît à l'imagination. On croit toujours les voir monter avec leurs troupeaux, de saison en saison et d'étage en étage, ces montagnes dont Jean-Jacques Rousseau, Ramond et Töpffer permettent au lecteur de faire l'ascension sans quitter son fauteuil. On croit toujours les entendre, au coucher du soleil, appeler dans le lointain avec des notes gutturales les vaches paresseuses. Le voyage même, au lieu de dissiper l'enchantement, le fortifie : quand on voit ce pays si calme et si riant sillonné d'allées comme une promenade publique, commode et bien tenu à l'égal d'un jardin, le moyen de s'imaginer qu'il n'a pas toujours été ainsi? Si vous interrogez la littérature, elle affuble les bergers de cette pastorale d'un appareil philosophique. Gessner est à demi oublié; mais ses églogues ne le sont pas, et quoiqu'elles n'aient plus de lecteurs, ce sont elles qui ont établi la réputation de la Suisse comme terre de l'âge d'or, de ses habitans comme bergers de Théocrite et de Virgile améliorés pour l'esprit et pour le cœur, surtout pour le cœur.

Interrogez-vous l'histoire? L'éloquent Jean de Müller qu'a-t-il écrit, si ce n'est une pastorale politique? Il semble, à le lire, que les Suisses aient été un peuple de sages, vivant de peu par principes, labourant philosophiquement ses champs suspendus au flanc des montagnes, ne respirant que la paix, et faisant la guerre seulement quand un prince venait troubler sa vertueuse placidité.

Il s'en faut que cette Arcadie fût si heureuse. Au XVe et au XVIe siècle, l'indigence des Suisses avait passé en proverbe. L'état politique et moral des habitans était aussi éloigné d'un âge d'or que la prospérité matérielle de la contrée. Le pillage amenait la guerre, et le partage du butin mettait périodiquement en danger la confédération. Les villes étaient ennemies des barons, les campagnes ennemies des villes. Chaque vallée renfermait un peuple que la défiance ou la difficulté de vivre armait contre ses voisins. Pour être petites, les guerres n'en étaient pas moins atroces. Dans ce pays voué à l'églogue moderne, les hommes ont été ingénieux dans la trahison, dans la vengeance, dans l'invention des supplices. Un maire de Zurich, au XVe siècle, ayant été vaincu par les montagnards confédérés, des hommes de Glaris lui ouvrirent le ventre tandis qu'il respirait encore. Ils frottèrent de sa graisse leurs souliers et leurs piques, et après l'avoir coupé en morceaux le jetèrent dans le Sihl, cette charmante et sournoise rivière qui fait les délices des voyageurs sur la route d'Einsiedeln à Zurich. Il n'y a peut-être pas de peuple qui ait passé par tant de cruautés pour arriver à être libre, ni par tant de misère pour parvenir à l'aisance.

Nous avons sur la Suisse des témoins plus fidèles que la vue même du pays, que sa littérature et son histoire : ce sont les chansons, car les Suisses primitifs, race allemande, ne font pas exception à ce que dit Tacite des Germains; « ils ont des chants divers qui sont tous leurs mémoires et toutes leurs annales. » Le pays respire le bonheur et même la richesse : les ballades nous le montrent stérile, presque impénétrable, et ses habitans travaillant dans l'extrême détresse. La littérature ne nous parle que de désintéressement et de sagesse : dans les ballades, nous ne voyons que violences. L'histoire, au moins telle qu'on l'écrivait jusqu'à la fin du siècle dernier, ne se lassait pas de nous faire admirer la concorde et le patriotisme des citoyens : les mêmes ballades nous font apercevoir des peuples divisés à l'infini par leurs intérêts comme par leurs neiges et leurs glaciers. En déchiffrant ces vieux mémoires rimés que des pâtres se sont transmis durant les siècles, on peut reconstruire en imagination le redoutable passé de ces paisibles et riches cantons dont les chemins sont les plus sûrs de l'Europe; on forme peu à peu la chaîne de cette nationalité mêlée et diverse où la race

n'a été pour rien, œuvre lente, mais infaillible de l'intérêt des populations, des lois de la nature et de la géographie.

Vous avez peut-être parcouru ces profondes vallées dont le souvenir seul donne une sensation de fraîcheur. Vous avez traversé ces lacs qui ne diffèrent d'un miroir que par leurs bandes moirées, à moins que le terrible *föhn* ne les soulève comme une mer tumultueuse, mais une mer sans ports ni anses, et toute murée de rochers infranchissables. Vous avez gravi ces cimes sur lesquelles vous donniez un rendez-vous au soleil, qui n'y était pas toujours fidèle. Il vint enfin, si vous sûtes l'attendre, et vous récompensa d'un seul coup en inondant de ses rayons un vaste panorama de campagnes bleues, de lacs d'argent, de forêts, de montagnes, de neiges éternelles, et surtout, pour le ravissement de vos yeux, d'une couronne de pics glacés, avec leur teinte d'un rose tendre et transparent. Eh bien! en suivant les mêmes chemins, nous avons eu la pensée d'emporter le recueil du *Liederchronik*, ou chants historiques de Rocholz. Ce volume a été notre *guide*. Il nous a fait connaître les lieux où s'étaient jouées les grandes scènes de l'histoire, il nous a dit les sentimens, les passions des hommes qui ont vécu, qui ont souffert sur cette terre où nous promenons aujourd'hui nos loisirs et notre caprice. Ces vers naïfs, souvent grossiers, quelquefois pleins de vie et de mouvement, nous ont expliqué le cadre et le décor du drame, le décor sublime nous a aidé à son tour à interpréter les vers; mais nous avions un autre but et plus sérieux. La comparaison de ces ballades avec l'histoire nous offre l'occasion d'esquisser quelques études nouvelles sur les origines du peuple suisse, sur ses tardifs accroissemens, et avant tout sur sa laborieuse nationalité. Les montagnes et les lacs du pays montrent assez dans quelles limites devait croître et grandir ce peuple; les ballades le font voir plus clairement encore. En un mot, c'est la nationalité suisse qui est le sujet de cette étude, composée à la fois de descriptions de la nature, de poésie et d'histoire, comme un dessin rapide à trois crayons.

I. — LES POÈTES POPULAIRES.

Avant de faire le choix de quelques chansons et de les transporter dans les localités auxquelles elles se rattachent, avant de réveiller les échos endormis des grandes scènes historiques de la Suisse, il est à propos de nous faire une idée de ces poésies, de l'objet qu'elles se proposaient, du rôle qu'elles jouèrent, des chantres populaires qui les ont inventées ou récitées. Qu'on nous permette d'abord de présenter ces vieux poètes tels que nous les pou-

vons imaginer. En général, ils ne manquent guère de parler d'eux-mêmes. En Angleterre, les ballades sont anonymes; en Suisse, les poètes mettent leur nom sur leur chanson, comme les propriétaires sur leur chalet. Soit que la poésie passe pour une fonction officielle en ces petites républiques, soit qu'en ce peuple rude la poésie, plus rare, soit un gagne-pain, ils signent leur chanson dans leurs dernières strophes. La Suisse a ressemblé à ces familles nécessiteuses qui vivent à grand'peine et ne peuvent songer à chanter. Le pays le plus poétique du monde est pauvre en poètes. L'art des vers est si bien pour eux une industrie, qu'ils le joignent à quelque autre métier. Tantôt ce sont des curés; ils ont le ton grave, prêchent la morale, et semblent être de l'opinion que les longs sermons sont les meilleurs. Tantôt ce sont d'honnêtes bourgeois, des artisans, des garçons de ferme. Deux d'entre eux mettent leur esprit en commun pour faire sur la mort de Charles le Téméraire une chanson dont le tour ne manque pas de vivacité. « Et qui a chanté cette chanson? Deux jeunes garçons suisses qui savent de bonne source que le duc Charles ne reviendra pas de Nancy. » Il y a dans ce petit Parnasse de la liberté suisse un maître d'école du pays de Saanen, sur les confins de l'Oberland et du pays de Fribourg. Ce brave instituteur d'un pays où l'on fait aujourd'hui le pacifique commerce des fromages de Gruyère semble avoir pris part à la guerre contre l'empereur Maximilien, vers la fin du XVe siècle. Il réclame la reconnaissance des puissantes villes de Berne et de Fribourg; pensez-vous que ce soit pour avoir combattu? Point, c'est pour avoir fait une chanson qui ne manque pas d'une certaine beauté. Je trouve un poète du beau sexe, tout au moins une chanteuse, qui faisait un petit négoce ambulant parmi les soldats, *krämerin*. Elle chantait une complainte qu'elle avait apprise de son amant, et dont le sujet était la mort d'Hagenbach, ce terrible prévôt de Charles le Téméraire, moins terrible pourtant que ne l'ont fait les poètes, les historiens et les romanciers. Le plus grand nombre de ces rhapsodes montagnards furent soldats dans l'occasion; ce qui est certain, c'est qu'ils se piquent d'avoir vu les batailles qu'ils mettent en rimes et de se battre aussi bien que de chanter. J'en crois sur parole les plus anciens; il en faut juger par la strophe simple et fière sur laquelle ils terminent. Halbsutter, de Lucerne, l'auteur du chant de Sempach, se vante d'être bien connu pour avoir joyeusement couru aux armes, et, de retour du combat, joyeusement composé sa chanson. « J'ai vu moi-même, dit Hans Ower, le Pindare de la bataille de Ragaz, en 1446, j'ai vu avec admiration, dans ce jour de victoire, seize cents hommes couchés sur le terrain. Ceux qui allèrent dans le Rhin refroidir leur ardeur y

tombèrent comme autant de pierres, et furent emportés par le courant. » En terminant, il s'écrie avec un accent lyrique : « Celui qui nous a donné ce chant a dit son nom. Il s'est trouvé à ces rencontres, il s'appelle Hans Ower, et dans le pays de Lucerne il crie à Dieu bien haut : Seigneur, préserve de tout mal et dommage la confédération ! » Avec le temps, les poètes furent dispensés d'être soldats. Quand ils cessèrent de faire autre chose que des couplets, ils gagnèrent peut-être en habileté, non en franchise d'inspiration. Leur talent devint une industrie. Quelques-uns, les plus heureusement doués, savaient demander poétiquement. Ainsi un rimeur célèbre de son temps en Suisse et dans le Brisgau, Weber, qui paraît avoir couru à la suite des camps durant toute la lutte contre Charles le Téméraire, avoue, non sans grâce, qu'il a perdu tout ce qu'il possédait à la guerre, mais que les braves Suisses, à Morat, lui ont regagné une nouvelle fortune. Un autre déclare moins noblement qu'il n'a pas trouvé le secret de beaucoup dépenser et d'être à son aise; mais voyez la décadence de ces pauvres poètes dès la seconde moitié du XV[e] siècle, en voici un qui termine en ces mots un chant sur la bataille de Granson : « Celui qui nous a dit cette chanson a bien voyagé, car le bon vin est cher, et la fortune ne loge pas dans sa poche. C'est pourquoi il se plaint de sa mauvaise étoile, et il implore une petite collecte. » Ce rhapsode nécessiteux n'avait pas de métier; il vivait, comme beaucoup de ses pareils, aux frais du public amassé au bruit de ses chansons. D'autres étaient les chanteurs attitrés des villes, les poètes lauréats de ces petites républiques. Jérôme Muheim, auteur du *Tellenlied* ou *Chant de Guillaume Tell*, était préposé aux fêtes du tir de l'arquebuse à Altdorf en 1633. Ses fonctions l'obligeaient à être poète, improvisateur et même acteur. Il débita son *liedli*, jouant le personnage du fameux arbalétrier. Pauvre Muheim ! il comptait cependant parmi ses ancêtres deux héros qui avaient succombé à Marignan.

Tels sont les vieux poètes suisses. Imaginez-les marchant à la tête des petites bandes de leurs compatriotes, portant une épinette garnie de cordes de cuivre ou d'acier avec laquelle ils accompagnaient le rhythme monotone de leurs interminables couplets. On en voit souvent de pareilles dans les montagnes des Vosges. Tantôt ils charmaient par leurs chansons les ennuis de la route, tantôt ils réunissaient autour d'eux dans les haltes les pâtres devenus guerriers, et leur racontaient en rimes les hauts faits des ancêtres. Une bonne place leur était toujours offerte à table et dans la chambrée. Ils avaient une prédilection pour le poêle, le grand poêle qui monte jusqu'aux lambris, et derrière lequel sont disposés des degrés où vont s'asseoir les vieillards et les enfans. Nous trouvons parmi eux

un poète du nom d'Isenhofen qui se cacha derrière une de ces vastes étuves, et découvrit ainsi les projets des confédérés tenant conseil. Avant le jour, il s'échappa, fuyant les chemins battus, et courut à perte d'haleine à travers la forêt pour aller rejoindre sur la lande les hommes de Zurich, qui étaient alors en guerre avec les cantons primitifs. Ces poêles jouent un grand rôle dans l'histoire des Suisses comme dans leur vie privée. Un enfant surpris à Lucerne en 1333 dans le cabaret des tailleurs, partisans de l'Autriche, faillit être tué. Il n'échappa qu'à la condition de jurer qu'il ne dévoilerait à âme qui vive le plan des conspirateurs. Il courut à l'auberge des bouchers, où s'assemblaient les partisans de la liberté, et, allant prendre sa petite place derrière le poêle, il ne dit à personne le complot qu'il avait découvert; mais il le chanta au poêle et en rimes qui sont encore aujourd'hui sur le mur de cette taverne. On affligerait beaucoup les Lucernois en élevant des doutes sur l'authenticité de cette petite pièce.

On voit quelle place tenait la chanson dans la vie politique des Suisses. Elle touchait à tout ce qui fait l'objet de l'éloquence populaire. Elle était tour à tour un signe de ralliement, un chant de triomphe, un monument des gloires du pays. L'opinion publique prenait un corps dans ces vers qui se répétaient de proche en proche. De même autrefois, en Irlande et dans les pays gaéliques, les chants remuaient le peuple et décidaient de la guerre ou de la paix; les bardes y composaient une sorte de parlement poétique. La Suisse républicaine ne vit pas une organisation si régulière; tout y était plus petit, plus dispersé; mais de temps en temps, quelque grand intérêt unissant des cantons qui n'étaient que des villes, quelquefois des bourgs, une pensée nationale s'élevait de cette confusion, planait sur ces montagnes, éternelles barrières entre les hommes, et des poètes rustiques, dans une langue rustique comme eux, trouvaient des accens dignes de l'exprimer. Défis, menaces, reproches, cris de vengeance, voilà ce qui remplit la chanson quand elle précède la guerre. Les villes qui embrassent le parti de l'ennemi sont interpellées pour entendre les malédictions et les injures dont on les accable; les villes fidèles à la confédération reçoivent d'enthousiastes louanges qui retentiront de vallées en vallées. La prière se mêle aux angoisses de la guerre, la douce *heilige Maria* et le divin enfant sont appelés au secours de la patrie. Les saints particuliers de la Suisse, saint Vincent, saint Hilaire, saint Ursen, saint Fridolin surtout, qui est venu d'Irlande prêcher le christianisme dans ces forêts sauvages, saint Fridolin appelé le fidèle piquier, *treuer Lanzenmann*, patron sans doute des fantassins, sont invoqués avec des cris de guerre. Ces bienheureux ont toujours fait preuve de leur dévouement

aux confédérés. Au contraire, les patrons des villes ennemies ont leur part de l'aversion qu'on porte à leurs protégés, et après le combat il n'est pas rare qu'ils subissent la peine de leur alliance. Quand elle chante la victoire, la chanson fait succéder aux injures le mépris et la dérision. Elle énumère les ennemis qui ont été battus, leurs morts, le butin qui a été fait sur eux; l'article du butin est des plus importans et caractérise un peuple que sa pauvreté rend cupide. Elle dit les bannières tombées au pouvoir des confédérés, les paroisses où elles sont suspendues; elle nomme les personnages considérables qui ont mordu la poussière et les grandes dames qui portent leur deuil. Elle élève jusqu'au ciel les cantons vainqueurs, vante les bienfaits de la concorde, et célèbre la glorieuse confédération. On sent combien ces chants sont utiles à l'histoire. Les noms, les chiffres, les dates, trouvent place dans ces vers, que les détails prosaïques n'effarouchent pas aisément. La chanson populaire peut inventer quelquefois, mais elle aime la précision; les lieux, les hommes qu'elle désigne, elle les a vus. Elle est pour les peuples un aide-mémoire harmonieux.

Certains chants satiriques forment dans cette poésie un genre à part qu'on ne trouverait peut-être pas ailleurs. Les cités suisses, que tant d'occasions mettaient aux prises, s'attaquaient réciproquement dans des chansons virulentes. Avant de se prendre corps à corps, les cantons ennemis se déchiraient dans des diatribes versifiées et chantées. Ces compositions particulières, appelées des *Schmählieder*, chants diffamatoires, étaient les signes avant-coureurs de la guerre, les articles de journaux incendiaires du temps, les notes violentes de la diplomatie d'alors. Ainsi l'on tâchait de mettre de son côté la justice, de défendre la réputation du canton, de détruire celle des adversaires. D'un autre côté, ces invectives rimées, arme puissante quand on voulait la guerre, devenaient un grand danger quand on voulait la paix. Aussi poètes et chanteurs payaient-ils l'amende quand ils exerçaient mal à propos leur verve malicieuse; parfois même la chanson était mise absolument en interdit. C'était pour ces époques reculées la suspension de la presse.

La guerre éclatait souvent entre les cantons, surtout lorsque, sortis des murailles d'une ville et devenus de petites puissances, ils achetèrent des villages, conquirent des domaines, et se mirent au lieu et place des anciens seigneurs. La querelle principale et souvent renouvelée était celle des cantons forestiers agricoles avec les cantons riches et patriciens. Les hommes de Zurich n'affectaient pas moins de mépris que les ducs et chevaliers du parti autrichien pour les pâtres et laboureurs de Schwyz, d'Uri, d'Unterwalden; ils s'al-

lièrent souvent avec les premiers contre les seconds. Le paon, symbole de l'Autriche, fut l'irréconciliable ennemi du taureau, emblème de la région des pâtres. La vue d'une queue de paon, l'imitation seule du mugissement d'un taureau, provoquaient l'effusion du sang; les paons, victimes de cette fureur, disparurent du pays. Aussi les chants populaires, surtout ceux qui sont destinés à la satire et à l'invective, sont-ils remplis des allégories du brillant oiseau et du laborieux animal. La fière Zurich traduit devant l'empereur et l'église les pauvres riverains du lac des Quatre-Cantons. « Ils ont juré la haine à la queue du paon; ils nous ont prêté trois sermens et n'en ont pas tenu un seul. Ces misérables, nés pour traire les vaches, dont les genoux regardent à travers leurs chausses, ils ont si bien mugi, si bien frappé sur leurs cuviers et vomi leurs injures, que la révolte maudite s'est répandue par toutes les montagnes! » Beaux galans des vaches! telles sont les aménités dont les riches bourgeois de Zurich gratifient les descendans de Guillaume Tell; un bel esprit, maître Félix Hemmerlin, démontrait avec beaucoup d'érudition qu'ils ne pouvaient échapper à la damnation éternelle.

Aux cris aigres du paon, le taureau noir d'Uri et la vache brune d'Unterwalden répondaient par des beuglemens formidables. Les paysans ou *bauern* avaient leurs poètes comme les bourgeois seigneurifiés ou *herren*. Ils en avaient même davantage, car Berne, avec son domaine plus grand à lui seul que les cantons forestiers réunis, mettait ses forces dans la balance et la faisait pencher contre Zurich. La chanson allait chercher jusque dans l'Oberland des ennemis à l'aristocratie. D'ailleurs la poésie populaire est de nécessité démocrate; les rhapsodes se font gloire comme leurs héros d'être du parti des *bauern*. Hans Ower débute ainsi dans son chant sur la victoire de Ragaz remportée en 1446 contre Zurich et les Autrichiens : « Mon cœur est bon camarade, et quand je chante un nouveau *lied*, il est à la louange des nobles Suisses, il retentit au loin et au large, il excite la colère des chevaliers, et cause le déboire des seigneurs. » Ces braves gens se faisaient gloire de leur pauvreté; mais ne vous y trompez pas, ce n'était pas un mépris philosophique des richesses. Leur pauvreté n'était qu'un grief de plus contre l'orgueil de leurs ennemis. Après la victoire le pillage, mais dans le combat point de quartier :

« Compagnons, leur criaient les gens de l'empereur à Naefels en 1388, nous vous donnerons or, argent et monnaie! — Or, argent et monnaie, leur répondent les paysans, en eussiez-vous plus haut qu'une maison, ne servent de rien sur le champ de bataille.

« Nobles seigneurs, vous pratiquez le brigandage et l'incendie. Eh

bien! vous n'avez rien perdu. Nous avons des trésors; ils s'appellent plaies et bosses, coups et horions... »

On peut maintenant se faire une idée générale du fond de ces poésies et de la physionomie des auteurs. Ajoutez un certain cadre qui ne varie guère, une entrée en matière et une terminaison toutes personnelles qui sont comme l'enseigne du poète, de brusques mouvemens, des strophes qui jaillissent souvent sans transition et qui n'en sont que plus naturelles, un tour vif qui rappelle souvent les ballades anglaises, non pas toujours, car celles-ci sont les joyaux du genre, enfin certaines formes particulières qui se répètent, comme cet exorde : « voulez-vous entendre un chant nouveau? » ou cette soudure : « voulez-vous savoir ce qui en advint? » Les faits sont quelquefois extraordinaires. « Croyez-moi, sur ma parole! » s'écrient les poètes; mais leur figure favorite est l'apostrophe. A tout instant, ils s'adressent à la confédération, à ses cantons, à ses villes. Ce qui est forme oratoire ou poétique chez d'autres est naturel dans une nation républicaine et fédérative pour laquelle ces désignations, — canton, ville, — sont non pas des idées collectives et abstraites, mais des êtres réels et vivans, de petits peuples, des familles ayant un caractère et une volonté. Quant au style, il est âpre comme la nature, rude comme les montagnes où ces chants ont résonné pour la première fois; cependant, adouci par le lointain des âges, il nous rappelle les sons rauques de l'*alphorn* répercutés par les murailles de granit des Alpes bernoises. Les accords qui sortent de cette corne creusée et emmanchée d'un long tube de bois sont peut-être déplaisans à une oreille délicate; mais, répétés et heureusement affaiblis par l'écho à travers la solitude silencieuse, ils produisent sur l'âme une profonde impression.

II. — L'ÉPOPÉE DE LA FAIM.

Il est remarquable que le chant qui nous fait remonter aux époques les plus anciennes de la Suisse ait pour sujet les dures privations que souffrirent les premiers aïeux. La famine a donné naissance au peuple qui a le plus fatigué sa terre. Une tribu des froides contrées du nord, chassée de sa patrie par la disette et désignée pour l'exil par la voie du sort, puis traînée par le hasard à travers des régions ennemies qui appartenaient à des émigrations plus heureuses, repoussée de toutes parts au milieu de la prise de possession des terres fertiles, se contente enfin de ce dont nulle autre ne voulait, d'un lot de terre affreux, inabordable, dont les vallées les plus profondes et les mieux abritées étaient à deux mille

pieds au-dessus de la mer, désert de neige et de glace en hiver, amas de rochers stériles en été. Telle est la mélancolique histoire des origines du peuple suisse. Les autres peuples de l'Europe datent aussi leurs commencemens de quelque émigration; mais les émigrans dont ils descendent sont des conquérans qui sont venus les armes à la main prendre les biens de la terre et réduire les hommes en esclavage. Les premiers habitans des hautes contrées de la Suisse firent une invasion aussi modeste que douloureuse et pénible. Étant les derniers venus ou les plus faibles, ils furent les conquérans des forêts, des précipices, des roches dénudées. Ainsi devait commencer cette nation. Quand même la légende de son origine ne serait pas vraie, on ne pourrait imaginer quelque chose de plus juste, de plus profond, de mieux appliqué au génie de ce peuple de travailleurs, démenti vivant de la fausse pastorale de nos romances modernes sur la Suisse.

A vrai dire, ces rudes laboureurs ont tellement transformé leur sauvage patrimoine qu'ils en ont fait un jardin de délices. Au-dessous du glacier de l'Aar s'ouvre une large vallée appelée Hasli. Là s'établit, il y a des siècles, une colonie venue du nord, dont la légende est racontée par l'*Ostfriesenlied* ou chant de la Frise orientale. Si l'on en jugeait par l'aspect qu'elle présente aujourd'hui, les premiers hommes qui entrèrent dans cette vallée auraient découvert un paradis terrestre. On y arrive par le lac de Thun aux ravissans détours, avec les glaciers pour fond, et par celui de Brienz, plus sévère, plus encaissé, dont une prison de noires montagnes rétrécit l'horizon. En sortant du lac de Brienz, en se dirigeant toujours au sud-est vers les glaciers, on côtoie l'Aar entre deux hautes murailles de rochers. Celle de gauche est un immense bras du majestueux Titlis, le roi des monts qui enferment le lac des Quatre-Cantons. Il semble ne pas vouloir permettre que ses eaux se détournent des immenses forêts qu'il nourrit le long de ses pentes. Le Rothorn, sec et rougeâtre comme son nom l'indique, forme les premiers contreforts de ce gigantesque rempart. Il a des renflemens qui ressemblent à des bastions; sur leurs flancs sans ombrages, mais parsemés de fleurs alpestres, tourne lentement la route qui escalade la puissante forteresse. Aux fortifications brûlées du Rothorn succèdent, toujours sur la gauche, de sombres parois en retraite qui se prolongent en montant sans cesse jusqu'au Titlis. Les forêts noirâtres de sapins qui en garnissent les redoutables glacis ont fait donner à cette chaîne de monts étagés le nom de Brünig. A droite, la muraille qui enferme la vallée de l'Aar est le dernier massif nord-est des Alpes bernoises. Là viennent s'arrêter brusquement en une ligne de précipices de mille pieds de

profondeur les assises de cet amoncellement de montagnes qui forment le réservoir des eaux dont s'abreuve une grande partie de l'Europe. De ces eaux qui courent le long des membres de pierre de ces vieux géans ruisselans, deux ou trois filets se perdent vers la droite; ils dessinent sur quelque énorme croupe noire comme une queue blanche qui s'ouvre et se disperse au vent, ou bien ils se dérobent en écumant dans des gorges étroites, et viennent tomber avec un bruit sourd au milieu d'un bouquet de bois. Une suite de cascades sonores coupant de loin en loin des rochers que des raies de noire verdure sillonnent à peine, voilà de ce côté la disposition de la coulée profonde que remonte le voyageur depuis le lac de Brienz.

Telle est l'avenue qui mène au pays d'Hasli. Une des plus ravissantes surprises que puisse éprouver un voyageur avide de beautés naturelles est celle qui s'offre à lui quand au tournant d'un mont il aperçoit cette large vallée. Il sort d'une coulée assez étroite surplombée des deux côtés par des hauteurs menaçantes : au fond, une rivière courait impatiente à travers les obstacles, quelques bourgs industrieux, des chalets. Il avait le sentiment de la peine qu'il lui restait à supporter pour atteindre le but, de celle aussi qui a été nécessaire pour tirer de cet enfoncement les fruits indispensables à la vie de l'homme; il sentait le poids de ces hautes montagnes au pied desquelles il rampait comme une fourmi, et qui vont toujours en se resserrant davantage. Il était pourtant bien loin encore de la crête de ces monts; combien ne fallait-il pas qu'ils grandissent et qu'ils se se rapprochassent entre eux avant que l'on pût espérer de les franchir! Et voilà que tout à coup la vallée s'ouvre et s'élargit, un horizon de prairies, de vergers, de cultures, apparaît. Voici des chalets, des troupeaux, de joyeuses maisons blanches, des clochers; un immense et admirable jardin, un éden au milieu des montagnes, et au centre une ville, Meiringen, dont les habitans semblent ne connaître d'autre fatigue que celle de récolter leurs fruits, de faucher le gazon toujours vert de leurs prés, de traire le lait de leurs vaches luisantes et rebondies, de tailler dans le bois de leurs sapins ces merveilleux petits ouvrages qui étalent leur délicatesse aux vitrines de nos marchands de bois sculptés! On dirait que la nature, pour mieux séparer trois régions de glaces, celle du Titlis, celle de la Grimsel ou des glaciers du Rhône, celle des Alpes bernoises ou des glaciers de l'Aar, s'est plu à ménager cette large oasis abritée de toutes parts, à semer et à planter ce jardin qui ne peut porter envie à aucun de ses autres ouvrages, pas même à la délicieuse vallée d'Interlaken.

C'est pourtant dans cet heureux réduit, dans ce plantureux do-

maine, qu'est la scène du vieux chant de l'*Ostfriesenlied*, qu'on peut justement appeler l'épopée de la faim. Le titre de cette chanson vient de la quatrième strophe, où il est dit que le pays d'où les aïeux des hommes d'Hasli furent chassés par la famine s'appelait Suède et Frise orientale. Une cruelle disette désolait cette région, il y a bien des siècles, au moins quinze cents ans, s'il en fallait croire le poète. Nous avons vu que ces chantres populaires sont toujours très précis sur la chronologie; ils n'hésitent pas sur les dates, même quand ils confondent les événemens. Les vivres devenant de plus en plus rares, et beaucoup d'hommes mourant de faim, le roi assembla son conseil, où il fut résolu et voté à main levée qu'un dixième de la population quitterait le sol de la patrie afin de prolonger la vie de ceux qui demeureraient. Cependant tous préféraient mourir dans la patrie, nul ne voulait partir : grand embarras, terrible démêlé, dit le poète. On tira au sort; après cela, plus de sollicitations! noble ou paysan, quiconque était désigné devait s'exiler; larmes et plaintes devenaient inutiles. Au bout d'un mois, il fallait s'en aller avec biens, femmes et enfans; puis, la famine s'étant accrue encore, le délai fut abrégé; les malheureux n'eurent plus qu'une semaine; la désobéissance était punie de mort.

« L'un était riche, l'autre était pauvre, mais tous criaient : Dieu ait pitié de nous! Où devons-nous porter nos pas? Il nous faut vendre nos biens, abandonner notre patrie, afin d'échapper à la famine!

« O Seigneur, protégez-nous! Quelle douleur ressentit plus d'un cœur de mère! Bien grande fut leur angoisse; ils souffrirent la faim, le froid, un cruel dénûment. Des femmes enceintes prenant Dieu à témoin furent envoyées en exil.

« D'autres menaient de petits enfans par la main; ils emportaient leurs minces provisions; ce spectacle serrait le cœur : les rochers en eussent été touchés de pitié. Point de maisons, point de foyers; leurs plaintes s'élevaient jusqu'à Dieu!...

« O Dieu fidèle, du haut de ton royaume accorde-nous ta grâce et ta pitié; nous voici condamnés à errer sur les chemins! »

Ils partirent au nombre de six mille hommes, accompagnés de leurs femmes et de leurs enfans : les chiffres ne sont pas moins précis que les dates. Un serment les lia tous entre eux; ils jurèrent de ne jamais s'abandonner. Ce serment fut la première confédération, le premier *Bund*. C'est déjà la Suisse; son berceau errant franchit bien des montagnes, bien des rivières. Le Seigneur, dit le chantre d'Hasli, conduisit la nation par la main. Suivant sa remarque naïve, ils souffrirent plus de la faim que de la soif; mais ils

s'exhortaient entre eux comme la colonie exilée dont parle le poète antique : soyons courageux, soyons des hommes, peut-être sommes-nous au plus fort de nos maux, *passi graviora*. Le pauvre rimeur se rencontre avec Horace, qu'il ne connaît pas même de nom. S'il est illettré, il est pieux, et il prête une large part de sa confiance aux sauvages émigrans dont il est l'arrière-neveu; il leur met dans la bouche d'ardentes prières, des cris vers le ciel, afin que Dieu les conduise au plus tôt dans une autre patrie où ils trouvent la nourriture. Christ les entend, Christ leur prépare le pain de chaque jour!

Sur sa route, le nouveau peuple de Dieu rencontre de nouveaux Moabites. Ce sont des comtes de l'empire des Francs, *Frankenrych*; ils sont battus par la petite armée, et laissent en son pouvoir un gros butin. Encore un trait national, qui se retrouvera plus tard, que ce butin partagé également entre les grands et les petits. Ce n'est pas que la Suisse ait jamais manqué d'hommes de grand appétit disposés à se faire la part du lion. Après la défaite de Charles le Téméraire, l'or du duc de Bourgogne faillit remporter la victoire qui avait échappé à ses armes : les cantons suisses furent sur le point d'en venir aux mains et de se déchirer. Il fallut pour obtenir un juste partage l'intervention d'un saint, Nicolas de Flühe, un saint fort désintéressé dans la question, puisqu'il passait pour avoir vécu vingt ans sans manger; mais il est permis de croire que le grand nombre des pauvres et des petits y fut pour quelque chose.

Voilà nos pèlerins de la famine devenus riches. A travers mainte ville et mainte campagne, ils parvinrent au Rhin, et remontèrent ce fleuve, car ils firent une station avant de s'établir sous les glaciers de l'Aar, et le peuple d'Hasli ne fut qu'un rameau de la colonie primitive. Pourquoi prirent-ils cette direction? La raison qu'en donne le poète est ingénieusement touchante : il prétend qu'ils cherchaient un séjour dans le duché d'Autriche à cause de la ressemblance de ce pays avec leur mère-patrie. Jusqu'à quel point longèrent-ils le beau fleuve? Pour répondre à cette question, il faudrait savoir où placer la contrée qui leur fut donnée à défricher. Elle s'appelait, dit le poète, *Brochenbirg, montagne brisée;* mais la chanson n'ajoute pas le nom moderne. Cette montagne brisée est-ce, comme le propose M. Rocholz, le Freckmund, une branche du sombre Pilate qui domine Lucerne? *Freckmund* ou *Fraguemont, Fractus mons*, a tout l'air d'un nom vaudois germanisé. Ne serait-ce pas plutôt le double mont des Mythen, qu'on croirait séparés par le sabre de quelque Titan, et qui s'élèvent au-dessus de Schwyz, en plein cœur de la vieille Suisse? Quand on vient d'Einsiedeln, dans le pays de Schwyz, les deux Mythen, placés l'un derrière l'autre, ne font qu'un; à mesure que l'on franchit le Sattel et que l'on des-

cend vers Schwyz, ils se dégagent l'un de l'autre comme les deux pointes de la mitre d'un évêque. De là ce nom de Mythen, qui n'est autre que celui de mitre, et qui s'applique fort bien à une montagne brisée en deux. Peut-être aussi faut-il s'abstenir de toute supposition sur le Brochenbirg de la chanson; ne le retrouve-t-on pas dans tous les monts fendus et tourmentés qui hérissent le haut pays, et toute la Suisse primitive n'est-elle pas un Brochenbirg? Soit que la vieille colonie, quittant le Rhin, ait parcouru l'une des vallées du lac des Quatre-Cantons, soit que, remontant le Rhin jusqu'à sa source et passant par les Grisons, elle ait franchi le Saint-Gothard, tant de fois traversé par Charlemagne, elle se fixa dans cette haute contrée où se forme le nœud auquel aboutissent les arêtes de granit qui partent de la France, de l'Italie, de la Hongrie et de l'Allemagne. Quel aspect devaient présenter en ces temps reculés les solitudes où les premiers pionniers du centre des Alpes plantèrent leur tente? Il y a dans ces régions un nom qui se rencontre à chaque pas, *Rüti*, *Rütlein*, *Rütli*, *Grütli;* ce nom est le souvenir partout présent des travaux de ces hommes patiens et durs comme les rochers qu'ils habitaient: il signifie extirper, déraciner. Ils durent en effet défoncer le sol, où une végétation séculaire plongeait profondément et enchevêtrait ses ramifications souterraines; ils durent disputer la terre à la forêt touffue, qui partout, dans tous les creux, dans toutes les fentes des roches, avait étendu son empire depuis l'origine des temps. Il faudrait la science historique du pinceau de Poussin unie à la sombre énergie de Salvator Rosa pour donner une idée du pays où les pèlerins de la famine venaient chercher une patrie. Telle était la terre promise où la nécessité les conduisit à travers un désert non de sable et d'aridité, mais de villes et de campagnes cultivées qui les repoussaient. « Il n'était pas dans le monde, dit la chanson, un coin de terre si mauvais, si enfoncé, si tortueux. »

Schweizerus fut leur premier chef; il portait le nom de la nation même : c'est dans l'ordre. Dans les chroniques, les peuples ont toujours pour parrain leur fondateur. Ainsi les Germains du temps de Tacite se donnaient pour père le dieu *Tuisto*, dont le nom est le mot de *deutsch* ou *teutsch* latinisé. C'est encore ainsi que la France voulait être redevable de son nom à Francus, fils de Priam, et que le premier roi de Rome s'appela Romulus. Schweizerus, comme tous les parrains, ne donna pas seulement son nom à son peuple, il lui transmit encore quelques-unes de ses qualités. Peu de temps après, le pays était découvert, défriché de toutes parts, la petite nation grossie, les familles nombreuses. Le travail ne féconde pas seulement la terre, il multiplie les hommes; bientôt la seconde patrie ne

put contenir sa population; une nouvelle colonie dut chercher son pain dans un nouveau désert. Ce fut là enfin l'origine du peuple d'Hasli.

Le voyageur qui, après avoir traversé le lac des Quatre-Cantons de Brunnen à Buochs, veut remonter le pays d'Unterwalden, voit s'ouvrir devant lui deux grandes vallées séparées par le Kernwald ou forêt du centre. Celle de gauche, plus étroite, le conduit par des gorges étranglées de loin en loin jusqu'au Titlis. Celle de droite le mène le long des lacs de Sarnen et de Lungern au sommet du Brünig. Quand il approche de cette chaîne, il contemple émerveillé les plus riches plantations qu'ait jetées la nature sur ce pays de forêts. Arbres géans, feuillages variés, disposés avec magnificence le long des rampes largement ouvertes, répandent sur ce versant une sorte de noble beauté. Tout cela s'arrête brusquement à la cime, et sans transition l'on entre de l'autre côté sous les noirs sapins qui ont fait donner son nom à la montagne (Brünig). C'est là le chemin que suivit la colonie nouvelle.

« Une partie d'entre eux se dirigea vers la montagne noire qu'on appelle aujourd'hui le Brünig...

« Ils la traversèrent avec la même confiance en Dieu qu'ils avaient déjà montrée, et descendirent dans la vallée du haut de laquelle s'échappe une eau qu'on appelle l'Aar. Là ils se mirent à labourer de toutes leurs forces.

« Là ils travaillèrent jour et nuit, jusqu'à ce qu'ils eussent construit des cabanes. Ils eurent bien de rudes journées avant que la terre leur rapportât des fruits, ils endurèrent bien des privations. »

Enfin leur seconde épreuve fut couronnée d'un second succès, et l'histoire d'Hasli devint une leçon de courage bien utile à mettre, dit le poète, en langue welche comme en langue allemande.

Le chant de l'*Ostfriesenlied* est une sorte de grossière *Enéide* des Suisses. Il raconte l'histoire de leurs misères, il rapporte aussi leur origine, celle du moins qu'ils se donnent depuis des siècles. Au milieu de cette vallée de l'Hasli, à quelques pas du Handeck, d'où l'Aar se jette furieux et bouillonnant dans la vallée, tout près des glaciers, nous assistons en quelque manière, le chant populaire à la main, à la naissance de cet énergique petit peuple, le premier en date par la liberté. Sans doute l'*Ostfriesenlied* n'est pas bien ancien, mais la tradition d'où il est né l'est beaucoup plus. De très bonne heure, les cantons primitifs se sont fait de cette origine septentrionale un titre d'honneur et des lettres de noblesse. C'était leur réponse à ceux qui les traitaient de misérables paysans nés dans le servage, échappés à la glèbe par la révolte.

Le livre que Johann Fründ, notaire public de Schwyz, écrivait en 1440 sur la provenance du peuple suisse, n'avait pas d'autre but. Les habitans de Frütigen, ville jumelle d'Hasli et née comme elle à un détour du Kanderthal, au sud du lac de Thun, avaient l'habitude de visiter tous les ans leurs amis d'Hasli. Le registre public de Frütigen porte, à la date du mois de mai 1595, que leurs hôtes leur ont lu la chronique de leur ville, et l'extrait qu'il fait de cette lecture confirme le récit de la ballade. Il est vrai que les vieux historiens de la Suède ne parlent d'aucune colonie qui ait pris ce chemin. Quel serait donc ce peuple dont le voyage à travers l'Europe serait resté ignoré? Les uns veulent que les hommes d'Hasli soient une colonie normande égarée, refoulée par le hasard et la nécessité jusqu'aux glaciers de l'Aar et du Rhône; les autres, avec plus d'apparence, supposent que le dernier torrent des Goths repoussé d'Italie par nos rois francs, et remontant la Rhétie au pays des Grisons et le haut Rhin, a débordé par le Saint-Gothard sur les pentes sauvages et encore inhabitées du lac des Quatre-Cantons et des lacs de Brienz et de Thun. Bien des traits de l'*Ostfriesenlied*, — la famine, l'émigration, la division des deux colonies dont nous avons parlé, les guerres en Italie et l'alliance avec deux empereurs dont la chanson parle et qui ne sont pas de notre sujet, — ne seraient, suivant cette hypothèse, que des souvenirs de l'invasion gothique confondus avec quelques faits plus récens.

Les laborieuses tribus qui vivent étagées le long des montagnes entre les lacs de Thun et de Brienz et les glaciers passent pour être venues de la froide Scandinavie comme celles d'Hasli. Untersee, à l'embouchure de l'Aar, dans le lac de Thun, Interlaken, placé dans la situation la plus heureuse, entre les deux lacs, sont également regardés comme des colonies parties des bords de la Baltique. Si cette tradition n'est pas mensongère, leurs chalets pittoresques dont la variété défie le crayon des plus ingénieux dessinateurs seraient un souvenir des habitations de la patrie suédoise. Un lien de famille rattache en quelque sorte toutes ces bourgades de l'Oberland. Elles se visitent entre elles de temps en temps; dispersées à quelques milles de distance les unes des autres, mais séparées six mois par des abîmes de neige, elles semblent de loin en loin, quand le printemps commence à faire tomber leurs barrières de glace et que cependant le soleil n'est pas assez haut pour donner le signal des travaux assidus, elles semblent vouloir s'assurer réciproquement de leur existence, se saluer au sortir de leur prison, se féliciter d'avoir échappé à la faim, aux avalanches, aux éboulemens, à toutes les causes de destruction qui les menacent sans cesse. M[me] de Staël a décrit l'une de ces fêtes; quelques traits de sa plume ont donné

la célébrité à Interlaken, qui est devenu le rendez-vous de l'Europe. Ces fêtes étaient pour ces pâtres des événemens. Des chansons rappelaient la date, la durée des réunions, les noms de ceux qui y remportaient le prix de la course, du saut, du tir à l'arquebuse. Nous venons de voir que les hommes de Frütigen, invités dans le pays d'Hasli, assistaient à la lecture de la légende de la famine et de l'exil. Une de ces chansons commémoratives des fêtes nous apprend le fruit qu'ils en tiraient. Leur seigneur ayant cédé à la république de Berne ses droits sur leur vallée, pour n'être pas les vassaux d'une ville, ce qui était le pire des vasselages, ils vendirent durant sept ans toutes leurs bêtes bonnes à abattre, et en amassèrent le produit. Une population tout entière s'abstint de viande sept années pour être libre. Il ne manque donc rien à l'épopée de la faim, pas même les actes de courage qu'elle pouvait inspirer. A la bataille d'Hastings, une voix s'éleva parmi les Normands pour chanter la chanson de Roland et pour aiguillonner le courage des chevaliers. L'ardeur guerrière allumée par le ménestrel participait de l'éclat et de la noblesse de ses accens; mais les effets produits par le chant de la résignation et de la force morale n'ont-ils pas aussi leur beauté? A des chevaliers il fallait une poésie qui eût le son de la trompette : l'*Ostfriesenlied* ressemble à ces chansons qui marquent les temps du travail et charment la fatigue des ouvriers dans les ports, des bûcherons dans les forêts, *canit frondator ad auras*. Son éloquence monotone est faite pour soutenir le courage dans les longues routes et dans les épreuves continuelles.

Notre temps serait bien préparé pour comprendre une poésie de ce genre. Il nous semble qu'un grand poète tirerait du sujet de l'*Ostfriesenlied* une composition neuve et forte, affranchie des formes vieillies du poème épique, mais tout animée des idées modernes, et renvoyant aux hommes de notre siècle l'écho de leurs passions. Qui sait même si cette épopée que nous rêvons n'est pas déjà faite? Qui sait si l'auteur d'*Hermann et Dorothée* n'avait pas lu l'*Ostfriesenlied?* S'il ne l'a pas lu, il en a retrouvé le fond dans les effrayantes réalités dont il fut témoin, dans ces émigrations de villageois qui fuyaient nos armées républicaines et encore plus les soldats allemands, devenus bandits au milieu du désordre universel. Ce que Goethe a voulu chanter, ce n'est pas le roman de je ne sais quelles amours obscures, c'est l'épreuve terrible d'un temps où l'homme n'est plus qu'un étranger sur la terre, où tout est en mouvement, où les sentiers ordinaires de la vie sont rompus, la maison renversée, le jardin et le champ ravagés, l'homme et la femme bannis de leur maison. Mêmes tableaux, même pensée finale dans les deux poèmes, que malgré ces ressemblances on n'oserait

pas rapprocher, si la vénérable antiquité de l'un ne le soutenait pas vis-à-vis de l'infinie supériorité de l'autre. « Que notre union, dit le grand poète en terminant, soit, dans ce bouleversement général, d'autant plus solide et durable; opposons ensemble aux malheurs notre courage, songeons à conserver des jours qui doivent nous être chers... Celui qui s'émeut en des temps où tout s'ébranle étend le désastre; mais celui dont l'âme est inaltérable se crée lui-même un monde. »

III. — LE HÉROS NATIONAL.

Ni le pays d'Hasli, ni les vallées d'Interlaken et de Frütigen n'ont enfanté le héros national. En domptant la terre, ils l'ont ouverte aux seigneurs et aux puissans de ce monde; ils ont pu fonder la liberté qui s'achète à force de sueurs et de privations, non celle qui s'arrache les armes à la main. Il faut chercher au fond du lac des Quatre-Cantons le souvenir de l'homme dans lequel la nation s'est personnifiée. Encore n'est-ce pas dans la grande vallée de droite, celle d'où tombe la Reuss et qui descend du col du Saint-Gothard : elle est trop large et trop ouverte aux étrangers. C'est sur la gauche, à Burglen, au-dessus d'Altdorf, dans une gorge étroite ouvrant passage à un torrent, qu'est né Guillaume Tell. Une chapelle est bâtie sur l'emplacement où, selon la légende, s'élevait sa maison. Aujourd'hui le Schächen, grondant encore, mais soumis, met en mouvement des scieries. Autrefois, impétueux comme l'enfant de Burglen, il débordait sur les habitations de la plaine et ravageait souvent Altdorf. Quelle pouvait être alors l'industrie des habitans de cette coulée montant en échelle entre des pics infranchissables jusqu'au blanc Klariden? Ils chassaient, couraient le pays, vivaient de peu, souvent au dehors, et comptaient pour unique bien leur liberté personnelle. Quoique le préjugé de la Suisse fasse du canton d'Uri tout entier un pays toujours libre, c'est-à-dire, comme on l'entendait au moyen âge, ne dépendant que de l'empereur, l'autre vallée d'Uri, celle de la Reuss, a pu appartenir à des maîtres; mais la vallée du Schächen n'a pas de forteresses en ruine, elle était pauvre, et ne présentait aucun passage à l'homme de guerre. C'est bien là le coin de terre préservé, le nid caché où dut naître le héros de l'Helvétie, si du moins toute son histoire n'est pas une fable.

Un traducteur anglais du *Guillaume Tell* de Schiller divise en deux classes les écrivains qui ont nié l'existence et les exploits du fameux arbalétrier : celle des amis de l'Autriche, qui ne veulent pas qu'on dise du mal des prévôts autrichiens, celle des partisans de la

nouveauté, qui s'arment jusqu'aux dents de leur philologie pour attaquer les idées reçues. La vieille gloire de Tell a une troisième classe d'adversaires, ceux qui n'aiment pas les héros. Nous vivons dans un temps de critique égalitaire, et nous avons une secrète tendance à penser que ce qui serait au-dessus de nous ne peut pas être. D'ailleurs quel pauvre héros suivant nos idées philosophiques! Que présente-t-il à la postérité? Une pomme abattue d'un coup de flèche, une barque dirigée à travers l'orage, un trait enfoncé dans le cœur d'un bailli. On a nié d'abord le fait peu croyable de la pomme, puis la tempête sur le lac. Bientôt le tyran Gessler a disparu du monde des réalités; enfin c'est Tell lui-même, son nom, sa personne, qui s'évaporent comme une légère nuée aux rayons du soleil : on n'en veut plus. De tous côtés, même en Suisse, même sur les bords du lac de Lucerne, cette image patriotique trouve des iconoclastes. Seuls, les trois cantons primitifs demeurent fidèles à leur glorieux ancêtre. Dans l'enfoncement de leurs montagnes, ils conservent la religion de la chère et vénérable mémoire. Cette vieille terre qui a enfanté la Suisse, tout en admirant l'œuvre de ses enfans plus jeunes, ne veut pas renoncer à son premier-né.

Il y a trois *Tellenlieder* ou chansons de Tell. Le premier en date, composé en 1477, n'est qu'une glorification de l'alliance des cantons. L'auteur attribue l'origine de la confédération à Guillaume Tell; c'est sa révolte contre le prévôt du duc d'Autriche qui a donné le signal. Après le récit abrégé du fameux coup d'arbalète, le poète passe aux expéditions de Charles le Téméraire et à l'alliance des cantons avec les ducs d'Autriche et de Milan. Ce n'est donc pas proprement une chanson sur Guillaume Tell, et il importe de noter ce point contre ceux qui raisonnent sur les différences entre cette ballade primitive et la légende complète. Le second est un petit dialogue entre Tell et son fils, la scène de l'arbalète mise en action. M. Arnim, dans son *Des Knaben Wunderhorn*, l'a copié d'une inscription qui est sur la façade d'une maison d'Arth, derrière le Rigi. Le troisième, œuvre de ce Jérôme Muheim dont nous avons parlé, est le vrai *Tellenlied*. Quoiqu'il date du commencement du XVIIe siècle, il n'est qu'un remaniement des chants plus anciens, ou une version rimée des chroniques et des traditions orales.

Le philologue pur, celui qui sacrifierait non-seulement Guillaume Tell, mais tous les héros de la terre à la philologie, ne voyage pas. Vivant dans les livres, il connaît mieux Constantinople et Pékin que la ville voisine. Parmi les critiques dont les nombreux ouvrages relatifs à Guillaume Tell forment une bibliothèque entière, il en est plus d'un qui n'a pas vu même le lac des Quatre-Cantons. Celui-ci, sans avoir parcouru les lieux, nie formellement que l'arbalétrier ait

pu faire un certain chemin dans le temps indiqué par l'historien Tschudi; cet autre déclare hardiment que le lac des Quatre-Cantons, enfermé dans de si hautes montagnes, ne peut être sujet aux tempêtes. Heureux mortel qui n'a pas connu le *föhn* entre des rochers à pic sur des eaux furieuses! N'imitons pas leur exemple : ayons quelque confiance dans le livre de la nature, elle aussi a quelque chose à nous apprendre sur les hommes qui nous ont précédés. Emportons avec nous la chanson de Tell sur le bateau à vapeur qui nous mène dans son canton. Qu'un bon choix des critiques y soit même ajouté, afin que notre foi, si nous sommes tenté de croire, soit une foi éclairée. La seule traversée du lac nous prépare à comprendre le poète. Nous sortons du lac proprement dit de Lucerne pour entrer dans celui des cantons forestiers. Laissons à droite le lac d'Alpnach, conduisant dans l'Unterwalden et aux montagnes du Brünig, que nous avons franchies à la suite de l'antique colonie d'Hasli; voici à gauche le bras de Kussnacht qui mène au chemin creux où Guillaume Tell perça, dit-on, Gessler de sa flèche. Nous doublons les deux pointes de Vitznau et de Buochs, qui se regardent presque face à face. On les appelle les deux nez; encore quelques tours de roue, les deux nez se rejoignent, comme si le Rigi Scheideck et le Buochserhorn étaient descendus dans l'eau pour s'embrasser. Nous sommes enfermés dans un immense cercle d'eau. C'est le lac intérieur et nourricier des cantons primitifs. Par cette petite mer enfermée, ils communiquaient ensemble; ces eaux que nous sillonnons paisiblement furent traversées en tout sens par ces pâtres et laboureurs assiégés dans leurs montagnes; ils se portaient tantôt d'un côté tantôt de l'autre, suivant que le danger menaçait Schwyz ou l'Unterwalden. Nous pénétrons enfin dans l'*Urnersee* ou lac d'Uri, qui s'ouvre à notre droite; au pied de cette montagne, ce pré où nous voyons trois chalets, c'est le Grütli, où l'on dit que fut prononcé l'immortel serment. Presque vis-à-vis, cette chapelle est construite sur le petit rocher plat où l'on assure que sauta Guillaume Tell durant la tempête. Nous sommes arrivés à Fluelen, saluons le pays d'Uri, le berceau de la liberté. Nous pouvons lire désormais la chanson du héros sur la terre même qui se vante d'avoir été foulée par lui.

« Je suis Wilhelm le Tell, de cœur et de sang héroïques. Avec mon trait, avec ma flèche, j'ai conquis à ma patrie le bien de la liberté, chassé la tyrannie, fait jurer à nos trois cantons amis une solide alliance. »

Comment un arbalétrier avec sa flèche a-t-il pu faire une si grande chose? « Aucun homme du pays, répond-il par la bouche

du poète, n'osait parler, c'est un danger qui m'appartenait. » Le coup d'arbalète célèbre fut considéré comme un jugement sur la tyrannie. « En Dieu était toute mon espérance, en Dieu qui a conduit ma flèche. » Ce coup réel ou fictif a plus fait pour la liberté que celui qui abattit Gessler au chemin creux, et que tous ceux qui en un même temps et par une conspiration générale fondirent sur la tête des prévôts. L'arbalétrier s'appelait tout simplement Wilhelm; quant au nom de Tell, qui signifie simple, il paraît l'avoir porté à titre de sobriquet. « Si j'avais été un homme avisé, on ne m'eût pas appelé Tell. » C'est là une de ses réponses à Gessler dans les chroniques et dans le drame de *la Jolie Comédie*, dont il est le héros, et qui est de 1542. Admirez les plagiats des traditions populaires. Ainsi les rois furent chassés de Rome par un homme qui jouait la sottise, et le beau nom de Brutus n'était que le sobriquet de la stupidité.

Le fait du chapeau de Gessler est devenu ridicule, parce qu'il a été mal compris. Citons les expressions du *Tellenlied*. Après avoir rappelé plusieurs exemples de cruauté des prévôts, Wilhelm ajoute :

« Écoutez une autre preuve de méchanceté. A Altdorf, contre les tilleuls, le prévôt planta le chapeau, et dit : Je veux savoir celui qui ne lui rendra pas honneur.

« C'est là ce qui m'a porté à risquer ma vie. Je prêtai l'oreille aux gémissemens, à la plainte amère des hommes du pays. Je consentis à mourir plutôt que de vivre dans un tel abaissement. Je résolus d'assurer à mon pays l'indépendance.

« Je refusai d'honorer le feutre seigneurial, le chapeau suspendu à la perche... »

Le poète ne s'y est pas trompé; il n'y a ici ni satire ni déclamation, tout est sérieux. Le chapeau était un signe féodal et militaire comme la bannière. Planter le chapeau, ce n'était pas un genre de tyrannie horrible et bizarre, comme on l'a beaucoup dit après Voltaire; c'était, selon le droit germanique, convoquer le peuple aux assises ou pour la guerre (1). En passant la tête couverte devant le chapeau, l'arbalétrier ou l'homme courageux, quel qu'il soit, qui prononça la première parole, qui fit le premier geste de la liberté, refusait de donner une preuve de sa soumission au duc d'Autriche, et protestait en action contre l'usurpation féodale.

Voici maintenant la pierre d'achoppement, l'histoire de la pomme, qui a fait autrefois de Wilhelm un héros, et qui est précisément ce qui le fait reléguer aujourd'hui parmi les êtres fabuleux.

(1) Voyez Jacob Grimm, *De l'ancien Droit allemand*, cité par M. Hisely.

« Je priai Dieu et implorai sa bonté, puis je bandai l'arbalète avec douleur. De terreur et d'angoisse mon cœur de père saignait. Ma flèche pourtant frappa le but. Mon enfant fut sauvé; sans le blesser, j'enlevai la pomme du haut de sa tête. »

On cite un tireur pensylvanien qui de nos jours avec une carabine, à une distance de dix-huit yards, abattit une petite pomme placée sur la tête d'un autre homme; tous deux étaient ivres. Sans aller jusqu'en Amérique, Hérodote raconte que le roi Cambyse paria qu'il percerait d'une flèche le cœur d'un enfant placé à distance. Le coup tiré, on ouvrit la poitrine de la pauvre victime : le trait avait traversé le cœur par le milieu; le roi Cambyse était à boire quand il eut l'idée de cette prouesse. Historiens et poètes sont remplis de récits pareils. Je ne sais si tous ces exemples rendent le fait de Guillaume Tell plus croyable.

A-t-on remarqué ce qui se passe à la représentation de cette scène? A l'Opéra, point de difficulté : le spectateur ne demande qu'à être séduit, on est dans le royaume du merveilleux; mais je doute que dans le beau drame de Schiller, quand on a la réalité sous les yeux, quand un père va risquer un tel coup, et qu'il donne à son enfant une assurance qu'il n'a pas, quand les bras lui tombent deux fois, *bis patriæ cecidere manus*, quand il prie Dieu et qu'il tire, je doute que le spectateur puisse croire tout ce qu'il voit. Et cependant remarquez l'art infini avec lequel cette scène est disposée! L'idée infernale d'ordonner au père de tirer sur la tête de son enfant ne vient pas d'elle-même au tyran. C'est la victime qui la lui inspire; lorsque Gessler, cherchant une torture, a prononcé ces mots : « Tell, tu es un maître archer; on dit qu'à tous les coups tu atteins ton but, » l'enfant s'écrie : « Cela est vrai, monseigneur, mon père abat une pomme à cent pas. » Et ce mot lui devient fatal. Ce n'est pas tout : la témérité du père demeurait inexpliquée, le grand poète dramatique donne à Wilhelm l'audace de l'orgueil. C'est le maître archer plutôt que le père qui accepte le défi. Écoutez la mère, quand son enfant est hors de danger, quand elle le serre convulsivement dans ses bras :

« Est-ce bien sûr? Il a pu tirer sur toi? Comment l'a-t-il pu? Oh! il n'a point de cœur... Dieu du ciel! quand je vivrais quatre-vingts ans, toujours je verrais mon enfant lié et son père visant à sa tête, et toujours cette flèche me traversera le cœur... O hommes au cœur dur! quand leur orgueil est blessé, ils sont sourds à la voix de la nature. »

Schiller a puisé cette conception dans son âme, il était grand poète dramatique. La parole de l'enfant lui a été fournie par Goethe,

qui insista longtemps pour la faire adopter : Goethe était un grand critique. Pensez-vous que tout cet art fût nécessaire pour trouver crédit auprès de ceux qui entendirent les premiers cet étrange récit? Ces hommes ne se défiaient pas de ce qui passait leur mesure. Ils croyaient : les faits avaient d'autant plus de prise sur leur âme qu'ils étaient plus merveilleux. Otez de la légende de Tell l'histoire de la pomme, vous supprimez ce qui nous oblige le plus à douter de lui; mais les hommes du XIVe siècle ne l'auraient plus trouvée digne de leur souvenir. Je le répète, ce qui autrefois faisait de Wilhelm un héros en fait un mythe aujourd'hui.

En vain serions-nous tentés de maudire la critique; ici elle nous accable vraiment de ses objections. Le coup de flèche merveilleux figure dans une foule de chroniques ou de chants populaires avant l'époque où l'on place généralement Guillaume Tell. — Un roi d'Islande contraint Egil l'archer de viser une pomme sur la tête de son fils. Palnatoke, appelé par le chroniqueur latin Toko, pour obéir au roi de Danemark, place une pomme sur la tête de son fils, et l'abat d'un coup de flèche. Même histoire est racontée d'Endride aux larges pieds, archer de Norvége; seulement la pomme est remplacée par une figure du jeu d'échecs. Heming, des îles d'Héligoland, enlève par ordre du roi une noisette du haut de la tête de son frère. La pomme avec tous les détails obligés reparaît dans l'aventure de Cloudesly, un archer des ballades anglaises. Dans le Palatinat du Rhin, le sorcier-archer Puncler est obligé de fournir le même tour d'adresse avec un denier. — De compte fait, nous avons six Guillaume Tell dans l'Europe septentrionale avant l'avénement du héros suisse. M. Huber, de l'université d'Inspruck, ne s'en contente pas; il en a trouvé huit. Remarquez bien que presque partout l'archer se met à la distance de cent vingt pas, qu'il cache ordinairement une seconde flèche dans sa poitrine, et que le tyran lui demande à point quel usage il en prétendait faire; alors l'archer ne manque pas de lui répondre que, dans le cas où le premier coup eût été malheureux, le second lui était destiné. Le peuple est comme un éditeur infatigable des mêmes légendes, ou plutôt il invente peu, il retrouve. Entre tous ces récits, quel est le véritable? Aucun peut-être, et le mot le plus vrai sur l'histoire de la pomme a été dit par Willimann, qui a soulevé le premier la question à voix basse en quelque sorte et dans une lettre à un ami. « Apparemment cette fable a pris son origine dans une façon de parler du vulgaire, qui, voulant donner une haute idée de l'habileté d'un archer, dit qu'il abattrait d'un coup de flèche une pomme placée sur la tête de son fils sans le blesser. »

Si l'épisode de la flèche est de pure invention, il faut reconnaître

qu'il est admirablement rattaché au reste de la légende. La flèche de l'arbalétrier a frappé un coup qui doit inspirer au prévôt la crainte de lui servir à son tour de but. Ayant saisi le mouvement de Wilhelm au moment où celui-ci cachait une seconde flèche dans sa poitrine, il lui demande, en lui promettant la vie sauve, le motif de cette action furtive. La parole de Wilhelm n'était pas moins hardie que sa flèche. « Le premier j'ai osé parler, » dit-il en effet au commencement de la ballade. La seconde flèche était pour le tyran, et Tell l'avoue. Le prévôt, engagé sur l'honneur, ne l'envoie pas à la mort, mais il le fait arrêter, charger de chaînes et déposer dans le fond d'une barque.

« Je pris congé des miens, qu'il me fallait abandonner. Ma femme, mes enfans, m'accompagnèrent de leurs gémissemens; plus d'un honnête homme pleurait avec eux. Ne pensant plus les voir, je versais bien des larmes sur ce malheur imprévu, qui faisait rire le tyran.

« Il voulait pour mon châtiment me priver de la lumière du soleil, et m'emprisonner pour toujours à Kussnacht, dans son château. Avec force coups et mainte insolence, on me fit prendre le chemin de ma prison. Dieu ne voulut pas laisser ce forfait impuni : il vint au secours de son serviteur.

« Il donna son ordre au vent, qui vint à nous en tourbillons... »

L'épopée de l'arbalétrier a sa tempête comme l'*Énéide* et l'*Odyssée*. Si un poète, grec ou latin, avait connu le *föhn*, il en aurait fait un dieu terrible. Soudain, dans un ciel bleu comme celui d'Italie, sous un soleil ardent, on voit les cimes des forêts les plus élevées changer de nuance; c'est la chevelure des bois qui est tournée à revers, chassée par le vent. Cependant les foins, les blés, la verdure de la plaine, demeurent immobiles ou même légèrement agités en sens contraire, continuant quelque temps encore à obéir au souffle qui régnait jusque-là. Le *föhn* descend vite : vous en recevez les chaudes bouffées au visage, tandis qu'un peu de fraîcheur est encore sensible à vos pieds; mais la lutte des vents dure peu. Le vent du midi se précipite alors de tout son poids du Saint-Gothard, et balaie avec force la vallée; ce *föhn* n'est autre que le *favonius*, dont le doux nom a pris une forme rude et heurtée sur des lèvres septentrionales, comme son haleine est devenue violente et sauvage à travers les obstacles des Alpes. Une fois qu'il est maître, le ciel s'obscurcit, les nuages accourent, les eaux du lac sont soulevées. Une demi-heure suffit à cet immense bouleversement. Il a certainement connu ces formidables tempêtes, le poète naïf qui représente le *föhn* obéissant à la parole.

Comme la barque est ballottée sur le lac en fureur, le prévôt fait

délier son prisonnier et le met au gouvernail. Le héros de ces montagnes et de ces lacs ne devait pas être moins bon pilote qu'habile archer. Il est peu de pays de montagnes qui n'ait un Saut de Roland. Le lac d'Uri montre le rocher plat qui s'est longtemps appelé le Saut de Tell, *Tellen Sprung*. Par une manœuvre vigoureuse, l'archer approcha du rocher, sauta hors de la barque avec son arbalète, et disparut, dit la ballade, recommandant au vent et aux vagues le tyran, qui mugissait comme un lion en fureur.

« J'avais résolu de punir l'insolence dans le chemin creux. Je bandai mon arbalète, et je me préparai à lancer mon trait.

« Le prévôt, sur un cheval, franchissait le chemin; je visai à mi-corps. Le coup était bien dirigé, je le frappai à mort avec ma bonne flèche. Il tomba de cheval, et je fus consolé.

« Comme David armé d'une fronde étendit à terre le grand Goliath avec une petite pierre, le Seigneur Dieu m'accorda sa grâce et sa force pour me défendre de la violence et tuer mon ennemi. »

Le second coup de flèche n'a pas trouvé grâce plus que le premier devant la critique. Dans la liste des prévôts autrichiens qui siégèrent au château de Kussnacht, on ne trouve ni un Gessler, ni un nom qui approche de celui-là. De plus, c'est aller chercher bien loin une cachette pour s'y mettre en embuscade. Les dates fournies par les chroniques ne permettent pas non plus de croire que Wilhelm ait pu faire tant de chemin. Ne nous chargeons pas de mettre les ballades d'accord avec les chroniques; ne demandons pas à des chants populaires plus qu'ils ne peuvent donner. Quand on examine à la loupe de tels documens, on est arrêté à chaque pas. Voulez-vous vérifier par vous-mêmes le témoignage de la chanson? Gravissez l'Axemberg, si vous pouvez, depuis le Saut de Tell, descendez-en la pente du côté de Brunnen, traversez cette riante vallée qui, vue du lac, présente l'aspect d'un décor d'opéra; mais ne vous y arrêtez pas. Prenez le Rigi à revers, et suivez ses racines le long des lacs de Lowerz et de Zug; vous parvenez à ce chemin creux, théâtre du guet-apens ennobli par la poésie et par la liberté. J'avoue que, la fatigue aidant, vous serez disposé à douter de l'épisode final de la légende; mais ne serrez pas de trop près la tradition populaire, voyez de plus haut dans l'espace et dans le temps. Quand vous avez fait l'ascension du Rigi, vous apercevez au sud-est le revers de cet Axemberg qui fut escaladé par Wilhelm durant la tempête. Parcourez non plus en réalité, mais du regard, la route franchie par lui; elle est là, sur votre gauche, étendue comme une immense carte, à deux lieues au-dessous du point où

vous êtes. Derrière vous et à vos pieds, sous ces bois qui vous paraissent des buissons, est le chemin creux. De cette hauteur, vous voyez en raccourci le théâtre presque entier des exploits du héros. Dites-vous que ces longues vallées contournées, au fond desquelles votre œil pénètre d'aplomb, virent passer, il y a six cents ans, un homme dont le monde entier a répété plus tard le nom. Vous le suivez par l'imagination dans sa course; plus d'obstacles, tout vous semble alors facile, parce que vous ne vous traînez plus péniblement sur ses traces; vous ne doutez plus. C'est ainsi qu'il faut lire les chansons populaires sur Tell, sans mesurer à la toise ni la carrière parcourue, ni les actions accomplies. Si vous les regardez de haut et dans la perspective des siècles, le détail ne vous arrête plus, vous ne saisissez que l'ensemble, et l'ensemble est vrai. Il faut toujours en revenir au jugement de Guillaume de Schlegel sur les traditions fabuleuses. « La fiction s'introduit dans l'histoire sans le secours du mensonge... Les récits merveilleux sont des extraits de poésies populaires. L'historien était imbu de l'opinion de ses compatriotes, qui croyaient tout de bon aux fictions héroïques, dans lesquelles il y avait en effet un fonds de vérité. »

En résumé, la légende de Guillaume Tell est reléguée au nombre des fables pour deux motifs: d'un côté, elle tient fort étroitement au fait incroyable de la pomme, de l'autre les plus anciens monumens qui en parlent datent de cent cinquante ans après l'époque où l'on est convenu de la placer. Pour la première fois cette singulière histoire se lit dans la *Chronique du livre blanc* (*Chronik des weissen Buches*), trouvée à Sarnen et rédigée de 1467 à 1476. Pour la première fois elle est chantée dans la dernière ballade sur la guerre de Charles le Téméraire en 1477. Que le chroniqueur ait emprunté au poète ou le poète au chroniqueur, cent cinquante ans, paraît-il, ont été nécessaires pour que l'imagination d'un peuple, se recueillant sur elle-même, eût le temps de transfigurer ou de créer son héros. Que ce chiffre n'étonne pas le lecteur; c'est presque exactement le même espace de temps qui s'écoule entre l'époque où Wallace défendit sa chère Écosse contre le roi Édouard et celle où son ménestrel, le vieux Blind Harry, s'en allait récitant par les plaines et par les montagnes les exploits romanesques dont la tradition avait enrichi sa mémoire; c'est encore cent cinquante ans ou peu s'en faut qui s'écoulèrent depuis la véritable époque de Robin Hood jusqu'à la composition du *Lyttell Geste*, la plus ancienne poésie sur le célèbre *outlaw*. Ne semble-t-il pas que le développement de la légende s'opère régulièrement, inflexiblement, en vertu de je ne sais quelle loi historique? Ce rapprochement semble de nature à plaire aux adversaires de la légende de Tell.

Notre opinion est que, s'il compromet la réalité des détails du drame, il confirme l'existence du héros.

Si nous voulions chercher des preuves en faveur de Guillaume Tell, nous aimerions à nous prévaloir de l'opinion d'un historien philosophe et positiviste dont nous avons naguère ici même (1) exposé les idées. Buckle, qui n'affectionne pas les héros, a quelques pages très remarquables sur l'autorité des traditions. Il montre, avec des exemples ramassés dans tout le moyen âge, que les récits oraux transmis de siècle en siècle sont moins entachés de fausseté que les chroniques primitives : c'est en se mettant à écrire pour la première fois que les générations ont le plus menti. Il en résulterait que, si les chroniqueurs du XIVe siècle avaient parlé de Tell, leur témoignage serait loin d'avoir le prix qu'on y attache parce qu'il n'existe pas. Comment la légende du héros national a-t-elle pu naître, grandir et prendre la forme que nous lui voyons? C'est là une question qui mérite que nous fassions pour l'examiner un temps d'arrêt dans la lecture de nos ballades.

Les chansons jouent un double rôle dans l'histoire des peuples. Non-seulement elles tiennent lieu de monumens historiques et font revivre le passé, mais elles sont une force morale, nationale, et préparent l'avenir. Pourquoi ce guerrier Taillefer va-t-il entonner au milieu du champ de bataille de Hastings la chanson de Roland? Dans un état de civilisation plus informe, que signifie le chant de mort de Chactas? « Je suis brave, dit-il aux Muscogulges, je vous défie, je vous méprise plus que des femmes... » Il ne le dit pas, il le chante! L'auteur n'a fait ici que suivre la nature fidèlement observée. Le chant est une force morale : ils le savaient bien, ces chrétiens qui enduraient le martyre en chantant des hymnes! Ils chantaient aussi, ces malheureux templiers, sur le bûcher de Philippe le Bel, et il fut poète au moins une fois l'écrivain qui, pour exprimer l'accomplissement de l'affreux sacrifice, trouva cet hémistiche plein d'âme : « les chants avaient cessé! » Si le chant est puissant sur l'âme des individus, que ne peut-il sur l'âme des nations? Tour à tour il les console, il les charme, il les exalte, il les rend capables de faire les choses les plus difficiles ou les plus grandes. Le travail même que le lecteur a sous les yeux a pour objet de montrer que la chanson triomphe successivement du froid, de la faim, de la tyrannie et de la conquête. N'en jugeons point par notre délicatesse moderne et par nos impressions fugitives. Les peuples jeunes n'ont pour sortir de la prose de leur vie journalière et pénible que l'essor de la chanson déployant tout à coup ses ailes

(1) Voyez la *Revue* du 15 mars 1868.

et enlevant avec elle leur imagination endormie; d'ailleurs il y a des crises dans la vie des peuples où ils sont jeunes au moins pour un temps. Alors que ne fait pas la chanson! Quel discours d'orateur, quel décret de la convention eût pu atteindre à l'effet prodigieux du refrain de *la Marseillaise?*

A la place d'une inspiration venue à propos et d'une chanson de circonstance, supposons un héros que les générations ont adopté et qui est de tous les temps : quel ne sera pas le travail des imaginations sur son histoire! Le poète, dévoré du besoin de croire et de faire croire aux actions les plus merveilleuses, agrandit, embellit, presque sans en avoir conscience, les traditions acceptées. Au lieu d'admirer la crédulité avec laquelle les hommes iront au-devant de la fiction, il faudrait s'étonner plutôt qu'ils n'ajoutassent pas à la réalité tout ce qu'ils imaginent. Quand un nom est en possession de réveiller les forces assoupies des âmes ou de faire frémir les fibres les plus intimes des nations, il est impossible que ce nom n'excède pas les limites de ce qui est ordinaire et naturel. L'exemple de Robin Hood, de Wallace et de Guillaume Tell en est une preuve. Ces trois héros sont placés sur la limite des temps héroïques de trois peuples, comme pour nous inviter à étudier de plus près de quelle façon l'esprit humain passe insensiblement du réel au fictif.

Wallace, le plus digne entre les trois de l'attention sérieuse de l'histoire, apparaît seulement dans deux ou trois circonstances, — un mouvement insurrectionnel de l'Écosse contre Édouard, une bataille et des châtimens cruels dont il fut la victime la plus lamentable. Dans l'intervalle qui sépare ces circonstances, et même durant plusieurs années, il disparaît complétement; tout se fait, tout se passe alors sans Wallace. Un si petit nombre de traces laissées par ce héros ne lui fait qu'une petite place dans la réalité; elle est encore diminuée par les jugemens contradictoires des historiens. Tandis que les chroniqueurs écossais, qui sont en petit nombre, le gratifient de toutes les vertus et le comblent de toutes les louanges, les Anglais, qui abondent alors en monumens historiques, l'accablent, ce qui est dans l'ordre, de tout leur mépris. Ce brigand, *ille latro*, c'est ainsi toujours qu'ils l'appellent. Bien que ce dédain tourne à son avantage, il permet de supposer que son rôle, tout patriotique, je le veux, ne fut pas de premier ordre; mais, si on le cherche dans le poème que Harry l'Aveugle répétait au xve siècle, quelle métamorphose! Il est le libérateur, le sauveur de son pays, il est l'Écosse elle-même. Ce n'est pas tout : il est un saint, sa vie et sa mort ressemblent à celle du Sauveur; il est trahi par un nouveau Judas, à la suite d'un dernier repas qui rappelle en quelque manière la cène de la Passion. Sa force est surhumaine, avec un bâton il met hors de combat six hommes armés jusqu'aux dents. L'Écosse ne suffit

pas comme théâtre à ses exploits; il passe en France, où il combat des lions, des brigands, des pirates. Au reste, comme les Écossais, il est bon soldat, habile pêcheur, brave marinier, ennemi déclaré du diable, qui se déguise pour lui livrer des combats, enfin ami de la France, à laquelle il rend de signalés services.

Robin Hood n'a guère plus de place que Guillaume Tell dans l'histoire. C'était un fameux brigand, *famosissimus sicarius*, qui s'éleva par sa réputation au-dessus des proscrits dont les biens avaient été confisqués après la révolte de Simon de Montfort contre le roi Henri III en 1265. On ne sait pas autre chose de lui sinon que, vivant dans les forêts de Barnisdale pour échapper à la colère du roi, il entendait fort dévotement la messe, et ne voulait pour aucun motif interrompre l'office (1). Si maintenant nous ouvrons le recueil des chansons de Robin Hood, c'est tout un cycle de poésies populaires et d'aventures. Robin Hood est le héros du peuple, des archers et des chasseurs. Il s'attaque seulement aux shériffs, aux ducs et comtes, aux évêques et abbés, et ces coups d'audace lui sont comptés pour autant de vertus. Il est d'ailleurs le tuteur naturel du pauvre, des opprimés, de la veuve et de l'orphelin. C'est une sorte de chevalier errant, de redresseur de torts sorti des rangs plébéiens. En un mot, il est l'expression idéalisée d'une classe qui n'existe plus, la démocratie du XVe et du XVIe siècle, celle qui a soutenu Henri VIII et sa fille Élisabeth dans toutes leurs entreprises, la *yeomanry*.

Comme Wallace, Guillaume Tell n'est pas nommé par des historiens contemporains; comme Robin Hood, il ne l'est pas même un siècle après sa mort : il l'est seulement après un siècle et demi, juste à l'époque où, par un synchronisme bien remarquable, la poésie populaire s'est emparée de ces trois noms. Que le silence ait été gardé sur lui, l'ignorance et la rusticité de ses compatriotes suffiraient pour l'expliquer. Serait-ce pourtant un être de pure imagination, et ne se pourrait-il pas qu'un rhapsode inventif eût créé ce personnage tout d'une pièce? Une sorte de loi de l'histoire se dégage, à notre avis, des rapprochemens que nous venons de faire. Comme pour Wallace et Robin Hood, il est impossible de croire à tout ce qu'on chante de lui; mais il est probable que Tell a existé aussi bien que Robin Hood et Wallace. Il est du même temps,

(1) Voyez notre étude sur les ballades de Robin Hood dans la *Revue* du 1er octobre 1851. Walter Scott, dans *Ivanhoe*, met les aventures de Robin Hood, qu'il appelle Locksley, du lieu de sa naissance, à l'époque de Richard Cœur de Lion. Pour augmenter l'intérêt de son roman, il s'autorise d'une invention qui ne date que des ballades du XVIe et peut-être du XVIIe siècle. M. Augustin Thierry, désireux de faire de Robin Hood un Saxon fidèle à la vieille cause, s'est trop hâté d'accepter l'autorité des mêmes ballades, et a fait le même anachronisme.

la fin du XIII[e] siècle, a pris part au même mouvement, le premier essai de liberté, a combattu pour la même cause, l'indépendance d'une race, a vécu dans la mémoire du peuple pour le même motif, le dévouement au pays. On ne conçoit pas mieux les ballades suisses sans un vrai Guillaume Tell que le poème de Harry l'Aveugle sans un Wallace, et le cycle du franc-archer sans un Robin Hood. L'histoire doit renoncer au tyran Gessler et à l'anecdote de la pomme; mais il lui reste le souvenir d'un arbalétrier hardi qui s'est le premier révolté contre les baillis de l'Autriche. La tempête sur le lac est romanesque, mais quelque intrépide nautonier a montré de quelle ressource étaient ces eaux profondes pour la défense des cantons. Guillaume Tell n'a pas tué le fabuleux Gessler dans le chemin creux, sous le Rigi, mais il a fait connaître aux siens comment ils pouvaient tourner une montagne et ramper sous les arbres afin de percer le cœur des fiers chevaliers. Il n'a pas fondé la liberté, mais il a montré le moyen par lequel on la fonde, le dévouement. Pourquoi un homme courageux, un héros, n'eût-il pas fait une partie de ces choses, et n'est-il pas téméraire de donner un démenti absolu à tant de générations moins oublieuses que nous?

Historique ou fictif, le héros national a les traits principaux du Suisse. Il cache la ruse sous une apparente simplicité d'esprit. Il est humble, mais sa colère perce bientôt. Sa nature est âpre, ses nerfs d'acier : il ne fallait rien moins pour consentir à l'épreuve de la pomme. Cette ruse et cette dureté, il les partage avec ses concitoyens; mais des pâtres, des laboureurs, plient sous le joug, il a de plus qu'eux la fierté. « Aucun paysan n'osait parler; ceci m'était réservé... Je voyais leurs larmes, j'entendais leurs plaintes; je résolus de risquer ma vie. » Guillaume Tell est soldat, mais libre et sans autre discipline que celle de la cause commune : c'est un franc-archer, un de ces manans guerriers qui ont formé la première infanterie en Europe. Enfin il se sacrifie au salut de tous, et c'est pour cela qu'il devient le héros et le type même de la confédération; il commence la nationalité, son souvenir est l'exhortation à la fidélité, à l'union, son nom signifie dévouement et patriotisme. Le premier *Tellenlied*, celui de 1477, a pris naissance dans la guerre de Charles le Téméraire, c'est un chant de triomphe; le second a été remanié à l'époque de la guerre de trente ans, c'est le mot d'ordre de la neutralité. Dans le premier, le nom de Tell sert à exalter le courage; dans le second, à prémunir les Suisses contre l'or des embaucheurs. Ces ballades vivent encore dans la mémoire des hommes : lors de notre invasion en Suisse, elles furent chantées contre nous. N'est-ce pas un rare enthousiasme pour un homme qui n'aurait jamais existé?

LOUIS ÉTIENNE.

L'ITALIE A L'ŒUVRE

DE 1860 A 1868.

Nul n'ignore ce que les Italiens ont tenté de nos jours pour se constituer en nation forte et en peuple libre; mais ils avaient une autre œuvre, plus difficile peut-être, à commencer : ils devaient faire de leur pays un pays moderne. Ce n'était pas seulement l'unité et la liberté, c'était aussi la civilisation qu'ils devaient conquérir. A leur tâche patriotique, à leur tâche politique, se joignait impérieusement une tâche morale et sociale. C'est ce dernier travail des Italiens que nous voudrions étudier aujourd'hui. Un récent voyage dans la péninsule entière, quantité de brochures et de volumes recueillis en chemin, nous permettent de nous engager sur ce terrain nouveau (1). Nous essaierons, à l'aide des documens qui nous ont été fournis et de nos observations personnelles, de montrer l'Italie à l'œuvre, de compter ses habitans, d'indiquer leur état civil, leur état social, leur état religieux, de passer en revue les ouvriers des champs et des villes, les paysans, les artisans et leurs maîtres, en un mot toute la population et les travaux qui l'occupent. Nous dirons ensuite ce que l'Italie a fait pour le progrès moral et matériel de ses citoyens, pour leur instruction, leur bien-être : heureux si cette étude rapide, mais exacte, attire à l'Italie quelques sympathies nouvelles.

(1) Il serait trop long d'indiquer toutes les sources où nous avons dû puiser. Signalons seulement une savante étude de M. Luigi Bodio, professeur d'économie politique à Livourne : *Sui documenti statistici del Regno d'Italia,* Firenze, 1867, et un volume important (*l'Italie économique en 1867*), écrit en français par M. P. Maestri, qui dirige avec une intelligente et infatigable activité la statistique italienne.

I.

Les vingt-quatre ou vingt-cinq millions d'Italiens dénombrés par le recensement du jeune royaume (31 décembre 1861) et par celui de la Vénétie (1857) sont répartis entre 68 provinces et 8,562 communes. Chaque commune italienne réunit donc en moyenne près de 3,000 habitans, c'est-à-dire beaucoup plus que n'en ont les communes de France. Certes le brigandage, le manque de routes, les immenses propriétés, certains systèmes d'agriculture, sont pour beaucoup dans cette agglomération d'hommes; il n'en est pas moins curieux que la France, en 1861, n'ait compté que 1,307 communes de 2,000 habitans et au-dessus, tandis que l'Italie, beaucoup moins grande et moins peuplée, en comptait 2,914. L'annexion de la Vénétie a porté ce chiffre à 3,392; on voit que la péninsule, outre ses 100 villes, a pour le moins 3,000 gros bourgs. 87 communes italiennes réunissent plus de 20,000 âmes; 9 grands centres en amassent plus de 100,000. Ces faits encore peu connus ne sont pas sans enseignemens. Ils doivent rassurer ceux qui craignent pour le jeune royaume les dangers de la centralisation. Évidemment un pays qui a tant de centres si divers, si peuplés, vivant tous d'une vie propre, ne pourra jamais être absorbé dans une grande capitale, et cette capitale, fût-elle Rome, n'aura jamais l'omnipotence de Paris. Cela est si vrai qu'en étudiant le mouvement de la population de 1858 à 1862, c'est-à-dire au plus fort moment des annexions, nous trouvons non-seulement à Turin (alors capitale), mais dans la plupart des villes importantes, un nombre croissant de nouveau-venus : Reggio, Palerme, Gênes, Plaisance, Livourne, Milan, ont gagné pendant cette période des milliers d'habitans; Naples en a gagné près de 10,000 (1).

La population va donc croissant d'année en année. C'est avant tout la Sicile, puis l'ancien royaume de Naples, l'Ombrie, les Marches, la Toscane, tous les pays annexés, qui se repeuplent comme à vue d'œil; on dirait que le sang italien s'est retrempé dans l'air libre. Il n'est guère que l'île de Sardaigne qui reste pauvre et

(1) Notons ici quelques faits curieux, révélés par le recensement : d'abord la supériorité numérique de l'élément masculin, surtout dans les campagnes, puis la fréquence des mariages. L'Italie fut en 1865, par une circonstance qui mérite d'être signalée, le pays le plus nuptial de l'Europe. Le nouveau code italien devait être appliqué dès le 1er janvier 1866; or ce code a consacré, comme on sait, le mariage civil. Il en résulta que nombre de gens, soit pour vivre en paix avec les femmes, soit pour être agréables aux curés, se hâtèrent de se marier en esquivant les formalités de la mairie. Le mois de décembre surtout fut un mois de noces, fait exceptionnel, car en Italie comme en France, c'est surtout au mois de février qu'on se marie.

manque d'habitans; partout ailleurs la vie renaît, déborde. En 1865, malgré le choléra, les naissances ont encore excédé les décès en proportion croissante, et, si cette fécondité continuait, il ne faudrait que quatre-vingts ans à l'Italie pour doubler le nombre de ses habitans. Il en faudrait cent quatre-vingt-trois à la France et deux cent dix-sept à l'Autriche. L'Italie peut déjà proclamer avec orgueil que, malgré tous les maux soufferts, les pestes, les famines, les guerres étrangères, les guerres civiles, les émigrations et les proscriptions, elle est aujourd'hui plus riche en habitans qu'elle ne le fut jamais, même sous les Romains. Et ces habitans sont des Italiens. Les étrangers qui vivent parmi eux sont moins nombreux qu'on ne le croit; lors du recensement, ils étaient en tout de 88 à 89,000; 10,000 environ figuraient dans les cadres des fonctionnaires, des policiers et des soldats. Qu'on se rassure pourtant, ces soldats non italiens n'avaient rien de commun avec les zouaves du pape ni avec les Suisses du roi de Naples. Quoi qu'on puisse dire contre le gouvernement de Victor-Emmanuel, on lui rendra au moins cette justice que, pour contenir les populations, qu'on dit si mécontentes, il n'a jamais été forcé d'enrôler des mercenaires à Antibes ou à Besançon. Ces soldats inscrits comme étrangers étaient d'anciens ou de futurs Italiens, des Niçois ou des Savoyards qui n'avaient pas encore quitté les drapeaux, des hommes de Venise et de Rome qui n'avaient pas voulu attendre l'affranchissement de leurs clochers pour servir la patrie commune.

Ainsi l'on peut dire qu'en Italie même les étrangers sont Italiens; ceux qui ne le sont pas le deviennent. Au bout de peu de temps, les Français qui s'établissent à Naples, par exemple, adoptent la langue et les mœurs du pays. Ils se nourrissent de pâtes, boivent de l'eau soufrée, font la sieste, se couvrent de bijoux, aiment la musique et ne vont plus à pied. Dans ces contrées souvent conquises, souvent occupées par de longues invasions, jamais les Gaulois, les Germains, les Espagnols, n'ont pris pied; ils sont restés à fleur d'eau, portés par ces peuples qu'ils dominaient sans pouvoir les conduire. Ils n'étaient pas plus maîtres des Italiens qu'un vaisseau n'est maître de la mer. Quand ils s'éloignaient, car ils n'ont jamais pu demeurer, leur sillage se refermait aussitôt derrière eux. Ils ont pu souvent occuper l'Italie, ils ne l'ont jamais possédée : Milan, Venise, sont restées italiennes sous les Autrichiens, Rome sous les Français est restée romaine. Cette ténacité de l'esprit national affirmait l'existence d'une Italie bien longtemps avant les annexions.

D'ailleurs ce pays si nettement limité, séparé des autres par les Alpes et les trois mers, ses frontières naturelles, traversé par des

fleuves qu'il possède tout entiers, de la source à l'embouchure, ne pouvait manquer de s'appartenir tôt ou tard. Il est habité par des peuples ayant les mêmes traditions, les mêmes gloires, la même langue, car les dialectes, qui tendent à disparaître, ne seront bientôt plus que des façons diverses de parler l'italien. Sans attendre le glossaire toscan récemment proposé par l'illustre Manzoni, il se forme une langue commune qui naît toute seule de l'unité nationale. Les Italiens de toutes les provinces sont devenus voyageurs depuis que la locomotion est libre; ils se voient, trafiquent, se marient entre eux, se rencontrent dans les administrations, se rassemblent sous les drapeaux, et chacun d'eux, modifiant un peu son dialecte ou, si l'on veut, son idiome, arrive en fort peu de temps à se faire comprendre partout. Les écoles et l'armée n'ont pas peu contribué à la formation de cette langue générale. Elle n'est certes pas fixée comme la nôtre, chaque province y met un peu du sien, chaque provincial la prononce à sa manière; mais il reste un fonds commun de termes et de locutions grâce auquel les habitans les plus illettrés des provinces les plus éloignées l'une de l'autre peuvent s'entendre. Il y a donc en Italie unité de langue; il y a aussi unité de religion; 33,000 protestans et 30,000 israélites environ sont perdus parmi 24 ou 25 millions de catholiques. Le plus grand nombre des juifs est établi en Toscane et spécialement à Livourne, le plus grand nombre des protestans appartient aux vallées vaudoises du Piémont.

Voici donc les Italiens comptés, groupés et classés selon leur état civil, leur langue et leur religion. Maintenant regardons-les vivre, et avant tout regardons-les voyager. Ce qui nous frappe au premier regard, ce sont leurs émigrations régulières et périodiques. En hiver, les bergers des Alpes et des Apennins descendent dans la plaine, et des peuples entiers vont s'installer dans les maremmes, que n'infeste plus la *mal'aria.* Rien n'est plus pittoresque et plus intéressant que ces caravanes de laboureurs partant ensemble, leurs instrumens sur l'épaule, sous la conduite d'un chef (*caporale*) qui les mène chaque printemps ou chaque automne aux mêmes lieux, sur les mêmes terres, et qui recommence d'année en année avec d'autres hommes ce long pèlerinage, jusqu'au jour où, trop vieux pour se remettre en route, il demande à ses compagnons un successeur. Toutes ces populations, surtout celles du midi, sont encore à moitié nomades. Elles ne craignent point les longues courses : on a compté en 1861 2,427 bergers, Abruzzais, Lucains ou Calabrais pour la plupart, qui, ayant traversé à pied la péninsule dans toute sa longueur, franchirent les Alpes avec leurs troupeaux de bœufs, de porcs, de chevaux, qu'ils allèrent vendre à l'étranger. Il n'est pas de grande route en Italie, et peut-être en Europe, où l'on ne

rencontre quantité de marchands, de colporteurs, d'ouvriers, d'artistes ambulans, venant du Piémont, de la Lombardie, du fond des Calabres. Ceux de Lucques étalent jusque sur nos ponts leurs musées de petits plâtres, société mélangée de nymphes, de madones, de brigands et de saints, parmi lesquels trônent les bustes de Victor-Emmanuel et de Garibaldi. Les musiciens voyageurs, zampognari, pifferari, promènent en tous pays, dans les ateliers des peintres, sous les balcons des auberges ou devant les images des saints leurs costumes de brigands et leurs cornemuses dévotes. Moins pittoresques, mais plus musiciens sont les Viggianais, qui partent un beau matin de printemps, avec les oiseaux et comme eux, pour chanter dans les pays froids qui les nourrissent ou qui les tuent. Ils reviennent riches, quand ils reviennent, et remplissent de jolies maisons souvent ébranlées par des tremblemens de terre leur beau village de Viggiano, qui ferait bonne figure même dans les provinces du nord. Parmi cette population errante, n'oublions pas les ramoneurs, — non plus ceux de Savoie, qui sont devenus Français, mais ceux du val d'Aoste, — ni les bûcherons, ni les charbonniers, dont les ventes furent célèbres. N'oublions pas surtout les éternels voyageurs que la mer attire et nourrit, les 16,000 pêcheurs qui s'embarquent sur de petits bateaux, sans compter les marins employés à la grande pêche.

Telles sont les émigrations ordinaires et périodiques. Nous ne parlons pas d'autres émigrations plus sérieuses et plus anciennes qui ont fondé des colonies importantes dans les deux Amériques et sur toutes les échelles du Levant. Les Italiens s'établissent volontiers à l'étranger : lors du dernier recensement, nous en avions 75,000 en France; mais les absens ne nous regardent pas, occupons-nous de ceux qui restent. Un bon tiers d'entre eux sont agriculteurs (plus de 8,200,000, y compris les Vénitiens); les campagnards se maintiennent forts dans leur vie active et frugale; ils ont des familles nombreuses et vivent longtemps. Il en est peu cependant qui possèdent. Dans certaines provinces (Salerne, Campobasso, Aquila, Lucques, Sondrio, Brescia, Girgenti), l'on trouve, il est vrai, 1 propriétaire pour 4 habitans, ce qui paraît merveilleux; mais, tous comptes faits, la classe des propriétaires ne constitue que la dix-septième partie de la population italienne. C'est peu relativement à la France, où il y a 1 propriétaire sur 5 habitans; n'oublions pas cependant qu'après 1815 les restaurations avaient rétabli presque partout les majorats en Italie. Sous les grands-ducs, la Toscane se figurait être, en fait de propriété, l'un des pays les plus avancés du monde; il n'en est pas moins vrai que, lorsqu'elle a dû dénombrer ses agriculteurs, elle n'en a guère trouvé

plus de 3 sur 100 qui fussent maîtres chez eux. Ajoutons qu'avant 1859 la femme ne possédait guère; on la considérait dans la famille comme une non-valeur, et ceci non-seulement en Sicile et dans les Romagnes, pays forcément arriérés, mais encore en Toscane et dans l'île de Sardaigne, où, sur 100 propriétaires, 3 seulement appartenaient au sexe sacrifié.

Examinons-la de plus près, cette nombreuse population de paysans qui mérite à tant d'égards nos sympathies. Ils étaient assez heureux dans ces vastes plaines de la Lombardie, si largement arrosées, où s'épanchent continuellement pendant l'été 45 millions de mètres cubes d'eau sur 550,000 hectares de terrain. Plus de 50,000 fermiers, propriétaires eux-mêmes, font paître abondamment leurs propres troupeaux dans ces pâturages toujours verts; mais ceux-là sont les grands seigneurs du peuple agricole. Ils ont d'autres paysans sous leurs ordres, et ceux-ci font maigre même en carnaval. Plus malheureuses encore sont les pauvres femmes qui travaillent dans les rizières. Nul n'ignore que la culture du riz est une des plus riches ressources de la Lombardie et du Piémont. Il est certains endroits, dans la vallée du Pô, où l'on se croirait au bord du Gange. En été, toutes ces plaines peuvent être inondées; quand le terrain est changé en marais, un traîneau tiré par un cheval soulève la vase, où le semeur répand la semence à la volée; bientôt la graine a germé, la tige grandit, les tuyaux du riz se forment : c'est alors qu'arrivent pour le sarcler des nuées de femmes, enfoncées jusqu'à mi-jambes dans cette eau bourbeuse qui leur donne la fièvre et souvent la mort.

Dans l'Italie centrale, nous retrouvons la *mezzeria*, le métayage. Le paysan et le propriétaire s'arrangent ensemble : celui-ci fournit la maison et la terre, l'autre donne son temps et son travail, puis ils partagent la récolte; si ce sont des olives, le paysan n'en garde que le tiers. Tels sont les contrats qui se font dans les Marches, les Romagnes, surtout en Toscane, où la terre est morcelée en petits *pouvoirs* très fertiles et peu productifs. Là le paysan vit de peu, ne demandant à la terre que le pain quotidien, moins encore, car les fèves lui suffisent, il les arrose d'une piquette qu'il appelle *acquarello*, probablement parce qu'elle a un goût d'eau très marqué. Dans l'*agro* de Lucques comme dans certaines montagnes du Milanais, on voit des familles de sept ou huit membres forcées de vivre sur un *pouvoir* de 2 hectares 1/2. Il existe pourtant des fermiers dans ces campagnes; il en est même qui signent des contrats *à livello*, c'est-à-dire des baux à ferme qui les engagent pour plusieurs générations. Dans les Maremmes, où les propriétés de cent et même de mille hectares sont très communes, et où les proprié-

taires tiennent trop à leur santé pour faire valoir eux-mêmes leurs terrains, nous retrouvons de gros fermiers qui paient en argent et qui s'enrichissent. Plus bas, dans l'Ombrie, les propriétés sont plus vastes encore; aussi n'en cultive-t-on que la douzième partie, la dixième au plus; on laisse le reste en jachère. En descendant toujours, nous arrivons dans la campagne romaine, grandes plaines incultes, dépeuplées, infectées par le mauvais air, où ne vivent que des brigands, où ne poussent que des ruines, et que ne visitent même plus les montagnards abruzzais qui les cultivaient autrefois. Le ministre de l'intérieur des états pontificaux, M. de Witten, y dut récemment envoyer des soldats pour faire les récoltes; mais plus bas, dans les plaines de la Campanie, la nature est en fête; c'est bien ici la terre de Saturne, *alma parens frugum*. De Gaëte à Sorrente, s'étendent des terrains où le blé pousse à l'ombre d'arbres qui porteront des fruits, et grâce à ce vieil usage campanien trop critiqué dans le nord, les champs, qui sont en même temps des vergers, produisent double récolte. Les colons du pays, fermiers ou métayers, deviennent aisément propriétaires, et ceux des environs de Naples labourent avec le plus grand soin la vaste plaine potagère qu'arrose un fleuve presque hydrophobe, le Sebeto. Heureux surtout les colons qui ont des terres au pied du Vésuve! Ils cultivent la garance, qui est d'un rapport *discret*, disent-ils, mais sûr; ils sèment aussi du coton, qui produit beaucoup plus, mais moins constamment : un tiers de la récolte se perd, et il suffit d'une gelée pour la brûler. Cependant le coton du Vésuve (le coton de Castellamare, comme on l'appelle, du nom du port où il est embarqué) est le plus estimé d'Europe, et n'est surpassé que par les qualités supérieures d'Amérique. Cette culture, propagée dans les plaines de Salerne, dans les Calabres, dans les Pouilles, dans les basses vallées de la Sardaigne et de la Sicile, a rendu pendant la guerre d'Amérique jusqu'à 60 millions par an (1).

Passons maintenant par-dessus les Apennins, d'une mer à l'autre, nous tomberons dans le Tavoliere apulien, où des mœurs barbares se sont maintenues jusqu'à nos jours. On la connaît depuis longtemps, cette plaine fatale couvrant 500 kilomètres carrés, plaine aride en été, verte en hiver, et déjà hantée par les bergers des Calabres et du Samnium au temps où le poète Horace écrivit sa première épode. Cette migration libre du bétail devint obligatoire au profit du fisc, à l'espagnole, sous la domination des Aragonais, et durant quatre siècles les montagnards furent forcés par la loi de

(1) Voyez un intéressant rapport de M. G. de Vincenzi, commissaire italien à l'exposition de Londres : *On the cultivation of cotton in Italy*. London, 1862.

passer plusieurs mois chaque année en ces pâturages éloignés, sans maison ni famille, seuls avec leurs troupeaux, dans un isolement bestial et farouche. Il a fallu, en janvier 1865, une loi du parlement pour faire cesser de pareils abus; le Tavoliere, qu'il était naguère défendu de cultiver, sera rendu à l'agriculture, et ces bergers qui se faisaient volontiers brigands, ces bêtes brutes, le mot n'est pas trop dur, qui tournaient si facilement en bêtes fauves, seront rendus à l'humanité.

Enfin nous gagnons la Sicile, l'ancien grenier de l'Italie. Ici s'ouvre la campagne de Palerme, qui a gardé son nom de conque d'or; là se succèdent sans interruption entre Messine et Catane des jardins plantureux, copieusement arrosés, qui enrichissent 17,000 maraîchers et nourrissent l'île entière. La population est serrée, et quantité de villages hissent leurs clochers entre la mer et les monts; mais tout le centre de l'île est un désert sans routes, presque sans culture, inondé en hiver par des torrens qui tarissent en été. Les grands seigneurs, absens comme ceux d'Irlande, louent aux fermiers des terres immenses que les fermiers sous-louent aux paysans, et les paysans, qui ne possèdent rien, abandonnent la plus grande partie de ces terres aux brigands, ne cultivant que les environs des gros bourgs, où ils s'amassent. C'est ainsi que d'un bout à l'autre de l'Italie, sauf çà et là dans quelques riches oasis, le laboureur se contente de vivre, et ne reçoit de la nature clémente que les lupins ou le maïs de son unique repas. La terre est toujours féconde; c'est le travail qui manque, c'est peut-être aussi le besoin. Pourquoi lutter avec la nature? Elle est si bonne! il faut si peu pour vivre en Italie, et la sieste est si douce, même en hiver, sous la chaleur qui tombe du ciel! Ainsi pensaient les moins fortunés, non pourtant ceux du nord, exposés à l'âpre vent des montagnes. Les gouvernemens se réjouissaient de cette nonchalance, il est facile de contenir un peuple qui dort. Si l'année était mauvaise, on mendiait sans fausse honte, surtout dans les états pontificaux. Dans presque tous les couvens, les quémandeurs trouvaient table ouverte; les bons moines, quêtant pour eux, leur ôtaient jusqu'à la peine de mendier. Plus le suppliant était dévot, mieux il était servi; c'est ainsi que la piété se trouvait récompensée en ce monde, en attendant les récompenses de l'autre. En Ombrie et dans les Romagnes, on trouvait 2 ou 3 mendians sur 100 habitans, — François II en laissa 13,000 dans la seule ville de Naples. Parmi ces malheureux qui tendaient la main, il n'y avait pas seulement des infirmes, des estropiés, des crétins, ni quelques-uns des 17,000 sourds-muets ou des 10,000 aveugles que comptait l'Italie en 1861; il y avait des milliers d'hommes forts et sains qui ne trouvaient pas le métier

infâme. Quand vous le leur reprochiez, ils vous répondaient : — Voulez-vous que je vole? — Mais pourquoi ne travailles-tu pas? — J'ai femme et enfans; si je travaillais, comment ferais-je pour les nourrir?

Ainsi les deux pouvoirs, l'état et l'église, encourageaient ce *far-niente* de toutes manières et particulièrement par l'exemple. Eux-mêmes ne travaillaient point, se trouvant assez riches, et n'ayant nul besoin d'argent. Ils ne se ruinaient pas, nous le verrons plus loin, en travaux publics ni en écoles. Aussi ne cherchaient-ils point à faire valoir leurs biens pour augmenter leurs revenus. Ils ne songeaient pas même à faire mesurer leurs terres. Dans le Napolitain, par exemple, — c'est un ancien ministre de Ferdinand, l'économiste Bianchini, qui nous l'apprend — voici comment se faisaient les opérations cadastrales. Les employés de l'administration montaient aux clochers des villes, et se plaçaient successivement, le crayon à la main, aux quatre croisées qui donnaient sur la campagne; ils mesuraient ainsi les terrains à vue d'œil, si bien que le sol rendait ce qu'il voulait à l'état et aux propriétaires, et, comme la statistique en ce bon vieux temps n'avait garde d'étudier et surtout de signaler les résultats de cette incurie, les Italiens, dormant sur les deux oreilles, rêvaient qu'ils possédaient les terres les plus productives de l'univers. Réveillés en sursaut de ce long sommeil, ils savent maintenant qu'un sixième de leur territoire est stérile ou abandonné, et que l'importation des céréales excède chez eux l'exportation de 5 millions d'hectolitres.

C'est pourtant par l'agriculture que l'Italie peut et doit revivre. En ceci, nous tenons à le constater, il y a progrès, les laboureurs sont déjà moins pauvres. Les campagnards nous ont appris eux-mêmes que non-seulement leurs porcs, quand l'exportation est permise, passent le Mont-Cenis, mais encore que tout ce qu'en font les charcutiers de Bologne, de Prato, de Florence, de Vérone, de Ferrare, de Modène, — salami, mortadelles, coteghini, zamponi, cappelletti, — commence à se répandre au dehors; ils nous ont dit de plus que toutes les industries agricoles vont progressant à vue d'œil, que les fabriques de pâtes à Naples et à Gênes exportent de plus en plus leurs produits, que les huiles des Pouilles, perfectionnées de jour en jour, défient celles de Provence et de Nice, que le fromage parmesan, qui se fait en Lombardie avec le lait de 80,000 vaches suisses, rapporte bon an, mal an, 30 ou 40 millions. Et si l'on ajoute à tout cela le produit des rizières, des cotonniers, des mûriers, du safran, de la garance, du lin, qui prospère dans les campagnes de Lodi et de Crémone, du chanvre, dont le produit est évalué à 500,000 quintaux, de la vigne enfin, qui donne déjà du vin

aux buveurs d'Angleterre et du Nouveau-Monde, on reconnaîtra que l'Italie pour revivre n'a besoin que de savoir exploiter ses trésors. Il importe que ses amis le lui répètent sur tous les tons : c'est la terre qui est sa richesse. Elle ne saurait jamais être un grand pays manufacturier, trop de choses lui manquent, avant tout la houille. L'Italien ne paraît pas né pour le travail des machines; ses vertus même ne l'y poussent point. Sec et nerveux, très sobre, impatient, actif et laborieux par boutades, mais bientôt découragé, mené par une imagination qui l'enlève aux nues pour le jeter après plus bas que terre, il n'a rien de l'ouvrier modèle, qui, bien nourri, grand mangeur, imperturbable, peut pendant soixante ans recommencer chaque matin le même ouvrage et le continuer jusqu'au soir avec une humeur toujours égale.

Tel qu'il est cependant, l'Italien travaille, et plus qu'on ne croit. Certes on ne peut sans injustice appeler fainéans les 21,000 Siciliens employés dans les mines de soufre; le minerai s'extrait à dos d'homme, c'est un rude travail. Les provinces napolitaines, qui passent à tort pour être un immense couvent, fournissaient en 1861 1,180,000 artisans, c'est-à-dire les trois cinquièmes de ceux que comptait l'Italie entière. Ce gros chiffre étonne les statisticiens, qui ont tâché de l'expliquer par l'agglomération des méridionaux dans les grands centres, où le manque de routes et la peur des brigands les poussent à se réfugier. C'est ainsi que nombre de paysans deviennent ouvriers pour vivre, tandis que dans le nord, en Lombardie par exemple, une foule d'artisans sont classés parmi les agriculteurs, par la raison que le travail de leurs petites industries, ne les occupant qu'une saison, alterne avec les travaux plus longs de la campagne, si bien que l'atelier s'établit sous le chaume ou à la ferme, rustiquement. Les artisans napolitains sont nombreux, habiles. Ils font des gants, des cordes à violon, des étoffes de soie et d'or, des macaroni, des travaux en écaille, en lave, en corail, justement célèbres. On trouve en Lombardie dans les maisons de paysans environ 300,000 pauvres femmes qui passent à filer du lin cent cinquante jours de l'année; elles gagnent, en travaillant bien, trois sous par jour. Elles aiment cependant ce métier qu'elles peuvent reprendre et interrompre à leur gré sans quitter la maison ni la famille. Ces libres filandières abondent aussi près de Naples, à Sorrente, Amalfi, Capri, Ischia.

En Toscane, l'agriculture et l'industrie se donnent la main. Vous y rencontrez avant le temps des récoltes, dans les champs de blé ou de seigle, des moissonneuses occupées à cueillir les longues tiges encore vertes. Elles les exposent à la rosée pour les blanchir, puis les ramassent en gerbes et les plantent sur des piquets. Les tiges

sont ensuite ébarbées, coupées à l'endroit où commencent les nœuds, appareillées au moyen d'instrumens spéciaux, après quoi de pauvres femmes à qui ce métier rapporte quatre ou cinq sous par jour commencent à tresser les pailles en bandes qui, cousues ensemble, seront ensuite rognées, aplanies, râpées avec une peau de poisson, dépouillées des brins tachés et des barbes qui passent, reprisées avec un soin minutieux, baignées enfin, foulées et repassées au fer chaud, jusqu'à ce qu'elles aient pris la forme de ces grands chapeaux ronds à larges bords que portent les contadines. Ces beaux chapeaux, quand ils étaient faits de la paille menue, blanche et souple qu'on récoltait sur les hauteurs de Signa, coûtaient autrefois jusqu'à 700 francs; ils sont aujourd'hui beaucoup moins chers, surtout depuis que les femmes ont pour toute coiffure les cheveux des autres. 12,000 ouvriers, femmes et enfans pour la plupart, sont occupés à ces divers travaux, les uns de quatre à six mois par an, les autres l'année entière. Cette industrie s'est répandue jusque dans les Abruzzes. A Carpi (province de Modène), on fait des chapeaux en écorce de saule appelés, nous ne savons pourquoi, chapeaux de paille de riz.

Néanmoins, en Toscane comme dans le reste de l'Italie, l'industrie n'est vraiment supérieure que lorsqu'elle se rapproche de l'art; Florence le prouve par ses mosaïques. Ces tapisseries de pierre étaient déjà fort belles dans l'antiquité; celles qui servaient de parquet aux provinciaux de Pompéi feraient aujourd'hui des tables splendides. Cependant l'art ne s'est point perdu depuis la première éruption du Vésuve. Aux pierres calcaires employées déjà par les Pompéiens pour remplacer les émaux, qui se décoloraient trop vite, les Italiens de la renaissance ont substitué une pâte siliceuse grâce à laquelle ils purent obtenir une plus grande variété de couleurs. On vit de très grands artistes (Giotto, Ghirlandajo, etc.) occupés à perfectionner la mosaïque, jusqu'au jour où Beccafumi trouva cette marqueterie en marbre gris et blanc dont il sut paver en clair-obscur la cathédrale de Sienne, travail exquis et protégé par des planches qu'on peut faire enlever en soudoyant le sacristain. Il est intéressant de voir les mosaïstes à l'œuvre : au moyen d'un fil de fer poudré d'émeri, ils scient la pâte en fines tranches qui, limées, aplaties, polies, doublées d'une plaque d'ardoise, sont enchâssées dans la pierre qui sert de fond. A Florence, une dizaine de manufactures sont consacrées à ce fin travail, sans compter le grand établissement royal installé dans un ancien couvent de la rue des Alfani, et qui continue avec une sage lenteur la magnifique chapelle des Médicis, où se sont engloutis déjà tant de millions. Il l'achèvera peut-être.

Mosaïques, camées, gravures sur pierre dure, taxidermie, céroplastique, ce sont là les travaux où excellent les Italiens, artisans parfaits quand ils font un métier d'artistes. On n'en saurait douter, si l'on a vu leurs meubles exposés l'an dernier à Paris : ce ne sont pas des menuisiers, ce sont des architectes et des ornemanistes pleins d'imagination et de goût qui semblent en avoir combiné les lignes, nuancé les couleurs, varié les guirlandes et les figurines. Gênes et Turin sculptent des stalles de confessionnaux et des buffets d'orgue; les meubles de Milan sont d'une rare élégance, et même les humbles chaises de Chiavari se distinguent par la légèreté. Les produits de Santa-Maddalena (c'est le nom d'une rue de Gênes), jolies cassettes et autres menus objets en figuier verni, ont fait le tour du monde. Les artisans de Sorrente ont le don de fouiller délicatement le bois d'olivier ou de citronnier, dans lequel ils enchâssent de petites mosaïques figurant des lazzaroni, des pêcheurs, des tarantelles; mais c'est toujours Sienne qui s'entend le mieux à sculpter le bois; elle n'a point négligé cet art, que portèrent si loin les deux Barili, aux xve et xvie siècles. Viennent ensuite les faïences, qui après un long oubli sont de nouveau à la mode. Ce sont des patriciens, les Ginori, qui ont relevé la céramique à Florence. Ils font des antiques qui trompent les plus fins connaisseurs, et ils donnent pour 200 francs tel objet qui, plus vieux, en vaudrait 2,000. On a vu à Paris l'an dernier leur collection de services de table, d'aiguières, de corbeilles, de grands vases où s'enroulent des serpens formant les anses, un large coffre à pans et couvercle d'ébène tout garni de maïolique moderne : couleurs pâlottes et sujets vieillots, disaient les mécontens, qui auraient trouvé les sujets nouveaux et les couleurs éclatantes, si ce même coffre avait eu quelques siècles et fût venu d'Urbin. Ce genre d'industrie prospère dans toute la péninsule, où les fours à plâtre et à chaux, les tuileries et les poteries emploient plus de 51,000 ouvriers. Naples fait carreler en briques peintes et vernies les chambres de ses maisons, et fabrique pour les étrangers de superbes vases étrusques. Les artistes siciliens pétrissent des figurines d'argile représentant des types et des costumes nationaux. Nous avons déjà rencontré les plâtriers de Lucques; ils font des statues pour les pauvres gens. Le mot même de faïence est un hommage rendu aux Italiens; c'est à Faënza, petite ville des anciens états romains, que fut inventée la maïolique.

Ce peuple excelle dans tout ce qui touche aux arts. Il sait sculpter la lave et le corail; il est né joaillier, orfévre. On connaît les ouvrages en filigrane d'or ou d'argent qui sortent des ateliers de Gênes et de Turin, les *dorini* de Saluces ou d'Asti, grosses perles

d'or enfilées en colliers pour les paysannes, les jolies chaînettes d'or tressées à Venise et portant le nom de Manin, les énormes bijoux qui allongent aujourd'hui, comme au temps de Juvénal, les oreilles des Napolitaines. Les Italiens aiment tout ce qui reluit, et cela non-seulement dans le midi, mais aussi dans le nord. On peut s'en convaincre en visitant Venise, — non la cité des palais et des lagunes que décrivent si volontiers les voyageurs, — mais la Venise ouvrière qui emploie tant de fil de soie aux dentelles destinées à la parure du clergé, tant de toile et de cire aux cent mille masques élégans ou bouffons qu'elle envoie chaque année depuis deux cents ans et plus dans les pays où le carnaval persiste, tant d'or et d'argent aux riches étoffes qu'elle tisse encore pour l'Orient. Tout le monde a fait une course en gondole à l'île de Murano, qui de tous ses priviléges et de toutes ses splendeurs n'a gardé que ses fabriques de glaces et de verroterie, tout le monde a vu ces précieux miroirs biseautés, encadrés de fleurs en verre fondu, qui furent si longtemps la richesse et l'orgueil de Venise. L'ancien gouvernement de la république appelait cette industrie la pupille de ses yeux, et ces magistrats si fiers, qui ne reconnaissaient pas les enfans nés d'une mésalliance, autorisaient les mariages entre fils de patricien et fille de verrier. Les fabriques vénitiennes nourrissent encore 5,000 ouvriers, dont quelques-uns gagnent jusqu'à 12 francs par jour.

C'est ainsi que tout porte aux arts ce peuple heureux, l'air, le ciel, le sol même : ces pierres de toutes couleurs qu'on trouve presque à chaque pas en creusant un peu, ces marbres de Toscane, de Massa, de Carrare. Beaucoup d'autres carrières sont inexploitées, parce que les hommes n'ont pas encore su dompter la montagne, le mot est de Michel-Ange. Les marbres sont répandus à profusion dans les villes italiennes, particulièrenent à Gênes, où vous ne pouvez monter un étage ni vous accouder à une fenêtre sans toucher du bras ou du pied cette pierre dure et polie qui partout ailleurs coûte si cher. En visitant la ville peinte, enfoncez-vous dans les rues étroites et tortueuses qui montent du port aux jardins, vous n'y trouverez pas une porte si pauvre qu'elle n'ait au moins un chambranle en marbre. C'est sous un arc de triomphe, quelquefois sculpté, que passent, enveloppées dans leur grand voile blanc, les pâles ouvrières qui entrent à l'atelier, les fleuristes d'été, dont les énormes bouquets plats sont de vraies mosaïques, et les fleuristes d'hiver, qui découpent savamment dans le taffetas, dans la batiste, un printemps artificiel.

Ce n'est pas que les industries plus nécessaires soient négligées en Italie. Nous voudrions pouvoir visiter toutes les manufactures

importantes : les tanneries, les papeteries (celles de Fabriano sont célèbres depuis six siècles), les fabriques d'armes et de couteaux (à Brescia notamment), les imprimeries, non plus, hélas! celle des Alde, mais celles des Nobile, des Pomba, des Fraccadori. Les documens statistiques que nous avons sous les yeux sont imprimés pour la plupart à Florence, chez Barbera, avec beaucoup de soin, d'élégance et de netteté. L'activité de la typographie a décuplé depuis qu'il est permis aux Italiens de lire et d'écrire; mais, forcés de nous borner, nous ne parlerons que de la soie, industrie fort ancienne en Italie.

La culture du mûrier a pris dans ces derniers temps un développement considérable; avant la maladie des vers à soie, ces arbres féconds rapportaient au pays plus de 200 millions. L'invasion de la maladie a diminué ces profits; il n'en est pas moins vrai qu'en 1866 l'Italie avait 4,092 filatures ouvertes, dont 1,819 appartenaient à la Lombardie, et, de ces dernières, 172 marchaient par la vapeur. La production de la soie grége s'est élevée à 111,651 myriagrammes. Ce sont les fileurs de Côme qui ont tiré le meilleur parti de leurs bassines; ils ont produit deux fois plus que ceux de Bergame, qui méritent le second prix. Viennent après ceux de Milan. On voit que la Lombardie marche en tête. Suivent les autres provinces du nord; plus on descend, plus la production diminue. Un fait à remarquer, c'est que l'exportation des soies gréges tend à décroître, tandis que celle des tissus de soie augmente. 150,000 Lombards vivent de cette industrie, et nombre d'entre eux s'y enrichissent.

Nous avons parcouru à toute vapeur l'Italie des laboureurs et des artisans; mais que d'hommes oubliés dans cette excursion rapide! Nous n'avons pu compter les commerçans : ils ne sont qu'environ 700,000. Le commerce, en Italie, attire cinq fois moins de gens que n'en requiert l'industrie. Ce n'est guère qu'en Sicile, en Toscane et dans les provinces du nord qu'abondent les marchands, hommes pour la plupart, car les Italiennes, tous les voyageurs ont dû le remarquer, ne figurent que bien rarement derrière les comptoirs; elles ne forment qu'un septième de la population commerçante, encore ne les emploie-t-on qu'à la vente au détail. Les marchands d'Italie, dans le midi surtout, sont gens rusés et retors; on cite aussi comme très fins et hardis ceux de Gênes. Au reste, un pays qu'entourent trois mers et qui possède, en comptant les îles, un littoral plus étendu que celui de l'Angleterre, un pays qui offre tant de ports et, parmi ces ports, sept très grandes villes, n'a besoin, pour s'enrichir par le développement de son commerce, que de quelques années de répit. A cette population de travailleurs,

ajoutons 550,000 Italiens dont la vie est consacrée aux professions libérales; ils sont presque aussi nombreux que les négocians. Nous n'avons pas la statistique détaillée de ces professions, nous savons seulement qu'en 1861 les médecins pullulaient, surtout dans le midi, où les avocats doivent être plus nombreux encore.

Lors des annexions, les instituteurs étaient rares, mais les prêtres ne l'étaient point. Pour 1,000 habitans, l'Ombrie en avait 14, et il ne s'agit ici que des prêtres séculiers. L'Italie, plus riche en ceci que tous les pays catholiques, ne cédait le pas qu'au Portugal. L'Angleterre, infestée, il est vrai, par l'hérésie, se contente d'un ecclésiastique et demi pour 1,000 fidèles. Ajoutez maintenant les moines (3 ou 4 pour 1,000 habitans), ainsi que le contingent de la Vénétie, et vous aurez dans la péninsule entière, en exceptant toutefois les états pontificaux, qui amèneront des renforts considérables, 174,000 hommes vivant de l'autel. Enfin 242,000 hommes environ veillent à la sûreté intérieure et extérieure du royaume, 147,000 appartiennent à l'administration, 520,000 sont rangés dans la classes des serviteurs (ils suffisent pour 5 millions de familles), 305,000 vivent d'aumônes. Restent encore 9 millions et un quart d'Italiens dont on n'a pu indiquer la profession : ce sont, comme on dit, les non-valeurs de la statistique. Parmi ces derniers figurent les enfans, les vieillards, les ménagères, qui travaillent aussi, bien qu'on ne les compte pas.

Voilà l'Italie active. On le voit, elle est plus vivante et plus laborieuse qu'on ne le croyait naguère, au temps où les voyageurs, qui l'appelaient la terre des morts, n'allaient étudier chez elle que les ruines païennes et les monumens catholiques. Certes elle a beaucoup à faire encore pour remonter à sa hauteur d'autrefois, elle n'est plus l'Italie du moyen âge et de la renaissance; même après ce voyage studieux qui prouve qu'elle existe, on ne peut songer sans regret au temps où Gênes et Venise étaient les reines des deux mers, où les grands artistes étaient en même temps les grands promoteurs des travaux, des industries nouvelles, où Michel-Ange donnait des plans de fortifications, où Léonard de Vinci rendait les canaux navigables, inventait les prairies artificielles et s'engageait à soulever la cathédrale de Florence pour l'exhausser sur des gradins. Que sont-ils devenus, ces puissans génies, inépuisables créateurs dans toutes les sciences et dans tous les arts, — Flavio Gioia, Christophe Colomb, Galilée, Galiani, Volta, les Alde, les Ghiberti, les Stradivarius? Cet heureux peuple eut longtemps le monopole de toutes les inventions, même de celles qui sont le lugubre honneur de notre siècle : escopettes, espingoles, bombes et bombardes, tout cela venait de Brescia, de Vicence et de Rimini.

Les arquebuses à la lucquoise firent merveille chez nous jusqu'à l'an 1527. C'est la France aujourd'hui, c'est l'Angleterre, c'est la Prusse, qui trouvent toutes ces belles choses. L'Italie, déchirée par les deux grands ennemis qui se l'étaient disputée depuis le moyen âge, le sacerdoce et l'empire, et qui se l'étaient partagée depuis lors en se réconciliant contre elle, l'Italie, morcelée en petits états, isolée de l'Europe, écrasée même par ses souvenirs, était tombée dans un épouvantable état d'ignorance et de misère que nous aurons à constater par des chiffres dans la suite de ce travail. Nous dirons aussi les efforts qu'elle a faits pour se réveiller, et nous pourrons sans doute en terminant laisser une porte ouverte à l'espérance.

II.

Quelle était la principale cause de cette décadence dont l'Italie commence à peine à se relever? M. Landucci répondra pour nous officiellement à cette question; voici en quels termes ce ministre du grand-duc de Toscane Léopold II écrivait au préfet de Grosseto, qui venait de lui envoyer un rapport sur l'instruction publique. « Si ce rapport montre chez le rédacteur un zèle empressé, il laisse percer en même temps une tendance à la diffusion progressive de l'instruction. Je ne sais jusqu'à quel point cette tendance peut être approuvée par un ministre politique. Pour le soussigné, c'est une maxime et une règle de conduite de maintenir les hommes dans un tel état qu'ils aient des désirs proportionnés aux moyens de les satisfaire. » Ainsi pensait le gouvernement le plus doux et, jusqu'en 1848, le plus avancé de la péninsule. M. Landucci estimait que l'instruction, répandue au-delà du besoin, devait être bridée « avec la prudence nécessaire pour réduire au service social le cheval qui, abandonné à sa propre force, ne peut que perdre le cavalier. » Le duc de Modène allait plus loin; il ne voulait pas que les fils, — à commencer, bien entendu, par le fils du souverain, — eussent une autre profession que celle de leurs pères. Ferdinand II, roi des Deux-Siciles, écrivait hardiment : « Mon peuple n'a pas besoin de penser. » Il résulta de cette manière de voir qu'en 1861, c'est-à-dire à l'époque où le nouveau régime se mit à l'œuvre, il y avait en Italie, sur 22 millions d'habitans, 17 millions qui ne savaient ni lire ni écrire, les huit dixièmes de la population! Cette multitude d'illettrés grossissait à mesure qu'on descendait du nord au midi. Dans le Piémont, déjà transformé par douze années de liberté, 49 habitans sur 100 ignoraient l'alphabet, en Lombardie 57, dans les duchés et les Romagnes de 80 à 82, dans les Marches 85, dans l'Ombrie 86, dans le Napolitain 88, en Sicile 90,

enfin dans certaines parties de cette île 93! Et l'on s'étonne que les Siciliens aient tant de peine à se faire Italiens!

Les écoles au moins étaient-elles fréquentées, et les nouvelles générations pouvaient-elles promettre quelques progrès? Hélas! sur 100 enfans de 2 à 5 ans, vous n'en trouviez que 3 ou 4 dans les asiles. Sur 100 enfans de 5 à 12 ans, l'ancien royaume de Naples n'en envoyait que 13 à l'école, la Sicile n'en envoyait que 6. 17 millions d'Italiens ignorant l'alphabet! « C'est une armée de barbares campée parmi nous, » disait en 1866 dans son rapport au roi M. Berti, ministre de l'instruction publique. Pour chasser ou plutôt pour civiliser cette armée, l'Italie s'est mise à l'œuvre avec une ardeur fiévreuse, et ce qu'on peut lui reprocher, ce n'est point l'inertie, c'est plutôt la précipitation. Il nous serait facile, avec les documens que nous avons sous les yeux, de suivre d'année en année, de 1861 à 1867, les progrès de l'instruction publique en Italie, et de montrer le nombre toujours croissant d'écoles ouvertes, d'élèves inscrits, de maîtres formés et placés; mais cette page d'arithmétique rebuterait peut-être le lecteur. Nous aimons mieux nous arrêter dans une ville importante, et indiquer avec quelques détails ce qu'y a institué le régime italien. Nous choisissons Naples, sur laquelle, outre nos informations personnelles, nous avons beaucoup de renseignemens et de documens recueillis avec soin par un publiciste intelligent, M. Turiello, directeur des écoles à l'Hôtel royal des Pauvres (1). Parler de la capitale du midi, c'est parler de l'Italie entière, car ce qui s'est fait à Naples s'est fait partout. Quand Victor-Emmanuel entra dans cette ville trop peuplée, il y trouva 400 ou 500,000 habitans ayant pour eux tous 42 écoles, qui réunissaient 3,000 écoliers. Tous les maîtres étaient ecclésiastiques, ainsi l'avait voulu un rescrit royal de 1849. Nommés par l'archevêque sur la proposition du syndic, les instituteurs n'avaient à exhiber aucun diplôme; les institutrices, il est vrai, passaient un examen, mais peu rigoureux; on les dispensait même de l'orthographe. Les garçons, entassés dans des chambres sordides, étaient roués de coups, les filles cousaient ou tricotaient en chantant des litanies; les mères ne laissaient instruire leurs enfans que pour s'en débarrasser. Quand le marmot était assez grand pour gagner sa vie ou assez adroit pour la *busquer* (c'est le mot du pays), soit en vous tendant la main, soit en la glissant dans votre poche, il était lancé dans la rue, où il rôdait du matin jusqu'au soir. Ni écoles normales, ni écoles d'adultes; un seul asile, ouvert par la générosité d'un banquier, était toléré, grâce à l'autorité financière de ce personnage. L'instruction

(1) *Le nostre scuole municipali. Inchiesta e Proposte di P. Turiello.* Napoli, 1867.

primaire coûtait à la commune 50,000 francs par an, et encore la plus grosse partie de cette somme servait aux frais de location. Les maîtres recevaient 30 francs par mois, les privilégiés 70. La commune n'avait pas le droit d'inspecter ces établissemens qu'elle entretenait de son argent. L'inspection était confiée aux prêtres.

A son arrivée à Naples, Victor-Emmanuel donna 80,000 fr. pour les premiers asiles et 40,000 fr. pour les premières écoles du soir. Aussitôt après (7 janvier 1861), le lieutenant-général du roi dans les provinces méridionales lança un décret en vertu duquel, dans toutes les communes, au commencement de l'année scolaire, le syndic devait faire afficher les noms des enfans parvenus à l'âge de six ans. La commission communale était tenue d'inviter tous les parens à envoyer leurs fils et leurs filles à l'école, de les admonester s'ils n'en faisaient rien, puis, en cas d'obstination, de placarder sur les murs de l'église et de la maison communale les noms des récalcitrans; de plus ces noms devaient être lus publiquement par le curé du haut de la chaire tous les premiers dimanches du mois. Ce n'est pas tout : si le décret eût été appliqué, les pères négligens n'auraient jamais été employés aux travaux publics, ni placés dans l'administration, ni secourus par la bienfaisance officielle, leurs filles n'auraient jamais été dotées, comme le sont d'ordinaire quelques jeunes indigentes en certains jours de fête où tout le monde doit être heureux; mais le décret ne fut point appliqué. On sait que dans l'ancien royaume sicilien les lois étaient des toiles d'araignées si minces que les mouches mêmes passaient au travers: inconvénient compensé par quelques avantages, car, si les bonnes lois ne faisaient aucun bien, les mauvaises en revanche faisaient moins de mal. Le malheur est que ce laisser-aller a continué sous le nouveau régime. Le mauvais vouloir des prêtres et la complaisance des syndics opposèrent une véritable coalition d'inerties à la vigoureuse initiative du lieutenant-général, et quand plus tard la loi communale et municipale du 10 janvier 1865 rendit l'instruction obligatoire dans l'Italie entière pour les communes et pour les administrés, ordonnant aux premières d'ouvrir des écoles et frappant d'une amende les pères qui n'y envoyaient pas leurs enfans, cette loi rencontra dans le midi les mêmes résistances. Tout en reconnaissant au pouvoir le droit de peupler les casernes, on lui refusait celui de peupler les écoles; on le trouvait juste quand il imposait l'instruction militaire, mais l'instruction civile ne devait pas être forcée, et pour les théoriciens de village la liberté d'ignorance était la première de toutes les libertés.

Le pouvoir tint bon, les écoles s'ouvrirent. Dès 1861, Naples eut des asiles, elle eut aussi des classes d'adultes, innovation impor-

tante, car l'Italie, pour revivre, ne pouvait attendre que ses petits enfans eussent grandi. Elle devait improviser des maîtres, car elle ne savait où en trouver dans les pays napolitains. Les prêtres étaient en général ou très peu lettrés ou routiniers, d'ailleurs hostiles; les laïques ignoraient le métier d'instituteur, ou n'en voulaient point, la profession étant méprisée. On manquait surtout d'institutrices, la plupart des femmes comptant parmi les 17 millions d'illettrés. Il fallait donc former des maîtres, et à cet effet fonder des écoles normales, et pour ces écoles normales recruter des enseignans supérieurs, et pour ces enseignans supérieurs des inspecteurs consommés; il fallait attirer des élèves en combattant les hostilités cléricales, les scrupules des vieilles femmes, l'avarice des parens qui tenaient à exploiter au plus tôt leurs enfans; il fallait trouver des livres et les faire lire, des méthodes et les faire suivre, des programmes et les faire exécuter : c'était tout un monde à créer du jour au lendemain. Cela s'est fait à la hâte et développé, réformé d'année en année, si bien qu'au lieu des 42 écoles et des 3,000 écoliers que l'Italie avait trouvés à Naples en 1860, et qui ne coûtaient à la commune que 50,000 fr., il y a maintenant dans cette même ville 16 asiles ouverts à 2,000 enfans et 111 écoles fréquentées par 17,000 élèves. Pour ces écoles publiques et gratuites, la commune dépense aujourd'hui plus de 600,000 francs.

Ce qui nous a frappé dans ces écoles, qui n'ont jamais pu s'astreindre aux méthodes ni aux règlemens piémontais, c'est l'intelligence des élèves. Ils comprennent à demi-mot, et devinent en un clin d'œil ce que les petits Turinois mettent des années à comprendre. Les adultes des classes du soir apprennent moins vite; fils d'ouvriers, ouvriers eux-mêmes, ils ont moins de temps pour l'étude, et sont d'ailleurs fatigués par le travail du jour. Cependant les salles qui leur sont ouvertes nous ont paru les plus fréquentées de toutes; il y a évidemment dans ce peuple une ardente ambition de se relever. Quant aux écoles normales, elles marchent bien, surtout celle des institutrices. L'ancien ministre Berti a remarqué la singulière aptitude des Italiennes non-seulement pour l'instruction, mais pour la science, et il a cité d'illustres exemples à l'appui de cet éloge mérité. Les élèves-maîtresses confirment de tout point l'opinion du ministre. Elles sont d'abord trois fois plus nombreuses que les élèves-maîtres, au rebours de ce qui se passe en France et ailleurs elles sont en outre plus intelligentes. Les jeunes filles accourent en foule dans ces écoles où on leur apprend à enseigner, soit que la modeste rétribution des institutrices suffise à l'ambition moins exigeante de leur sexe, soit que le beau côté de la profession séduise leur dévouement. Filles de familles pauvres ou déchues, elles sont

entrées de grand cœur dans cette carrière, où elles pourront vivre de leur travail : ce seul fait montre un progrès étonnant dans l'opinion publique. Autrefois, c'était hier, une jeune fille de bonne maison se serait crue déshonorée en gagnant son pain; elle eût préféré cent fois le couvent ou la mendicité sous forme de placets et de suppliques. Une Italienne aujourd'hui, sans rien perdre de sa liberté ni de sa dignité, sait qu'elle peut rester dans le monde et faire sa tâche; il y a plus qu'une révolution politique, il y a toute une révolution morale dans cette nouvelle manière de comprendre le devoir et l'honneur. Tout ce mouvement d'instruction et d'éducation intéresse vivement l'élite de la société napolitaine. Les négocians, qu'on accuse à tort d'être bourbonniens, se sont concertés pour encourager les élèves des écoles gratuites. A cet effet, ils ont nommé une commission chargée d'examiner chaque année les enfans et de récompenser les meilleurs élèves. Les récompenses consistent en livrets de la caisse d'épargne de 5 à 100 francs. La distribution des prix se fait solennellement, sur un des grands théâtres, en présence des autorités et des notabilités de Naples; il ne manque à la fête, et c'est un tort, que les parens des triomphateurs. A Milan, la cérémonie est plus brillante encore : elle a lieu en plein jour et en plein air, dans l'arène, où des milliers d'écoliers, leurs pères et leurs mères sont étagés sur les gradins. Les prix décernés, vainqueurs et vaincus se rangent en compagnies, marchent au pas, font des évolutions, montrent leur souplesse et leur force, et le peuple les regarde avec une tendresse orgueilleuse. C'est une fête nationale antique.

Les statistiques officielles, qui s'arrêtent malheureusement à l'année 1865, constatent des efforts et des progrès étonnans, surtout dans les provinces arriérées. C'est dans l'ancien royaume des Deux-Siciles que se sont accrus le plus rapidement le nombre des classes et des élèves, le nombre et le salaire des maîtres, les sommes destinées à l'instruction. L'Italie a déjà plus d'écoles, relativement à sa population, que la Belgique, la Hollande et l'Autriche. En une année (1863-1864), les classes du soir ont doublé, et cependant les adultes qui s'y pressent ont peine à y trouver place. Les établissemens pareils en France ne sont pas aussi fréquentés. Les institutrices se distinguent particulièrement en Lombardie, où on leur confie déjà, comme en Amérique, les écoles primaires de garçons. Enfin les écoles régimentaires marchent fort bien et sont fort utiles; la nécessité en est démontrée par des chiffres effrayans. A la levée de 1864, 65 recrues pour 100 ne savaient ni lire ni écrire, 92 pour 100 en Sicile, dans la province de Trapani! Ces barbares, comme les appelle M. Berti, n'étaient pas seulement campés en Italie, ils étaient enrôlés dans l'armée; faut-il s'étonner maintenant de ce qui s'était

passé à Naples le 15 juillet 1860 et le 15 mai 1848? Si certains esprits ne veulent pas voir dans cette abjection littéraire un signe ou une cause d'abjection morale, nous pouvons leur mettre sous les yeux la statistique des prisons et des bagnes en Italie. En 1864, 70 détenus et 85 détenues sur 100 n'avaient jamais regardé un alphabet. Par bonheur, l'armée, qui corrompait autrefois les Italiens, ou du moins les Italiens méridionaux, est maintenant une institution qui les relève et les civilise. 86,755 militaires au commencement de 1866 fréquentaient les écoles de compagnie ou les écoles de régiment. Il est vrai que les soldats occupés dans la Terre-de-Labour à la chasse des brigands n'ont pas le temps de s'instruire, mais ceux qui restent en garnison dans les provinces du centre et du nord deviennent Italiens par la culture intellectuelle autant que par l'esprit patriotique et le sentiment de l'honneur. Quand ils rentrent chez eux, ils font une propagande active en faveur de l'Italie. Les vieilles femmes les regardent avec défiance; mais les jeunes écoutent avidement ces hommes bronzés qui viennent de si loin, parlent une si belle langue, ont vu tant de choses et savent tout.

Ce que gagne l'armée, le clergé le perd. Soyons juste pourtant envers ce pouvoir qui décline. Il fut un temps, assez récent encore, où les prêtres étaient plus avancés que les gouvernans. Il y eut un moment où les Gioberti, les Rosmini, les Ventura, même les Mastaï, réveillèrent l'Italie. En ce temps-là, l'Autriche et Ferdinand II n'aimaient pas l'église, ils traitaient le pape de jacobin, persécutaient les frocs et les soutanes, étouffaient comme des exclamations séditieuses le cri mille fois répété de *vive Pie IX*. C'était jusqu'alors le clergé qui avait dirigé les études, sans les avancer beaucoup peut-être, mais du moins sans les arrêter tout à fait. Il ne répandait pas sur le peuple des torrens de lumière; cependant son influence, quoi qu'on ait dit, n'était pas volontairement malfaisante et faisait quelquefois du bien. C'est à un bon moine, le *padre* Rocco, que Naples dut ses premiers falots; cet excellent homme éclaira la ville, qui était alors un vrai coupe-gorge, en faisant allumer des lampions devant les images des madones. Pauvre éclairage, diront les sceptiques; c'était pourtant mieux que rien. Toute l'instruction primaire en Italie ressemblait à l'illumination imaginée par cet excellent dom Rocco. Ce n'étaient que petites lampes brûlant au profit de la dévotion; elles rendaient pourtant la nuit moins sombre. Ce fut encore un abbé, le digne Aporti, qui ouvrit le premier asile à Crémone; il en créa beaucoup d'autres en Lombardie et en Piémont. Voilà donc une excellente institution propagée par un prêtre, et soutenue encore en bien des endroits par des sœurs de charité, qui dirigent aussi, non sans habileté, nombre d'écoles primaires; mais c'est dans les institutions de bienfaisance

qu'elles ont le plus de succès. Nous avons visité plusieurs de ces pieuses maisons, tenues par des sœurs françaises, filles actives et gaies, tenant de Marthe plutôt que de Marie. Elles enseignent ce qu'elles savent, la propreté, l'ordre, le dévouement, et forment ainsi de bonnes ménagères. Dans des sphères plus hautes, les gens d'église ont rendu des services qu'on ne saurait contester sans mauvaise foi. Les moines représentaient la science, comme ils avaient fait au moyen âge, dans les pays qui en étaient encore au moyen âge. Nous avons connu des jeunes gens fort instruits qui sortaient des colléges des Scolopi, dans les Abruzzes; ils avaient lu chez ces bons pères Hegel en allemand. Aussi les Scolopi furent-ils un peu inquiétés sous l'ancien régime. D'autres moines, ceux du Mont-Cassin, étaient de doctes gens; Ferdinand II confisqua leur imprimerie, et envoya chez eux des baïonnettes. On voit que le clergé ne représentait pas partout la réaction.

Cependant, quand l'Italie devint subitement un pays moderne, son premier souci fut d'élever toutes ses institutions à la hauteur de sa constitution politique. Il en résulta que le clergé, qui jusqu'alors avait marché devant, se trouva tout à coup fort en arrière; les capitaines devinrent des traînards qui s'arrêtèrent essoufflés, ne pouvant prendre l'allure d'un peuple libre; ils employèrent dès lors tout ce qui leur restait de force à contenir le mouvement national. D'autre part, la haine de Rome contre l'Italie encourageant toutes les résistances cléricales, il arriva que les instituteurs ecclésiastiques refusèrent de se mettre au pas, non-seulement par lassitude, mais par devoir. Quand le gouvernement italien fit inspecter les séminaires, qui dans beaucoup de provinces étaient les seules écoles secondaires ouvertes au public, il trouva partout, — sauf à Crémone, à Cava et à Sienne, — les plus hautaines oppositions. Le vicaire de l'évêque de Bari autorisa la visite « pour ne pas faire de bruit, » mais en déclarant que « les agens du gouvernement étaient excommuniés par le *syllabus*. » Les évêques napolitains protestèrent en s'appuyant sur les décisions du concile de Trente, en vertu desquelles les séminaires dépendaient du clergé seul, parce que le clergé seul en devait rendre compte à Dieu. Les évêques ne se bornaient point à résister, ils prenaient quelquefois l'offensive. Sur l'invitation d'un archidiacre de la cathédrale, les élèves et les maîtres du séminaire de San-Severino se réunissaient dans des banquets où ils criaient assez haut pour qu'on les entendît dans la rue : Vive le pape-roi! Le recteur du séminaire de Teramo tonnait en chaire contre l'Italie. Dans les séminaires du diocèse de Milan, les supérieurs conspiraient, et les élèves écrivaient dans les journaux sanfédistes. Dans le séminaire de Ravenne, un élève, interrogé sur la géographie de l'Italie, répondit à l'inspecteur en rétablissant

tous les royaumes, grands-duchés et duchés qui existaient avant 1859; il ignorait ou feignait d'ignorer la campagne d'Italie et ses suites. Ces dispositions se retrouvaient presque partout dans les établissemens dirigés par les religieux. A Bénévent, dans un externat de jeunes filles qu'avaient fondé les ursulines, l'inspecteur, qui tenait à se renseigner sur la politique de l'endroit, voulut demander à une élève quel est le roi d'Italie. L'élève répondit : C'est Jésus-Christ.

Telles étaient les idées répandues non-seulement chez les candidats au sacerdoce, mais encore chez la plupart des jeunes gens du pays, car la majorité des séminaristes étaient *étrangers :* on nommait ainsi ceux qui ne comptaient pas entrer dans les ordres. Le séminaire de Finale, où le recteur n'avait point osé suspendre le portrait du roi, de peur, disait-il, qu'on ne le mît en pièces, avait 70 élèves, dont 50 ne songeaient nullement à vivre de l'autel. Ajoutons qu'en général ces pieuses maisons n'enseignaient guère que le latin, fort peu de grec, fort peu d'italien et du plus mauvais, encore moins de géographie et d'histoire, point de sciences naturelles. En sortant de là, les jeunes gens ne savaient bien que leur bréviaire; ceux qui devenaient prêtres n'auraient pu controverser une heure avec un écolier protestant, ceux qui restaient laïques n'auraient pu entrer à l'université, même au lycée, sans recommencer leurs études. Lors de l'inspection, les professeurs, dépourvus de toute espèce de diplôme et de brevet, paraissaient encore plus embarrassés que les élèves. A part de fort honorables exceptions (nous avons déjà cité les Scolopi), telle était la population de ces inutiles ou pernicieux établissemens. De plus, en beaucoup d'endroits, les fonds étaient insuffisans ou l'argent mal employé. Avec une rente de 200,000 francs, le collége de la Guastalla, à Milan, n'instruisait qu'une trentaine de jeunes filles, élevées par 37 gouvernantes et converses; cependant ces 30 jeunes filles n'apprenaient rien, et le gouvernement dut leur donner cinq institutrices de plus. Enfin çà et là des scandales qu'on a peut-être eu tort de publier et surtout de spécifier appelaient une répression rigoureuse. C'est ainsi que l'Italie, en 1860, avait à lutter non-seulement contre les 17 millions d'illettrés qui n'avaient jamais hanté les écoles, mais encore contre plus de 100,000 jeunes gens, sans compter les maîtres, instruits dans les 260 séminaires et dans les 1,112 instituts de tout grade exclusivement dirigés par des religieux. Que faire contre de pareilles légions? L'Italie n'avait qu'une arme, la loi, qui serait restée sans pouvoir, si les évêques avaient montré plus d'adresse. Ils auraient pu demeurer dans leurs diocèses, dissimuler leur ressentiment, soumettre leurs écoles à la règle commune, garder l'empire tout en ayant l'air de baisser le front :

ils n'en firent rien, préférant la guerre ouverte. L'Italie put donc légalement fermer 82 séminaires, dont la plupart, il est vrai, tombèrent d'eux-mêmes. En même temps, contre les corporations religieuses, le nouveau régime invoqua la loi piémontaise du 29 mai 1855. L'objet de cette loi, timide encore, était de former avec les biens des corporations éteintes un fonds ecclésiastique pour subvenir aux besoins du culte, insuffisamment doté. La loi s'élargit un peu quand elle fut appliquée par les gouvernemens de transition dans l'Ombrie, les Marches, l'Émilie, les provinces napolitaines; une partie des rentes de ces corporations fut attribuée à l'instruction populaire et aux établissemens de bienfaisance; les communes obtinrent les locaux de quelques couvens supprimés. Plus tard, comme on sait, le 7 juillet 1866, le parlement de Florence osa frapper le grand coup : il supprima les corporations religieuses, et fit passer tous leurs biens dans les mains de l'état, la mainmorte fut décidément abolie. Le clergé enseignant en a jusqu'ici peu souffert; près de 200 séminaires et plus de 1,000 instituts religieux sont encore ouverts et assez peuplés, plus de 8,000 prêtres réguliers et séculiers, près de 3,000 nonnes, tiennent encore des classes publiques ou privées. C'est que les lois ne suffisent pas contre les puissances morales, l'Italie devrait le savoir depuis longtemps. Le meilleur moyen de combattre l'enseignement religieux est de développer et surtout d'améliorer l'enseignement laïque; c'est ce qui a été fait dans les écoles primaires, où le clergé a désormais le dessous. Il a perdu beaucoup de terrain dans les provinces du midi; c'est là d'ailleurs qu'il avait le plus de terrain à perdre. La Basilicate entretenait autrefois 257 prêtres pour 100 laïques dans ses rares maisons d'éducation. Cette province a maintenant congédié bon nombre de ces religieux et toutes les religieuses, il n'en restait pas une seule en 1864 dans les écoles déjà plus nombreuses de ce pays si longtemps négligé. Il y a donc progrès partout et de toute façon dans l'instruction primaire.

En peut-on dire autant de l'enseignement secondaire? Hélas! les documens que nous avons sous la main nous laissent peu d'illusions à cet égard. En mettant de côté les séminaires, les écoles privées, dont le nombre est considérable, l'Italie possède, il est vrai, 88 lycées, dont 78 appartiennent au gouvernement; mais ces derniers ne réunissaient entre eux tous que 4,000 élèves, et en ajoutant à cette population bien peu serrée la population moins dense encore des internats (*convitti*), des gymnases et des écoles techniques, il se trouvait que chaque école secondaire du gouvernement n'attirait en moyenne, de 1865 à 1866, que 26 écoliers! Voilà des faits attristans que nous n'empruntons point aux journaux de l'opposition; c'est un des hommes éminens que l'Italie vient de perdre,

le professeur Matteucci, qui les dénonce dans un intéressant rapport présenté au sénat en 1867. Les écoles secondaires sont les plus utiles de toutes pour une nation qui veut se relever. C'est là que se forment les classes moyennes, celles qui font les affaires des pays libres. M. Matteucci s'effrayait en voyant les lycées du royaume si peu peuplés; il se demandait avec angoisse d'où pouvaient sortir les 1,500 jeunes gens qui entrent chaque année dans l'administration : ils n'ont donc pas même fait leurs classes! Ils ignorent non-seulement le grec et le latin, mais l'italien, l'histoire, les élémens des sciences, et cependant ils gouvernent, car l'Italie est encore gouvernée par les bureaux! Le rapport de M. Matteucci était sans doute un peu noir, c'était un projet de réformes; or il est rare qu'en proposant des remèdes on n'exagère pas le mal. Nous avons visité cet hiver plusieurs écoles secondaires qui ne nous ont point frappé par le manque d'écoliers; peut-être nous a-t-on montré les plus peuplées. Les élèves appartenaient en général à des familles aisées; un quart d'entre eux étaient fils de commerçans, un cinquième sortaient de maisons pauvres; le gouvernement accordait des bourses assez libéralement. Les lycéens de la Basilicate se distinguent par une singulière aptitude aux études classiques. Quant aux écoles techniques, où, au lieu de grec et de latin, l'on apprend le français, la comptabilité, les élémens des sciences, le nombre s'en accroît chaque jour. Il s'en est ouvert 46 dans l'année courante, dont 43 ont inscrit entre elles 4,623 élèves. Ces chiffres, quoique encore inédits, sont officiels, nous les devons à une obligeante communication de M. le docteur Maestri. Ces réserves faites, nous confessons avec M. Matteucci qu'il reste beaucoup à réformer. L'Italie a cru qu'il suffirait d'ouvrir des écoles pour répandre partout la lumière; elle s'est trompée. Il y a maintenant des lycées dans toutes les provinces, sauf à Grosseto et à Pesaro; 9 provinces en ont 2, 2 provinces (Milan et Turin) en ont 3 : 88 lycées en tout, 20 de plus qu'en France! Il n'y manque, hélas! que des maîtres et des lycéens.

Un projet de loi pour réformer l'instruction secondaire a été présenté au sénat. Ce projet aurait dû être discuté l'an dernier et le sera peut-être cette année, si le parlement consent à abréger ses discours. Voici sommairement les réformes proposées : réduire à 24 les lycées du gouvernement et laisser les autres, ainsi que les internats, à la charge des provinces, rassembler dans ces 24 lycées modèles les bons professeurs disséminés dans toute l'Italie, réunir les gymnases et les écoles techniques en adjoignant à celles-ci des classes de latin et une école normale pour les instituteurs primaires, garder trois ans dans ces écoles mixtes les élèves, qui entreront ensuite au lycée, où leur instruction classique les retien-

dra cinq ans, abréger ainsi, pour l'activer, l'étude des langues mortes, augmenter à la fois les honoraires des maîtres et la rigueur des examens qu'ils auront à subir, — tel est le projet de loi proposé modestement, non comme idéal, mais comme pratique. L'Italie, renonçant aux pompes des théories, commence à comprendre cette vérité toute simple que, pour pouvoir ce qu'on veut, il faut se résigner à vouloir ce qu'on peut.

En revanche, l'enseignement supérieur s'est relevé, les étudians abondent. Sur ce terrain-là, la liberté a du premier jour porté ses fruits. Dès que la pensée et la parole furent affranchies, on vit surgir tout à coup des légions de savans tout armés et prêts à repeupler les quinze universités d'Italie. Il en accourut des quatre coins de l'Europe, il en descendit du haut des Alpes et des Apennins, il en sortit du fond des bagnes. Dans les interminables loisirs que leur avaient faits les petits princes de la péninsule, ils avaient eu le temps de tout lire, ou, quand ils n'avaient pas de livres, de tout deviner. C'est ainsi que recommença le mouvement d'esprit interrompu depuis des siècles; il y eut une fureur de parler, d'écrire, d'écouter, de savoir. On compta jusqu'à 12,000 auditeurs à l'université de Naples. On lut Strauss, on lut Feuerbach, on trouva M. Renan timide. On voulut apprendre toutes les langues : de jeunes professeurs qui en savaient une vingtaine partirent pour la Perse, d'où ils en rapportèrent encore cinq ou six. Les juristes ne jurèrent plus que par Mittermaier, les médecins ne parlèrent que de Virchow. L'Allemagne, chassée d'Italie par la force, y rentra par la science, et s'y établit jusqu'à Palerme. L'alliance avec la Prusse était déjà cimentée entre professeurs avant d'être négociée entre diplomates. Le fleuve desséché reçut des torrens d'eau de toute source, et, grossi par des crues incessantes, se gonfla bientôt, déborda. Maintenant le fleuve est rentré dans son lit; les étudians inscrits dans les quinze universités du royaume n'étaient l'an dernier qu'au nombre de 7,068. C'est là encore un chiffre officiel, bien qu'il n'ait pas encore été publié. Nous n'y comprenons pas les auditeurs de fantaisie ni les étudians d'Urbin, de Macerata et de Pérouse. Nous nous en tenons à ceux qui font des études régulières dans les quinze universités du gouvernement.

Quinze universités, c'est beaucoup peut-être, et quand on songe que l'Italie entretient de plus 210 bibliothèques publiques, 81 corps scientifiques et académies, 10 observatoires astronomiques, 26 observatoires météorologiques, 13 musées d'archéologie, 13 sociétés pour la conservation et la description illustrée des anciens monumens, 12 députations d'histoire nationale, 20 instituts de beaux-arts et de musique, 5 hautes écoles de perfectionnement, on admire à bon droit qu'un pays si pauvre dépense tant d'argent pour les plus

hautes études; mais n'y a-t-il pas là quelque profusion? Ce n'est pas la culture supérieure qui demande à être secondée, c'est la culture générale. L'Italie a de très grands esprits; elle est comme cet arbre dont parle un de ses poètes :

Com' albero che vive dalla cima;

mais la multitude est ignorante. En additionnant tous les chiffres que nous avons donnés, on ne trouve dans toutes les écoles italiennes qu'un treizième de la population. On en trouve près du quart dans les écoles des États-Unis d'Amérique, et pourtant les Américains entrent plus tôt dans la vie; dès leur seizième année, ils veulent être hommes et citoyens. L'Italie ne dépensera jamais assez pour l'instruction du peuple et des classes moyennes. Nous ne contestons pas les bienfaits obtenus ces dernières années par les libéralités du gouvernement et par les sacrifices croissans des municipes et des communes. Nous savons que Turin ne dépensait en 1847 que 40,000 francs par an pour ses écoles, elle y a consacré 500,000 en 1865. Milan donne autant aujourd'hui, Naples davantage; mais il n'en est pas moins vrai que l'instruction publique ne coûte encore que 77 centimes à chaque Italien. Elle coûte 2 fr. 27 c. à chaque Anglais, 5 fr. 65 c. à chaque habitant de Zurich, presque 9 francs à chaque citoyen de New-York. Voilà les peuples qui marchent (1).

III.

Les réformes intellectuelles n'étaient pas les seules que le jeune royaume eût à entreprendre; les réformes matérielles n'étaient pas moins urgentes. Les trois cinquièmes de la péninsule en 1860 n'avaient que 250 mètres de routes par kilomètre carré; il leur en aurait fallu 1,000. Seize provinces n'en avaient que 100, celle de Reggio n'en avait que 37, le tiers de la Sicile n'en avait pas du tout. Pour voyager dans l'intérieur de l'île, on prenait les *trazzere*, larges zones de terrain aride, couvert de broussailles, à peine cultivé de loin en loin; on y retrouvait son chemin aux traces des caravanes. L'hiver, ces *trazzere*, envahies par des torrens que

(1) M. Berti a eu l'idée utile de comparer dans plusieurs états le budget de l'instruction publique et celui de la guerre; il a publié un petit tableau digne d'être médité. Sur 1,000 francs de dépenses générales, voici ce que donnent les états suivans :

L'Italie,	pour l'instruction,	17 fr.	pour la guerre,	319 fr.
La France,	—	11	—	285
L'Autriche,	—	14	—	276
La Bavière,	—	22	—	219
Le Wurtemberg,	—	47	—	218

ne traversait aucun pont, devenaient impraticables. Les enfans des familles riches étaient envoyés à l'école en terre ferme, les communications étant plus faciles entre l'île et le continent qu'entre un point de l'île et un autre. L'une des Calabres, l'Ultérieure Première, n'avait que 1 kilomètre de routes pour 2,254 habitans. Si tous ces Calabrais avaient eu l'idée de se mettre en ligne pour fêter l'arrivée de Garibaldi, ils auraient pu former une double haie suffisamment serrée sur toutes les routes qui existaient d'un bout à l'autre de leur province.

Un ancien ministre, M. de Vincenzi, qui a étudié ces questions avec beaucoup de soin (1), nous révèle par des chiffres précis les conséquences de cet état de choses. Il affirme résolûment et établit par des calculs très détaillés que, faute de routes, le gouvernement italien perd annuellement 500 millions et la nation 2 milliards. Ici les céréales surabondent, et le cultivateur reste pauvre; ailleurs elles sont insuffisantes, et le consommateur a faim. Bien plus, les brigands sont les maîtres des forêts, des escarpemens, des broussailles; or le brigandage coûte cher à l'état, forcé de maintenir contre quelques centaines de malandrins toute une armée sur pied de guerre. Enfin les chemins de fer deviennent ruineux là où manquent les voies de terre; M. A. Dumont l'avait déjà déclaré il y a vingt ans. Que n'a-t-il pu étudier le budget des lignes et chemins italiens? Il y aurait trouvé pour sa thèse de sérieux argumens. Dans la Haute-Italie, 1 kilomètre de chemin de fer rapporte 25,000 francs et ne coûte rien à l'état; mais la même étendue de rails ne rend que 12,000 fr. sur les lignes romaines, 6,000 sur les lignes méridionales. C'est qu'à chaque kilomètre de chemin de fer répondent dans le nord 185 kilomètres de voies de terre, dans le midi pas même 3 kilomètres 1/4. Il en est résulté que les garanties pour les chemins de fer portées sur les comptes du ministère des finances atteignaient à peu près en 1867 le chiffre énorme de 50 millions. Ce chiffre sera porté à 100 millions quand toutes les lignes seront achevées. Pour alléger son budget de ces charges ruineuses et pour devenir une grande puissance autrement que par ses soldats, l'Italie aurait à frayer 100,000 kilomètres de routes, qui, construites à grands frais, comme celles des anciens régimes, coûteraient 2 milliards.

Telles étaient les voies de communication avant 1860, et le reste à l'avenant. Les postes, dans le midi surtout, allaient à la diable; les courriers pour les provinces partaient trois fois par semaine, le pa-

(1) Voici ses deux brochures : *Delle Condizioni della viabilità in Italia*. Firenze, Eredi Botta, 1867. — *Della Viabilità comunale in Italia e delle condizioni delle nostre strade ferrate*. Firenze, Le Monnier, 1867. Voir aussi l'important volume du ministre Jacini : l'*Amministrazione dei lavori pubblici in Italia, dal 1860 al 1867. — Firenze, Eredi Botta, 1867.*

quebot de Palerme tous les huit jours. Tous les quinze jours, un vapeur faisait le tour de l'île. Une lettre pour Paris coûtait 30 sous; aussi ne confiait-on jamais ses lettres à la poste, on les remettait aux capitaines ou aux matelots des bateaux à vapeur, qui les jetaient à la boîte à Marseille. Ce service, quoique frauduleux, se faisait très ponctuellement; de plus, — avantage précieux, — les lettres n'étaient pas ouvertes. Le télégraphe dans le midi ne fonctionnait guère que pour le gouvernement. Une dépêche mettait souvent plus de temps qu'un pli cacheté pour aller de Messine à Naples. Un télégramme envoyé d'un point à l'autre de la péninsule coûtait jusqu'à 20 francs. Peu ou point de phares sur les côtes méridionales, sauf devant la capitale et aux environs; les marins devaient se fier aux étoiles. Les ports manquaient partout, la Sicile n'avait guère que celui de Messine qui offrît un refuge sérieux; on ne pouvait sans danger par les mauvais temps aborder à Palerme ou à Catane. Brindisi ne présentait aux vaisseaux qu'un banc de sable. Quand soufflaient certains vents dans le petit port de Naples, les navires s'y entre-choquaient si fort qu'ils se hâtaient de prendre le large, ils se réfugiaient en pleine mer.

Maintenant les postes sont dignes d'un pays libre; elles entretiennent une marine marchande de 50 vapeurs. Les courriers partent chaque jour dans toutes les directions, le nombre des bureaux a triplé, 75 millions de lettres et 53 millions d'imprimés ont circulé en 1866 dans la péninsule (la Vénétie non comprise). En 1866 également, les fils du télégraphe se développaient sur une longueur de 16,000 kilomètres. Une dépêche parcourt 100 kilomètres pour 22 sous, l'Italie entière pour le double de cette somme. Les cordons sous-marins qui relient les îles au continent et Otrante à Vallona attirent sur les lignes italiennes les correspondances entre l'Europe, l'Afrique et l'Orient. Le nombre des phares a presque doublé. Des stations météorologiques surveillent les côtes et transmettent partout d'utiles indications sur le temps qu'il fait et le vent qui souffle. Des centaines de millions ont été dépensés pour les ports. A Gênes, à Livourne, à Naples, à Ancône, à Ravenne, le nouveau régime a entrepris, continué ou achevé des travaux considérables. A la Spezia, l'arsenal maritime avance. C'est un établissement qui couvre un espace de 2 millions de mètres carrés.

Enfin l'attention du gouvernement s'est portée plus activement sur Brindisi, qui doit devenir la plus importante station de l'Adriatique. Cette ville est en effet fort heureusement placée sur le chemin de l'Orient. Quand l'isthme de Suez sera percé, les voyageurs, les marchandises venant de l'Australie et des Indes et tenant à prendre le plus court pour arriver dans l'Europe occidentale, dé-

barqueront à Brindisi. Or on sait que le commerce asiatique, le plus important du monde, est chaque année de plus de 4 milliards 200 millions. Il est possible que, même après le percement de l'isthme, une grande partie de ces richesses orientales suive encore l'ancienne voie du Cap, il est de plus probable que bon nombre de navires entrés dans la Méditerranée par la Mer-Rouge se dirigeront sur Trieste, Marseille ou Gibraltar; mais Brindisi n'en sera pas moins placée sur la ligne la plus directe, et débarquera les voyageurs pressés, les objets précieux, les marchandises expédiées à toute vitesse, l'or et l'argent, les correspondances, les journaux, la malle des Indes. Le gouvernement italien s'est donc occupé de ce port avec une préférence intelligente : les canaux d'entrée et les bassins ont été creusés profondément; on en a extrait l'année dernière 400,000 mètres cubes de sable. Des quais de débarquement achevés déjà seront mis en communication avec le chemin de fer; des digues, des môles, des jetées, sont en construction, et d'ici à trois ans Brindisi aura un port intérieur accessible aux plus gros navires et un avant-port bien abrité.

Une véritable activité règne dans tous ces ports; les chantiers travaillent et se multiplient. Il n'y en avait en 1862 que 56, qui lancèrent à la mer 215 navires jaugeant ensemble 25,271 tonneaux. En 1866, le nombre des chantiers s'était élevé à 91, celui des navires lancés à 675, et le chiffre de leur tonnage à 59,522. Cette même année, 215,074 bâtimens à voile ou à vapeur, chargés ou sur lest, entrèrent dans les ports d'Italie ou en sortirent. La marine marchande voguant sous pavillon italien se composait au 1er janvier 1867 de 99 bateaux à vapeur et de 15,707 navires à voiles, sans compter les vénitiens. La marine royale, après Lissa, possédait encore 91 vaisseaux, dont 14 cuirassés, 22 à hélice, 25 à roues, 8 à voiles; les 22 autres étaient des bateaux de transport. Nous ne pensons pas que cette flotte gagnerait aujourd'hui les batailles d'Aboukir et de Trafalgar, nous affirmons seulement qu'elle existe, et qu'elle a été créée sous le nouveau régime.

En 1859, avant la guerre, l'Italie n'avait que 1,472 kilomètres de voies ferrées, qui presque toutes traversaient les provinces du nord. Un an après, 200 kilomètres de plus étaient en exploitation. En janvier 1861, vous alliez de Turin à Venise ou à Bologne sans quitter les rails; mais, à partir de Bologne, il fallait prendre la diligence pour franchir les Apennins. Si les chemins étaient mauvais, la diligence ne partait point : impossible d'aller à Florence, à moins de revenir sur vos pas et de vous embarquer à Gênes. De Florence à Rome, de Rome à Naples, le plus court et le plus sûr, à moins d'orages, était la voie de mer. De Naples, — on descendait rarement plus bas, — les locomotives, au souffle court, n'allaient

qu'aux environs de la ville. Plusieurs routes romaines partaient bien dans tous les sens, mais presque toutes s'arrêtaient au bout de quelques lieues, les unes aux résidences royales, les autres aux montagnes, et, se rétrécissant à chaque mille en chemins pour les mulets, en sentiers pour les chèvres, elles finissaient par disparaître entièrement. Hors des grandes voies consulaires qui traversaient les Pouilles et les Calabres, on ne savait où passer. De fortes sommes étaient bien destinées, paraît-il, à ces travaux publics; mais l'argent se perdait on ne sait où, toute recherche à cet égard étant interdite. Un seul fait entre mille : une grande route commencée en 1853 devait aller de Sapri à la Mer-Ionienne; en 1860, elle avait déjà coûté 2 millions 1/2. Pas une seule parcelle de cette voie n'était encore ouverte aux voitures!

Eh bien! à la fin de l'an dernier, 5,024 kilomètres étaient livrés au public, 8,504 doivent l'être à la fin de 1870. C'est dans ces travaux que le jeune royaume a déployé le plus de zèle; pour nous en convaincre, il suffit de nous rappeler le temps que la France a mis pour accomplir ce que l'Italie aura fait en dix ans. C'est en 1835 que commencent chez nous les études des chemins de fer, les grandes lignes ne furent décrétées qu'en 1842, il fallut encore dix ans et plus pour les construire; mais l'Italie ne pouvait attendre, elle devait relier en toute hâte ses cent villes, afin de réunir en nation tant de peuples si longtemps séparés. Elle a pu le faire, et nous en profitons tous; maintenant un voyage dans la péninsule n'est plus une fatigue. Les Alpes franchies, vous sentez bien le changement de pays à la beauté du ciel et à la douceur de la lumière; mais les villes que vous visitez sont en Europe, les hommes que vous rencontrez sont de votre temps. Le Mont-Cenis n'est plus une barrière, le chemin de fer qui l'escalade est ouvert. Le tunnel qui doit traverser la montagne est aux deux tiers percé, les ouvriers italiens et français qui marchent les uns vers les autres dans ces souterrains pourraient se rencontrer d'ici à deux ans, si leurs pays dépensaient moins d'argent en artillerie. Du pied de la montagne, en deux heures vous êtes à Turin, et vous débarquez dans une gare monumentale où des files de voitures vous attendent, abritées sous le toit d'un vestibule. Vous croyiez trouver une ville morte, un corps inerte dont la tête tranchée est ailleurs, vous vous figuriez que Turin avait tout perdu depuis qu'elle n'était plus la capitale de l'Italie; bientôt les rues que vous traversez vous rassurent. Les étrangers viennent donc toujours à Turin? Qu'y viennent-ils faire? Il n'y a ici ni le palais Pitti, ni le Vatican, ni Pompéi, ni les lagunes : il y a mieux que tout cela, un peuple actif qui, instruit par vingt années de liberté, sait se tirer d'affaire, et n'a pas besoin de commander aux autres pour rester debout. Quand ils eurent perdu leur

souverain, après le premier moment de stupeur et de colère, les Piémontais, bientôt relevés sinon calmés, s'entendirent merveilleusement pour parer le coup. Recueillant leurs forces sans perdre un moment, ils firent d'héroïques efforts pour retenir ou ramener chez eux tout ce qu'ils pouvaient reprendre ou garder de la royauté perdue. Les palais abandonnés se repeuplèrent en un clin d'œil, les travaux commencés continuèrent, les nouveaux quartiers, qui paraissaient inutiles, furent construits avec un redoublement d'ardeur. La place du Statut s'entoura de palais et d'arcades, de nouvelles promenades s'étendirent le long du Pô; il s'éleva des églises, une synagogue; il s'ouvrit quantité d'instituts, notamment un musée industriel; il se forma des établissemens militaires; l'immense édifice que Turin destinait à ses députés, et qui commençait à sortir de terre au moment où les chambres émigrèrent à Florence, ne resta point suspendu, menaçant, comme les travaux de Carthage : il est achevé jusqu'au faîte, et regarde pompeusement la statue équestre de Charles-Albert. Loin de faire des économies, l'ancienne capitale a augmenté ses dépenses. En 1863, quand elle gouvernait encore, elle n'avait consacré que 1,500,000 francs aux travaux publics, en 1865, après sa déchéance, elle y employa 2,729,000 francs, en 1866 200,000 francs de plus, et elle vient d'offrir au prince Humbert des fêtes magnifiques. Abandonnée par la cour et les ministres, elle s'est repeuplée d'anciens Piémontais qui l'avaient quittée au temps de sa splendeur, et qui lui sont revenus fidèlement dès qu'elle a pu leur offrir une hospitalité moins coûteuse.

Vous quittez Turin, vous descendez à Gênes : ici, tout vous frappe, l'architecture de la gare, qui est un monument, le mouvement du port, qui est le plus vivant d'Italie, la gaîté des maisons bariolées qui se hissent les unes par-dessus les autres pour regarder la mer. En vous promenant dans les rues, vous vous sentez dans un pays libre; le gouvernement peut être attaqué, bafoué même, sans que l'ordre social se déclare ébranlé jusqu'en ses fondemens. Les petits journaux, très violens, placardent des affiches quotidiennes où ils donnent leur menu pour allécher les chalands; ces titres d'articles passeraient chez nous pour séditieux, à Gênes on n'y prend point garde. Le pouvoir se montre à peine, il ne fait point étalage de ses inquiétudes, il n'a pas l'ostentation de la peur. Le peuple est vif et le sang lui monte facilement aux yeux, mais il travaille; les gens du port, pêcheurs ou marins, sont laborieux et courageux; les marchands, très fins, gagnent de l'argent même en temps de crise; le commerce attend avec impatience l'achèvement de deux grands travaux dont il saura profiter, le percement des Alpes et celui de l'isthme de Suez. Cependant les voies ferrées qui doivent relier Gênes à Nice et à Livourne avancent chaque

jour malgré des difficultés considérables. Entre Gênes et Nice, le chemin de fer doit suivre toutes les sinuosités de la côte; il parcourra 157 kilomètres jusqu'au torrent de San Luigi, frontière française, en passant par-dessus 70 ponts à grandes ouvertures et à travers 79 tunnels. Il doit être ouvert cette année jusqu'à la onzième station, celle de Savone. Entre Gênes et la Spezia, c'est-à-dire sur la côte orientale ou, comme on dit dans le pays, sur la rivière du Levant, les travaux sont plus compliqués encore; le chemin de fer doit quitter deux fois le bord de la mer pour suivre deux longues courbes et traverser les promontoires de Porto-Venere et de Porto-Fino dans deux tunnels dont le premier aura 3,790, le second 3,000 mètres de longueur; il franchira de plus 89 autres tunnels, si bien que la moitié de la voie ou à peu près (41 kilomètres sur 88) sera souterraine. Pourtant il faut ménager les pentes et les courbes, afin que les trains de grande vitesse puissent courir à toute vapeur sur cette ligne. On ira cet été jusqu'à la neuvième station, celle de Chiavari. Quand ces deux chemins seront achevés (ils ont déjà coûté 79 millions, ils en coûteront 120), ils se rejoindront à Gênes en faisant le tour de la ville dans un tunnel de 2,200 mètres à courbe très prononcée; les voyageurs pourront aller en wagon de Marseille à Civita-Vecchia en suivant les plus belles côtes qui soient au monde.

Pour remonter de Gênes à Milan, vous pouvez choisir entre plusieurs *railways*, celui de Turin, celui de Pavie, celui de Plaisance, et, si vous ne craignez pas les détours, celui de Crémone. Sur toutes ces voies ferrées, il y a des travaux d'art importans: le pont en fer à huit travées qui franchit le Pô à Plaisance mesure 577 mètres; le pont tubulaire de Mezzanacorte est plus beau encore, c'est celui qui traverse le Pô sur la ligne de Pavie à Crémone. Il est à dix travées et à deux étages, et s'étend sur une longueur de 826 mètres. L'étage inférieur sert au chemin de fer, l'étage supérieur appartient aux voitures et aux piétons. Les fondations, faites au moyen de l'air comprimé, s'enfoncent à 23 mètres au-dessous du niveau des plus basses eaux du fleuve. Pour cette construction, il a fallu combler et détourner le Pô, creuser un canal de 1,864 mètres, enlever et transporter 760,000 mètres cubes de terre, apporter et placer près de 5 millions de kilomètres de fer et dépenser 12 ou 13 millions. C'est un ingénieur napolitain, M. Alfred Cottrau, qui a fourni les plans de cet ouvrage, le plus considérable, nous assure-t-on, qui existe en Europe.

Vous arrivez à Milan : c'est encore le débarcadère qui vous frappe d'abord. Les gares sont les monumens modernes, elles remplacent les portes triomphales qui s'ouvraient autrefois à l'entrée des cités. Partout où la gare a un grand air, vous pouvez vous at-

tendre à visiter un peuple qui marche. A Milan, ce palais somptueux récemment sorti de terre offre des salles immenses que décorent de colossales peintures confiées aux meilleurs peintres milanais. Si ces peintures ne valent pas la *Cène* de Léonard, c'est que les Léonard ne sont pas de ce siècle. L'aspect de la ville répond au faste de cette entrée : ce ne sont que larges rues, beaux jardins, vastes maisons. Les écoles sont installées dans des palais, les abattoirs, largement approvisionnés d'eau par de puissantes machines, couvrent d'immenses terrains, les cours et les escaliers des monumens, les clochetons et les aiguilles du dôme se décorent à chaque instant de statues nouvelles; un Léonard de Vinci colossal doit se dresser avant peu sur un piédestal où seront groupés ses élèves, devant le théâtre de la Scala. Entre cette place et celle du Dôme règne une coupole flanquée de quatre arcs de triomphe, cathédrale vitrée dont les chapelles sont des magasins. C'est la galerie Victor-Emmanuel, illuminée tous les soirs par des milliers de becs de gaz; les Milanais ne regrettent pas l'argent jeté dans ce passage trop somptueux, le plus beau du monde. Les mûriers et les rizières le paieront tôt ou tard.

En quittant Milan, vous vous arrêtez entre deux trains à Brescia pour voir la ville, vous la trouvez active et gaie; elle ne se plaint pas des guerres passées ni des guerres futures, qui font vivre ses armuriers. Encore quelques stations, et vous arrivez en Vénétie. Plus de policiers aux frontières qui épèlent vos passeports, plus de douaniers qui lisent vos livres, déplient vos vêtemens et ouvrent jusqu'à vos parapluies. Vous entrez fièrement à Vérone, à Mantoue, sans rencontrer d'autres inspecteurs que ceux de l'octroi; vous leur dites que vous n'avez rien à déclarer, et ils vous croient sur parole. Vous lisez partout des noms qu'on n'aurait pas prononcés sans péril dans ces mêmes endroits il y a peu d'années; vous trouvez à chaque pas une place, un marché, un pont, un *corso*, une rue, un monument, qui, rebaptisé par le nouveau régime, a pour parrain Victor-Emmanuel, le prince Humbert, Garibaldi, Cavour, Manin. Liberté complète; on parle à cœur ouvert dans les lieux publics, les libraires mettent en montre impunément toute sorte de livres qui, n'étant plus défendus, ne sont plus achetés; la police ne saisit que les libelles obscènes. La religion est respectée : San Tommaso Cantuariense, Sant'Elena, Santa Trinità, San Nazaro e Celso, San Zeno (l'une des merveilles de Vérone), églises autrefois transformées par les Autrichiens en casernes ou en magasins militaires, ont été rendues au culte par Victor-Emmanuel. L'évêque de Vérone permet, protége même les asiles de l'enfance. Enfin ce n'est pas une petite joie de monter maintenant au belvédère de la villa Giusti, d'où le regard, embrassant le quadrilatère entier, peut

suivre dans toutes ses péripéties la longue bataille de Custoza, fructueuse défaite, et de songer que Vérone sera désormais pour l'Italie, non plus une menace, mais une protection. De Vérone part un chemin de fer qui franchit les Alpes, et, gagnant le Tyrol, va jusqu'à Munich, où il rejoint toutes les lignes d'Allemagne. Le Brenner est déjà dompté, le Mont-Cenis le sera bientôt, reste à trouer le Saint-Gothard; cette dernière percée est à l'étude. On voit que l'Italie ne recule pas devant les plus ambitieux projets. Il est vrai qu'elle attend la malle des Indes.

Venise aussi compte sur le percement de l'isthme de Suez pour renaître de ses cendres. C'est dans cette ville que la tristesse frappe le voyageur. Le peuple est pauvre, ruiné par son héroïque résistance de 1848, qui lui avait coûté plus de 50 millions; pressuré par le retour de l'étranger, qui ne le reconquit pas pour l'enrichir, découragé par la décadence de son commerce, qui de 1850 à 1866 déclina d'année en année, abandonné par la désertion volontaire ou forcée des grandes familles, qui s'exilaient une à une dans les pays libres, l'emprunt forcé de l'Autriche, qui fit payer aux Vénitiens en 1866 les frais de la guerre soutenue contre eux, lui porta le dernier coup. La population avait diminué, les mendians se multipliaient chaque jour, 30 ou 35,000 pauvres étaient inscrits sur les registres de la commune; sur 19,000 maisons qui bordaient les rues et les canaux, 3,000 environ étaient vides. En 1866, le mont-de-piété dut prêter sur gages la somme énorme de 400,000 francs. Vous ne trouviez partout que palais ravagés, transformés en bureaux, en auberges, ou vendus au plus offrant; ce n'étaient que trèfles, ogives, colonnettes à l'encan, fines dentelles de marbre livrées à des boutiquiers, à des ballérines. Voilà dans quel état l'Italie trouva Venise en 1866. Que pouvait-elle faire? La relever d'un jour à l'autre, lui rendre les Palladio, les Titien, la prospérité d'autrefois, le sceptre de l'Adriatique? Hélas! l'Italie, déjà pauvre, était encore appauvrie par tous ses agrandissemens; de conquête en conquête, elle marchait à sa ruine. Pour comble de malheur, deux catastrophes inattendues vinrent frapper Venise, le choléra d'abord, qui chassa les touristes, puis l'incendie de l'église des SS. Jean et Paul, où fut consumé le *Saint Pierre martyr* du Titien, si bien que la cité des lagunes resta la grande mendiante. On ne se hâta ni d'agrandir l'arsenal, ni de creuser le bassin du Champ de Mars, ni de développer les ouvrages maritimes de Malamocco, ni de mettre le port en communication avec l'Égypte, ni de déblayer les canaux, ni d'élargir les 400 rues qui n'avaient que 1 mètre ou 1 mètre et demi de large, ni même de faire restituer aux archives les manuscrits soustraits et emportés par les Autrichiens. Cependant, hâtons-nous de le dire, si tout cela n'a pas encore été fait,

cela doit se faire; plusieurs de ces travaux urgens sont décidés, décrétés et même commencés. Grâce au chemin de fer du Brenner, le commerce vénitien peut revivre. Le préfet de la province, M. Torelli, passe mentalement la moitié de sa vie en Égypte; son antichambre est tapissée de cartes où le fameux isthme n'est plus qu'un détroit. A Venise, comme partout, l'Italie a d'abord créé des écoles; celles que le municipe vient d'inaugurer réunissent déjà 3,800 écoliers. Une école normale, récemment fondée, prépare 90 institutrices, une bibliothèque circulante est ouverte pour le peuple et pour les prisonniers, une salle de lecture y est annexée, l'entrée coûte un sou. Un magasin coopératif vient de s'établir aux frais de 450 actionnaires, des banques populaires à l'allemande sont en activité, un institut technique et une école supérieure de commerce attirent de nombreux auditeurs. Les sociétés de secours mutuels comptent déjà 2,700 membres parmi les ouvriers. Des conférences publiques et gratuites sont faites le soir par les professeurs les plus distingués de la ville. Il importe de noter tous ces petits faits qui échappent au commun des voyageurs. Partout l'Italie a commencé par le commencement, et cette œuvre lente, mais sérieuse, a produit des effets déjà sensibles. L'intelligence publique s'est développée, et les plus humbles citoyens, dans l'Italie entière, ont des préoccupations, des intérêts et des besoins d'esprit qu'ils n'avaient pas. Le peuple amphibie des lagunes étonne par ses qualités et surtout par son patriotisme. Il reçoit de vos mains le papier-monnaie qu'il n'acceptait pas des Autrichiens. Il comprend et sent l'Italie; en 1848, il a tenu deux ans sous les bombes, malgré le choléra, malgré la faim. Quand il s'agit de célébrer un grand événement, l'entrée du roi, le retour de Manin, il double son âme et sa vie, retourne dans le passé, redevient le Vénitien des grands siècles, il refait sa ville et rétablit la Venise d'autrefois. Le Grand-Canal, obstrué de gondoles de toute forme et de toute grandeur qui portent des pavillons, des boudoirs, des salles de festin tendues de velours et de soie, des draperies de pourpre dont les franges d'or et d'argent traînent dans l'eau, des gondoliers vêtus de costumes éclatans empruntés à tous les siècles, tumulte éblouissant de formes et de couleurs harmonisées par l'infinie douceur de la lumière et du ciel, le Grand-Canal, où toutes ces embarcations agglomérées marchent ensemble, comme un seul corps et d'un même mouvement, semble un chemin qui marche. La nuit, cet essaim de gondoles illuminées passe lentement sous les grands palais noirs qu'elles éclairent l'un après l'autre, détachant de ces masses confuses des cintres, des ogives, de fières colonnades, d'élégantes collerettes de marbre, qui rentrent ensuite dans la nuit, — fantastique féerie qui devient solennelle et religieuse quand

cette procession flottante est le cortége funèbre d'un patriote. Les Vénitiens, de nos jours ont donné les plus belles fêtes nationales qu'on ait vues de notre temps. Ce n'étaient pas des spectacles offerts au pays par le pouvoir ni par le pays aux étrangers, c'étaient des drames vivans où le peuple tout entier, sans être forcé d'apprendre un rôle, se mettait lui-même en scène et ranimait ses souvenirs, célébrait ses gloires avec une pathétique ingénuité d'enthousiasme et d'émotion. Ceux qui ont vu Venise en ces grandes occasions ont pu se figurer ce qu'étaient les Panathénées en Grèce et les triomphes à Rome.

En quittant les lagunes, il y a peu d'années, vous preniez la diligence à Padoue, et cette diligence, après avoir roulé toute la nuit, vous déposait à l'aube sur les bords du Pô. On restait alors dans la neige ou dans la boue, selon la saison, jusqu'à ce qu'un bateau vînt vous prendre. Le fleuve, en hiver, charriait des glaçons entre lesquels on entendait craquer les parois de la barque. Rien de plus lugubre que ce trajet par les froides matinées de janvier sur une rivière gelée dont les rives étaient cachées par le brouillard. Enfin le batelier vous déposait sur l'autre bord; il fallait alors attendre des *facchini* pour transporter vos effets à la douane, d'autres *facchini* pour les hisser sur la voiture qui vous cahotait rudement jusqu'à Bologne, où vous n'arriviez que la nuit tombée; le voiturin n'avait garde de vous cacher que la route était peu sûre, et que peu de jours auparavant, à tel endroit qu'il vous montrait du fouet, des malandrins avaient dévalisé le courrier. C'est ainsi qu'on voyageait encore en janvier 1861. Aujourd'hui ce passé récent paraît invraisemblable. Le train qui part de Venise à dix heures et demie vous mène en quatre heures à Bologne, et traverse le Pô sur un pont de bois qui sera bientôt remplacé par un pont de fer. Les brigands qui infestaient ces contrées ont disparu; les assises de Bologne en jugèrent une centaine il y a peu d'années, les autres se sont probablement sauvés dans les états pontificaux. Bologne est une ville posée, sensée, où l'on voudrait voir un peu plus de mouvement. Elle s'agite bien quelquefois, mais ce sont des tumultes d'enfans excités par d'autres enfans plus vieux et par conséquent moins excusables : tout se borne à des massacres de vitres et de reverbères. Les habitans prennent peur et ferment leurs boutiques. Les étudians, peu nombreux (ils ne sont que 600), ont l'esprit vif, et des professeurs trop complaisans font les mazziniens pour leur plaire; néanmoins tous, élèves et maîtres, fort doux au fond, n'ont que des colères factices, des bonds de moutons enragés. La bourgeoisie, très prudente, n'envoie à la chambre que des députés conservateurs. La ville se développe et s'embellit, recule ou abat des portiques, élargit ses rues, fortifie ses remparts. Elle est plus visitée que jamais grâce aux quatre ou cinq che-

mins de fer qu'elle envoie dans toutes les directions. En quittant le matin les tours penchées de Bologne, vous pouvez vous trouver, au bout de quelques heures, sous l'arc de Trajan à Ancône, dans la mosquée octogone de Ravenne, sur la place Saint-Marc à Venise, devant les Corrége du musée de Parme, ou à la porte du Baptistère de Florence, à votre choix. Si vous aimez la mer, vous pouvez descendre plus bas qu'Ancône et suivre les côtes jusqu'au talon de la botte à travers les Marches, les Abruzzes, les Pouilles, en touchant Pescara, Ortona, Foggia, Bari, Brindisi. Rien ne manque à cette voie ferrée qui a coûté et coûte encore si cher, ni les ponts, ni les viaducs, ni les tunnels, ni même les tunnels artificiels portant des terrains qui s'éboulent, ni les longs murs de soutènement avec enrochemens sur la mer. Ces travaux considérables ont rendu la vie à ces provinces, qui tiennent maintenant par tous leurs intérêts à l'Italie du nord. Bari devient une grande ville qui fait déjà parler d'elle, Brindisi veut devenir, comme nous l'avons dit, le débarcadère de l'Orient. Les brigands, si nombreux en Capitanate il y a cinq ans, se sont enfuis devant les locomotives, qu'il serait dangereux de vouloir arrêter, et qui transportent si aisément des troupes. C'est ainsi que les 845 kilomètres de rails placés par le nouveau régime sur les côtes de l'Adriatique ont en même temps enrichi et rassuré ces pays intéressans et trop peu connus. L'embranchement qui, partant de Bari, va maintenant jusqu'à Gioia, et sera poussé cette année jusqu'à Tarente, est un des ouvrages les plus difficiles que l'Italie aura pu exécuter. Un viaduc en maçonnerie et cinq viaducs en fer ont dû être construits sur ce terrain tourmenté, creusé, bossué, plein d'escarpemens et de ravins; un de ces viaducs, construit sous la direction de M. Cottrau, franchit la Gravina di Castellaneto en s'appuyant sur deux éperons en pierre et sur trois piles en fer et en fonte; il enjambe ainsi un ravin de plus de 200 mètres et mesure 72 mètres de hauteur.

C'est encore de Bologne que part la belle ligne de la Porretta, celle qui saute à Florence par-dessus les Apennins. Tout le monde a entendu parler de ce merveilleux chemin qui se lance dans la vallée du Reno, torrent qu'il côtoie, coupe à tout moment, resserre, écarte, repousse et contient, tout en escaladant la montagne, sur laquelle il s'élève jusqu'à 617 mètres au-dessus du niveau de la mer, pour s'enfoncer ensuite dans les rochers, où il va, revient, rampe et serpente à travers une cinquantaine de tunnels mesurant ensemble de 18 à 19 kilomètres, jusqu'à ce que de galerie en galerie, de ponts en viaducs et en aqueducs, il descende à Pistoie et gagne Florence, témoignage éclatant des obstacles surmontés, des forces dépensées par l'Italie pour arriver jusque-là. Florence est comme le prix de cet immense travail, elle vous enchante et vous

repose. C'est une vieille ville qui s'entoure d'une ville neuve aux vastes quais, aux larges rues, aux maisons modernes; mais elle a beau abattre ses murailles pour se confondre avec l'autre, la vieille ville a gardé son caractère. C'est la cité de Dante, de Michel-Ange, de Machiavel, grands noms qui, inscrits partout, gouvernent plus que jamais l'Italie; c'est le centre intelligent qui depuis le moyen âge attaque Rome, et qui tôt ou tard doit en même temps la désarmer et la couronner.

Florence continue cette guerre contre le Vatican, elle le combat sans relâche par des entreprises plus sages et plus sûres que les expéditions de l'an dernier, elle s'en rapproche par les chemins de fer, qui portent chaque jour les bruits de l'Arno sur les bords du Tibre. On assure que le gouvernement romain a résisté longtemps à cette invasion de locomotives, il a eu mille fois raison. Il n'aurait jamais dû permettre au monde moderne, avec lequel il n'a rien à faire, d'entrer chez lui; d'ailleurs les trains ne font que troubler le silence auguste des solitudes. Florence abuse de cette tolérance imprudente; elle a déjà frayé trois chemins qui vont à Rome et entre lesquels vous pouvez déjà choisir. Si vous aimez la mer et les maremmes, prenez par Livourne et Civita-Vecchia, vous verrez Pise en chemin. Si vous tenez aux cathédrales, aux Pinturicchio et aux Signorelli, prenez par Sienne et par Orvieto, d'où le chemin de fer, franchissant le Tibre et perçant les roches de la Campana, doit rejoindre cette année la ligne d'Ancône. Si vous préférez Annibal et le Pérugin, choisissez la ligne d'Arezzo, qui longe le lac de Trasimène. Du wagon, vous voyez la bataille, vous la traversez. Pendant quelques minutes, en suivant la route étroite où furent cernés les hommes de Flaminius, vous êtes pressé dans ce cirque de collines qui se couronnèrent tout à coup de Carthaginois, de Gaulois, d'Espagnols, vous sentez crouler sur vous cette avalanche humaine. Assaillis tout à coup de front, de flanc, de dos, les Romains furent jetés dans le lac. Ils voulurent, dit Polybe, se cacher sous l'eau, mais les chevaux d'Annibal y entrèrent. Comme aux jours de la bataille, des vapeurs montent encore de ce grand marais sauvage et désolé. Quant au Pérugin, vous le trouvez à Pérouse, dont le musée réunit l'œuvre de ce maître, autrefois dispersé dans les couvens. Pérouse, douce capitale de l'Ombrie, est peuplée de bonnes gens qui aiment la patrie commune et qui la soutiennent par des députés peu ou point *frémissans*. En 1860, les Pérousins délivrés eurent un accès de colère, ils abattirent la citadelle armée contre eux par les papes; aussitôt calmés, ils rentrèrent dès lors dans la paix la plus profonde, et malgré tous les changemens de ministère ils ont gardé depuis sept ans le même syndic. Si l'Italie n'avait d'autres

habitans que ceux-là, nous croyons pouvoir affirmer qu'elle aurait moins de dettes. Ce ne sont pas les démolitions de citadelles qui coûtent cher.

Les trains partant de Pérouse quatre fois par jour touchent Assise, Spello, Foligno, Trevi, Spolète, Narni, Terni, autant de stations où vous pouvez vous arrêter quelques heures, car toutes vous offrent quelque chose à voir, des tableaux de maîtres ombriens, émules trop peu connus du jeune Raphaël, des églises, des couvens, des ruines, des cascades. C'est une excursion désormais facile dans des pays qui seront de plus en plus visités. De Foligno, vous pouvez tourner sur Ancône et passer encore les Apennins en vous élevant de tunnel en tunnel jusqu'à la hauteur de 535 mètres au-dessus du niveau de la mer. Entre Spolète et Terni, la voie suit le cours tortueux de la Sera, qu'elle traverse vingt-six fois sur un parcours de 7 kilomètres; un de ces ponts en maçonnerie jette quinze arches sur le torrent. A la station d'Orte, un uniforme s'approche de la portière et vous demande votre passeport. La réclamation vous étonne : vous avez pu venir de Paris ici et traverser la péninsule entière, entrer impunément dans une cinquantaine de villes et de places fortes sans montrer ce papier inutile qui rappelle les mœurs d'un autre temps; mais à la station d'Orte on vous le prend et on vous le garde. Orte est la première station des états du pape. Il est fort heureux qu'en six ou sept heures le train direct puisse traverser ces états dans toute leur longueur. Vous apercevez en passant des plaines désertes plantées de ruines, puis des coupoles et des fortifications; vous vous arrêtez une heure dans un hangar flanqué d'une remise et d'un bureau de police : vous êtes à Rome. Vous repartez : nouvelles coupoles, nouvelles fortifications, nouvelles ruines, nouveaux déserts. Peu à peu tout cela se repeuple et s'égaie, la culture reparaît; vous vous rapprochez de l'Italie, vous y êtes au-delà de Ceprano, dernière station romaine, où l'on vous rend votre passeport.

A Naples, vous retrouvez une gare monumentale, mais elle est encore en construction : ce fait qui vous frappe au premier regard résume exactement l'état de la ville. Naples est en Italie, il est vrai, par la tête et par le cœur, mais elle a encore un pied dans le royaume des Deux-Siciles. Le présent l'attire de toutes ses forces, mais le passé la retient, si bien qu'elle avance, mais lentement, s'agrandit, mais avec peine, construit des maisons, mais en laisse crouler d'autres, perce des rues, mais n'élargit pas les ruelles, dessine des squares, mais n'assainit pas les bas quartiers, creuse des puits et des bassins, mais n'amène pas d'eau sur ses collines, chasse les mendians, mais les laisse revenir, nomme des députés libéraux, mais

veut qu'ils fassent de l'opposition, demande que l'état avance, mais lui jette des bâtons dans les roues. *E pur si muove*, comme disait Galilée. Les voyageurs attentifs (les Anglais, les Allemands) qui prennent le temps d'examiner en détail les écoles, les hospices, les hôpitaux, les prisons de Naples, et qui comparent ces établissemens à ce qu'ils étaient autrefois, sont frappés des progrès obtenus malgré toutes les résistances des partis hostiles. L'hôtel des postes est le plus beau d'Italie, l'hospice des enfans trouvés (qui tuait autrefois 75 nouveau-nés sur 100) est peut-être le plus beau du monde, l'Hôtel royal des Pauvres, qui était naguère une école de vices, devient un Conservatoire des Arts et Métiers, l'ancien Musée Bourbon, aujourd'hui Musée national, commence à mettre ses collections en ordre, et s'est enrichi pendant ces dernières années de 60,000 objets précieux, la prison de Sant-Efremo, récemment ouverte, est une maison de peine qui, mieux habitée, pourrait être une maison de plaisance, l'hôpital de Gesù-e-Maria, fondé par Victor-Emmanuel, ne ferait pas mauvaise figure à Berlin ni à Paris.

Naples est un cul-de-sac où les chemins de fer s'arrêtent. Il y a bien une courte voie qui descend jusqu'à Salerne, d'où elle remonte à Eboli; après avoir longé la plus belle côte d'Italie, elle tourne dans la vallée du Sarno, touche Pompéi, gravit de fortes pentes et court sur un beau viaduc. D'Eboli, elle devait franchir les Apennins et gagner la Lucanie et les Pouilles. Le projet, trop ambitieux, a dû être abandonné. Après de longues hésitations, les ingénieurs chargés d'étudier le plus court chemin de la Méditerranée à l'Adriatique sont revenus tout simplement à la voie qu'avaient déjà tracée leurs collègues de l'ancienne Rome il y a deux mille ans. C'est par Bénévent que les Campaniens iront en Apulie; ils reprendront le chemin que suivit Horace. La section de Naples à Bénévent a été ouverte le 18 avril 1868. Dans le banquet offert à cette occasion par la compagnie, le directeur avait promis qu'au mois de juillet la section de Bénévent à Montecalvo serait livrée à la circulation. On espère donc ouvrir cette année toute la voie, à l'exception du tronçon compris entre Montecalvo et Ariano; c'est sur cet espace de 19 kilomètres que la voie doit traverser les Apennins au moyen de cinq tunnels dont le plus long, celui d'Ariano, mesurera 3,715 mètres. Ainsi les Apennins seront coupés prochainement en trois endroits, entre Bologne et Florence, entre Ancône et Rome, entre Foggia et Naples.

Tant d'œuvres accomplies en sept ans (nous ne disons rien des *railways* calabro-siciliens, qui ne méritent pas encore une mention) font honneur au jeune royaume. De 1861 à 1866, le parlement a voté 588 millions pour les travaux publics, 518 millions ont été

dépensés en voies de fer et en voies de terre, en travaux de dessèchement et d'irrigation, en ports, en phares, en télégraphes, en bureaux de poste, en édifices publics. En outre 70 millions ont été consacrés au canal Cavour, qui jusqu'ici n'a point enrichi ses actionnaires, mais qui n'en sera pas moins un des chefs-d'œuvre de notre temps. Ce canal doit prendre dans le Pô 110,000 mètres cubes d'eau par seconde, et après avoir arrosé 100,000 hectares de terrain sur un parcours de 82 kilomètres, en traversant huit rivières sur des ponts ou sous des tunnels, verser enfin dans le Tessin l'eau qu'il n'aura pas répandue dans les campagnes. Des sommes énormes ont été employées par une compagnie napolitaine pour rendre 16,000 hectares à la culture par le desséchement du lac Fucin; au moins 15 millions ont été votés par les communes pour la construction des routes, plus de 100 millions consacrés par les sept principales villes d'Italie (Turin, Gênes, Milan, Bologne, Florence, Naples, Palerme) à des travaux d'embellissement, 700 millions dépensés par les compagnies de chemins de fer outre l'argent qu'elles ont trouvé dans les caisses de l'état. Notons enfin que, loin de se ralentir, cette activité s'est accrue d'année en année, et qu'après avoir commencé par des hésitations, des tâtonnemens, de longues discussions, de patientes études, l'administration des travaux publics a, depuis 1864, dévoré toutes ses économies, presque épuisé ses ressources, — et nous serons forcés de reconnaître que l'Italie, depuis son réveil, n'a ménagé ni son argent, ni son activité, ni sa force, et qu'elle s'est mise vaillamment au travail. Que n'eût-elle donc pas fait, si elle n'avait dissipé de 1861 à 1865 1 milliard 627 millions pour son armée et sa flotte, pour Custoza et Lissa!

Hélas! les nécessités de la guerre ont ajourné les bienfaits de la paix; cependant il y a progrès partout, progrès dans la législation d'abord; les lois provinciales et communales sont les plus libérales qui puissent régner dans les pays monarchiques. Les provinces ont une sorte d'autonomie, les conseils communaux sont nommés par le suffrage direct. Les procès des citoyens avec l'administration ne sont plus déférés à des tribunaux spéciaux, ils sont soumis à la juridiction ordinaire; le code a consacré le mariage civil, quelle que soit la religion des conjoints, fussent-ils prêtres. La femme, affranchie, peut hériter et tester; elle assume, son mari mort, la puissance paternelle. Les successions sont équitablement réparties; en cas de mort *ab intestat*, les droits des parens sont reconnus, même ceux des enfans naturels. La loi supprime les fidéi-commis, gêne l'usure, reconnaît la propriété littéraire, se règle enfin sur nos codes, et les corrige quelquefois avec bonheur. Il y a progrès dans la vie politique : le nombre des électeurs inscrits s'est élevé de

418,000 à 460,000; est électeur tout citoyen qui paie un cens et qui sait lire et écrire. L'Italie travaille par ses écoles et par ses impôts à rendre le suffrage universel. Les journaux s'obstinent à dire que ces électeurs ne votent pas; il en est ainsi peut-être à Naples et à Livourne, mais ailleurs, à Girgenti par exemple, on trouve jusqu'à 81 votants sur 100 électeurs. On a constaté encore que les députés élus obtiennent maintenant plus de voix qu'ils n'en réunissaient en 1861; les citoyens prennent donc peu à peu les habitudes parlementaires. Ils ne se groupent plus en coteries, ils se rangent en partis.

L'Italie devait en même temps se disloquer et se refaire en toute hâte, dénouer ou trancher sept nœuds gordiens, détacher ses provinces les unes des autres pour les renouer à Turin, les détacher de Turin pour les renouer à Florence, associer cent villes, cent peuples, et, tout en brisant leurs chaînes, les assujettir à de nouvelles lois. Elle devait de plus s'improviser grande puissance, se créer une armée, une marine, une diplomatie, se faire reconnaître par l'Europe hostile et changer un à un tous ses adversaires en alliés, soutenir deux guerres étrangères tout en combattant sans répit des millions d'ennemis intérieurs, les milices de l'église, les partisans des princes déchus, les conspirateurs, les camorristes, les bandes de brigands, protégés par la corruption et la lâcheté des campagnards plus encore que par la sauvage complicité des forêts et des montagnes. Eh bien ! elle a pu sans coup d'état ni prestige militaire, faible, mais libre, exténuée par une croissance trop prompte, mais soutenue par la justice de sa cause, se multiplier, se répandre, agir partout, suffire à tout. Elle est maintenant plus près du but, parce qu'elle commence à se connaître; elle a été instruite et sauvée peut-être par ses revers. Les leçons de 1866, tout en lui donnant Venise, l'ont préservée des dangers de la gloire; il est rare que les peuples vainqueurs restent libres. Les leçons de 1867 lui ont appris que les aventures et les surprises ne suffisent pas pour résoudre la question capitale de notre temps. Ce que l'Italie a fait prouve qu'elle a toute la vitalité qu'il faut pour accomplir ce qui lui reste à faire. Se reposer, reprendre haleine, ménager ses forces, ne pas s'épuiser en paroles, mais continuer son travail et relever son crédit, avant tout maintenir ses libertés, voilà sa tâche. Ces libertés ont donné en peu de temps l'Italie entière au petit Piémont, elles donneront tôt ou tard à l'Italie la dernière province qui lui manque.

MARC MONNIER.

LA
SCIENCE DES RELIGIONS

SA MÉTHODE ET SES LIMITES.

IV.

LA DIVERSITÉ DES RELIGIONS (1).

La théorie des religions peut être regardée comme définitive à l'heure où nous sommes. L'observation de faits historiques, dont le nombre est aujourd'hui incalculable, jointe aux plus simples données de la philosophie, nous les montre se résolvant à l'origine dans une unité dont nous avons présenté la formule. Rappelons en quelques mots les principaux élémens de cette théorie.

Le mouvement, la vie, la pensée, voilà les trois phénomènes universels dont nos ancêtres ont cherché l'explication. Ils ont commencé par le mouvement, dont le soleil leur a semblé être le centre et le principe. Le feu ou la chaleur, dans ses manifestations variées, a été pour eux l'agent cosmique et terrestre du soleil. Le vent, c'est-à-dire l'air en mouvement, a été la condition sans laquelle ces manifestations ne peuvent durer ni même se produire. Concevant ces trois choses comme des agens universels, ils les ont identifiées, ils ont vu en elles une force unique à trois faces di-

(1) Voyez la *Revue* du 15 avril 1868.

verses, engendrant l'innombrable multiplicité des mouvemens du monde. Que telle ait été la doctrine primordiale, c'est ce que démontre l'étude des livres sacrés de l'Inde et de la Perse. Ç'a été la première forme de cette conception qui plus tard a été nommée trinité. Quand nos ancêtres en vinrent à regarder les phénomènes de la vie, ils aperçurent en eux une variété de formes et d'aspects qui ne le cède en rien à celle des mouvemens physiques. De plus l'union constante de la vie et de la chaleur les porta naturellement à identifier ces deux choses. Le moins ne pouvant produire le plus, ils furent conduits à prêter la vie aux premiers principes du mouvement, à faire de la force motrice universelle et de ses trois formes initiales des êtres vivans. Le soleil ne fut plus simplement le moteur, il fut le *père céleste*, le feu fut appelé le *fils*, le vent fut l'*esprit*, dont le souffle pénètre dans tous les êtres qui respirent et y entretient la vie. C'est la seconde forme de la trinité, laquelle est d'une nature psychologique, et coordonne autour d'elle tous les phénomènes vitaux de l'univers.

La troisième se rapporte aux phénomènes de la pensée: la terre nous en offre de tous les degrés, depuis la pensée la plus rudimentaire, dont la présence peut être constatée dans les derniers des animaux, jusqu'à l'homme, où elle s'élève à la conception de vérités générales et de principes absolus. Ceux de nos ancêtres qui ont institué la religion ne se sont point demandé, comme certains esprits étroits ou prévenus parmi les modernes, si les bêtes ont une âme, car ce sont les phénomènes de la pensée, par conséquent de la vie et de la chaleur, qui manifestent ce qu'on appelle l'âme. Or ces phénomènes se remarquent, selon l'espèce, chez les bêtes comme chez nous. Ils ont donc vu la pensée répandue dans l'univers avec la vie et le mouvement. De même que le mouvement s'expliquait pour eux par la présence de la vie, la vie à son tour s'expliqua par la pensée; enfin ce qu'il y a de changeant et de divers dans cette dernière trouva sa raison d'être dans la pensée universelle et absolue.

Le dieu qui n'avait été d'abord qu'un être brillant (*dêva*) fut donc ensuite un principe de vie (*asura*), et en troisième lieu la pensée, prise dans ce qu'elle a de plus élevé, c'est-à-dire dans son expression religieuse (*brahma*). Il devint possible aux penseurs d'autrefois de chercher comment ce dieu unique et suprême pouvait, en se diversifiant dans son action, devenir père, fils et esprit, — soleil, feu et vent. Nous n'avons pas à reproduire ici les discussions sans fin qui se sont élevées sur ce sujet dès les temps du *Vêda*, et qui, reproduites à toutes les époques de l'histoire, sont loin d'être terminées aujourd'hui. Si Dieu a livré le monde aux discussions des

hommes, on peut bien dire qu'il s'y est plus encore livré lui-même. Les sectes et les hérésies sont nées presque toutes au milieu de ces disputes souvent stériles, qui ont plus d'une fois compromis le fond même des doctrines et mis en péril de grandes religions.

Ce qu'il importe de constater comme un principe fondamental de la science, c'est que la religion est une conception métaphysique, une théorie, une explication synthétique de l'univers visible et invisible. Toutefois une théorie ne constituerait pas une religion complète, si elle restait à l'état d'idée et d'abstraction; la religion n'est achevée que par l'établissement du culte. Or il n'y a qu'un seul culte possible, et l'étude des monumens anciens comparés aux religions existantes prouve qu'il n'y en a eu qu'un seul. En effet, une fois que Dieu est conçu comme un être intelligent dont la raison engendre les lois du monde et dont l'action produit la vie et le mouvement, l'homme sent son existence enchaînée à cette puissance infinie, qu'il conçoit comme analogue à lui-même, quoique de beaucoup supérieure. Cet acte de sentiment, cette reconnaissance du lien qui l'unit à Dieu est la première forme que prend la religion. La seconde est l'œuvre ostensible par laquelle cet acte de foi se manifeste au dehors. Cette œuvre, c'est le sacrifice; cette manifestation, c'est le culte. Le culte a d'abord été personnel, domestique, célébré en famille par le père, entouré de sa femme, de ses enfans et de ses serviteurs; puis il est devenu public: les familles se sont réunies autour d'un autel commun, le nombre des prêtres s'est accru, les églises se sont formées, et, les ressources de leurs membres étant réunies, il a été possible de donner au culte un développement, un éclat, un luxe, dont les religions domestiques n'étaient point susceptibles. Les faits que nous résumons ainsi peuvent être mis en lumière par une simple lecture du *Véda*. Les hymnes indiens, dont la date est antérieure à celle de tous les livres connus, vont jusqu'à nommer comme d'antiques initiateurs ceux qui ont fait passer le culte de l'état domestique à la publicité; ils les appellent *Ribhous*, et ce nom répond lettre pour lettre à celui d'Orphée, comme la légende du chantre de Thrace répond à celle de l'antique Ribhou.

Jusque-là toutefois le culte n'est que l'expression d'une idée, le symbole d'une théorie métaphysique. Cette théorie et ce symbole constituent toute la religion, considérée dans ce qu'elle a d'essentiel, car ces deux élémens des institutions sacrées sont les seuls qui se soient transmis de siècle en siècle, de peuple en peuple, et qui se retrouvent à toutes les époques, non-seulement dans les diverses branches de la race âryenne, mais aussi chez des peuples de race étrangère, anciens ou modernes. C'est là leur fonds commun, leur

héritage indivisible, la substance dont se sont alimentées et dont s'alimentent encore leurs civilisations. Tout homme, prêtre ou laïque, juif ou chrétien, qui voudra, sans parti-pris et sans passion, envisager les faits tels que la philologie et l'étude comparée des religions nous les montrent reconnaîtra que toutes les religions âryennes, celles d'autrefois comme celles d'aujourd'hui, sont identiques dans leur fonds, reposent sur la même théorie et pratiquent le même culte. La théorie était complète, le culte était organisé dans tout ce qu'il a de fondamental, c'est-à-dire de symbolique et d'expressif, avant l'époque où furent composés les derniers des hymnes védiques que nous possédons. Depuis lors, il n'a rien été ajouté d'important, je dirai même qu'il n'a été rien changé par aucune religion à l'institution primitive. Nos rites, auxquels la plupart de nous ne comprennent plus rien, nos symboles, qui sont à peu près tous devenus une lettre morte, nos légendes mêmes dans ce qu'elles semblent avoir de plus réel et de plus local, se trouvent déjà exposés dans le *Vêda* presque dans les mêmes termes que nous employons encore aujourd'hui.

On est donc le jouet d'une grande et double illusion lorsque, appartenant à quelque église particulière, on se figure qu'il soit possible de réunir à elle les hommes des autres églises, et par là de les ramener à l'unité. Premièrement cette unité existe de fait dans la doctrine fondamentale et dans l'élément essentiel du culte, et ainsi la tentative est superflue; en second lieu, c'est vouloir fonder l'unité précisément sur ce qui fait la diversité des communions. Le protestant qui veut amener tous les hommes au protestantisme, le catholique au catholicisme, l'orthodoxe à l'orthodoxie, font la même chose que les alchimistes d'autrefois, qui prétendaient faire de l'or avec tous les métaux : l'or est métal par les qualités qu'il a en commun avec les métaux différens, il est or par ses attributs spéciaux. La chimie n'a été créée et n'est devenue science utile que du jour où, prenant chaque chose pour ce qu'elle est et renonçant à être chimérique, elle a cherché d'une part les élémens homogènes et les caractères identiques, de l'autre les vertus et les propriétés particulières des corps.

Si l'unité des religions consiste dans l'identité de leur métaphysique et de leur symbolisme, ni la théorie ni la pratique ne la feront découvrir ailleurs; c'est à reconnaître et à mettre en relief cette unité primordiale et perpétuelle que devra tendre tout effort dont on espérera quelque fruit. Au contraire, plus un homme d'une église quelconque s'efforce d'amener les autres à sa manière de voir, plus il affirme la différence qui l'éloigne de leurs opinions : l'antagonisme des églises ne fait ainsi que s'accroître, la véri-

table unité religieuse se trouve de plus en plus compromise. Il n'importe donc pas moins dans la pratique que dans la science de reconnaître les causes qui d'une religion primitivement unique ont fait naître tant d'opinions particulières, d'églises séparées, de communautés rivales. C'est un problème sur lequel l'étude comparée des religions a jeté dans ces derniers temps les plus vives clartés.

I.

Il est nécessaire avant tout de se persuader qu'il ne s'agit point ici de morale, et que la conduite de la vie est étrangère à ces questions. Nous pouvons facilement constater, soit dans les livres sacrés de l'Inde, soit chez les anciens Grecs, soit même dans les livres de Zoroastre, au moins dans les plus anciens d'entre eux, que le but de l'institution religieuse n'était point de rendre les hommes plus ou moins vertueux, qu'elle n'avait pas de règles de morale à leur imposer : elle était une pure et simple affirmation de la théorie métaphysique formulée par les ancêtres. C'est plus tard que les églises élevèrent la prétention d'imposer à leurs adhérens des règles de conduite et des commandemens. La plus féconde en ce genre fut précisément celle où la théorie métaphysique occupe le moins de place, ce fut le bouddhisme. Après lui vint le christianisme, en particulier le catholicisme romain. Plus rigide encore en matière de morale est l'église protestante, la dernière venue. C'est donc avec le temps que la morale s'est introduite dans les différentes religions. En cela, elles ont suivi le mouvement général de la civilisation, et la morale de chacune d'elles s'est toujours trouvée d'accord avec les besoins généraux de chaque société.

C'est là un élément de diversité qui n'a rien d'essentiellement religieux, et qui a varié selon les siècles. Au fond, ce n'est ni la religion, ni la philosophie, ni la science, ni même la morale, qui font les mœurs, ce sont les mœurs qui créent la morale d'âge en âge, et qui, réagissant sur l'institution religieuse comme sur tout le reste, y introduisent un élément de diversité. En elle-même, la religion est étrangère à la morale, comme le prouvent les livres du *Véda*, où la religion existe dans toute sa plénitude, et où les prescriptions morales se réduisent à rien. S'il en était autrement, tout honnête homme renoncerait sur-le-champ à sa religion, car il n'est pas d'actions mauvaises, soit publiques, soit privées, qui n'aient été commises en son nom et pour son plus grand bien.

Si la morale des nations est un produit de leurs mœurs, comme cela paraît incontestable, il faut donc voir dans l'état social de

l'homme une cause de diversité religieuse, puisque les mœurs sont engendrées par l'état social. De là vient que telle religion ne saurait être acceptée par tel peuple, ni convenir à telle époque, parce que sa morale ne répond point à l'état social de cette époque ou de ce peuple. Les Grecs d'autrefois, les Indiens et les Perses faisaient beaucoup de choses qui nous semblent condamnables; nous en faisons d'autres qui révoltent les musulmans. Que l'on compare, par exemple, leur manière d'agir à l'égard des femmes avec la nôtre, et l'on verra que cette seule différence s'oppose invinciblement à l'introduction du catholicisme chez eux. Pour qu'elle devînt possible, il faudrait d'abord qu'ils changeassent leurs mœurs et leurs usages à cet égard, et qu'ils fissent comme nous; mais dès lors il seraient en cela catholiques, et n'auraient plus besoin d'être prêchés, ni convertis. On pourrait faire les mêmes réflexions au sujet de l'esclavage: quoique les esclaves dans l'ancienne Athènes fussent traités aussi bien que les domestiques le sont chez nous, cependant ils étaient esclaves, et il fallait des lois pour les protéger contre les mœurs. La religion chrétienne, en ne reconnaissant pas l'esclavage, eût été incompatible avec l'état de la société hellénique. Notre école d'Athènes a trouvé dans ces dernières années un grand nombre d'inscriptions anciennes constatant des affranchissemens d'esclaves par forme de don à une divinité; il se faisait donc dès lors un changement dans les mœurs, et ce changement a rendu possible l'introduction de la morale chrétienne en Grèce sous les empereurs.

Si l'on voulait prendre la peine d'interroger l'histoire des mœurs dans l'humanité, on se convaincrait que, du moment où la religion se fait moraliste, elle perd son caractère universel, et s'approprie à une époque, à un peuple particulier; mais comme le temps marche, que ce peuple s'instruit ou s'abêtit, et que de son progrès ou de sa décadence naissent des mœurs nouvelles produites par un nouvel état social, il faut que la religion change, ou, étant abandonnée, périsse. Ordinairement elle périt, parce que l'immutabilité qui est au fond de la doctrine métaphysique, base de toutes les religions, se communiquant à toute l'institution religieuse, chaque église a la prétention d'être invariable dans tous ses élémens. Elle cesse donc bientôt de répondre aux besoins changeans de la nation; les hommes la délaissent les premiers, les femmes suivent les hommes, et les temples restent déserts. C'est ce qui est arrivé pour les religions de la Grèce et de l'Italie en pleine civilisation.

A la morale se rattachent ses applications. Quoique dans les théories péripatéticiennes, admises encore par beaucoup de personnes, la politique soit une dépendance de la morale, en réalité les idées politiques d'une nation n'ont de rapport avec ses mœurs que parce que les unes et les autres dérivent de son état social. De

même la religion est au fond étrangère à la politique, et n'a rien à démêler avec elle. Elle lui est fort supérieure, parce qu'une théorie métaphysique aussi simple et aussi bien établie que celle sur laquelle repose la religion primordiale est non-seulement en dehors, mais au-dessus d'institutions politiques toujours variables. Il est impossible de dire quel était l'état politique du peuple âryen, chez qui est née la première institution religieuse; mais, d'après les hymnes du *Vêda*, cet état devait être fort rudimentaire, puisque longtemps après l'établissement du culte public par les Ribhous, on en était encore à l'état féodal le plus divisé. Cet état existait de même lors des premières migrations helléniques, comme le prouvent toutes les traditions. Les vieilles royautés, c'est-à-dire les seigneuries féodales auxquelles les plus anciens hymnes indiens ainsi que l'*Iliade* d'Homère font allusion, s'étendaient sur des contrées si petites que ces princes indépendans les uns des autres n'étaient véritablement entourés que de leur famille, de leurs serviteurs et de leurs fermiers. Un pas de plus vers le passé, et l'on n'aperçoit que des familles plus ou moins riches entre lesquelles il n'existait de communauté que celle de la race et de la religion sans lien politique proprement dit.

A mesure que ce lien se forma, la religion se trouva mêlée à la politique, et prit parti dans les luttes que la politique engendra. Dans l'Inde, la légende du roi Viçwâmitra devenu brâhmane, celle de Vasichta défendant contre lui le pouvoir temporel des prêtres, celle du premier Râma vaincu sur ce terrain par le second, sont autant d'épisodes d'une alliance hâtive et funeste entre la religion et la politique du temps (1). Le brâhmanisme s'accommoda dès lors à l'état féodal de la société indienne, et vécut au milieu d'elle de priviléges et d'oisiveté; mais, les mœurs changeant par degrés, il vint un temps où une sorte de révolution parut inévitable. L'égalité des hommes devant la religion et devant la loi devint la préoccupation d'un grand nombre de déshérités; le bouddhisme fut prêché comme une séparation de l'église et de l'état. Il proclamait en politique l'indifférence, en morale le renoncement aux biens de la terre, la charité universelle et la fraternité de tous les hommes. Quand on cherche ce que fut le bouddhisme comme religion, on est étonné du peu de lumière fournie par les livres où il est contenu; mais comme réforme de l'état social et comme révolution politique dirigée contre le pouvoir temporel des brâhmanes, le bouddhisme est un des événemens humains les plus grandioses et les plus instructifs pour nous.

(1) Voyez, pour ces légendes, le *Râmâyana*, I, trad. ital. de Gorresio, et le *Bhâgavata Purâna*, trad. franç. d'Eugène Burnouf. Voyez aussi Muir, *Sanscrit texts*, I.

Tout le monde sait aussi que de très bonne heure, dans un temps où le bouddhisme n'existait pas encore, un antagonisme se manifesta entre la religion indienne et celle de la Médie, deux religions qui avaient pourtant le même fonds de doctrines, le même culte, et dont l'identité est démontrée par tous les travaux faits dans ces dernières années soit sur les livres de l'Inde, soit sur ceux de Zoroastre. Il faut donc admettre que la guerre qui s'éleva entre elles n'eut pas une cause religieuse, et naquit sous l'influence des milieux où la doctrine primordiale se trouva transportée. Quand on étudie ces milieux au moyen des faits et des documens authentiques, on ne tarde pas à s'apercevoir que dans l'Inde le système féodal apporté par les Aryas continua d'exister, et que la caste des brâhmanes, la première pour la dignité et les priviléges, entra dans cette constitution politique et se modela sur elle. Les brâhmanes demeurèrent indépendans entre eux comme l'étaient les rois féodaux, n'eurent jamais un chef suprême, et n'allèrent pas dans la voie de l'unité au-delà de la caste et des colléges sacerdotaux. Les lois de Manou que nous possédons offrent un système tellement coordonné dans ses parties qu'il est impossible de dire si la religion y est faite pour la politique ou la politique pour la religion. Le brâhmanisme n'est donc pas une religion dans le sens rigoureux de ce mot, c'est une institution politique dans laquelle la religion a été introduite comme partie intégrante, c'est la religion primordiale modifiée par un élément politique, et cet élément, c'est le principe féodal. Pour faire rentrer l'Inde dans la grande unité religieuse, il faudrait que le brâhmanisme fût dépouillé de son enveloppe féodale, que le système des castes fût aboli, les royautés détruites, le sacerdoce livré au vulgaire, et que tout l'ensemble de la doctrine, du culte et des symboles fût ramené à ce qu'il était il y a trois ou quatre mille ans, avant la conquête de l'Inde par les Aryas.

Une autre branche de ces derniers avait pris sa route vers le sud-ouest et occupé cette portion de l'Asie qui s'étend de la mer Caspienne au Golfe-Persique. De bonne heure elle eut à lutter contre les grands empires de Ninive et de Babylone, auxquels elle se substitua. Il est très probable que ce fut dans ces luttes et parce qu'il fallait opposer puissance à puissance qu'elle se constitua politiquement en une sorte d'empire gouverné par un roi presque absolu sous les coups duquel tombèrent les défenseurs de la vieille féodalité. Les roches sculptées du lac de Van portent témoignage de ces faits. Dès lors le chef religieux fut aussi chef politique, et tout l'empire de Cyrus, de Darius et de Xercès eut un sacerdoce organisé monarchiquement; il eut à sa tête un chef et au-dessous de lui des prêtres de différens degrés; il eut une doctrine où le roi fut présenté comme une sorte d'incarnation ou de vicaire de Dieu sur la

terre. Ce système fut en hostilité avec celui des Indiens, et l'antagonisme fut d'autant plus ardent que le fonds des doctrines tendait à unir deux peuples que leur constitution politique et sacerdotale tenait séparés. Le système médo-perse, affaibli, mais non détruit par Alexandre le Grand, dura jusqu'à l'invasion musulmane; ses derniers représentans se réfugièrent dans l'Inde, où on les trouve encore aujourd'hui. On peut dire du magisme ce que nous avons dit du brâhmanisme : ce n'est pas une religion, c'est un système politique. L'*Avesta* ne contient la religion primordiale qu'à la condition d'être dégagé des élémens monarchiques que la politique médo-perse y a introduits. Parmi ces élémens, il en faut compter plusieurs qui sembleraient être d'une nature religieuse, si nous ne possédions dans le *Vêda* l'état antérieur et vrai de la doctrine commune : de même en effet que le système féodal de l'Inde imprima une forte tendance vers le polythéisme à la religion des brâhmanes, de même le principe monarchique de la Perse induisit les mages à concevoir Dieu comme un être séparé et personnel, ayant au-dessous de lui des ministres et des légions d'anges de plusieurs degrés.

Quand vint le christianisme, cinq ou six siècles après le Bouddha et Cyrus, il fit en Occident une révolution analogue au bouddhisme, mais dans d'autres conditions. Si l'on étudie les dogmes, les rites, les symboles chrétiens, et si on les compare à ceux de l'Orient, on est étonné, je ne dirai pas de la ressemblance, mais de l'identité qu'on y découvre. Un examen plus attentif de ces grandes religions prouve qu'elles ont tiré d'une source commune la théorie fondamentale sur laquelle toutes reposent également. Il n'est pas douteux en effet que la théorie du Christ, de beaucoup antérieure à Jésus, puisque dans la Bible ce nom est déjà donné à Cyrus, ne soit âryenne et identique à celle d'Agni dans le *Vêda*. Il en est de même de celle de Dieu le père, le même que Sûrya (le Soleil) et ensuite que Brahma, et de celle du Saint-Esprit, que l'étude la plus élémentaire permet de reconnaître en Vâyou. Tout le reste de la métaphysique chrétienne est aussi dans le livre sacré des Indiens, avec les rites, les symboles et la plupart des légendes admises par toute la chrétienté. Du reste ces mêmes élémens communs se retrouvent dans l'*Avesta*, mais moins purs qu'ils ne le sont dans les hymnes vêdiques, et déjà recouverts d'un vêtement nouveau. On ne peut donc pas raisonnablement douter que le christianisme ne soit la religion âryenne elle-même, venue d'Asie au temps d'Auguste et de Tibère, quelle que soit d'ailleurs la manière dont elle a été introduite, promulguée et vulgarisée.

Dès son aurore, elle se fit reconnaître par les adorateurs d'Ormuzd : la belle légende des mages venant adorer l'enfant nouveau-

né et lui offrir les mêmes présens qu'ils avaient coutume d'offrir à Ahura-mazda, le premier de leurs esprits purs, cette légende n'est point sans signification. Celle du massacre des enfans ordonné par Hérode n'est pas non plus sans portée, puisque ce roi était un Juif iduméen, et que le massacre avait pour but d'étouffer la réforme naissante dans son berceau. Quant à l'empire, le christianisme lui fut longtemps indifférent, parce qu'il semblait ne porter que sur des doctrines abstraites et ne pas intéresser la politique. Il n'y a point de politique nettement énoncée dans les Évangiles ni même dans les Actes et les Épîtres. Sauf dans l'Évangile de Jean, qui est postérieur aux trois autres, il n'y a pas non plus de métaphysique dans le Nouveau-Testament, si ce n'est çà et là par des éclaircies et par la théorie du Christ, laquelle s'y trouve même à peine formulée.

Aussi les Évangiles, en y ajoutant même ceux qui portent le nom d'apocryphes, sont-ils des documens tout à fait insuffisans pour se faire une idée complète du christianisme primitif. Ils n'en renferment pour ainsi dire que la morale. Ils répondent, aussi exactement que le permet la différence des temps et des lieux, aux *sûtras* bouddhiques, livres de diverses époques et de valeur très inégale, qui tous ensemble ne forment dans le bouddhisme que le tiers des écritures sacrées. Les deux autres parties du Triple-Recueil (Tripitaka) comprennent, comme chacun le sait, la métaphysique et la discipline. On peut admettre que les premiers initiateurs de notre religion possédaient le fond de la métaphysique chrétienne telle que l'Orient indo-perse la leur avait fournie, telle qu'elle fut enseignée à Paul, et qu'elle le fut aussi à plus d'un membre des primitives églises. Cette doctrine est contenue implicitement dans les formules du rituel les plus anciennes, dont plusieurs sont antérieures à Jésus lui-même et à Jean le précurseur. On peut soutenir la même thèse à l'égard des symboles, c'est-à-dire des objets figurés usités dans les cérémonies ou ayant une signification mystérieuse connue des seuls initiés. Plusieurs de ces symboles se rencontrent à Rome dans les catacombes les premières en date, et s'y montrent assez éloignés des formes qu'ils ont dû avoir d'abord pour qu'on soit autorisé à les croire déjà anciens à cette époque. Or ces formules et ces figures, étrangères à la vieille Égypte, à la Grèce et à la Judée, se retrouvent dans les livres des Indiens et des Perses avec le même sens métaphysique. On est donc conduit à admettre que la doctrine idéale et la symbolique sous laquelle elle se voilait passèrent toutes faites d'Orient en Occident par l'intermédiaire de la Syrie, de la Galilée et peut-être aussi de la nouvelle Égypte. C'était là et c'est encore le christianisme dans ce qu'il a de purement religieux, c'est-à-dire de théorique et d'uni-

versel. Le reste, pour lui comme pour les autres institutions religieuses, est de création postérieure, a varié selon les temps, et pourra varier dans l'avenir.

Lorsque cette religion conquit l'Occident, elle se trouva en face de deux civilisations avancées dont l'antagonisme originel n'avait pas cessé, ne cessa point, et dure encore. Le monde grec avait subi le joug des Romains, mais ne l'avait jamais accepté, parce qu'il est dans le tempérament des races helléniques de n'accepter jamais aucun joug. Les Romains en Grèce occupaient les forteresses, entretenaient des postes militaires, menaient la politique par leurs proconsuls, leurs procurateurs et les agens inférieurs de leur administration; mais les cités conservaient leur indépendance les unes par rapport aux autres, leur langue, leurs écoles, leurs temples et leurs divinités. Chacun faisait librement son commerce; on trouvait même sous cette domination subie plus de sécurité dans les transactions et les transports qu'on n'en avait eu aux plus beaux temps de la liberté. Le christianisme, en s'introduisant chez les Hellènes, rencontra ces cités autonomes, et dut s'accommoder à la vie intérieure de chacune d'elles. Ses églises formèrent de petits centres jouissant d'administrations distinctes d'une extrême simplicité, exerçant une influence religieuse locale d'autant plus puissante qu'elle était moins mêlée à la politique.

La division de l'empire romain et l'établissement d'un second empereur à Constantinople ne modifièrent pas notablement l'organisation du christianisme hellénique : cette organisation avait précédé le partage, et il est dans la nature des religions de conserver leur forme première plus facilement et plus longtemps que les autres institutions humaines. Malgré les intrigues ecclésiastiques dont la capitale de l'Orient fut plus d'une fois le théâtre, l'église grecque ne dépassa jamais l'unité patriarcale, qui n'est qu'une unité de préséance et ne soumet aucune église particulière à l'autocratie de personne. Cet état de choses dure encore pour le plus grand avantage des populations orthodoxes. Aussi est-ce une étrange illusion que l'on se fait en Occident de croire qu'un puissant lien religieux rattache les Grecs à la Russie, et livre à celle-ci les consciences parmi les peuples du sud-est. Les Hellènes savent parfaitement qu'il n'en est rien; ils ne cessent de répéter que, si leur église acceptait la prépondérance de celle de Pétersbourg, ils trouveraient dans le tsar, chef de la religion du nord, un souverain pontife cent fois plus redoutable pour eux que ne le serait le pape des Latins, car le tsar s'accroît, et le pape diminue. En Russie, l'église est l'instrument politique par excellence; la religion y est dans la pratique un mélange de politique, de superstition et de fanatisme. Les évêchés dont se compose l'église grecque reproduisent au contraire par leur

indépendance réciproque l'image des communautés brâhmaniques avec autant d'exactitude que le permet la différence des peuples et des civilisations. De toutes les branches du christianisme, c'est celle-là qui se rapproche le plus de la religion primitive des Aryas, parce que c'est celle qui a reçu le moindre mélange d'élémens étrangers à la religion.

En Occident, le christianisme rencontra un état politique tout autrement organisé. Les conquêtes successives de Rome, les réformes opérées sous la république, l'extension du droit de cité, qui continua d'avoir lieu sous les empereurs, avaient donné non-seulement à l'Italie, mais au monde latin tout entier, une unité politique dont l'Occident n'avait pas encore eu d'exemple. L'établissement de l'empire acheva cette unité. Autour de l'empereur se groupèrent tous les pouvoirs publics; la justice même se rendit en son nom, et son autorité se fit sentir jusque dans les moindres détails de la vie des citoyens. La religion nouvelle n'apportait aucune doctrine politique préconçue, et par cela même était en état de les recevoir toutes. A mesure que les centres ecclésiastiques se formèrent en Occident, on les vit se rattacher de plus en plus à l'église de Rome, et l'évêque établi dans cette ville devint le chef de ce qu'on nomma la catholicité. Il faut remarquer cependant que le titre de catholique, que s'est donné l'église de Rome, n'est pas parfaitement juste, si on le compare à la réalité des faits, car non-seulement elle n'a jamais réuni dans son unité toutes les églises chrétiennes, mais de plus, en modelant sa hiérarchie sur celle de l'empire, elle a reçu en elle un élément étranger qui lui a fait perdre son universalité.

L'histoire a prouvé et prouve encore tous les jours que cet élément est d'une nature politique, et n'a rien en lui-même de religieux. En effet, lorsque les peuples nommés barbares, presque tous de race âryenne, eurent envahi l'Occident, démembré l'empire et constitué des royaumes nouveaux, il arriva que la plus grande puissance morale de l'Europe fut celle du clergé. Quand un de ces princes de date récente voulut reconstituer l'empire, il dut s'appuyer sur l'église, lui faire des concessions d'une nature séculière, mettre entre les mains de l'évêque de Rome un pouvoir temporel qui tendit à s'accroître; en aspirant au gouvernement universel des états, il dut reconnaître au-dessus de lui-même un maître dont il se faisait le vicaire et l'homme d'armes. Cela même ne suffisait pas, car, la puissance royale se trouvant ainsi subordonnée à celle du chef de l'église, tout ce qui dépendait du roi dépendit à plus forte raison du pape : les règles de l'église primèrent les lois et les constitutions laïques, le pape suspendit les rois en les excommuniant, et exerça sur eux un droit de suzeraineté qui touchait à l'absolu-

tisme. En réalité, les sociétés laïques cessaient d'être; elles menaçaient d'être remplacées par une vaste communauté ecclésiastique modelée sur l'empire romain, simulant les castes et reproduisant en Europe quelque chose d'analogue à la Perse de Darius.

Nous n'avons pas à raconter ici la longue histoire de la puissance des papes. Chacun sait comment elle a décliné sans interruption, soit par la résistance des rois, soit par la réaction de l'esprit germanique connue sous le nom de réforme. Ce double mouvement n'est point terminé : d'une part nous voyons le pape défendre pied à pied, même par les armes et à prix d'argent, les derniers lambeaux de son pouvoir impérial, de l'autre l'esprit laïque, fortifié par la science et par tant de créations qu'il lui doit, continuer l'œuvre de la réforme et ramener peu à peu l'autorité du pontife de Rome à ce qu'elle était à son origine. L'Europe est souvent bien lasse d'une lutte qu'elle croit stérile, et dont elle ne voit pas toujours clairement la fin; mais il faut qu'elle prenne patience, qu'elle trace, comme on dit en mathématiques, la courbe du pouvoir séculier de l'église, qu'elle se persuade que les lois de la nature procèdent par de telles courbes, et qu'elles sont irrésistibles. Le *non possumus* n'est pas une force, c'est un fait d'inertie et un aveu d'impuissance. La force vive des sociétés modernes est dans la science et dans la volonté qu'elles ont de remettre les choses à leur place en séparant les pouvoirs.

On voit par ce qui précède que le christianisme, pris tel qu'il est dans les diverses églises, offre deux élémens parfaitement reconnaissables. Dans ce qu'il y a de commun entre elles, c'est-à-dire dans la métaphysique, dans les rites fondamentaux et dans les symboles les plus anciens, il est la religion universelle venue d'Asie, et se confond par ce côté avec les antiques religions des peuples âryens; mais les hiérarchies sacerdotales, plus ou moins semblables à des monarchies, dont l'Europe et le Nouveau-Monde nous donnent le spectacle sont des institutions politiques. Elles n'ont rien de commun avec la religion, qui est la même pour tous, tandis qu'elles diffèrent dans chaque pays. La dissolution ou la transformation de ces hiérarchies est un événement séculier auquel la religion est indifférente. Celle-ci serait compromise, si un événement de ce genre devait introduire en elle une métaphysique nouvelle entraînant des rites et des symboles nouveaux; mais comme elle a pu sans rien changer à ces élémens s'accommoder aux états politiques les plus divers et animer tour à tour les grandes civilisations de l'Inde, de la Perse, de la Grèce ancienne et moderne, de l'Europe latine ou germanique, impériale, féodale, royale et républicaine, elle est fort en état de voir s'accomplir à côté d'elle des changemens nouveaux.

Nous comprenons la persévérance avec laquelle l'église romaine,

de tous côtés assaillie par l'esprit nouveau, défend ce qu'elle croit être ses droits, et les affirme en Italie, en Autriche, en Espagne, en France, jusqu'en Angleterre. Il est dans la nature qu'un être vivant donne jusqu'à la fin la preuve qu'il n'est pas mort et se raccroche à la vie; mais, s'il est impossible à un esprit sincèrement religieux et suffisamment éclairé de voir en elle autre chose qu'une institution politique en décadence, les hommes des temps nouveaux ne peuvent pas avoir plus d'attachement à sa cause qu'ils n'en ont à celle du tsar ou du sultan considérés comme chefs de leur empire. Au contraire beaucoup d'hommes religieux de nos jours désirent voir se fonder une église chrétienne universelle qui réunirait toutes les communions séparées. Théoriquement rien n'est plus facile à concevoir qu'une telle église; mais ceux qui comptent sur un concile pour la réaliser sont le jouet d'une étrange erreur. Cette église existe à la vérité au fond de toutes les communions; pour l'établir et la proclamer toutefois, il faudrait d'abord que chacune d'elles renonçât à l'élément politique qu'elle a adopté dès son origine, c'est-à-dire à sa hiérarchie et à ses droits séculiers. Or ce n'est pas ainsi que procèdent les institutions humaines ni en général les lois de la nature : les choses naissent de rien, grandissent, atteignent leur maximum, puis déclinent et n'arrivent que lentement à disparaître. La seule voie à suivre serait celle qu'indiquent les pages précédentes : comme ces élémens politiques se sont ajoutés petit à petit à la religion, il faut qu'ils s'en détachent petit à petit. Si ce travail s'accomplissait pour toutes les communions, le monde occidental ne serait plus ni catholique, ni grec, ni russe, ni protestant, il serait chrétien. Si un dégagement pareil pouvait s'accomplir en Asie chez les autres peuples âryens, notre race entière cesserait d'être ou brâhmanique, ou bouddhiste, ou mazdéenne, ou chrétienne, elle serait simplement religieuse. On voit combien nous sommes loin d'un tel avenir. Compter pour le réaliser sur le concours des ministres de chaque église, c'est demander à la cause qui fait la diversité des églises de leur donner l'unité et de s'abdiquer elle-même, c'est demander aux rois de se réunir en congrès et de proclamer la république universelle; les peuples pourraient faire une telle chose dans l'avenir, les rois ne la feront jamais.

Il y a des personnes qui croient la religion intéressée à la conservation de la hiérarchie romaine. C'est une erreur, puisque le catholicisme romain est une institution politique et non religieuse. Si leur opinion était fondée, elle serait également vraie de toutes les autres hiérarchies sacerdotales, prises chacune dans le pays où elle existe. Dans ce cas, il faudrait admettre que la loi du retour à l'unité est impraticable, qu'elle n'existe pas, et que la religion universelle, bien loin de pouvoir revenir à sa catholicité primordiale,

tendrait à s'absorber et le genre humain avec elle dans ses formes particulières. Il est certain que le christianisme, après s'être présenté comme une seule et unique religion, s'est partagé en deux grandes églises, sans compter deux ou trois communions collatérales, et que plus tard ces églises se sont à leur tour subdivisées. Aujourd'hui le nombre des sectes chrétiennes est très grand : chaque petit pays a son église plus ou moins appropriée à son état social et politique. L'élément de diversité semble donc avoir pris dans la religion chrétienne un empire de plus en plus grand. Nous-mêmes avons vu naître des sectes nouvelles, et sous nos yeux les catholiques de France sont divisés non sur les doctrines générales, toujours en dehors de la discussion, mais sur les questions de hiérarchie et d'administration cléricale, c'est-à-dire sur les questions politiques. S'il est vrai que la religion fondamentale était une à son origine, comme nous l'avons exposé, la loi qui entraîne le christianisme vers une division toujours croissante est la même qui a partagé en plusieurs branches l'institution primitive et fait sortir d'une source commune les religions des Indiens, des Perses, des Grecs, des Latins, des divers peuples occidentaux, et plus tard le bouddhisme en Asie et le christianisme en Occident. Elle s'exécute sans interruption depuis plusieurs milliers d'années.

Il est en effet digne de remarque que la même loi s'est appliquée à ces diverses religions dans tous les temps et dans tous les pays. Non-seulement les religions helléniques et latines de l'antiquité offraient une diversité extrême, de petits colléges de prêtres sans unité cléricale et des communions de fidèles fort exiguës, mais le bouddhisme, qui, bien qu'antérieur de cinq siècles au christianisme, a un caractère moderne, le bouddhisme offre en Asie une multiplicité d'églises égale à celle des communions chrétiennes. Il a dans l'Asie centrale une sorte de pape qui semble lui communiquer une unité hiérarchique; mais Siam, le Pégu, Ceylan, les îles du Grand-Océan, une partie de la Chine, ont des églises bouddhistes aussi indépendantes de ce pontife que les églises d'Allemagne, d'Angleterre et des États-Unis le sont du pontife de Rome. Les études faites sur ce sujet soit par les savans en Europe, soit par les Européens qui ont vécu ou voyagé en Orient, depuis le père Huc jusqu'à l'évêque Pallegoix et au révérend Bigandet, démontrent cette division de la grande communauté bouddhique.

Si nous résumions les faits et les idées à partir de l'époque du *Véda* et des Ribhous jusqu'à nos jours, nous verrions d'un coup d'œil s'appliquer la loi qui pousse la religion universelle vers une division dont on n'aperçoit pas la limite. Supposons que cette loi continue de s'appliquer, que par exemple l'Italie proteste, et que par l'excès des prétentions des uns et de la résistance des autres la

même chose ait lieu en France et en Autriche, nous verrons l'institution catholique se briser encore en plusieurs fragmens, et des églises plus ou moins nombreuses se fonder là où l'unité catholique semble exister aujourd'hui. Poursuivons encore l'application de la même loi : toutes les fois qu'une rupture nouvelle se produit, chaque communion compte moins d'adhérens que n'en comptait le grand corps dont elle s'est détachée; le mouvement se continuant, on aboutit à la religion individuelle. C'est ainsi qu'est tombé le polythéisme; mais à mesure que l'un de ses fidèles se détachait de lui, la religion chrétienne était là pour le recevoir dans son sein. Alors cette religion n'avait encore contracté aucune alliance définitive avec la politique, elle n'était pas divisée, elle pouvait à bon droit porter le titre d'universelle ou de catholique qu'elle se donnait.

Qu'un pareil phénomène se produise encore en Orient comme en Occident, et l'on verra les sectateurs des diverses communions de l'Asie former des groupes de plus en plus petits jusqu'au jour où les membres de chacun d'eux se sépareront et retomberont dans la religion universelle dont nous avons parlé. Or un mouvement de cette nature se poursuit dans l'Inde depuis plusieurs années; il acquiert dans la société brâhmanique éclairée une influence croissante : un de ses chefs a été celui qu'on appelait en Europe Rammohun-Roy; son œuvre fut de montrer le but à atteindre, et ce but était de revenir à la simple doctrine du *Vêda* en laissant tomber les cultes polythéistes dont l'Inde fourmille encore aujourd'hui.

On voit que la loi du dédoublement indéfini entraîne les communions vers le rétablissement de la religion individuelle, et tend à les résoudre dans l'unité. Comme celle-ci avait été brisée par l'introduction d'un élément politique dans l'institution religieuse, cet élément étranger tend à s'éliminer lui-même. Les communions fondées sur une hiérarchie et formant des sociétés organisées au sein des sociétés civiles portent en elles-mêmes la cause qui doit les détruire. Il n'y a ni armée, ni alliance, ni secours humain d'aucune sorte qui puisse empêcher cette cause d'agir, parce que les lois de la nature sont irrésistibles. Que l'on se demande, par exemple, quel bénéfice rapporte à la papauté le secours militaire qu'elle a reçu du gouvernement impérial, de la création d'une troupe bigarrée de 10 ou 12,000 étrangers : elle n'a pas gagné un partisan, elle s'est aliéné nombre d'hommes, surtout en Italie, et elle se trouve beaucoup plus faible aujourd'hui qu'elle ne l'était il y a quinze ans. D'un autre côté, la politique romaine, c'est-à-dire catholique, est tellement en contradiction avec les principes les mieux acceptés et les plus solides de nos législations que chaque effort tenté pour la soutenir tourne à son détriment, et transforme en ennemis de la papauté ou en indifférens des gouvernemens et

des peuples qui auparavant l'avaient soutenue. L'église romaine est donc sa propre ennemie, ou, pour mieux dire, le principe politique sur lequel elle repose nourrit en elle le germe de sa destruction. Tel est l'ordre du monde moral; mais, la cause qui a fait naître la première religion étant d'une nature idéale et la parole de Jésus: « mon royaume n'est pas de ce monde, » continuant d'être vraie, les chutes successives des institutions sacerdotales ne portent aucune atteinte à cette religion commune. La théorie qui la constitue demeure, et probablement demeurera toujours, parce qu'elle est le résultat d'une vue spontanée très générale, très juste et très sincère des phénomènes de la nature et des lois du monde.

II.

Les idées que nous venons d'exposer, et qui résument des faits que tout le monde connaît et d'autres que la science contemporaine découvre chaque jour, ne s'appliquent qu'aux sociétés âryennes. Celles-ci tirent toutes également leur origine de l'Asie centrale. Elles se sont donné ce nom à elles-mêmes dans beaucoup de pays et peut-être partout où elles se sont établies. Le plus antique monument de la race, le *Vêda*, est celui où le nom d'Aryas est le plus souvent employé. Depuis qu'on l'y a lu presque à toutes les pages, la science a renoncé au mot indo-germanique et même au mot indo-européenne, par lesquels on désigne encore quelquefois la famille des peuples âryens. Pour suivre avec profit l'application des lois qui viennent d'être exposées, il faut les prendre le moins loin possible du berceau de la race : il faut, partant du *Vêda* comme livre et des vallées de l'Oxus comme centre géographique, ressaisir l'unité religieuse chez les peuples anciens, puis chez les peuples modernes de la race âryenne, et à mesure qu'on avance dans l'histoire de chacun d'eux reconnaître les élémens étrangers qui se sont ajoutés à la doctrine primitive, et ont engendré la diversité apparente des religions. L'étude serait complète, si la doctrine de nos ancêtres n'était jamais sortie de leur race, et n'avait donné lieu à aucun établissement religieux chez des hommes de race étrangère. Or cela n'est pas. Presque tous les peuples qui se sont trouvés en contact avec une nation âryenne lui ont emprunté une plus ou moins grande part de ses doctrines, et ont fondé ou modifié d'après elles leurs institutions sacrées.

Quand on vit pour la première fois d'un peu près, au temps de Louis XIV, les hommes jaunes de la presqu'île au-delà du Gange, tout le monde crut qu'ils avaient une religion à eux, un peu barbare et passablement ridicule. Plus tard on s'aperçut que le fameux

Samanacodom dont parle le poème de Louis Racine n'était autre que le Çramana-Gautama des Indiens, c'est-à-dire le Bouddha. C'est de nos jours seulement qu'on a su à quelle époque et comment le bouddhisme, religion âryenne, avait été apporté par des missionnaires indiens chez ce peuple d'une race inférieure, l'avait adouci, transformé, civilisé, et en avait fait celle peut-être de toutes les sociétés humaines où la tolérance est la mieux pratiquée. Quand on compare le bouddhisme de Siam avec celui des plus anciens Sûtras du Népâl, qui sont comme les évangiles de cette religion, on se convainc bientôt que la partie métaphysique de la doctrine a presque disparu de l'enseignement, que les peuples de la presqu'île l'ont remplacée par un amas de superstitions et de pratiques grossières, que la supériorité des premiers missionnaires au milieu d'une population inculte, se transmettant à leurs successeurs, a multiplié les prêtres et les couvens dans une effrayante proportion. Le sacerdoce, là comme à Rome, s'est modelé sur la constitution politique du pays; tout ce clergé dépend d'un seul pontife, qui est l'égal du roi, qui règne à côté de lui, et qui a lui-même le titre de roi.

On fut bien longtemps aussi à s'apercevoir que la religion de beaucoup de Chinois était une importation étrangère, et que Fô est la forme monosyllabique chinoise du nom du Bouddha. Les voyages en Chine, la traduction d'anciens voyageurs chinois, notamment celle de Hiouen-Thsang par M. Stanislas Julien, ont jeté les plus vives lumières sur l'origine et l'histoire du culte de Fô. Il a été possible de le comparer avec le bouddhisme de nos jours et avec le bouddhisme primitif tel qu'il se montre dans les Sûtras du Népâl. On a vu combien l'élément chinois a transformé la doctrine du maître. Tandis que beaucoup de lettrés sont des philosophes sceptiques et matérialistes, les sectateurs de Fô, ne comprenant rien à la haute métaphysique de Çâkya-Mouni, l'ont remplacée par des cultes idolâtriques dont le plus répandu est celui d'une femme idéale, Mâyâ, la mère du Bouddha.

La diminution de la théorie primordiale, base des religions, n'a pas été moins grande au Tibet que chez les autres peuples de la race jaune. Qu'on lise le père Huc, mais qu'on lise surtout les documens orientaux, en particulier ceux qu'a traduits M. Foucaux, et l'on se convaincra facilement que le bouddhisme tibétain est bien différent de celui des Indiens du temps du roi Açôka ou de Tchandragupta, l'allié diplomatique et âryen de Séleucus Nicator. Nous pourrions continuer cette énumération et passer en revue, de Ceylan au Japon, tous les peuples de races étrangères qui ont adopté les institutions bouddhiques; mais c'est un fait acquis à la

science que chez eux ce n'est pas seulement la portion pratique de cette religion qui a subi une déchéance, que c'est aussi la théorie métaphysique, partout remplacée par l'anthropomorphisme, la croyance aux esprits et les autres superstitions. Quand nous cherchons à démêler la cause qui a produit cette chute de l'une des plus grandes religions, nous ne la trouvons ni dans cette religion même, ni dans les institutions particulières de chacun des peuples jaunes ou noirs; elle est dans la différence des races. La Chine renferme des moralistes et des philosophes pratiques, mais pas un seul métaphysicien, beaucoup d'industries empiriques et de métiers, mais point de science; notre expédition d'il y a quelques années chercha dans Pékin un mathématicien chinois, elle n'en trouva pas un seul, quoique la ville regorgeât de calculateurs. Les notions générales d'une nature abstraite échappent à cette race d'hommes, à qui manque aussi la partie du cerveau qui en est l'organe. C'est pourquoi la théorie métaphysique, qui est l'essence de la religion, leur échappe également, et il n'est pas plus possible de la leur enseigner qu'il n'est possible de procréer un lion dans une brebis et de changer la loi des générations.

Parlerons-nous des peuples noirs, inférieurs aux jaunes, qui de temps immémorial occupent le sud de l'Asie et une grande partie de l'Afrique? Demanderons-nous ce que sont aujourd'hui dans ces contrées les plus grandes religions? Que l'on consulte les Anglais de retour de l'Abyssinie, et ils raconteront ce que les sujets de Théodore avaient fait du christianisme, ce qu'étaient devenus chez eux, je ne dirai pas Dieu le père, dont l'idée n'était jamais entrée dans leur esprit, mais Jésus et Marie, les apôtres, les saints, les cérémonies de la messe et les sacremens. Avant que le christianisme se fût introduit en Abyssinie, les peuples noirs voisins de la Haute-Égypte avaient déjà reçu des missionnaires de l'Asie et avaient été convertis. Il existe en langue grecque un document depuis longtemps célèbre et traduit en plusieurs langues, mais dont la valeur n'a pas été comprise jusqu'à nos jours, parce que l'Inde et la Perse étaient demeurées inconnues : nous voulons parler du livre d'Héliodore connu sous le nom d'*Éthiopiques*. C'est en effet un épisode de l'histoire de la civilisation en Éthiopie. On y voit un peuple noir dont le roi et la reine portent des noms perses, et ont pour directeur spirituel un prêtre nommé Sucimitra, nom sanscrit signifiant « l'ami des purs. » La religion de ce missionnaire asiatique était déjà puissante en Éthiopie que l'on y célébrait encore des sacrifices sanglans et même des sacrifices humains, comme aujourd'hui au Dahomey. Enfin ces usages disparaissent au dénoûment du livre, et la douceur des mœurs âryennes triomphe; mais on ne dit pas que ces peuples aient jamais rien compris aux doctrines métaphysiques sur

lesquelles cette morale était fondée. Chaque race d'hommes prend de la religion ce qu'elle est capable d'en prendre : — aux uns la métaphysique avec les symboles et les rites sublimes qui en découlent, c'est ceux-là que Jésus appelait « les fils de la lumière; » aux autres l'anthropomorphisme sans raison, les figures d'animaux sacrés et les allégories sacerdotales, à d'autres les superstitions et les cultes barbares. Il existe encore aujourd'hui sur la terre assez de représentans des races infimes qui n'ont reçu l'influence d'aucune religion supérieure pour que nous puissions juger ce dont elles sont capables. L'Afrique et le Nouveau-Monde en renferment. La salle des Missions évangéliques à l'exposition de 1867 offrait réunis de précieux spécimens de leurs divinités; mais elle montrait aussi des dieux symboliques d'origine âryenne transformés par les hommes de couleur du sud de l'Asie et des îles de l'Océan. Il eût été juste que les zélés auteurs de cette collection réservassent une place aux figures sacrées du christianisme telles que ces mêmes populations les ont faites. La religion n'y aurait rien perdu; la science y pouvait gagner quelque chose.

Les voyages et les livres nous en ont assez appris pour qu'il soit possible aujourd'hui d'affirmer que toute religion transportée chez un peuple de race inférieure y subit une déchéance, qu'elle n'exerce sur lui qu'une action incomplète, parce que ce peuple ne prend d'elle que ce dont sa propre nature est capable : tout le reste demeure au-dessus et par conséquent en dehors de son entendement. L'expérience démontre que les races humaines n'exercent physiquement et moralement les unes sur les autres que des actions superficielles et passagères dont l'effet ne tarde pas à disparaître quand la cause qui l'a produit est épuisée.

Parmi ces races, il en est une qui a joué dans l'histoire religieuse du monde un rôle important, le premier après la race âryenne : nous voulons parler des Sémites. Les savans qui se sont occupés d'anthropologie s'accordent presque tous à placer les Sémites entre les Aryas et les peuples jaunes : non que leurs caractères distinctifs soient un moyen terme entre ceux de notre race et ceux des Asiatiques orientaux; mais, notablement supérieurs aux jaunes, ils présentent vis-à-vis de nous des différences qui ne permettent pas de les confondre avec les Indo-Européens. Le vrai Sémite a le cheveu aplati et par conséquent la chevelure crépue, le nez fortement courbé, les lèvres saillantes et charnues, les extrémités massives, le mollet exigu et le pied plat. Ce qui forme un caractère beaucoup plus important, il appartient aux races occipitales, c'est-à-dire chez lesquelles la partie postérieure de la tête est plus développée que la partie antérieure ou frontale. Sa croissance est très rapide, à quinze ou seize ans elle est terminée. A cet âge, les pièces anté-

rieures de son crâne, où sont renfermés les organes de l'intelligence, sont déjà solidement engrenées, souvent même soudées entre elles. Dès lors tout accroissement ultérieur du cerveau et en particulier de la matière grise est devenu impossible. Dans les races âryennes, de tels phénomènes ne se produisent à aucune époque de la vie, du moins on ne les y rencontre pas chez les personnes dont le développement a été normal. Les os de la tête, conservant toujours une sorte de mobilité les uns par rapport aux autres, permettent à l'organe intérieur de continuer son évolution, et d'éprouver des transformations jusqu'au dernier jour de la vie. Lorsque dans les dernières années nos fonctions cérébrales viennent à se troubler, ce dérangement est dû non point à la conformation externe de la tête, mais, selon toute vraisemblance, à l'ossification des artères. Aussi voyons-nous fréquemment parmi nous des vieillards conserver le libre exercice de leurs fonctions cérébrales jusqu'à leur mort.

A ces faits d'une nature toute physiologique en répond un autre qu'il importe de signaler, car il dépend aussi de la loi qui préside au développement physique et moral des races humaines. A quinze ou seize ans, le Sémite est parfait, son intelligence a tout le développement qu'elle peut acquérir. Depuis ce moment, le jeune homme ne fait plus de progrès, et pendant le reste de son existence sa vie intellectuelle s'entretient sur ce fonds primitif auquel il ne peut plus rien ajouter. Il y a en Égypte, en Palestine, sur les côtes de la Mer-Rouge et ailleurs des hommes fort bien constitués, dont le développement intellectuel s'arrête avant l'âge de dix ans. L'hiver dernier, nous avons relevé ces faits dans tout le levant de la Méditerranée, dont les grandes écoles ont successivement passé sous nos yeux. Au Caire, dans un magnifique établissement créé aux frais du vice-roi, les frères de la doctrine chrétienne donnent l'instruction à des musulmans, à des Grecs, à des Juifs et à des catholiques. Les élèves arabes y sont d'abord classés quant à l'intelligence avant les Francs, mais ne tardent pas à être dépassés par ces derniers. A Beyrouth, où se rencontrent aussi des enfans de plusieurs races, les maîtres observent que chez les Sémites le progrès, qui est très rapide dans les premières années, s'arrête à l'âge de huit ans; dès lors ces élèves n'apprennent plus rien. De semblables observations ont été faites à Alexandrie chez les frères, à Ghazir chez les jésuites, à Antoura chez les lazaristes, à Jérusalem, à Alep, à Smyrne et dans beaucoup d'autres établissemens. A l'isthme de Suez, la longue durée des travaux a permis aux jeunes ouvriers sémites de s'initier aux ouvrages mécaniques du canal, quelques-uns des plus intelligens sont devenus contre-maîtres; mais comme depuis leur adolescence ils n'ont point acquis de connaissances nouvelles et n'ont pu étendre celles qu'ils possédaient, ces excellens chefs d'ouvriers sont hors d'état de ré-

parer au besoin les machines qui leur sont confiées et de voir en quoi consiste le dérangement qui s'est produit. Le contre-maître sémite a recours alors à quelqu'un des travailleurs européens auxquels il commande. Il est comme les élèves de Ghazir : privé d'initiative, il ne sait qu'imiter. Il y a donc dans les races humaines des lois naturelles qui président au développement physique et moral des individus, et font que pour certaines il existe une borne fatale, tandis qu'une seule a devant elle un avenir illimité.

Les Juifs n'appartiennent pas tous à la race des Sémites : M. E. de Bunsen a constaté dans toute la Bible la coexistence parmi eux de deux races d'hommes, les uns blancs, les autres de couleur foncée. Ces deux familles existent encore : on les reconnaît dans tous les pays de l'Orient où il y a des Israélites. En Europe, où les lois civiles ont facilité le mélange des races, la distinction peut encore se faire. Je connais dans l'est de la France une grande ville où les Israélites sont au nombre de quatre ou cinq mille : on en voit parmi eux dont tous les caractères sont ceux des enfans de l'Idumée, tandis que les autres se distinguent à peine des chrétiens.

Les aptitudes des races jouent un rôle dans l'histoire de la religion en Occident tout aussi bien qu'en Orient. Il n'y a aucune raison pour que le courant d'idées qui a produit le christianisme ait été soustrait à la loi des races plus que ne l'a été le courant indien. Si la doctrine primordiale, en passant dans les vallées du Gange par celles de l'Indus, n'y avait rencontré que des races âryennes, elle n'y aurait pas engendré le brâhmanisme, qui repose sur le système des castes, ni à plus forte raison le bouddhisme, qui fut l'appel des races infimes ou des hommes de couleur au partage des priviléges brâhmaniques. De même, si le monde gréco-romain au temps d'Auguste n'avait pas montré des vainqueurs et des vaincus, des maîtres et des esclaves, enfin des hommes de plusieurs races dans tout l'empire et surtout dans les pays du Levant, l'Europe et l'Asie, dans cette hypothèse, étant habitées uniquement par des Aryas égaux entre eux, il n'y aurait eu aucune raison de prêcher la réforme chrétienne et d'appeler tous les hommes à partager l'héritage divin.

Il est possible aujourd'hui de dire quelle part revient aux différentes races non-seulement dans la formation, mais encore dans les origines du christianisme. La méthode suivie est à la fois historique et analytique. C'est par l'étude comparée des symboles, des rites et des doctrines que l'on parvient à saisir les rapports vrais des religions entre elles, c'est par l'observation et l'analyse que l'on connaît les races et leurs aptitudes, c'est par l'histoire que l'on découvre les relations qu'elles ont eues et les influences qu'elles ont exercées. Or, en même temps que l'observation nous montre le

peuple juif composé de deux races distinctes, la critique historique appliquée à la Bible nous fait voir ces deux races en hostilité l'une avec l'autre depuis les temps les plus reculés. Le gros du peuple d'Israël était sémite, et se rattachait aux adorateurs des Élohim, personnifiés en Abel. Les autres, qui ont toujours formé la minorité, ont été comme des étrangers venus de l'Asie et pratiquant le culte de Jéhovah. C'étaient probablement des Aryas : leur centre principal se fixa au nord de Jérusalem, dans la Galilée. Les hommes qui habitent ce pays forment encore un contraste étonnant avec ceux du sud; ils ressemblent à des Polonais. Ce sont eux qui ont introduit, en grande partie du moins, dans le culte du peuple hébreu ce qu'il y avait de symbolique, et dans les anciens livres de la Bible le peu de métaphysique que l'on y rencontre. A leur race ont généralement appartenu les prophètes, depuis Melchisédech jusqu'à la captivité de Babylone; à elle revient ce qu'il y a de religieux dans les chants attribués au roi David, à elle aussi les invectives des prophètes contre ce peuple « à la tête dure, » dont l'inaptitude naturelle pour les hautes doctrines et les retours perpétuels à la superstition les indignaient. Sur ce fonds antique, et dont l'origine âryenne est aujourd'hui reconnue, les hommes qui avaient été à Babylone fondèrent non-seulement des doctrines plus explicites, mais tout un système sacerdotal et politique emprunté aux Perses de Cyrus et de Darius. C'est ce qu'ont mis pleinement en lumière les derniers travaux d'exégèse faits en Europe.

Il faut toutefois observer qu'il existe dans la Bible un élément étranger aux Aryas, puisqu'il ne se rencontre ni dans les livres de Zoroastre, ni dans le brâhmanisme, ni dans le *Vêda :* c'est la personnalité de Dieu. Quoique le problème de la nature divine ne se présente pas comme entièrement résolu dans les hymnes vêdiques, cependant plusieurs d'entre eux ont une forte tendance vers le panthéisme. Peu après, ce dernier s'établit dans l'Inde comme théorie fondamentale en même temps que la constitution brâhmanique, et il n'a pas cessé d'être la doctrine religieuse des Indiens. On sait qu'en Perse la personne divine la plus haute fut et a continué d'être Ormuzd, qui était l'Asura des temps primitifs, et qui dans la hiérarchie céleste de Zoroastre fut le premier des Amschaspands; mais au-dessus de ce dieu personnel et vivant, agent suprême de la création et ordonnateur du monde, les mages comme les brâhmanes ont conçu un être absolu et impersonnel, dans l'unité duquel tous les êtres vivans et Ormuzd lui-même se résolvent. Il n'y a donc pas de différence essentielle entre la métaphysique des Perses et celle des Indiens. Les savans de nos jours qui se sont occupés des Sémites, et parmi eux M. Renan, qui fait autorité en ces matières, ont montré que le sémitisme repose au contraire sur la

personnalité divine, et se sépare en cela des dogmes âryens. Il faut donc voir dans cette manière de concevoir Dieu un élément introduit dans la doctrine par la race elle-même. Il se reconnaît dans la Bible dès les premiers mots, et il a servi de support à tout le système politique du peuple d'Israël. Si les prophètes n'avaient point subi son influence et avaient gardé dans son intégrité la doctrine des Aryas, il est probable qu'ils n'auraient exercé que bien peu d'action sur le peuple juif, dont la majorité sémitique n'eût rien entendu à une métaphysique aussi haute. Le développement cérébral et intellectuel du Sémite est arrêté avant l'âge où l'homme est en état de comprendre ces spéculations transcendantes. L'Arya seul y peut atteindre; l'histoire des religions et celle des philosophies nous montrent que lui seul s'est élevé jusque-là. Ce que le jeune Iduméen ne peut saisir, il ne l'enseignera pas à ses fils, l'inaptitude de la race se perpétuera par la génération, et leur dieu aura toujours, quelque séparé qu'il soit du monde, les caractères d'un homme agrandi, d'un prince puissant, d'un roi du désert.

Le judaïsme, pris soit dans Moïse, soit dans les prophètes, ne peut pas être regardé comme représentant la pensée des Sémites dans toute sa pureté, puisqu'il est en majeure partie d'origine âryenne. D'un autre côté, la doctrine du Coran n'est pas non plus exclusivement sémitique, puisque l'auteur de ce livre a subi à la fois l'influence du judaïsme et celle du christianisme. Toutefois, comme une race ne reçoit jamais des autres que ce qui convient à ses aptitudes, on peut dégager du Coran ce qu'il a de véritablement sémitique en observant ce que la doctrine de Mahomet est devenue chez les hommes de cette race. Or chez eux toute la métaphysique religieuse est contenue dans l'idée qu'ils se font d'Allah, qui est l'El (Élohim) de la Bible, comme Ormuzd est l'Asura du *Véda*. Cet Allah n'est pas une unité cosmique, c'est une personne très puissante qui réside hors du monde et le gouverne selon sa volonté absolue, arbitraire, invariable et irresponsable; sa justice est son caprice, l'ordre des choses est l'œuvre de sa passion, qui est souveraine et irrésistible. Les hommes tremblent devant lui et implorent sa miséricorde, non comme la récompense de leurs vertus, mais comme le prix de leur soumission. Ce monarque, dont le *séraï* est dans la solitude des cieux, est un sultan éternel qui délégua jadis à son prophète l'exercice de son pouvoir sur toute la terre . cette autorité établie dans une seule famille devait se perpétuer chez ses descendans comme au désert celle d'un chef de tribu passe à ses héritiers. Voilà comment les musulmans sémites conçoivent leur Dieu : on voit combien ce fonds de doctrines est pauvre en métaphysique, combien cet Allah est inférieur au Jéhovah des fils d'Is-

raël, qui cependant n'est lui-même que l'idée âryenne amoindrie et arrêtée dans son essor.

Le rôle joué par la Galilée et par la Syrie aux premiers jours du christianisme, le peu de temps que Jésus passa dans Jérusalem, la confusion qui dura longtemps entre ses sectateurs et les esséniens, surtout les rites primitifs, les symboles tels qu'ils sont figurés dans les catacombes, enfin les doctrines communes de la chrétienté, tout s'accorde à prouver que la religion du Christ ne nous est pas venue des Sémites; mais « l'ancienne loi » contenait une portion de doctrines âryennes que Jésus « venait non point détruire, mais compléter. » Les protestans font une question vitale de savoir si le complément de la doctrine fut enseigné aux païens par les disciples immédiats ou par Paul. Ce problème peut intéresser l'église réformée et dans une certaine mesure les catholiques, mais il n'intéresse point la religion chrétienne prise dans son unité. Le véritable problème était de savoir si cette religion procédait du judaïsme ou n'en procédait pas, on peut aujourd'hui le considérer comme résolu. Le mosaïsme plus ou moins modifié d'Israël ne convenait qu'au peuple de races mêlées dont Jérusalem fut la capitale, il n'avait pas l'universalité qui caractérise une religion commune, ni la métaphysique transcendante qu'exige le génie des Aryas. Aussi, quand la religion nouvelle commença d'être prêchée, rencontra-t-elle pour premiers ennemis les Sémites de la Judée; ils tuèrent Jésus, tandis que les Grecs et quelques Israélites des pays helléniques adoptèrent sa foi et formèrent les premières églises.

Quand on étudie sans opinion préconçue les premiers monumens écrits ou figurés du christianisme, on s'aperçoit bientôt que la métaphysique qu'ils dévoilent se rapproche beaucoup plus de celle de la Perse et de l'Inde que de la doctrine des Sémites, et qu'elle est identique à celle du *Vêda*. La nature de Dieu n'y est pas énoncée d'une manière dogmatique et définitive; mais le Christ y est tellement assimilé au principe commun de la vie et de la pensée, que dans les catacombes on voit souvent les âmes des morts appelées des christs, et que dans l'Évangile selon saint Jean le Christ est identifié avec la vie, la lumière et la raison. Le nombre et la variété des hérésies, qui furent le plus souvent les opinions d'églises encore indépendantes les unes des autres, prouvent que la métaphysique chrétienne mit plusieurs siècles à élaborer ses formules et à créer les rites particuliers qui en devaient être la manifestation dans chaque église. Nous devons constater que les églises d'Orient ont conservé dans leur métaphysique une forte tendance alexandrine et par conséquent panthéiste, tandis que celle de Rome s'est de plus en plus approchée du sémitisme, qui repose sur la

personnalité absolue d'un dieu séparé du monde. Ce fait, que tout le monde peut observer, puisqu'ici les livres abondent, doit-il s'expliquer par une différence dans les races ou bien par des causes particulières et par une réaction de l'organisation politique du clergé romain sur le dogme fondamental?

Il est certain que, livré à lui-même et soustrait à toute influence étrangère, l'esprit de l'Arya va droit à l'unité absolue de l'être et de la substance : c'est ce qu'ont prouvé les dogmes de la Perse et mieux encore ceux de l'Inde; mais d'un autre côté les Grecs de l'empire et ceux d'aujourd'hui ne semblent pas être plus Aryas que nous et que nos ancêtres, car il ne reste en Occident que de bien faibles traces des populations antérieures à l'arrivée des Aryas, et rien ne prouve que ces populations n'occupaient pas autrefois les pays grecs aussi bien que le reste de notre continent : on a trouvé des haches de pierre sur le sol hellénique. Il est donc naturel d'admettre la dernière explication. En effet, l'église de Rome, une fois constituée en monarchie, devait être une « cité de Dieu » sur la terre, expression qui répond exactement à l'idée sémitique, et tout portait ainsi ses docteurs à concevoir Dieu comme un prince tout-puissant, puis comme un seigneur suzerain et comme un roi, *rex tremendæ majestatis*. La partie du rituel latin postérieure à la séparation des deux églises est remplie d'expressions qui rendent cette pensée. L'influence des constitutions sociales et politiques de l'Occident a donc réagi sur la doctrine métaphysique elle-même. Si cette explication est vraie, le problème se déplace; il ne reste plus qu'à savoir pourquoi les peuples de l'Occident ont adopté de telles constitutions, qui semblent avoir amoindri la théorie religieuse. C'est là le problème général de la race âryenne tout entière. Or en cela aussi elle se distingue profondément des autres races et notamment de celle des Sémites, car ces derniers sont aujourd'hui dans l'état social où ils étaient il y a deux mille ans; ils n'ont pu concevoir ni réaliser chez eux une véritable constitution politique, tandis que les Aryas les parcourent toutes successivement, avec plus ou moins de vitesse, mais dans un ordre qui paraît constant.

Quant à la doctrine fondamentale, on ne peut guère se tromper en admettant qu'elle revient toujours à sa forme absolue, et qu'à travers toutes les modifications que des causes passagères peuvent lui imposer, elle persiste comme l'esprit de la race, qui une première fois l'a conçue dans sa sincérité et dans sa spontanéité. De là vient que nous, Aryas, quand nous nous donnons la peine d'étudier et de comparer entre eux le Coran, la Bible et le Vêda, nous repoussons le premier comme l'œuvre d'une race inférieure à la nôtre; le second nous étonne d'abord sans trop nous charmer, nous

sentons que les hommes qui y sont nommés n'étaient pas de la même race que nous et ne pensaient pas comme nous; dans le troisième, toute la science moderne a reconnu nos ancêtres. C'est d'eux par conséquent que la lumière est née et qu'à travers des milieux changeans elle s'est propagée jusqu'à nous. Quelques-uns de ces milieux ont laissé passer le rayon à peine modifié, d'autres l'ont brisé, décomposé, altéré; il en est qui l'ont presque entièrement éteint et qui sont demeurés ténébreux. C'est à la science qu'il appartient de reconnaître les chemins que l'idée religieuse partie de l'Asie centrale a suivis à travers le monde, et de reconnaître les causes qui dans chaque pays l'ont plus ou moins profondément modifiée. C'est à elle aussi de reconstituer l'unité première de la doctrine et d'énoncer les lois qui en ont réglé la transmission.

Dans les pages qu'on vient de lire, nous avons signalé ces lois et ces causes autant du moins que l'état de la science permet de le faire. A mesure qu'elle avancera dans la découverte des faits, ces causes s'éclairciront, et ces lois s'exprimeront par des formules de plus en plus précises. Déjà nous avons pu saisir l'unité de la théorie primitive sur laquelle reposent toutes les grandes religions, reconnaître le centre géographique où elle est née et la race qui l'a conçue. Si l'on veut réunir les faits historiques de toute nature, on verra que c'est autour de ce centre que l'humanité gravite et cherche à coordonner ses mouvemens. Les constitutions sociales et politiques, ainsi que les influences de race, ont fait naître des communions locales et des églises particulières : ce sont là des phases plus ou moins durables, mais passagères du dogme commun dont nous avons précédemment signalé les élémens. Or il est dans l'ordre de la nature que toute forme, après que sa raison d'être est épuisée, rentre dans l'unité d'où elle était sortie. Les formes de la vie physique et morale apparaissent tour à tour sur un fonds commun qui est invariable et impérissable; elles s'y servent d'aliment les unes aux autres. Il n'y a aucune raison qui puisse soustraire les religions locales à cette loi universelle. Ajoutons que les luttes où les hommes s'épuisent pour propager ou pour défendre chacun la sienne sont des efforts stériles, qui ne retardent ni n'avancent d'un seul jour l'accomplissement de la loi. Aussi la science, qui a pour unique objet les lois du monde et qui est étrangère aux pratiques et aux agitations de la réalité, marche-t-elle avec une sérénité parfaite dans la voie que la raison lui ouvre, persuadée que les hommes n'ont rien à perdre et peuvent gagner quelque chose à voir s'illuminer la route dans laquelle ils cheminent obscurément et avec tant d'efforts.

ÉMILE BURNOUF.

L'ÉLECTION PRÉSIDENTIELLE

DE LA PLATA

ET LA GUERRE DU PARAGUAY

C'est avec un profond sentiment de tristesse que tout homme intéressé de cœur à la prospérité des républiques hispano-américaines regarde maintenant vers les contrées de la Plata. Ces pays, évidemment destinés à remplir un jour dans le continent du sud un rôle analogue à celui des États-Unis dans le continent du nord, ne présentent point encore le spectacle de bonheur et de liberté qu'on serait en droit d'attendre d'eux: en dépit des grands progrès de leur commerce, de leur industrie, de leur richesse, les populations platéennes ne sont point sorties de la barbarie guerrière. Montevideo, la première ville où débarque l'Européen, et peut-être celle qui s'accroît et s'embellit le plus rapidement, est souvent ensanglantée de hideux massacres, et ses campagnes sont périodiquement ravagées par des bandits prétendant appartenir à tel ou à tel parti politique. Il est vrai que dans la cité de Buenos-Ayres la paix civile n'est point troublée; mais en revanche la plupart des provinces sont dans un état continuel de trouble et de luttes intestines, et les Indiens en profitent pour dévaster les plantations jusqu'au chemin de fer central de la république, entre Rosario et Cordova. Le peuple qui dans sa constitution s'est ambitieusement proposé de « travailler au bonheur du genre humain » vit lui-même dans la terreur constante des révolutions et des batailles. Enfin, sur les frontières du Paraguay, une guerre terrible sévit depuis plus de trois ans, et du milieu des camps peuplés de soldats faméliques et malpropres, du fond des marécages remplis de cadavres putréfiés, le choléra s'élance

pour aller décimer sur les deux rives du Parana la population d'un pays qui passe pour être le plus salubre du monde entier.

Bien nombreuses, hélas! sont les causes de ces déplorables événemens. Les traditions coloniales qui ont transmis à Buenos-Ayres le rôle de métropole autrefois réservé à Madrid, les ambitions des généraux, les rivalités personnelles, l'ignorance profonde des populations, les mœurs sauvages de la guerre civile, toutes ces choses ont contribué à maintenir le désordre politique dans les contrées platéennes; mais, on le sait, les dangers de la situation actuelle proviennent en grande partie de l'ingérence du Brésil dans les affaires des républiques ses voisines. Qu'un terme soit mis à cette intervention, et certainement une période de progrès et de tranquillité relative commencera pour les régions de la Plata. Déjà par deux fois les hommes d'état qui gouvernent l'empire sud-américain ont refusé la médiation que leur offrait le cabinet de Washington; mais ne seront-ils pas trop heureux de l'accepter, si les Argentins dénoncent l'alliance faite avec le Brésil et ferment à la flotte impériale les passes du Parana? C'est à ce point de vue que l'élection d'un nouveau président de la république argentine peut avoir une grande importance, car le pays est las de la politique suivie par le général Mitre, et, que le nouvel élu se laisse diriger par l'amour de la popularité ou par le sentiment de la justice, il ferait bien de consacrer tous ses efforts à terminer l'affreuse tuerie qui ensanglante les bords du Paraguay (1).

I.

Les rêves de gloire que le général Mitre a pu faire au commencement de sa présidence de six années ne se sont point réalisés; ils ont même été cruellement trompés, surtout dans la dernière période de sa longue administration. Revêtu du titre pompeux de général en chef des armées alliées, disposant des ressources militaires de trois nations, non-seulement le président n'a point accompli en trois années l'œuvre de conquête qu'il affirmait présomptueusement devoir achever en trois mois, mais il n'a même pu attacher son nom à aucune des victoires partielles que les alliés disent, à tort ou à raison, avoir remportées. A Riachuelo, c'est un Brésilien, le baron de Amazonas, qui commandait la flotte; à l'Uruguayana, c'est dom Pedro qui a ravi à M. Mitre l'honneur de faire d'un coup six mille prisonniers paraguayens; à Tuyucué, à Tayi, c'est au marquis de Caxias que revient le mérite des opérations militaires; au passage des navires cuirassés devant la forteresse d'Humayta, c'est encore un Brésilien, le capitaine Delphim de Carvalho,

(1) Voyez, dans la *Revue*, les livraisons du 15 octobre 1866 et du 15 décembre 1867.

qui a recueilli la gloire de la journée. Parmi les événemens de la guerre, il en est un seul que le président de la Plata puisse revendiquer comme étant le résultat de sa haute stratégie, c'est le terrible échec de Curupayti, qui coûta au moins 5,000 hommes à l'armée des alliés. Et pourtant telle est la puissance de la vanité, tel est l'amour des titres sonores, que M. Mitre, même en descendant du fauteuil présidentiel, hésite à donner sa démission de généralissime. Redevenu simple citoyen sans mandat, il n'en voudrait pas moins garder un droit nominal de commandement sur la plus puissante armée qui se trouve actuellement réunie en un point quelconque du Nouveau-Monde. Son ministre, interpellé à cet égard dans le congrès argentin, s'est borné à répondre que sur cette question d'étiquette, pourtant si misérable, des négociations se poursuivent avec le cabinet de Saint-Christophe.

Ce n'est pas tout : comme si les six années de son administration avaient été une période glorieuse pour la république, le président Mitre n'a pas voulu consentir à céder le pouvoir « sans phrases, » et du campement de Tuyucué, d'où il ne pouvait, à son grand dépit, envoyer un bulletin de victoire, il a du moins lancé son « testament politique. » Ce testament, rempli de formules banales au sujet du respect dû aux lois et à la constitution, est d'ailleurs fort peu constitutionnel, car ce n'est autre chose qu'un manifeste électoral en faveur des candidats agréables au Brésil, et moins que tout autre le président de la république aurait dû se permettre pareille intervention. Les agens brésiliens désiraient surtout voir nommer le Dr Rufino de Elizalde, ministre des affaires étrangères dans le cabinet du général Mitre, financier fort habile, allié par mariage aux principales familles de Rio-de-Janeiro, et l'homme qui avait eu la plus grande part dans la rédaction du fameux traité de triple alliance contre le Paraguay. M. Mitre ne dédaigna pas de seconder dans cette besogne les efforts de ses amis les diplomates impériaux. Après s'être adressé à la nation, il se retourna vers le général Urquiza, le candidat le plus hostile à la politique brésilienne, et le supplia de se désister de la lutte électorale. Dans sa lettre, document verbeux dépourvu de toute idée précise, le président s'adresse à la vanité de son rival; il lui parle de la gloire acquise sur le champ de bataille de Caseros et lui cite le grand exemple de Washington, se retirant de la vie publique afin que son influence ne devînt pas un danger pour les libertés nationales. Toutefois le général Urquiza, qui par sa fortune immense, son faste, son avidité, ses habitudes de despotisme militaire, est loin de rappeler le modeste et simple vieillard de Mount-Vernon, ne crut point devoir obtempérer aux conseils de M. Mitre. Au contraire il lui répondit en proposant nettement sa candidature aux suffrages des électeurs

argentins; peut-être cependant n'était-il pas de force à lutter d'intrigues contre le président actuel, homme très habile dans ce genre de stratégie.

La combinaison qu'avaient proposée certains « politiciens » de Buenos-Ayres était fort ingénieuse, et peut-être était-ce la seule qui dans les circonstances présentes aurait pu éviter la guerre civile à la république. Toutefois il est probable qu'elle n'était pas sérieuse, et n'avait été imaginée que pour endormir la vigilance du vieil Urquiza et le ruiner d'autant plus facilement par-dessous main. Cette combinaison était de désigner le général Urquiza pour la présidence comme le représentant des états de l'intérieur et de signaler aux votes pour la vice-présidence le Dr Adolfo Alsina, fils du président du sénat, gouverneur de Buenos-Ayres, et l'un des hommes les plus populaires du parti des *crudos* ou crus, c'est-à-dire des localistes purs. De cette manière, les deux fractions hostiles de la république, ayant chacune leur part dans le gouvernement, se seraient peut-être réconciliées pour un temps, et de graves dissensions intestines auraient pu être épargnées. Cet expédient n'eût, il est vrai, résolu aucune des questions litigieuses entre Buenos-Ayres et les états du Parana, des pampas et des Andes; mais dans un pays où les relations entre les partis extrêmes ne sont point fixées par la justice et n'ont été jamais établies que par les hasards de la guerre et des compromis, c'est déjà beaucoup que de gagner des mois ou des années de répit. En effet, la crise de l'élection présidentielle est beaucoup plus redoutable dans la république argentine que dans toute autre contrée de l'Amérique du Sud, car sur les bords de la Plata ce ne sont pas seulement des ambitions rivales qui se trouvent en présence; deux politiques hostiles, deux systèmes absolument contraires l'un à l'autre sont en lutte, et toute nomination risque d'être considérée comme une déclaration de guerre par une partie de la population. Que la majorité des voix nomme un candidat favorable à l'hégémonie de Buenos-Ayres et au maintien de ses priviléges, et les fédéralistes des provinces de l'intérieur, lésés dans tous leurs intérêts commerciaux et politiques, ne manqueront pas de protester contre le résultat du scrutin. Que les suffrages les plus nombreux se portent au contraire sur un partisan de l'autonomie des provinces, et sans nul doute la ville de Buenos-Ayres répondra par une déclaration d'indépendance locale. Aux petites guerres et aux révolutions partielles succédera peut-être une lutte plus générale, à moins que les deux moitiés de la nation n'aient la sagesse de se séparer à l'amiable. Dans son discours d'inauguration de l'assemblée législative de Buenos-Ayres, le gouverneur Alsina prononçait les paroles suivantes, d'autant plus graves que l'orateur briguait les suffrages du peuple comme candidat à la vice-prési-

dence : « La situation est des plus critiques, et tout nous présage des jours de tempête. Quant à moi, chargé par la constitution de garantir l'ordre public et le régime des institutions locales, je ferai tout ce qui est dans la mesure de mes forces pour remplir cette mission... Si la république brûle, que du moins Buenos-Ayres se sauve de l'incendie, qu'elle conserve l'autonomie dont elle jouit actuellement, et, bien préparée pour résister aux mauvais élémens qui cherchent à l'entraîner, elle pourra devenir encore une fois l'arche de salut pour la nationalité argentine! »

Les élections au second degré, qui ont eu lieu le 12 juin, ne paraissent point avoir donné la majorité au général Urquiza; l'élu de la nation a été probablement M. Domingo Sarmiento, ancien gouverneur de San-Juan, ambassadeur de la république aux États-Unis et ministre de l'intérieur à Buenos-Ayres; quant au vice-président nouveau, la majorité semble avoir désigné le Dr Alsina, qu'on avait à la fois porté sur les deux listes pour se rendre favorable le parti localiste de Buenos-Ayres. Dans la capitale même, 24 suffrages, sur les 28 que possède la province, ont été exprimés en faveur de M. Sarmiento, et 25 ont été donnés à M. Alsina pour la vice-présidence. Les électeurs de Cordova, de Mendoza, de San-Juan, ont également fait choix de M. Sarmiento, tandis qu'Entre-Rios et Santa-Fé ont voté pour le général Urquiza. La province de Corrientes aurait certainement ajouté ses 12 votes à ceux d'Entre-Rios; mais précisément quelques jours avant les élections une émeute, dirigée par des amis du général Mitre et des plus opportunes pour sa politique, éclata dans la ville de Corrientes, le gouvernement fut suspendu, et les opérations du vote furent déclarées impossibles à cause de l'état de guerre. A la date du 28 juin, on savait à Buenos-Ayres que 65 votes, plus des deux tiers des suffrages connus, s'étaient prononcés en faveur de M. Sarmiento : son élection semblait donc assurée, et le succès du Dr Alsina paraissait également très probable, autant du moins que l'on peut en juger avant que le congrès, juge souverain, ait constaté la validité du vote. Au moment où le bateau à vapeur qui a porté ces nouvelles en Europe quittait les eaux de Montevideo, on ignorait encore quel avait été le candidat préféré par les provinces du nord-ouest; mais on se répétait partout que le vieil Urquiza s'était mis à la tête de ses *gauchos* de l'Entre-Rios, décidé à ne pas accepter le résultat d'un vote défavorable et à comprimer la révolution suscitée contre lui dans le Corrientes. Il est fort douteux néanmoins que l'ancien *caudillo* ose tenter la fortune des armes et revendiquer la présidence en conquérant : il aime la paix, qui procure à son commerce de si riches bénéfices, et ne cherchera point à la troubler. Pourtant il est facile de comprendre que, s'il reste isolé dans l'Entre-Rios, privé, par les machinations

de son ennemi le général Mitre, de l'appui de la Bande-Orientale à l'est et de celui du Corrientes au nord, il finira par être cerné, et tombera tôt ou tard, lui et son immense fortune, dans les mains de quelque heureux conspirateur. Peut-être n'a-t-il pas vu ce danger, peut-être aussi n'ose-t-il pas le prévenir en déchaînant la guerre civile, plus redoutable encore. Quoi qu'il en soit, les bruits de révolution qui couraient sur la place de Buenos-Ayres donnent une idée de l'état de l'opinion publique : chacun s'attend à la guerre, tant cette triste solution des difficultés pendantes semble naturelle sur les bords de la Plata.

On le voit, la mission confiée par le peuple à M. Sarmiento n'est point facile, et, sans faire tort à ce personnage, on peut se demander si l'ascendant moral dont il jouit suffira pour maintenir la paix entre tous les élémens hostiles. En dépit de son orgueil bien connu, orgueil « qui ne tiendrait pas dans l'immensité des pampas, » le président élu n'est point un homme ordinaire, et son intelligence est des plus ouvertes. Dans ses visites en Europe, il ne s'est point borné, comme la plupart de ses compatriotes, à courir les salons, à prendre part aux bals et aux banquets diplomatiques, à se promener dans les villes de bains et de loisir; au contraire, citoyen d'une république, il avait choisi pour amis des républicains, afin d'étudier avec eux les problèmes politiques et sociaux, il suivait les discussions des orateurs, les cours des savans, et travaillait sérieusement à son instruction (1). Aux États-Unis, où il a résidé longtemps, il vivait dans la familiarité de plusieurs hommes éminens recherchant surtout la société de la Nouvelle-Angleterre, qui s'occupe tant de l'instruction du peuple, et souvent il déclarait que lui aussi emploierait dans son pays toute son activité et son influence politique pour augmenter le nombre des écoles et y développer les études; il a même écrit sur ce sujet un ouvrage intitulé : *les Écoles considérées comme base de la prospérité de la république des États-Unis*. Il est à désirer qu'il tienne sa promesse. Dans la ville même de Buenos-Ayres, l'arrivée d'un grand nombre d'étrangers intelligens a eu pour conséquence de donner à l'instruction publique une très vive impulsion; mais dans les provinces de l'intérieur et même dans celle de San-Juan, dont M. Sarmiento a été gouverneur, les populations sont encore dans la plus déplorable ignorance. On en peut juger par ce fait que pendant l'année 1867 les recettes totales de la poste pour une vaste province de la région des Andes se sont élevées à la somme dérisoire de 1,210 francs, et cependant cette province, dit un journal de Buenos-Ayres, se vante d'avoir assez de généraux et de colonels

(1) Voir, dans la *Revue* du 15 novembre 1846, l'article que M. de Mazade a consacré à un livre de M. Sarmiento intitulé *Civilizacion i Barbarie*.

pour commander une armée aussi grande que celles de la Prusse ou de la France.

Que M. Sarmiento donne en effet de grands soins aux développemens de l'instruction publique, rien de mieux, et l'on ne saurait trop l'encourager dans cette œuvre. Toutefois c'est après de longues années seulement que l'influence des écoles se fait sentir sur la marche des affaires politiques, et, sous peine des plus graves complications, les questions actuellement en suspens doivent être résolues sans retard. Comment réconcilier les « crus » et les « cuits, » les unitaires et les fédéraux? Comment satisfaire à la fois Buenos-Ayres et les provinces, décider entre les prétentions rivales de la capitale actuelle, qui veut à toute force garder son titre, et de Rosario, que les états de l'intérieur désignent comme le siége futur du gouvernement? Comment, après trois longues années de guerre, conclure la paix avec le Paraguay sans avoir eu la satisfaction de remporter un triomphe militaire et de s'emparer d'un lambeau de territoire? Comment surtout se dégager de la puissante étreinte du Brésil, rouvrir les fleuves aux navires de commerce, les fermer aux escadres de guerre, et rétablir l'indépendance de la république, si fortement compromise par la vanité du général Mitre? M. Sarmiento est-il bien l'homme qui pourra résoudre ces graves problèmes, lui le fils de la pampa, qui, après avoir été pendant la première partie de sa carrière politique le défenseur du droit des provinces, est devenu le champion du parti localiste de Buenos-Ayres, et a tout fait pour asservir à la capitale le reste de la nation? Saura-t-il se défendre de l'ambition guerrière si commune parmi les hommes de l'Amérique méridionale, lui qui met tant de prix à son titre de colonel et qui a écrit avec tant de solennité l'histoire de ses hauts faits militaires contre l'armée de Rosas dans un livre intitulé : *Campaña del teniente colonel Sarmiento en el ejercito grande?* Malheureusement il est à craindre que M. Sarmiento veuille, lui aussi, jouir du titre de général en chef et donner une preuve de ses talents stratégiques, soit contre le Paraguay, soit contre les provinces de l'intérieur.

Déjà tous les républicains de la Plata qui ont à cœur la prospérité de leur pays considèrent comme un désastre national l'alliance militaire conclue avec le Brésil, et le jour où ce traité sera dénoncé sera pour eux l'un des plus beaux de l'histoire nationale. Les électeurs présidentiels se sont faits les interprètes de ce sentiment d'aversion contre la politique de l'empire quand ils ont refusé de donner leurs votes à M. Elizalde, le candidat agréable au cabinet de Saint-Christophe et à son allié le général Mitre. En revanche, le docteur Alsina, qu'ils ont probablement élu pour vice-

président de la république, s'était franchement présenté aux suffrages des électeurs comme adversaire du Brésil, et ceux-ci se sont associés à sa pensée en faisant sortir son nom de l'urne électorale. « La guerre contre le Paraguay, s'était-il écrié devant l'assemblée législative de Buenos-Ayres, devient de plus en plus barbare, et ne peut finir que par l'extermination de l'un des belligérans; c'est une guerre atroce, où plus de la moitié des combattans ont déjà succombé, une guerre funeste à laquelle nous sommes enchaînés par un traité non moins funeste, dont les clauses sont calculées pour que la lutte se prolonge jusqu'à ce que la république tombe épuisée et sans vie... Le moment est venu pour les pouvoirs publics de décider si l'honneur de la nation n'est pas suffisamment lavé par le sang répandu de 100,000 combattans! » Lors de l'inauguration d'un hôtel des invalides, le même orateur déplorait hautement que la construction d'un pareil édifice eût été nécessaire, il souhaitait que le jour vînt bientôt où, grâce à la paix entre les frères platéens, on pourrait le transformer en école. Les articles secrets du traité d'alliance ont été l'objet des plus vives interpellations dans le sein du congrès, et l'état de siége, qui avait duré trois ans dans toute l'étendue de la république, a été sinon aboli, du moins singulièrement mitigé; on parlait même de mettre le président Mitre en accusation et de le faire déposer par le sénat. Ainsi que l'on peut en juger par leurs constitutions, presque toutes calquées sur celle des États-Unis, en dépit de la grande différence du génie national, les Hispano-Américains et surtout les habitans de la Plata aiment à prendre pour modèle la puissante république du continent septentrional. En apprenant que la chambre des représentans avait cité le président Johnson devant la barre du sénat de Washington, nombre de députés argentins se sont promis d'en faire autant à l'égard de l'usurpateur Mitre, qui n'avait pas craint de substituer sa volonté à celle du peuple pour déclarer une guerre inique de conquête et de spoliation; mais, il faut le dire, la nouvelle de l'acquittement de M. Johnson a refroidi leur zèle, et maintenant on semble décidé à laisser M. Mitre en paix jusqu'au 12 octobre, qui est le dernier jour de son mandat présidentiel.

Quoi qu'il en soit, ce n'est pas sans peine que les Argentins réussiront à se dégager du réseau de mailles dans lequel les avait enveloppés la politique brésilienne. Par la durée même des opérations militaires, la guerre menace de devenir une sorte d'institution, une maladie chronique, et l'on s'est habitué aux péripéties des combats comme aux changemens des saisons; d'ailleurs tous les marchands, fournisseurs ou entrepositaires qui approvisionnent l'armée et qui vivent de ce trafic ont intérêt à voir la lutte se prolonger, et par leurs vociférations ils réussissent à former dans toute assemblée

une petite opinion factice. Ce n'est pas tout : très habile dans la diplomatie, grâce à l'esprit de suite que lui donne une politique traditionnelle, le Brésil a réussi non-seulement à faire de Buenos-Ayres son humble satellite dans sa lutte contre le Paraguay, il a même pu entreprendre l'œuvre hardie de modifier la législation de toute la république argentine et de s'inféoder ainsi la société même. Pareil triomphe vaudrait certes mieux pour lui que la construction de forteresses et le maintien de garnisons brésiliennes sur le sol platéen; mais il eût été imprudent de procéder avec franchise. Il importait de rester indifférent en apparence, et de se faire remplacer dans cette machination par des Argentins naïfs ou complices. Ces Argentins se sont présentés. Le général Mitre a prêté son concours, le docteur Velez Sarsfield a donné son érudition, et maintenant les corps publics se trouvent saisis d'un projet de code civil commun à toutes les parties de la république argentine.

Ce n'est point que les lois manquent dans le pays ou qu'elles soient considérées comme mauvaises, non; mais les états de la Plata, reliés les uns aux autres comme ceux de la république anglo-américaine et comme les cantons de la Suisse par un simple lien fédéral, ont chacun leur système propre de lois civiles, et ce sont ces lois particulières et locales qu'on veut remplacer par un code centralisateur comme celui du Brésil ou de la France impériale. Bien plus, on aurait l'intention de les remplacer par des lois en grande partie copiées sur celles du code révisé que prépare le gouvernement de Rio-de-Janeiro, de sorte que d'avance les deux nations seraient destinées à subir la même jurisprudence. Les lois édictées par un empire où règne l'esclavage, où le territoire est entre les mains de grands propriétaires, où la femme est maintenue par les mœurs dans une sorte de réclusion, seraient aussi les lois convenables à une république égalitaire, où tous les hommes sont citoyens, où les terres, colonisées par les immigrans, se morcellent rapidement et passent de main en main, où la femme jouit de la plus grande liberté! Parmi les articles du nouveau projet de code, il en est plusieurs qui pourraient être adoptés sans inconvénient par les populations de la république argentine et qui conviendraient à leur état social; mais que dire d'un ensemble de lois où manque précisément cette garantie essentielle qui assure aux colons étrangers et aux non-catholiques le droit de fonder une famille respectée? Les prêtres, c'est-à-dire les représentans de la cour de Rome, gardent le registre des naissances et des morts, et toute union qui n'est pas consacrée par eux reste qualifiée de concubinage. Ceux des états argentins qui reconnaissent déjà le mariage civil, comme Santa-Fé, consentiront-ils à reprendre les anciennes traditions coloniales contre ces immigrans étrangers qui leur apportent la richesse et la pros-

Accouru à Tayi pour féliciter les marins de la flotte et le commandant Delphim, qui devait être récompensé plus tard de son exploit par le titre de baron da Passagem (du Passage), le marquis de Caxias donna l'ordre aux deux vaisseaux cuirassés le *Bahia* et le *Barroso* de remonter le cours du fleuve pour en reconnaître les fortifications. Le commandant Delphim remplit sa mission avec toute la prudence convenable, et pendant les quatre jours entiers que dura son voyage de 200 kilomètres il ne négligea aucune des précautions nécessaires en passant à côté des villages et des fortins de la rive; mais ils étaient tous abandonnés, du moins en apparence : à peine quelques vedettes se montraient-elles çà et là. Les villes jadis prospères de Pilar, Villafranca, Oliva, Angostura, Villeta, Lambaré, étaient vides et silencieuses comme si quelque enchantement en eût fait disparaître soudain la population. Enfin, le 24 février, les deux vaisseaux cuirassés doublent la pointe de l'Itapita, et se trouvent en vue de l'Assomption, dans laquelle ils jettent quelques bombes. Que se passa-t-il alors? D'après le rapport officiel du commandant paraguayen, deux ou trois coups de canon lancés par la batterie dite de Marte suffirent pour décider les navires à la retraite. Les Brésiliens affirment au contraire que la ville se trouvait à leur merci et qu'il leur eût été facile de s'en emparer. Quelle que soit la valeur de cette assertion, assez difficile à croire, il est certain que le débarquement ne fut point tenté. Effrayés peut-être de ne pas voir un seul groupe, à l'exception des compagnies de soldats, de ne pas entendre un seul cri dans une ville qui la semaine précédente n'avait pas moins de 50,000 habitans, ils se hâtèrent de redescendre le fleuve, que les Paraguayens n'avaient point encore fermé derrière eux. Deux jours avant l'arrivée des Brésiliens à l'Assomption, un décret du maréchal Lopez avait déclaré la cité ville de guerre et convié tous les habitans civils à quitter la place pour se rendre dans les localités voisines. Chose remarquable et qui donne une preuve de la singulière unanimité des sentimens patriotiques chez ces honnêtes Hispano-Guaranis, les deux jours suffirent pour l'évacuation. Dans les villages et les hameaux des environs, chaque maison s'était ouverte pour recevoir une ou plusieurs familles de réfugiés, chaque homme valide de la campagne avait offert ses bras pour aider au déménagement; toutes les charrettes et les voitures avaient été mises en réquisition pour hâter le transport des objets précieux. La plupart des émigrans se dirigèrent vers la petite ville de Luque, située à 16 kilomètres à l'est de l'Assomption, sur le chemin de fer de Villa-Rica, et désignée par Lopez comme le siége du gouvernement. Pendant ce temps, l'ancienne capitale recevait des troupes chargées d'agrandir et d'armer les forts, de creuser les fossés, en un mot de transformer la ville en un autre Humayta.

La nouvelle des événemens qui s'étaient accomplis sur les bords du Paraguay fut reçue à Rio-de-Janeiro et dans les autres villes brésiliennes avec une sorte de délire. On annonçait comme certaine toute une série de victoires improbables. Non-seulement le passage était forcé, mais Curupaity, Humayta, Timbo, s'étaient rendus, la capitale était occupée par les alliés, le maréchal Lopez, suivi de quelques séides, s'était jeté précipitamment dans les solitudes du Chaco, cherchant à gagner le territoire de la Bolivie et poursuivi par les Indiens sauvages. La guerre était décidément finie; la paix et le commerce allaient refleurir, la politique brésilienne recueillait le fruit de ses patiens efforts, et reprenait une prépondérance incontestable dans le bassin de la Plata; l'Assomption, Montevideo, Buenos-Ayres, devenaient de simples préfectures de l'immense empire. Telles étaient les douces illusions que la lassitude de la guerre faisait naître dans l'esprit des Brésiliens, et pendant ce temps-là le président Lopez prenait ses mesures pour transformer l'exploit de leur flotte cuirassée en un triomphe inutile. Profitant de ce que les routes du Chaco étaient restées libres, il retirait la plus grande partie de la garnison d'Humayta, fortifiait le poste de Timbo pour assurer ses communications par la rive droite, et construisait un camp retranché au nord de la rivière Tebicuari, cours d'eau parallèle au Parana, et bordé comme lui de marécages et de lagunes qui en rendent le passage très difficile à une armée. En outre il faisait travailler avec la plus grande activité à la prolongation du chemin de fer qui se dirige de l'Assomption vers l'intérieur du Paraguay, et, deux mois après l'apparition de l'ennemi devant la capitale, les locomotives parcouraient déjà les 140 kilomètres qui séparent l'Assomption de Villa-Rica, chef-lieu du district central de la république.

Tandis que les Paraguayens étaient ainsi occupés à changer leur ligne de base, à prendre de nouvelles dispositions stratégiques, à transformer la citadelle d'Humayta en un simple avant-poste des fortifications du Tebicuari, ils ne restaient pas inactifs pour l'attaque, et même ils risquaient un assaut d'une hardiesse sans pareille contre une partie de la flotte brésilienne restée en aval de la chaîne, entre Humayta et Curupaity. Contre ces monstres de fer, le maréchal Lopez n'avait pas même des vaisseaux de bois, car la flottille du Paraguay se compose seulement de petits vapeurs nécessaires au transport des troupes et des approvisionnemens entre le Tebicuari, l'Assomption et les forts conquis dans le Matto-Grosso; mais à défaut de navires il pouvait compter sur des hommes vraiment sans rivaux pour le courage et pour le mépris de la mort, qui ne craignent pas d'attaquer sur des troncs d'arbres des frégates cuirassées. Vers minuit, quelques centaines de volontaires, ramant

en silence, entourent soudain les deux navires brésiliens le *Lima Barros* et le *Cabral*, qui se trouvent à l'ancre près de l'embouchure du rio de Oro; l'équipage de l'un d'eux, qui cherche à se défendre, est massacré avec son commandant, le lieutenant Costa. La frégate est prise, malheureusement elle n'est pas sous vapeur, et pendant que les assaillans s'occupent de chauffer les chaudières, le *Herval*, le *Silvado*, le *Mariz e Barros* et d'autres navires se pressent autour d'eux; on fusille les Paraguayens à bout portant, et, pour éviter d'être tués jusqu'au dernier, ils sont obligés de se jeter dans le fleuve et de nager vers Humayta au milieu d'une grêle de balles plongeantes.

Certes on ne saurait s'étonner qu'en face de pareils hommes les chefs de l'armée brésilienne procèdent avec la plus grande prudence dans chacune de leurs opérations militaires; mais on se demande pourquoi cette prudence est devenue de l'inaction à une période critique de la guerre où chaque opportunité devrait être saisie avec tant d'empressement. Après avoir obtenu cet immense succès de franchir sans désastre la passe d'Humayta, le plus simple bon sens commandait aux Brésiliens de serrer de très près la forteresse pour observer et déjouer les mouvemens de l'ennemi. Au contraire ils laissèrent au maréchal Lopez tout le temps dont celui-ci avait besoin pour prendre ses nouvelles dispositions. On dirait vraiment que l'accusation si souvent formulée contre un grand nombre d'officiers impériaux est fondée, et qu'en effet ils cherchent à prolonger la guerre jusqu'à ce qu'ils soient devenus riches aux dépens de la nation, épuisée de ressources. Un long mois s'écoula sans que le marquis de Caxias essayât d'utiliser par une attaque sur Humayta l'impression qu'avait dû produire le passage de l'escadre sur les défenseurs de la place. Le 21 mars seulement, les vaisseaux cuirassés commencèrent le bombardement des ouvrages paraguayens qui bordent le fleuve, tandis que l'armée tout entière s'avançait vers les batteries qui faisaient face aux camps de Tuyucué et de San-Solano. Malheureusement le général brésilien avait mal pris ses mesures, et ce qu'il avait cru ne devoir être qu'une simple promenade militaire se changea en une bataille sanglante. Les troupes franchirent les fossés, passèrent à travers les estacades et les chevaux de frise, gagnèrent les remparts de Paso-Pucu; mais là elles furent reçues à bout portant par la garnison revenue d'Humayta pour défendre des ouvrages déjà évacués depuis quelques jours. Le combat fut l'un des plus acharnés et des plus sanglans de toute la guerre; les Brésiliens renouvelèrent leurs assauts pendant plusieurs heures, les réserves mêmes furent appelées, mais en vain; des monceaux de cadavres remplirent les fossés des redoutes attaquées : d'après les bulletins para-

guayens, l'échec de Paso-Pucu aurait été pour les assiégeans un autre désastre de Curupaity. Quoi qu'il en soit, le marquis de Caxias attendit que les ouvrages extérieurs d'Humayta fussent complétement abandonnés avant d'y pénétrer lui-même. Installés dans ce quartier-général de Paso-Pucu, d'où Lopez les avait si longtemps tenus en échec, les chefs alliés se contentent d'observer de loin les murailles du « Sébastopol » américain. Des marécages, des lagunes difficiles à franchir, les en séparent; ils ne pourraient en tenter l'accès que par des isthmes étroits où les colonnes d'assaut seraient complétement détruites par les boulets; enfin le creusement des tranchées d'approche est presque impossible dans ce sol détrempé. Bombardemens et sommations sont également inutiles pour obtenir du colonel Alen la reddition de la place; avant que les 40,000 Brésiliens puissent y pénétrer, il faut d'abord qu'ils en affament la petite garnison, composée, dit-on, d'environ 3,000 hommes. D'ailleurs il ne serait pas étonnant que des fournisseurs gênois, argentins ou brésiliens de l'armée d'invasion se chargent eux-mêmes d'approvisionner les assiégés, car, si l'on en croit la rumeur publique, c'est par l'entremise d'officiers alliés — en train de devenir millionnaires — que les Paraguayens reçoivent déjà presque toutes leurs munitions. Les magasins d'Itapirù et de Curupaity servent d'entrepôt aux troupes de Lopez aussi bien qu'à celles du marquis de Caxias.

Après l'évacuation de Curupaity et de Paso-Pucu par les forces paraguayennes, un autre mois s'écoula sans que l'armée de siége s'occupât de compléter l'investissement d'Humayta, et ce délai fut habilement mis à profit par le commandant de la forteresse, qui pouvait se ravitailler à son aise par les chemins du Chaco. Enfin le 30 avril, dans l'après-midi, 1,200 volontaires argentins débarquèrent sur la rive droite du fleuve, au-dessous d'Humayta, dans une anse abritée du canon du fort, et, cherchant péniblement un passage à travers les lagunes, les fondrières, les broussailles entremêlées, marchèrent au nord dans la direction de la route stratégique des Paraguayens. Le lendemain, 2,000 impériaux, prenant terre en amont, se dirigeaient au sud pour atteindre aussi la route et rejoindre les Argentins. Toutefois la marche des deux corps ne devait point se faire sans obstacle. Les Brésiliens, qui avaient la précaution de se retrancher hâtivement à chacune de leurs petites étapes, purent se défendre avec succès contre les attaques réitérées de quelques bataillons paraguayens sortis à la hâte de Timbo; mais les volontaires argentins furent mis honteusement en déroute. Ces troupes se composaient presque en entier de soldats engagés en Europe et n'ayant par conséquent d'autre intérêt dans la guerre que celui de leur paie. Peu soucieux de l'honneur d'un drapeau qui n'est point le leur, ces mercenaires s'empressèrent de fuir, et, jetant

leurs havre-sacs, leurs armes, leurs vêtemens, s'élancèrent dans le plus grand désordre vers le bord du fleuve pour retrouver la protection de la flotte. Telle était la démoralisation des fuyards qu'il fallut immédiatement dissoudre le corps et le remplacer par d'autres troupes. La jonction des deux détachemens alliés ne s'opéra que dans la journée du 3 mai : au nombre de 5,000 hommes environ, ils s'établirent solidement en face même de la batterie de Londres, sur une très étroite péninsule du Chaco, entourée de marécages qui servent de fossés de défense. L'occupation de ce point stratégique suffira-t-elle, ainsi que le prétendent les Brésiliens, pour couper entièrement les communications de la forteresse paraguayenne avec le reste du pays, et les canots, les radeaux, descendus de Timbo à l'aide du courant, ne pourront-ils pas apporter des provisions et des nouvelles à la petite garnison d'Humayta? Les fourrés et les marécages qui se prolongent à l'ouest et au nord de la nouvelle position brésilienne sont-ils infranchissables pour les habiles *chasques* ou courriers guaranis? C'est là ce que nous apprendra l'avenir. D'ailleurs les Brésiliens laissent par la lenteur de leurs mouvemens la plus grande prise à l'imprévu. La forteresse devait se rendre immédiatement après le passage de la flotte, et plus de quatre mois se sont écoulés depuis sans qu'elle ait été seulement attaquée. Si le marquis de Caxias réussit enfin à exécuter son plan, qui est, dit-on, de construire un chemin de fer d'investissement sur chacune des rives du Paraguay, alors sans doute il pourra réduire la place par la famine, à moins toutefois qu'une forte crue du fleuve, noyant tous les campemens du Chaco, n'oblige les assiégeans à s'enfuir vers la terre ferme. Récemment, les eaux du Paraguay s'étant élevées à une très grande hauteur, les soldats argentins campés dans les terrains bas, qu'envahissait l'inondation, durent se réfugier en toute hâte sur un *albardon* ou léger renflement du sol occupé par les forces brésiliennes. En même temps les projectiles lancés par la batterie de Londres sur cette foule en désordre y produisaient un effet terrible : chaque boulet faisait sa trouée dans le ramas des fuyards. Jusque dans les villages riverains du Bas-Parana, les habitans furent épouvantés à la vue des longues files de cadavres entraînés par les eaux.

Quand même la place d'Humayta serait prochainement occupée par le marquis de Caxias, il est trop tard maintenant pour que cette victoire soit un coup décisif. Le Paraguay, dont l'accès était libre naguère, est fermé en amont par les fortifications du Tebicuari. L'escadrille des quatre navires qui ont passé le 19 février reste immobile à son ancrage de Tayi, ou se borne à croiser devant Timbo : aucun autre vaisseau n'a pu encore les rejoindre en forçant le passage d'Humayta. Pendant la dernière inondation, un bateau chargé

de charbon qui essayait de franchir la chaîne fut obligé de virer de bord pour ne pas être coulé. L'inaction forcée de la flotte est d'autant plus humiliante pour la nation brésilienne que nulle part dans les eaux de l'Amérique du Sud ne se sont trouvés rassemblés sur un seul point un aussi grand nombre de vaisseaux de guerre. Au commencement du mois de mai dernier, le baron de Inhauma avait sous ses ordres trente-six bâtimens à flot sur les courans du Paraguay et du Parama; dix de ses navires étaient à cuirasse, et portaient chacun quatre, six ou huit de ces monstrueux canons du poids de 10 à 20 tonneaux; il disposait en tout de cent quatre-vingt-trois bouches à feu, commandait à près de 4,000 matelots, et quatre autre navires récemment construits en Europe étaient en marche pour rejoindre son escadre. Les canons d'Humayta, les bas-fonds du chenal, les embûches du rivage, et surtout le manque de combustible, qu'il a fallu payer jusqu'à 1,750 francs la tonne, dix fois plus cher que ne coûte le fer sur les marchés de l'Europe occidentale, ont transformé tous ces navires brésiliens en embarcations de parade. Au lieu de remonter une seconde fois jusqu'à l'Assomption, le *Bahia* et le *Barroso* se sont avancés seulement à l'embouchure du Tebicuari pour reconnaître les nouvelles lignes de défense des Paraguayens, qui s'étendent le long de l'embouchure sur près de 2 kilomètres d'étendue. Une colonne de 3,000 hommes, qui marchait parallèlement à la flottille dans l'intérieur des terres, sous la conduite du brigadier Menna Barreto, a dû s'arrêter à 8 kilomètres au sud du Tebicuari, sur les bords de la rivière Jacaré ou des Crocodiles. Surprise par l'ennemi, elle a battu précipitamment en retraite après avoir perdu un grand nombre de fantassins et toute sa cavalerie.

Aucun fait ne prouve jusqu'à présent que la république manque de défenseurs, et même dans un discours public le président Lopez, exagérant sans doute, affirmait que 70,000 soldats étaient sur pied dans toute l'étendue du territoire. Cependant le bruit s'était répandu dans le camp brésilien et dans les contrées de la Plata que, presque tous les hommes valides ayant été enlevés par les maladies des camps ou exterminés par le feu de l'ennemi, les femmes paraguayennes entraient à leur tour dans les rangs. On citait les noms et les chiffres, on donnait les détails les plus circonstanciés sur l'organisation des contingens féminins. Quatre mille femmes et jeunes filles auraient été chargées de la défense du Tebicuari sous les ordres du brigadier-général l'Anglaise Eliza Lynch, d'autres auraient été cantonnées à Villa-Rica, à Cerro-Leon, dans les forts de l'Assomption. Ces récits étaient au moins prématurés. Si les Brésiliens s'avancent jusque dans le cœur du Paraguay, c'est avec des hommes qu'ils auront surtout à se mesurer au passage de

chaque rivière, à la prise de chaque fort et de chaque village; mais le farouche patriotisme des Paraguayennes explique suffisamment comment cette rumeur a pris naissance. Déjà l'année dernière une députation de dames réclamait du maréchal Lopez l'honneur de prendre part à la défense d'Humayta, et depuis, en mainte rencontre, les femmes surprises dans les villages épars entre le Parana et le Tebicuari se sont défendues avec le même acharnement que les hommes. D'après les correspondances du journal anglais le *Standard and Plate News*, les Brésiliens vaincus au bord du Jacaré auraient même reconnu parmi leurs adversaires tout un régiment de femmes. Récemment, après l'un de ces combats meurtriers qui se sont livrés dans le Chaco, on ramassa deux cadavres, celui d'un jeune homme et celui d'une vieille femme, probablement sa mère, qui d'une main tenaient chacun leur fusil, et de l'autre se donnaient jusque dans la mort une dernière caresse. Ce sont là des tableaux de nature à faire reculer les plus cruels et à dégoûter singulièrement les Argentins de leur alliance avec l'empire. Les femmes du Paraguay sont, à n'en pas douter, aussi décidées à la lutte que leurs maris et leurs fils : ce n'est point une armée, c'est une nation tout entière que les envahisseurs ont à combattre. Aussi peut-on être assuré d'avance que les impériaux ne sortiront pas de la lutte en vainqueurs, à moins qu'ils ne soient assez nombreux et assez résolus pour exterminer ce peuple, qu'ils sont venus, disent-ils, « délivrer de la tyrannie. »

Et pendant combien de mois ou d'années les autres nations toléreront-elles encore ces massacres? Il eût été digne de la part des républiques andines de donner suite à l'énergique protestation qu'avait rédigée en leur nom commun le ministre du Pérou M. Pacheco, enlevé récemment par la fièvre jaune; mais, après avoir lancé leur réclamation solennelle, elles sont retombées dans le silence, comme si le sort du Paraguay, qui défend pourtant leur propre cause, leur était devenu indifférent. L'Angleterre, à qui les intérêts de ses nationaux non moins que les devoirs de l'humanité commanderaient une démarche de médiation, ne s'est pas encore interposée entre les belligérans, ainsi que ne cesse de le lui conseiller le *Times*, organe du haut commerce britannique; d'ailleurs, il faut le dire, l'attitude de M. Gould, ministre de la Grande-Bretagne à la Plata, ne présente pas de garanties suffisantes d'impartialité, et le maréchal Lopez refuserait certainement d'entrer en pourparlers avec un diplomate qui dans ses dépêches officielles le qualifie de « despote » et de « barbare. » Quant à la France, la conduite qu'elle a suivie à l'égard de la république mexicaine ne peut en faire un arbitre dans la lutte qui se poursuit sur les bords des fleuves platéens. C'est à la république des États-Unis que

reviendra probablement l'honneur de contribuer par son attitude à mettre un terme à cette guerre. Déjà par deux fois M. Seward, qui d'ordinaire n'est pas très cordial à l'égard des états de l'Amérique du Sud, a sans succès offert ses bons offices pour amener la paix entre le Paraguay et le Brésil. Un fait récent pourrait bien le décider à intervenir d'une manière plus décisive. M. Washburn, ministre des États-Unis à l'Assomption, ayant désiré sortir du Paraguay, un petit bateau à vapeur fédéral, le *Wasp*, remonta le fleuve pour se mettre à sa disposition; mais le marquis de Caxias ne permit pas au navire américain de dépasser Curupaity : le *Wasp* dut rebrousser chemin vers Montevideo, et par cela même M. Washburn se trouva retenu de force au Paraguay. La colère de ses compatriotes établis à la Plata et au Brésil est grande contre le marquis, et l'on disait, à tort sans doute, que M. Watson Webb, ministre des États-Unis à la cour de Rio-de-Janeiro, avait demandé péremptoirement la destitution du coupable. Quoi qu'il en soit, la république américaine est assez forte pour faire cesser la guerre; il suffit pour cela qu'elle le veuille et le dise.

L'intervention décisive des États-Unis serait plus heureuse encore pour les envahisseurs que pour les habitans du Paraguay, car elle les débarrasserait d'une guerre criminelle où le triomphe même serait honteux. D'ailleurs le Brésil est bien près d'être épuisé, et la situation des alliés qu'il s'est acquis de gré ou de force sur les deux rives de l'estuaire de la Plata n'est guère plus brillante. A Montevideo, où les Brésiliens sont venus il y a quatre ans « rétablir l'ordre » à main armée, le désarroi est à son comble; toutes les banques sont en liquidation, le taux de l'intérêt s'est élevé à plus de 20 pour 100, et, chose inouie dans ce paradis des travailleurs, plus de cinq mille ouvriers sans ressources sont obligés de se disperser pour chercher de l'ouvrage dans les villes de l'intérieur. Au Brésil, la crise n'a pas ce caractère de violence soudaine, mais elle est d'autant plus redoutable, parce qu'elle a son origine dans une situation permanente que la guerre ne cessera d'aggraver. Tandis que Montevideo et Buenos-Ayres prennent seulement une part nominale à la lutte, c'est l'empire qui doit en payer tous les frais et l'alimenter de chair à canon.

Le discours prononcé par dom Pedro lors de l'ouverture des chambres brésiliennes est naturellement des plus vagues, comme le sont presque toujours les longues phrases de l'optimisme officiel; cependant quelques paroles plaintives se mêlent à cette rhétorique pompeuse. Le rapport du ministre des finances est le complément indispensable du discours impérial, et les chiffres qui s'y trouvent disent assez quel degré de foi il s'agit de prêter aux expressions de complaisance tombées du trône. Il va sans dire que

pour le budget de l'année 1870 le ministre prévoit une excédant de recettes certain; en revanche, l'exercice qui vient de se terminer se solde par un effrayant déficit, et l'année courante ne commence pas sous de meilleurs auspices. Les recettes du trésor pendant l'année fiscale 1867-68 ont été, sans compter les recettes fictives fournies par la création du papier-monnaie, de 174 millions de francs seulement, tandis que les dépenses ont atteint la formidable somme de 494 millions, c'est-à-dire que dans une seule année l'empire a jeté dans le gouffre de la guerre près de trois fois son revenu. L'ensemble de la dette brésilienne s'élevait au 31 mars de cette année au total de 1 milliard 99 millions, et depuis cette époque le déficit augmente en moyenne de 30 à 50 millions par mois. C'est là ce que l'honorable M. Zaccarias appelle avoir à « lutter encore contre quelques difficultés. » Quant au redoutable problème de l'esclavage, qui mériterait d'être aussi considéré comme une « difficulté, » la solution en a été indéfiniment reculée. Le commerce extérieur diminue notablement à cause des impôts de guerre qui pèsent sur les échanges et la navigation. Les journaux tiennent un langage presque révolutionnaire, les chambres deviennent hostiles, et même le sénat a répondu au discours du trône par un vote de défiance à l'égard du ministère. Des accens presque républicains ont retenti dans la chambre des députés. « Le Brésil, s'écriait M. Felicio de Santos, semble un territoire détaché de la vieille Europe par un cataclysme et relié comme un corps étranger à la jeune Amérique. Notre attitude n'est que servilité envers les nations monarchiques et décrépites de l'ancien monde, qu'arrogance et mépris envers les états libres du nouveau. Pour flatter l'Angleterre, nous nous sommes hâtés de reconnaître aux états esclavagistes du sud le titre de belligérans; pour courtiser la France, nous avons salué l'avénement de l'empereur du Mexique; pour nous faire bien venir de l'Espagne, nous avons donné pendant huit mois asile à sa flotte de guerre, et nous n'avons point protesté contre le bombardement de Valparaiso. Si nous continuons dans cette politique anti-américaine, la guerre du Paraguay ne sera point un fait isolé dans l'histoire; elle ne sera que le prologue de la grande conflagaration américaine. » Et M. Christiano Ottoni ajoute : « Il est impossible que le Brésil puisse exister, si la lutte continue... Le Paraguay est notre Mexique, et l'empire même y périra, si nous nous acharnons à cette tentative impossible. De même que l'armée française a dû quitter Mexico sur l'injonction des États-Unis, de même il nous faut sortir à tout prix du Paraguay, car nous y sommes sans droit et sans espérance. » Plaise aux peuples du Brésil d'écouter à temps ces paroles d'avertissement prophétique!

ÉLISÉE RECLUS.

JEAN DE CHAZOL

DERNIÈRE PARTIE (1).

XXIII.

Il est des commotions si violentes qu'elles exaspèrent jusqu'à la folie; je tombais de si haut des régions de l'idéal que j'en demeurai un instant comme frappé de stupeur. Il me fallut reprendre la lecture de cette déclaration de vengeance pour me convaincre que je n'étais point le jouet d'une hallucination. Tout à coup une idée me vint à l'esprit, soudaine et rapide comme un trait de lumière. C'était une épreuve, une expiation qu'elle m'imposait; c'était la rançon de mes lâches hésitations, de mes doutes. Elle voulait s'assurer si j'avais assez d'amour pour ne plus désormais chanceler dans ma foi, pour croire en elle, l'accusât-on d'un crime, s'accusât-elle elle-même, — l'évidence aveuglât-elle mes yeux. Je me levai pour courir me jeter à ses pieds. Je m'arrêtai sur le seuil... Si elle m'avait dit la vérité, si elle m'avait vraiment tendu ce piége indigne!...

Qu'allait-il se passer entre nous? Je voulais me calmer, je sentais que dans le désordre de mes idées j'allais tout rendre irréparable. J'étais entraîné depuis trois mois dans un courant d'événemens si étranges que je n'avais plus la notion du réel. Cette lettre était si insensée!... Que te dirai-je de mon aberration? Faut-il appeler lâcheté ce honteux aveuglement de la passion qui me leurrait

(1) Voyez la *Revue* du 15 juin, du 1er et 15 juillet, et du 1er août.

encore d'une ombre d'espoir après une telle chute? Mais j'étais trop agité pour supporter longtemps cette cruelle incertitude. Il fallait voir le péril face à face. J'allai trouver Viergie.

Comme j'entrais chez elle, elle était debout près d'une fenêtre, regardant le parc à travers les vitres. En entendant le bruit de la porte, elle se retourna et demeura devant moi pâle, silencieuse. Si j'avais en cet instant surpris des pleurs dans ses yeux, je te le jure, René, je lui aurais encore tendu les bras. Son attitude hautaine et décidée me glaça. Sans parler, je lui montrai sa lettre ouverte.

— Vous l'avez lue? dit-elle d'une voix à peine intelligible.

— Oui, et, si vous avez voulu m'éprouver, Viergie, l'épreuve est cruelle.

— Une épreuve? Celle-ci serait étrange, avouez-le.

— Quoi! tout cela est réel; ce que vous dites dans cette lettre est résolu dans votre esprit?

Elle hésita un instant; mais, reprenant toute son assurance : — Résolu irrévocablement! dit-elle d'un ton si singulier d'audace que mon indignation, trop longtemps contenue, éclata tout à coup.

— Ah çà! vous êtes folle! m'écriai-je.

Elle me regarda en face d'un air de défi. J'eus peur de ma colère. — Voyons, lui dis-je en me maîtrisant par un effort de volonté, tout cela est insensé. Vous n'avez pas songé à ce qui va résulter d'une telle extravagance. On a surpris votre imagination. La jalousie peut-être que vous aviez autrefois conçue contre Geneviève vous aura égarée. Il est impossible que vous ayez feint l'amour à ce point. Viergie, c'est notre vie que vous brisez en cet instant. Marulas vous a trompée pour vous faire servir à je ne sais quel misérable dessein. Écoutez-moi, je vous en conjure; malgré l'assaut que subit en ce moment notre bonheur, nous pouvons nous sauver encore. Nous sommes liés désormais, rien ne saurait nous séparer. Vous cédez à un égarement dont votre nature exaltée n'a point compris toute la portée. Viergie, j'essaierai d'oublier cette heure de délire.

— Je vous remercie, répondit-elle; mais il est trop tard, Jean. Il y a maintenant des souvenirs que nous ne pouvons plus effacer. Nous avons trop de fierté tous deux pour oublier. Je suis franche, puisque j'avoue que je vous ai aimé. Vous l'avez dit souvent, et vous considériez cela comme un de mes charmes, je suis une sauvage, moi! N'y eût-il point le malheur de ma mère entre nous, je ne saurais concevoir l'amour sans le complet abandon de mon âme. Celui que j'aimerais serait mon maître, je le servirais à genoux; mais une soumission vulgaire, une froide résignation, me sembleraient une profanation de moi-même après ce qui s'est passé

entre nous. Vous avez tué mon amour en m'humiliant. Toute ma résolution, toute ma force est dans ce mot : je ne vous aime plus.

— Ainsi, m'écriai-je, ces protestations de tendresse, ces aveux, ces sermens, tout cela n'était que mensonge? Notre mariage n'était pour vous qu'un piége pour acquérir un nom, une fortune?

— Vous oubliez que sir Clarence O'Brien est aussi noble et plus riche que vous.

— Mais avez-vous songé aux conséquences de cette situation?

— Oh! je savais que je courais un danger terrible, dit-elle avec un calme impassible; mais le péril est passé, puisque vous ne m'avez pas tuée sur le coup. Maintenant la réflexion vous est venue, et je n'ai plus rien à craindre. Votre nom vous défend tout éclat.

Encore une fois j'eus peur de la colère que je sentais bouillonner en moi.

— Et me permettrez-vous de vous demander comment vous comptez porter ce nom? dis-je avec ironie.

— Oh! rassurez-vous, reprit-elle d'un ton hautain, j'ai assez de fierté pour ne point descendre du sommet où je suis montée.

— Vous perdez l'esprit; avez-vous songé à ce que va devenir notre vie?

— Je vous avoue mon ignorance à ce sujet, répondit-elle. En tout cas, l'avenir dépendra de vous. La possession de moi-même réservée, je serai pour le monde et pour nos gens ce que je dois être aux yeux de tous,... votre femme et,... si vous l'exigez, votre amie.

— Tenez, décidément vous êtes folle! m'écriai-je. Ainsi, quand le cœur plein d'amour je formais avec vous des projets d'avenir et de bonheur, vous me trompiez? Ainsi vous avez espéré que je subirais impassible cette incroyable situation de dupe, que, votre ambition ou votre vengeance satisfaite, nous arrangerions un ménage où vous ne seriez ma femme que de nom?

— Oh! je n'ai pas été crédule à ce point de penser que vous accepteriez une telle vie. J'ai prévu d'avance l'issue de notre mariage. J'ai de vous ce que je voulais. Je suis prête maintenant à vous aider en tout ce qu'il vous plaira pour arriver à une entente qui ménage les convenances et n'attire point le scandale sur ce nom de Chazol qui est devenu le mien.

— Assez, malheureuse, assez! m'écriai-je, effrayé devant cette perversité profonde que je voyais enfin sans masque. Vous venez de détruire à jamais tout espoir de retour. Ah! votre vengeance est complète; mais vous avez eu tort de la tenter sur moi...

N'attends pas, ami, que j'essaie de te raconter les défaillances de mon cœur et l'égarement de ma raison durant ces huit jours de tortures, pendant lesquels je me débattis contre la folie. Après l'état

violent où m'avait jeté cette scène, j'avais essayé de me recueillir, de me calmer. Je ne pouvais croire à cette résolution folle. Comment imaginer qu'elle pût persister dans cette odieuse vengeance qui allait briser sa vie et la mienne? Égarée par ces superstitions étranges dont j'avais eu déjà mille preuves, elle s'épouvantait peut-être de quelque fantôme menaçant prêt à la punir d'un amour qui lui semblait sacrilége. N'allais-je pas moi-même accomplir notre ruine en m'abandonnant à quelque parti extrême qui rendrait notre malheur irréparable? C'était une imagination exaltée qu'il fallait apaiser. Il était impossible que par ma tendresse je ne parvinsse point à la fléchir... René, après l'avoir maudite comme une vile créature, je me suis traîné à ses pieds suppliant... Ainsi que la robe de Nessus, mon amour me dévorait. Hautaine, implacable, elle me brûlait de ses regards; son souffle m'enivrait, sa beauté me fascinait. Je l'implorais avec larmes; je croyais la voir émue, défaillante, prête à fléchir; puis tout à coup, comme frappée de terreur, elle s'échappait de mes bras, m'accablant de ces mots: « je ne vous aime pas! je ne vous aime pas! » qu'elle redisait avec violence pour mieux m'atteindre au cœur et creuser un abîme entre nous. En de telles scènes, je perdais jusqu'à la conscience de la situation où ma fierté s'humiliait. J'ai cru que j'allais devenir fou de douleur. J'ignore par quel miracle je vis à cette heure, car deux fois je résolus d'en finir avec sa vie et avec la mienne. René, il fallut l'excès de ses mépris pour rappeler ma raison, pour anéantir tout espoir dans mon cœur avili...

Tu frémis, n'est-ce pas? car tu sais si je suis homme à subir de pareilles chutes! Écoute. Au bout de huit jours de ce délire, — j'ai vécu huit jours ainsi, — un soir, après l'avoir quittée suppliant, las de m'être si longtemps abaissé, effrayé d'en être venu à ce degré de faiblesse, je méditai sur ma situation; j'eus le courage enfin de contempler mon désastre et de chercher ce qui me restait à espérer. Tout était bien perdu, bonheur, dignité... Il n'était plus de retour, car, eussé-je vaincu ses dédains, je ne pouvais plus être pour elle qu'un objet de pitié. Je me sentais déjà amoindri à mes propres yeux. J'étais tombé dans un piége; nulle issue, nul recours! La loi même était impuissante à briser le joug auquel elle m'avait rivé, eussé-je osé en appeler à un tribunal et m'exposer à un scandale public. J'avais encore présent à l'esprit un procès bizarre dont tu te souviens où un honnête homme, dans une situation comme la mienne, réclamait en vain depuis trois ans la nullité de son mariage. Il avait subi trois années cette torture. La loi avait consacré l'indissolubilité. J'étais à jamais enchaîné aussi. Cette femme, méprisant ses sermens devant les hommes et devant Dieu, avait le

droit de garder un nom volé. Dérision impie! elle pouvait devenir adultère, et ses enfans seraient les miens, si je ne savais prouver sa trahison devant des juges... Notre code est ainsi fait!

Je délibérai longtemps, le cerveau troublé, le cœur déchiré, éperdu de rage et d'amour. Je l'adorais, et je m'épouvantais à la pensée de vivre sans elle. Elle était devenue ma vie, mon souffle, mon âme... La violence même de mon désespoir me sauva. J'eus honte de ma faiblesse, les amertumes trop longtemps amassées débordèrent enfin. De victime, je me fis juge, et je la condamnai.

Un soir donc, je donnai ordre à mon valet de chambre de tout préparer pour mon départ de Chazol au lever du jour. Tu sais, René, avec quelle impitoyable volonté j'accomplis ce que j'ai résolu. Au milieu de la nuit, quand tout fut endormi dans le château, je quittai ma chambre, et je gagnai sans bruit l'appartement de ma femme. Sa porte était fermée, mais j'avais la clé d'une autre porte qui communiquait de la bibliothèque à un petit couloir aboutissant à son cabinet de toilette... J'ouvris. Là encore un verrou tiré de l'autre côté me fit obstacle; mais cette porte était légère, d'un coup d'épaule je la jetai en dedans. J'arrivai à sa chambre, éclairée par la demi-clarté d'une lampe d'albâtre. Au bruit que j'avais dû faire, Viergie s'était réveillée. En m'apercevant sur le seuil, elle jeta un cri. . . . .

. . . .

Au jour, avant le lever de nos gens, je quittais Chazol en lui laissant cette lettre :

« Vous n'avez pas voulu être ma femme, je vous ai traitée en maître. J'ai réduit votre orgueil, je vous ai possédée. Maintenant je ne veux plus de vous, et je pars, vous ayant châtiée et punie. Nous ne nous reverrons jamais. Votre situation est assurée, mon notaire vous servira les revenus auxquels vous avez droit par notre contrat. Si vous désirez quitter Chazol pour une autre retraite, je vous laisse libre. Seulement, en me séparant de vous, je vous rappelle que vous portez mon nom... Je vous conseille de ne point l'oublier.

« JEAN DE CHAZOL. »

XXIV.

Tu as lu, René, le dénoûment de ce roman d'amour dont je te racontais les troubles et les ivresses. Il te semble, n'est-ce pas? que tout cela n'est qu'un rêve effrayant, que pendant ces quatre mois de séjour à Chazol j'ai été frappé de quelque accès de folie. Quatre mois! tout cela s'est passé en quatre mois! Je me retrouve à Paris

devant cette table où je t'annonçais joyeux mon départ pour la Provence. Autour de moi, tous les témoins de ma libre existence, mille objets familiers à peine quittés, un livre commencé, quelques lettres reçues..... C'était hier, et pendant ces quelques jours d'absence toute une destinée s'est accomplie pour moi!... Oui, tout cela semble un rêve, et par instans j'ai peine à y croire. Après tout, qu'est-ce au fond que ce malheur? Une aventure étrange, une intrigue galante que j'ai payée trop cher avec une créature plus perfide que les autres, une folie d'*excentric* amoureux d'une danseuse qu'il veut avoir à tout prix. Je suis homme à retirer quelque lustre d'originalité d'une extravagance si pleine de désinvolture : j'aimais une belle fille, je ne pouvais la posséder qu'en l'épousant; mon caprice satisfait, je l'ai quittée... Il y a là de quoi me donner dans le monde une attitude régence d'un effet irrésistible...

Non, j'essaie de te mentir; mais je ne me mens pas à moi-même!... Je l'adore, et le désespoir me tue. Ma vie est un enfer; à toute heure, à tout instant, son image est présente et remplit ma pensée. Le souvenir de cette nuit de voluptés brutales, de luttes et de fureurs, me brûle, me dévore et m'enivre... Je la revois frémissante, éperdue, domptée, pleurant des larmes de rage, en ce désordre où sa merveilleuse beauté m'éblouissait. J'entends encore ses cris étouffés par mes lèvres... C'est lâche et c'est fou, n'est-ce pas? Et je vis dans ces tortures!... Je recule devant la pensée d'un suicide, j'ai peur de ce néant qui me séparerait d'elle.....

Arrivé de Chazol à Paris, je restai pendant deux jours enfermé chez moi, en proie à la fièvre et au vertige. Mon oncle était encore absent. Je défendis à mes gens de faire connaître mon retour. Te le dirai-je? dans le trouble de mes pensées, j'osais encore rêver quelque miracle qui la ramènerait à moi soumise, repentante... J'avais perdu toute fierté, je maudissais cet absurde sentiment de dignité offensée qui m'avait arraché à mon bonheur; puis tout à coup je songeais à tout ce qui nous séparait désormais, et le désespoir s'emparait de moi. Je m'effrayais de ne rien savoir d'elle, et je me demandais si tout était fini...

Vers le soir du second jour, j'eus l'étrange idée qu'elle était peut-être arrivée chez ma tante, ou que là du moins j'aurais sans doute de ses nouvelles. A cette dernière espérance, je fis atteler. A neuf heures, j'étais à l'hôtel Sénozan. En revoyant cette demeure qui me rappelait de si cruels souvenirs, je ne pus me défendre d'un pressentiment douloureux. Le vieux Martin, tout effaré de me voir à cette heure, me dit que ma tante était encore au salon avec ma cousine. Au moment où il soulevait la portière pour m'annoncer, j'entendis un cri de Geneviève. — Lui, Jean!...

J'entrai; ma tante et Geneviève étaient seules. A ma vue, elles devinèrent une catastrophe.

— Viergie?... s'écria ma tante.

— Rassurez-vous! dis-je, effrayé de leur inquiétude.

— Où est-elle?...

— Mais à Chazol, répondis-je, essayant de sourire.

Il fallait trouver un prétexte. — Une affaire m'appelle ici pour quelques jours, et j'ai dû partir seul.

Pendant que je disais ces mots, Geneviève interrogeait mes yeux.

— Jean, dit-elle en saisissant ma main, il vous est arrivé un malheur... Je le vois, je le sens!

Le désordre que révélait mon visage avait trahi mon affreuse douleur. Il fallait cependant expliquer pourquoi j'étais venu seul. J'inventai je ne sais quel ordre du ministre qui me rappelait tout à coup, je parlai d'un embarquement probable et très prochain. Cette fiction coupait court aux conjectures et donnait un aliment aux émotions que j'avais excitées. Sans soupçonner un autre ennui que celui que je confessais, ma tante vit pourtant que je ne voulais pas tout dire en présence de Geneviève. Geneviève le comprit aussi sans doute, car un instant après elle nous laissa sous le prétexte qu'elle était fatiguée et souffrante. A son attitude du reste et à celle de sa mère, j'avais deviné dès le premier abord que depuis leur arrivée à Paris elles vivaient dans la tristesse. Demeuré seul avec la marquise, j'eus un moment d'embarras cruel.

— Cette affaire est-elle donc plus grave que vous ne l'annonciez? dit-elle en voyant mon hésitation.

Il fallait tout lui révéler, et cependant ménager sa sensibilité nerveuse et maladive.

— Oui, c'est une affaire grave, lui dis-je, mais calmez-vous, et, quoi que j'aie à vous apprendre, ne vous effrayez pas, car je vous apporte du moins un soulagement à des pensées qui vous ont beaucoup tourmentée, si cachées que vous les ayez tenues. Ce que j'ai à vous dire enfin ne peut être qu'une joie pour votre amour maternel, et vous rendra Geneviève plus chère, si jamais votre tendresse a pu hésiter.

— Mon Dieu, que voulez-vous dire? s'écria-t-elle; achevez! Je vous promets d'être calme.

— Avez-vous reçu des nouvelles de Viergie?

— Non, et je m'en inquiétais, je l'avoue; c'était pour moi une peine de la croire ingrate.

— Elle peut l'être envers vous sans que votre cœur en souffre,... alors qu'il vous reste l'affection de Geneviève,

— Que signifie cela? expliquez-vous...

— N'avez-vous jamais songé que la révélation de la Mariasse pouvait être une odieuse vengeance? repris-je, lui mesurant l'émotion pour ne point l'accabler.

Ma tante me jeta un regard éperdu.

— Au nom du ciel, parlez! s'écria-t-elle, n'osant me comprendre. Vous voyez que j'ai du courage... On nous a trompés... Est-ce là ce que vous voulez dire?...

— C'est Geneviève qui est votre fille; c'est Geneviève, je vous le jure.

— Geneviève!... mon enfant! Ah! béni soit Dieu, mon cœur ne s'y était pas trompé!... Mais comment savez-vous?... Qu'est-il arrivé?...

Je lui montrai alors la lettre de Viergie. Cette lettre révélait tout. Elle la lut, non sans s'interrompre avec stupeur.

— La malheureuse! dit-elle enfin... Et vous, pauvre Jean, qui l'aimiez d'un amour si noble et si profond!

— J'ai reçu un coup cruel, répondis-je; je vais reprendre la mer. L'absence et le mépris me guériront... Je suis veuf, voilà tout!

Ma tante tourna vers moi ses yeux mouillés de larmes et me regarda un instant.

— Pauvre Jean! répéta-t-elle. Ah! vous ne saurez jamais le mal qu'elle nous a fait.

— J'ai compris ce que vous avez souffert dans votre tendresse maternelle. C'est pourquoi je vous ai tout dit afin de vous délivrer du moins de ces horribles doutes.

Nous convînmes de ce qu'elle confierait à Geneviève pour expliquer cet incroyable dénoûment de mon mariage, et après une heure de tristes épanchemens je pris congé d'elle. Comme je traversais le dernier salon, à demi éclairé, je fus tout surpris de me trouver en face de Geneviève.

— Silence! me dit-elle vivement, ma mère me croit rentrée. Je vous attendais, car je meurs d'inquiétude...

— Vous vous exagérez sans doute les causes de ma présence à Paris, chère Geneviève; rassurez-vous.

— Oh! n'essayez point de me tromper, Jean, ajouta-t-elle d'une voix émue et le regard suppliant; au nom du ciel, qu'est-il arrivé?... Viergie est malade, n'est-ce pas? mourante peut-être?...

— Geneviève, je vous assure...

— Il n'y a qu'un tel malheur qui puisse vous accabler à ce point. Tenez, je vois des larmes dans vos yeux.

J'avais des larmes dans les yeux, René, parce qu'en écoutant Geneviève, en la regardant, j'avais cru voir et entendre Viergie. Je ne sais ce que je parvins à répondre, et je m'enfuis.

En sortant de l'hôtel, je renvoyai ma voiture. J'avais besoin de respirer, de calmer le tumulte de mon âme. Je m'en allai à travers les Champs-Élysées, effrayé à l'idée de revoir Geneviève et de retrouver par elle cette torture que je venais de subir. J'errai jusqu'au milieu de la nuit. Je me pris à songer, en me rappelant les questions de Geneviève, que peut-être en effet Viergie était malade, mourante... Que faisait-elle?... Qu'était-il arrivé après mon départ?... J'imaginai je ne sais quel sombre drame.

Comme je rentrais chez moi, mon valet de chambre me remit une lettre. Elle portait le timbre de Chazol; sur l'adresse, je reconnus l'écriture de Viergie; je crus que j'allais défaillir. Je renvoyai Toby et demeurai seul. J'avais peur, je n'osais lire. Enfin je déchirai l'enveloppe en tremblant. Voici ce que Viergie m'écrivait :

« Vous êtes un lâche... Mais, malgré ce hautain mépris qui cache mal votre désespoir, vous m'aimez, vous ne m'oublierez jamais! Et, si jamais je le veux, je vous verrai encore à mes genoux, suppliant... Je ne puis plus rien, dites-vous? Écoutez ceci : Geneviève vous adore et meurt de son amour. C'est pour vous séparer d'elle que je vous ai épousé!

« Comtesse VIERGIE DE CHAZOL. »

René, tu es mon frère, et dans ces épanchemens je te livre mes plus secrètes misères, je mets mon âme à nu. Ce qui m'arrive bouleverse à ce point mon esprit que j'ai besoin parfois de me recueillir pour ne pas me croire insensé. Dégagée des péripéties romanesques, mon aventure n'est cependant qu'un de ces incidens vulgaires que j'ai vus passer cent fois devant mes yeux : un homme trompé ou dupé par une femme. Quelles que soient la forme ou les conséquences de sa déconvenue, c'est toujours la même prosaïque infortune, une déception plus ou moins amère, une blessure que le temps guérit. Que te dirais-je de plus? J'ai été joué comme un sot!... Eh bien! en recevant cette lettre de Viergie, cette lettre si pleine de fureur et de haine, et qui te paraît sans doute à toi une nouvelle perfidie, je ne lus qu'une ligne : *c'est pour vous séparer d'elle que je vous ai épousé!* Je n'eus qu'une pensée : elle est jalouse de Geneviève, elle m'aime!.. Cette pensée s'est emparée de moi; à l'heure où je t'écris, elle me possède encore. Elle m'aime!... Te dire ce que j'espère, je l'ignore. L'irréparable est entre nous, je le sais; je me mépriserais de fléchir à cette heure. Il n'est point d'infamies qu'on ne puisse pardonner à sa maîtresse; mais on ne saurait concevoir qu'après de telles atteintes à leur dignité la vie fût encore possible entre deux époux. Tu peux me croire frappé de vertige, tu ne me croiras jamais lâche, je présume. Quand je te dis qu'elle m'aime, que je le

sens par je ne sais quelle conviction intime, je ne songe donc point au pardon, fût-elle suppliante devant moi. Ce m'est toutefois un allégement de songer qu'elle souffre peut-être aussi. Cette trahison, ce guet-apens indigne n'est plus uniquement le calcul d'une ambition aveugle; la passion, la jalousie, rendent sa vengeance moins vile, mon malheur moins humiliant. Nature inculte, imagination fougueuse, elle n'a point compris sans doute la gravité de cette action inouie que son orgueil lui a fait commettre. Tu sais comment elle a été élevée... Le sang qui coule dans ses veines est du sang de Bohême...

Je devine ta pensée, René... Eh bien! oui, je la justifie, ou du moins j'essaie de la justifier. Ne comprends-tu pas que ma douleur me serait moins amère, si je pouvais me convaincre qu'elle me regrette et me pleure?... Tout n'est donc pas fini. Il reste encore entre nous un lien de haine! Je ne pouvais douter de cette jalousie, qui plusieurs fois déjà s'était révélée, soit qu'elle s'adressât à cette supériorité d'éducation de Geneviève que Viergie avait enviée et qu'elle avait désespéré d'atteindre, soit qu'elle vînt de cette pensée, dont je l'avais vue tourmentée autrefois, qu'il y avait eu des projets d'union entre ma cousine et moi. L'idée que j'étais aimé de Geneviève autrement qu'un frère n'avait pu naître que dans une âme jalouse. Comment croire à un sentiment secret que les yeux d'une mère et les miens n'avaient point pénétré? Je n'ignorais pas que ma tante avait eu un moment l'espoir de m'unir à Geneviève, et dans un jour d'épanchement elle me l'avait confié; mais, si dans le cœur de ma cousine il s'était mêlé une plus vive tendresse à cette affection ingénue, pieusement gardée dans ses souvenirs d'enfant, ce n'avait pu être qu'une vague éclosion de cet amour toujours prêt à naître dans une âme candide pour le fiancé qu'on lui donne. Ma tante ne m'avait point caché que dès l'arrivée de Viergie au château elle avait deviné que nous nous aimions. Elle avait donc su, avec son instinct de mère, préparer l'esprit de Geneviève contre une déception. Geneviève enfin était trop innocente pour savoir dissimuler une passion profonde. Le ton violent de cette imprécation de Viergie suffisait à démontrer sous quelle impression elle avait été écrite. C'était un dernier trait de fureur impuissante, rien de plus.

Quoi qu'il en soit, cette lettre eut du moins pour effet de mettre un terme à mes incertitudes sur ce qui me restait à faire. Je songeai alors qu'il était convenable de régler définitivement notre situation, ne fût-ce que pour attester ma résolution formelle et prévenir l'éclat d'une rupture. J'avais su par les lettres de mes amis de Paris que ce mariage, aussi romanesque qu'imprévu, avait fait

quelque bruit dans notre monde, et mon arrivée subite sans Mme de Chazol allait certainement donner lieu à des commentaires qui ne tarderaient point à être éclaircis. Je n'étais pas homme à tomber comme un sot sous une déconvenue conjugale, ni à prendre une attitude de foudroyé. Il fallait faire tête à l'orage et prévenir les médisances en me traçant un rôle qui arrêterait court les ironies, si elles essayaient de poindre.

Pour commencer, j'écrivis à Langlade afin de préciser les questions d'intérêt. Je lui annonçai qu'à la suite d'événemens survenus entre Mme de Chazol et moi nous étions décidés à une séparation consentie de part et d'autre, qu'il aurait à s'entendre avec elle pour le règlement des avantages que je lui avais assurés, c'est-à-dire trente mille francs de rente hyothéqués sur mes biens. Je l'informai que dans le cas où, désirant quitter Chazol, elle jugerait bon de réclamer sa dot (une somme de deux cent mille francs qui lui avait été donné par Mme de Sénozan et qui était encore entre les mains de Langlade), il était autorisé à lui en laisser la libre disposition. Je le priai donc de voir Mme de Chazol afin de m'informer au plus tôt de ses intentions.

Comme j'achevais cette lettre, l'amiral entrait chez moi. Il arrivait de Brest.

— Que me dit-on ?... Tu es ici depuis deux jours, s'écria-t-il en m'embrassant avec effusion, et tu ne me le fais pas savoir?...

— Je croyais seulement passer par Paris, mon cher oncle, répondis-je un peu troublé.

— C'est bon, c'est bon!... Et ta femme, où se cache-t-elle?... Appelle-la. Tu sais que Mauron m'en a écrit des merveilles.

— Elle n'est pas ici. Je l'ai laissée à Chazol.

— C'est ce que je te reproche. J'ai eu une peine infinie à me faire à cette idée que nous allions avoir une femme dans notre ménage; enfin je m'y suis résigné, et voilà que tu m'arrives seul... Est-ce que déjà par hasard tu serais las de ton bonheur? Tu t'égares sans elle à Paris aux premiers rayons de ton *honey-moon!*

— Si j'ai quitté ma femme, repris-je, je veux dire que je me suis séparé d'elle pour ne plus la revoir...

A ce mot, il fit un haut-le-corps, me regarda en face, et faillit perdre ce sang-froid superbe qui fait ton admiration.

— Parfait! reprit-il enfin avec son sourire caustique. Continue. Tu as une manière de te marier qui m'enchante.

L'idée ne me vint pas d'atténuer les faits; malgré l'humeur railleuse de mon oncle, mon nom était en jeu, ce qui me faisait un devoir de lui rendre un compte sévère de ma conduite dans une affaire dont l'éclat allait arriver jusqu'à lui. Je lui fis donc une con-

fession sincère. En écoutant le récit de mes premiers jours de déception, il ne put réprimer un étonnement narquois.

— Hé! hé! dit-il, la petite personne a de la tête!... Sénozan et Bohême, le croisement de race se reconnaît.

J'arrivai enfin à mon dernier jour passé à Chazol.

— Allons donc, s'écria-t-il. J'ai cru que tu me revenais comme un petit saint Jean!... Mes complimens, mon cher; tu sais brusquer les dénoûmens...

— Ne raillez pas, mon oncle, je vous en prie.

— Et comment diable veux-tu que je m'attriste quand il s'agit de ce bienheureux thème de l'hyménée qui a toujours fait ma joie... depuis que je suis veuf?... Ainsi voilà encore ma vie changée; nous voici redevenus garçons... Que Dieu te bénisse!

— Pourriez-vous me blâmer d'une résolution que ma dignité m'imposait?...

— Que veux-tu que je te dise? Nous avons eu la sottise de supprimer le divorce sous prétexte de morale, ce qui fait que l'institution la plus sacrée peut devenir le traquenard le plus bouffon. En tout autre pays que la France, à cette belle farouche qui doit être convaincue à cette heure que tu n'étais pas un gaillard à dédaigner, tu n'aurais eu qu'à tirer la révérence sans bruit, sans éclat. « Vous désirez rester fille, bonjour!... Je vous rends votre cœur, rendez-moi mon nom, j'irai faire le bonheur d'une autre... » Et tu t'en serais allé, la laissant assez sotte... Après tout, cette affaire a encore du bon, puisque te voilà forcément garanti contre toute rechute, la bigamie n'étant point admise dans nos mœurs. Tu n'avais plus, que je sache, grand'chose à perdre de ton innocence. L'honneur est sauf enfin, car tu es de ceux que ne sauraient atteindre les légèretés de leurs femmes après qu'ils les ont quittées. En te conduisant galamment dans ta séparation, tout est dit.

Les consolations de mon oncle étaient trop dans le caractère de son humeur pour que je fusse tenté de le contredire. Tu connais le dédain qu'il professe à l'endroit des femmes et de l'amour; il n'eût point compris ma lâcheté, et j'eusse alarmé sa tendresse. Ma confession était faite, quoiqu'elle eût coûté à mon orgueil, et, je te l'avoue, ce fut même avec quelque allégement que je l'entendis résumer ma folie, comme s'il se fût agi d'une aventure qui ne pouvait le troubler dans sa sérénité superbe et dans le souci de notre honneur commun.

XXV.

Deux jours plus tard, je reçus cette longue lettre de Langlade, qui m'apprenait enfin les événemens passés au château depuis mon départ.

« Monsieur le comte,

« Selon le désir que vous exprimiez, votre lettre à peine reçue, je me suis rendu au château, et, dans mon ignorance des faits qui ont amené vos graves résolutions, je crois de mon devoir de vous rendre un compte très minutieux de ma visite et des diverses circonstances qui pourraient vous intéresser. En passant devant le presbytère de Chazol, j'aperçus l'abbé Bertaut. Je m'arrêtai pour lui donner la main. Il devina que je venais au château envoyé par vous, et me dit qu'il avait vu le matin Mme la comtesse. Je songeai que peut-être déjà il était en mesure de me renseigner sur les dispositions d'esprit que j'allais rencontrer, ce qui ne m'était point inutile. Outre nos vieilles relations d'amitié, nous nous sommes trouvés trop souvent, par état, dépositaires d'importans secrets de famille (ne fût-ce que celui qui est relatif à la naissance de Mme de Chazol), pour hésiter à nous confier l'un à l'autre lorsqu'il en peut résulter quelque bien. J'entrai donc chez lui. Il vint au-devant de mes questions en me montrant qu'il était instruit des raisons qui avaient motivé votre départ... Je ne lui cachai point alors la nature de la mission que vous m'aviez chargé de remplir, et je l'interrogeai pour savoir si, d'après ses entretiens avec Mme de Chazol, il n'était point survenu quelque circonstance qui pût, sinon modifier ma démarche, au moins m'engager à lui donner un caractère moins définitif et moins tranché. A la façon dont il me répondit, il me fut aisé de comprendre qu'il n'ignorait rien des motifs sérieux qui avaient amené une si grave détermination. — Tout cela est bien regrettable, me dit-il. M. de Chazol, je le crains, a l'esprit trop fier pour tenter une réconciliation au point où en sont venues les choses. D'un autre côté, chez cette malheureuse jeune femme, dont l'âme, élevée cependant, n'est qu'à demi chrétienne par suite de l'éducation bizarre qu'elle a reçue, j'ai trouvé une telle exaltation et des idées basées sur de si étranges notions de la vie que je désespère de lui faire entendre la vérité... Je ne puis m'empêcher de croire pourtant qu'elle subit l'influence funeste qu'a conservée sur elle ce vilain homme qui lui a servi de père. — Quoi! dis-je, est-il donc encore ici? Aurait-il osé se présenter au château?... — Non, répondit le curé; mais j'affirmerais presque qu'il entretient avec elle des rapports suivis. — Supposeriez-vous donc, repris-je, qu'il la tient par quelque menace?... — Il est trop habile pour avoir recours à de tels moyens, répondit le curé; son ascendant est plus sûr. Je ne puis vous en préciser la nature, ajouta-t-il avec réserve; sachez seulement qu'il s'y mêle des superstitions de cette race encore païenne dont descendait la Mariasse.

« Si je vous raconte si minutieusement ces détails, monsieur le

comte, c'est qu'ils peuvent avoir une grande importance à vos yeux, surtout en ce qui concerne ce coquin de Marulas, qui a pu en effet jouer un rôle dans cette triste affaire. Les restrictions mêmes que je rencontrais dans les confidences du curé me confirmèrent dans cette pensée. Comme je le pressais de questions : — Ne me demandez rien de plus, mon cher Langlade, répliqua-t-il, car il ne me serait point permis de vous répondre. Ce que je vous tais appartient à la conscience du prêtre. Au point où en est venu ce malheureux dissentiment, ajouta-t-il, je crois néanmoins qu'il vaut mieux ne rien dissimuler des terribles conséquences qu'il doit fatalement entraîner. On recule souvent devant d'aussi effrayantes déterminations à l'heure où l'on sent qu'elles vont devenir irréparables et engager toute la vie. S'il est encore une espérance, il faut tout tenter avant que les propos aient rendu un rapprochement plus difficile.

« Un quart d'heure après, j'arrivais au château. Je remarquai que les volets des grands appartemens étaient clos, l'ancien corps de logis autrefois réservé à madame votre mère semblait seul habité. Un de vos gens à qui je demandai de m'annoncer revint bientôt m'informer que la femme de chambre n'avait point trouvé sa maîtresse chez elle, que sans doute elle était dans le parc, et qu'on était allé l'avertir. Il me fit alors monter au premier étage, me conduisit dans la bibliothèque, ouvrit les persiennes et me laissa seul. Un quart d'heure se passa sans que personne parût. Le valet revint enfin. On n'avait point trouvé Mme la comtesse dans les jardins, et on était allé à sa recherche dans les allées du bois. Ignorant si cette absence se prolongerait, je me décidai à apprendre par un mot à Mme de Chazol que j'allais attendre son retour chez le curé, où je la priais de me faire prévenir. J'étais donc entré dans votre cabinet; au moment où j'achevais ma lettre, il me sembla entendre dans la pièce voisine, que je me rappelai être votre chambre, une sorte de plainte qui ressemblait à un gémissement étouffé. Ma première pensée fut qu'un accident venait d'arriver. Sans hésiter, j'ouvris la porte et j'entrai. — Qu'est-ce?... Qui est là?... Que voulez-vous?... dit une voix. Dans la demi-obscurité, je reconnus Mme de Chazol, qui se leva subitement et comme irritée d'être surprise en ce lieu. Son visage était pâle, ses yeux rouges... Elle demeura toute troublée à ma vue. Tandis que je m'excusais d'une indiscrétion involontaire, d'un geste rapide elle renversa un cadre posé sur la table devant laquelle elle était assise, comme pour le dérober à mes regards; mais dans la brusquerie de ce mouvement le verre porta à faux et fut brisé si malencontreusement qu'un éclat atteignit Mme de Chazol à la main et la blessa. Je m'élançai pour la secourir. — Laissez, laissez, dit-elle, ce n'est rien! — Mais le sang coulait abondamment. Je l'attirai près de la fenêtre, dont j'ouvris les volets pour examiner

la plaie au grand jour. — N'appelez pas! reprit-elle vivement, et venez chez moi! — En parlant ainsi, elle enveloppa sa main dans son mouchoir. Je la suivis, et, traversant rapidement la bibliothèque et le couloir, nous gagnâmes son appartement. Je donnai l'ordre à sa femme de chambre, qui tout effarée regardait ce mouchoir sanglant, d'apporter la boîte à pharmacie. — Qu'importe? dit-elle, c'est inutile. — J'usai avec un peu d'autorité du rôle de médecin, que je prends à l'occasion, pour insister d'abord sur la nécessité de panser cette blessure et d'arrêter l'hémorragie; elle céda avec indifférence, et m'abandonna sa main. Il me fallut détacher quelques parcelles de verre qui étaient restées dans la plaie. Bien que je dusse lui causer une assez vive douleur, Mme de Chazol demeurait impassible, sans un frémissement, sans une plainte. Sa main pansée, elle me remercia en peu de mots, et, congédiant sa femme de chambre, me conduisit dans son boudoir. Toute trace d'émotion semblait avoir disparu de son visage. — Je vous dois des excuses, mon cher monsieur Langlade, me dit-elle d'un ton presque enjoué, pour le trouble que vous a causé ma sotte maladresse, et surtout pour vous avoir involontairement fait attendre si longtemps pendant qu'on me cherchait dans le parc, comme je l'ai su par Mariette. J'étais entrée pour prendre un livre dans cette chambre... Je m'y serai sans doute endormie en le feuilletant. — Comme de mon côté, je cherchais je ne sais quel prétexte pour justifier ma propre indiscrétion, la comtesse m'interrompit : — Il est trop aimable à vous de venir un peu rompre ma solitude pour vous excuser en quoi que ce soit; j'aurais été désolée d'être absente. — Ces complimens étaient dits d'une façon très dégagée, sous laquelle pourtant je sentais un effort. — Ma démarche auprès de vous, madame, répondis-je, était trop urgente pour que je repartisse sans vous voir. — A ces paroles, elle ne put s'empêcher de rougir et me regarda.

« Je lui révélai alors la communication délicate et confidentielle que je venais de recevoir de vous, et je lui fis part des instructions que vous me chargiez de lui transmettre relativement aux projets qu'elle pourrait former, soit en demeurant au château, soit en préférant un autre séjour. Elle m'écouta en silence, sans un mouvement, sans un geste, avec une froideur impénétrable. Quand j'eus achevé : — Dois-je comprendre, dit-elle, que M. le comte de Chazol me fait connaître par vous sa volonté expresse? ou m'est-il permis de me consulter sur ce qu'il veut bien proposer? — Je crus pouvoir, d'après votre lettre, affirmer que vous lui laissiez la pleine liberté de ses résolutions. Je ne lui cachai pas cependant que les arrangemens d'intérêts dont je venais l'entretenir, étant l'exécution pure et simple de ce qu'a prévu la loi, ne me paraissaient guère de na-

ture à être discutés ni de sa part ni de la vôtre, puisqu'ils constituaient des droits, et qu'aucune dérogation n'y pouvait être faite. Il ne restait donc à décider que la question plus délicate des conventions auxquelles vous vous arrêteriez tous deux, afin de voiler pour le monde une situation regrettable. Elle réfléchit un instant, visiblement troublée, hésitante, puis enfin : — Je vous avoue, mon cher monsieur Langlade, reprit-elle d'une voix un peu tremblante, que dans ma complète ignorance des idées du monde, je ne saurais me guider seule... Bien que vous soyez ici l'avocat de M. le comte de Chazol et dès lors mon adversaire, j'ai trop de confiance en votre loyauté pour n'y point faire appel. Je suis, vous le savez, isolée, sans famille et sans amis. Le respect du nom que je porte me défend de recourir à des conseils étrangers, à qui je devrais livrer la cause d'une rupture que la volonté de M. de Chazol est sans doute de ne point divulguer, puisqu'il vous la laisse ignorer à vous-même... Le seul guide que je puis avoir m'est, hélas! suspect... (En disant ces mots, elle baissa la voix comme si elle eût craint d'être entendue). C'est donc de vous, ajouta-t-elle, que j'attends la vérité sur ce que me prescrit cette séparation, dussé-je abandonner ce que vous appelez des droits pour garder du moins l'estime de moi-même.

« Je dus faire comprendre à Mme de Chazol qu'elle se méprenait sur mon rôle, qui se bornait à lui présenter un projet d'arrangement dans une question où je ne pouvais être ni adversaire ni avocat, puisque j'étais votre notaire à tous les deux, au même titre et avec les mêmes devoirs. Cette déclaration de neutralité l'étonna si visiblement que, me rappelant les soupçons du curé sur Marulas, je lui demandai franchement si on n'avait point essayé de la prévenir contre moi. — Qui l'aurait pu faire? me dit-elle un peu troublée. — Vous avez parlé d'un conseil qui vous est suspect, répondis-je, ce conseil m'est aussi très suspect, à moi... — Mais est-il donc possible de l'accuser de céder à un intérêt cupide, reprit-elle avec un peu de fierté, lorsque cette séparation doit annuler forcément pour lui et pour moi tous les avantages de mon contrat de mariage?...

« Cette fois je ne pouvais plus douter qu'on avait abusé Mme de Chazol sur les conséquences légales de sa séparation. Je crus de votre intérêt de m'éclairer sur ce point.

« — Tout cela est parfaitement exact, madame, répliquai-je avec assurance; mais est-ce bien Marulas qui vous a édifiée sur ces effets de la rupture survenue entre vous et M. le comte de Chazol?

« Cette question directe la troubla beaucoup. Elle réfléchit et garda un moment le silence.

« — Permettez-moi de ne point vous répondre, dit-elle enfin. Qu'importe d'où me vient cette information, si elle est vraie?

« — Sur ma foi d'honnête homme, madame, repris-je vivement, je vous jure qu'il est important pour vous que vous répondiez à cette question.

« Elle me regarda comme effrayée de ces paroles, hésita encore, puis enfin : — Eh bien! oui, c'est lui! dit-elle à voix basse ; qu'en voulez-vous donc conclure?

« — J'en conclus, madame, répondis-je, que vous avez été faussement renseignée, car la pension de cinq mille francs assurée par M. de Chazol à Marulas ne peut plus lui être retirée ; les avantages qui résultent pour vous de votre contrat ne peuvent être annulés par une séparation. Ils vous sont acquis sans qu'on puisse vous les contester, sans qu'il vous soit permis même d'y renoncer légalement.

« A mesure que je parlais, Mme de Chazol manifestait une surprise extrême.

« — Mais vous vous trompez! s'écria-t-elle. Ce que vous dites là est impossible!

« — C'est la loi, madame.

« — La loi? Ainsi, reprit-elle, cette fortune m'appartient malgré notre séparation?

« — C'est la loi, madame; ni M. de Chazol ni vous, n'avez plus la liberté de revenir sur ces conventions.

« — Mon Dieu! s'écria-t-elle atterrée; mais c'est indigne alors... Encore une fois, reprit-elle, voyons... Vous voulez m'effrayer, n'est-ce pas? obtenir quelque concession de ma faiblesse?...

« Au désordre avec lequel elle prononça ces mots, j'hésitai à lui répondre. Elle était tout à coup devenue si pâle que j'eus presque peur de son agitation.

« — Parlez! parlez! s'écria-t-elle avec résolution, il faut que j'entende la vérité... Dites-moi tout.

« Il était de mon devoir d'instruire Mme de Chazol de sa véritable situation. Après lui avoir confirmé les droits qui lui restaient, je lui fis part des propositions contenues dans votre lettre relativement aux trente mille livres de rente que vous me chargiez de faire payer en ses mains. Mme de Chazol m'écoutait plongée dans un découragement qui ressemblait à de la stupeur. Je conclus enfin en lui faisant part de vos instructions relativement à la retraite qu'il lui plairait de choisir. Après avoir un moment gardé le silence, elle fit un effort, et me demanda de lui laisser deux jours pour réfléchir aux communications que je venais de lui faire. J'accédai à son désir, comprenant qu'elle voulait sans doute, comme je l'y engageais, prendre conseil de l'abbé Bertaut... Au moment où je prenais congé d'elle, elle me rappela. — Vous serait-il possible de me confier mon contrat de mariage? me dit-elle, car je vous avouerai que je ne l'ai

point lu. — Bien qu'un peu étonné de cette demande : — Il est à votre disposition, madame, répondis-je; je vous le ferai remettre dès aujourd'hui.

« Je termine cette lettre, monsieur le comte, et j'espère que vous en excuserez la longueur. Il m'a paru que dans une telle circonstance il m'importait de ne rien négliger de ce qui pouvait vous éclairer. De ce long entretien, il est résulté pour moi l'idée d'une trame mystérieuse ourdie par Marulas en ce qui touche les questions d'intérêt. En prévision d'une rupture qui laisserait Mme de Chazol isolée et sans appui, il a déjà sans doute dressé ses embûches pour profiter largement ou même pour s'emparer tout à fait d'une fortune qui lui semble assez ronde... Je soumets cet aperçu à votre appréciation. »

XXVI.

Encore une fois, ce récit est une confession, René, où j'épanche le trop-plein de mes amertumes. J'y gagne d'user mon chagrin en forçant ma raison à ressasser d'indignes faiblesses. A chaque pas, contraint de mettre sous tes yeux quelque nouveau fait plus ou moins invraisemblable, j'essaie, par un reste de pudeur, de pallier ma sottise ou de justifier du moins mon aveuglement pour ne point te paraître complétement niais... Ce retour sur moi-même a pour effet salutaire de m'obliger à sonder l'abîme où je suis tombé. Je ne discute pas, je te raconte mes impressions, mes angoisses, mes luttes. Tu ne supposes pas, je pense, que je vais me laisser abattre par ce malheur vulgaire, et que ma vie est finie. C'est une crise à passer: elle me paraît trop rude pour durer longtemps... Qu'est-ce après tout que cette déconvenue? Un amour misérablement déçu par une femme, une de ces mésaventures qu'un homme doit subir en riant quand il est trempé comme moi. Le ressort de mon énergie, grâce au ciel, ne peut être brisé par un tel coup. Tu le vois, j'ai conscience de mon état. Laisse-moi donc crier sous les élancemens de ma blessure, tandis qu'elle est à vif; s'il le faut, j'y porterai le fer rouge.

Cette digression, tu l'as déjà deviné, est pour atténuer un nouvel aveu pénible à mon orgueil. Je n'en suis plus à compter mes défaillances. En recevant la lettre de Langlade, je me sentis vengé: Viergie m'aimait!... Comment douter après le récit de la scène que tu as lu?... Viergie dans cette chambre encore toute pleine de mon souvenir, pleurant devant un portrait... Ce portrait, c'était le mien, René, tu l'as compris!... Comment douter, après son aveu, de la participation de Marulas à cet horrible complot? Comment douter qu'il ne l'eût égarée par quelques grossiers mensonges,

épouvantée peut-être par des menaces?... Ne savais-je pas quelle terreur il lui inspirait, quel ascendant il avait su prendre sur cette imagination exaltée, sur cette nature bizarre qu'il avait formée pour le mal, et qu'on avait préparée de longue main pour une œuvre ténébreuse de vengeance et de haine?... Quoi de plus facile à pénétrer que le but poursuivi par cet ignoble coquin en abusant Viergie sur les véritables effets de notre contrat de mariage?... N'était-il pas évident qu'il avait craint qu'elle ne refusât de se faire la complice d'une action qui devenait vile, alors que cette soi-disant *vendetta* m'extorquait en même temps trente mille livres de rente? N'y avait-il pas dans ce fait même la preuve qu'il avait dû être l'instigateur de cette incroyable machination?... Viergie une fois ma femme, il n'avait plus rien à attendre, sinon des coups de cravache, s'il avait encore l'audace de se présenter à Chazol... La séparer violemment de moi le jour même de notre mariage en rendant impossible tout retour, c'était la rejeter dans l'abandon, c'était reprendre sur elle son influence maudite, c'était jouir enfin de cette fortune éblouissante pour lui, et dont elle n'oserait lui disputer sa part... Je veux bien l'avouer, il y avait peut-être au fond de toutes ces inductions un mouvement secret de mon orgueil qui cherchait encore à se consoler. Viergie hautaine, railleuse, triomphante après cette infamie qui la faisait comtesse de Chazol, je jouais le rôle d'une dupe même à mes propres yeux; mais Viergie victime, entraînée par des suggestions perfides, mon amour-propre était sauf... Je n'étais plus bafoué par une créature que j'avais adorée, à laquelle j'avais donné sottement mon nom... Elle m'aimait, elle souffrait!.. Je ne le conteste point, René, ce que je te dis est insensé; mais c'est là un sentiment trop humain pour que tu ne le comprennes pas. Ce qui reste évident, je le répète, c'est l'intérêt qu'avait Marulas à provoquer une séparation. N'avait-il pas l'air de lui rappeler quelque pacte en lui remettant ce bouquet cueilli sur la tombe de la Mariasse au moment où nous quittions la Mornière le jour de notre mariage?

Elle m'aimait! elle souffrait par moi!... Cela est misérable et puéril; mais dès que cette pensée eut pris possession de mon esprit, ma douleur me parut moins âpre. Je recouvrai même une sorte de quiétude. J'entrevis vaguement dans l'avenir l'heure où, guéri de mon amour, je tiendrais sous ma loi cette femme qui avait fait à mon orgueil une si mortelle injure. L'orgueil, René, toujours l'orgueil!... Est-il donc vrai que le cœur de l'homme soit pétri d'un tel limon, que même au fond des plus violentes amertumes il retrouve encore la préoccupation de son égoïste vanité?

De cet instant je repris mon existence accoutumée, le jour même

je m'en allai au club, où je me comportai comme si rien de particulier ne se fût passé dans ma vie depuis ma disparition, et je reçus avec le plus beau calme quelques félicitations banales qui me furent adressées çà et là. J'essuyai même avec le sourire contenu d'un mortel supérieur aux sentimentalités vulgaires les admirations de Savenay pour la belle aisance avec laquelle je traitais ma lune de miel en faisant ma rentrée après une dizaine de jours de mariage. Je le plaisantai agréablement à mon tour en lui gagnant une centaine de louis à une table de jeu où il m'avait attiré pour profiter, disait-il, du proverbe connu : bonheur en femmes, malheur au jeu. Bref, en quittant le club, j'allai dîner chez ma tante de Sénozan. Geneviève, me voyant l'esprit si libre, comprit que je devais avoir quelque nouvelle de Chazol; elle m'interrogea à l'écart. Elle soupçonnait sans doute qu'une rupture était survenue entre ma femme et moi. Avec l'instinct de cœur des affections vraies, elle avait pressenti un irréparable malheur. Je voyais qu'elle n'osait toucher à ma blessure; mais, à la sollicitude muette que je sentais dans ses yeux, dans la moindre de ses paroles, il m'était aisé de deviner la pure et fraternelle tendresse que Viergie, dans son inquiétude jalouse, avait prise pour de l'amour.

— Pauvre Jean! me dit-elle à demi-voix, comme nous étions seuls, en surprenant mon regard fixé sur elle, je vous la rappelle, et ma vue vous fait souffrir!

La vérité, René, c'est qu'un espoir insensé était rentré dans mon cœur. Après la démarche de Langlade, il était probable que Viergie allait m'écrire. Attristée, effrayée déjà par sa solitude et par les conséquences déplorables d'un moment de folie, si elle allait se justifier, si elle allait m'avouer quelque horrible trame de Marulas dans laquelle elle serait tombée, faire appel à ma protection contre lui! Comprends-tu le désordre de pensées qui s'agitaient en moi et les anxiétés de l'attente?

Deux jours mortels se passèrent. Enfin une lettre m'arrive avec le timbre d'Aix. Je reconnus l'écriture de Langlade. Je déchirai l'enveloppe en tremblant. Cette lettre ne contenait que trois lignes écrites à la hâte au départ du courrier. Langlade apprenait à l'instant que la comtesse de Chazol avait quitté le château. Mes gens ne savaient rien, sinon qu'elle était partie. Il allait courir s'informer auprès du curé.

Ce coup de foudre m'anéantit. Ainsi, à l'heure même où j'espérais lâchement, elle brisait le dernier lien entre nous et reprenait sa liberté, sans même daigner m'épargner cette nouvelle offense de partir en fugitive! A peine assurée d'une fortune que je n'avais pas songé à lui contester, elle avait secoué toute pudeur

et quittait ma maison, sans s'arrêter même devant le scandale, pour s'en aller vivre à sa guise! Où était-elle? que faisait-elle? A cette idée, je ne sais quelle rage s'empara de moi. Je croyais avoir épuisé toutes les tortures que je pouvais endurer par cette femme, et je m'apercevais tout à coup que j'avais à peine commencé à souffrir. Il me restait les angoisses de la jalousie. Si elle allait prendre un amant!.. Je songeai à partir pour retrouver ses traces. Ne me restait-il donc pas après tout le droit de la punir?

Au milieu des combats auxquels j'étais en proie, mon valet de chambre entra, et me demanda si je recevais.

— Non, laissez-moi! lui dis-je d'un ton qui n'admettait pas de réplique. Il allait sortir...

— Pourtant, monsieur, reprit-il, c'est M[lle] Bertaut, la sœur du curé de Chazol.

— Qu'elle vienne, qu'elle vienne! dis-je, comprenant qu'un malheur seul pouvait l'amener à Paris.

J'essayai de raffermir mon courage pour ne point donner le spectacle de ma faiblesse. M[lle] Bertaut entra. Aux premiers mots, il me fut aisé de voir qu'elle accomplissait une mission, et qu'elle hésitait à l'aborder. Je connaissais son caractère timide.

— Parlez sans crainte, dis-je, je suis préparé à tout. Je sais déjà par Langlade que M[me] de Chazol a quitté ma maison.

— M[me] la comtesse est ici, me répondit-elle.

— Ici? à Paris? m'écriai-je.

— Elle m'a priée de l'accompagner; nous sommes arrivées il y a quelques heures.

— Mais pourquoi ce voyage? repris-je étonné.

En voyant l'agitation que trahissait malgré moi ma contenance, M[lle] Bertaut hésita encore. Je la pressai et l'encourageai.

— M[me] de Chazol est venue à Paris, dit-elle enfin, solliciter de vous une entrevue. N'osant venir vous trouver elle-même dans votre maison, elle m'a chargée de vous faire cette demande.

Elle m'apprit alors qu'elles étaient descendues dans un hôtel de l'avenue Montaigne que tenait un de ses parens. Je n'osai l'interroger. Elle me dit pourtant que Viergie, un peu souffrante, avait dû prendre en arrivant quelque repos. Il fut convenu qu'à trois heures je me rendrais à cette entrevue.

Demeuré seul, je réfléchis à la grave détermination qu'il me fallait prendre en ce suprême débat. Était-ce un retour? Venait-elle m'avouer son égarement, son désespoir?... Qu'allais-je faire?... Devant ses larmes, allais-je oublier qu'il ne pouvait plus y avoir entre nous qu'une réconciliation sans dignité, qu'il est des désastres qu'on ne répare pas? Comment croire en elle désormais?... Fût-elle sincère, comment perdre le souvenir?

Tout à coup une pensée traversa mon esprit, d'abord vague et comme flottante dans le conflit d'idées qui se heurtaient en mon cerveau. Je voulus la repousser, elle revint, se fixa malgré moi, et me gagna peu à peu : je me rappelais cette lettre où Viergie se vantait de me ramener à ses pieds quand elle le voudrait, de me faire croire encore à son amour, et d'exercer sur moi cette fascination qui m'avait déjà fait son esclave... Une fois sur cette pente du doute, je reliai bientôt entre eux les divers incidens que m'avait racontés Langlade. Viergie disparue au moment de son arrivée et surprise par lui chez moi, cette scène du portrait, ces demi-aveux presque arrachés de la complicité de Marulas, qui semblaient tendre à rejeter sur lui tout l'odieux de la situation, cette ignorance singulière des effets d'un contrat de mariage, tout cela n'était-ce pas une comédie pour me faire croire à des remords, à des regrets? — Allons, me dis-je enfin, il serait honteux de tomber encore une fois dans ce piége grossier...

XXVII.

Deux heures après, j'étais avenue Montaigne. Je demandai Mlle Bertaut, comme c'était convenu. La comtesse de Chazol n'avait point donné son nom. On me fit à l'instant conduire à un appartement au premier étage. Je fus introduit dans une chambre pendant que l'on m'annonçait, et j'attendis quelques minutes. Enfin la sœur du curé parut, m'invitant à entrer dans un salon. Viergie était assise; à ma vue, elle se leva vivement, fit un pas vers moi, et s'arrêta presque tremblante en me regardant. Mlle Bertaut se retira, nous laissant seuls.

L'émotion nous étreignait tous deux malgré nos efforts pour paraître calmes. Enfin après un instant d'embarras : — Vous avez désiré me voir, madame, dis-je, pour m'entretenir d'affaires importantes.

— C'est vrai, répondit-elle.

— Je vous écoute.

Elle hésita encore un moment, comme n'osant affronter l'entretien. Elle était très pâle, ses yeux semblaient fuir les miens; mais il fallait parler, elle s'enhardit.

— Si difficile que soit pour moi ce sujet, monsieur, dit-elle enfin d'une voix mal assurée, et si étrange que soit cette entrevue, j'ai pensé que, dussiez-vous vous méprendre sur ce qui m'amène, le soin de votre nom me défendait de confier à d'autres que vous la résolution que j'ai prise après la démarche de M. Langlade auprès de moi. J'ai compris trop tard qu'il se mêlait à ce qui s'est passé

entre nous des questions d'argent que je n'avais pas prévues en faisant ce que j'ai fait.

— Il était nécessaire, madame, répondis-je, de régler une situation d'intérêts toute naturelle entre nous, comme aussi de savoir les déterminations que vous désiriez prendre relativement à votre vie, dont je suis malgré moi forcé de me mêler.

— Langlade m'a éclairée sur mes droits, monsieur, et c'est pour vous en parler que je vous ai prié de m'accorder un entretien; les motifs de notre séparation lui étant inconnus, il m'a semblé que vous seul pouviez être juge de ce qu'il en doit apprendre.

— J'aurais pensé au contraire, madame, que ces questions, difficiles à traiter entre nous, n'avaient besoin que d'être définies par notre notaire, puisqu'elles sont réglées d'avance,... à moins pourtant que vous ne trouviez insuffisantes les ressources que vous assure votre contrat.

— Vous vous trompez, monsieur, dit-elle vivement, car je viens au contraire vous déclarer que je n'accepte point cette rente, et que je ne veux rien de vous...

A ce mot, articulé d'un ton résolu, je ne pus réprimer un geste de surprise.

— Mais que comptez-vous donc faire, et comment pensez-vous vivre?...

— Oh! rassurez-vous, répondit-elle avec un sourire amer; votre notaire ne m'a-t-il pas appris que j'ai une fortune dans ce que m'a donné Mme de Sénozan,.. deux cent mille francs, a-t-il dit? Je puis vivre avec cette somme, que j'ai le droit du moins de considérer comme une partie de l'héritage de mon père.

Cet étrange compromis raviva toute ma défiance.

— Est-ce votre conseil Marulas qui vous a édifiée sur ce cas de conscience?

Elle rougit et se troubla. Je vis dans ses yeux un éclair, mais presque aussitôt elle reprit tout son calme.

— Cette parole pourrait être une insulte, monsieur, reprit-elle, si je ne vous avais déjà dit que je suis venue vous trouver pour annuler ce contrat de mariage que notre séparation rend superflu.

— J'admire votre désintéressement, répondis-je. Par malheur, et je sais que Langlade vous en a déjà avertie, ni vous ni moi n'y pouvons rien. Il faut donc vous résigner, en dussiez-vous souffrir, ajoutai-je avec ironie, à subir cette fortune, à laquelle vous n'aviez point songé en m'épousant.

— On peut du moins déchirer le contrat qui me l'assure, répondit-elle blessée.

— Non, cela ne se fait pas, dis-je en souriant.

— Vous vous trompez encore, monsieur, reprit-elle avec hauteur, car ce contrat le voici, et il n'en reste plus rien.

Ce disant, elle le déchira dans un accès d'indignation superbe et le jeta à mes pieds.

Ma foi, je dois l'avouer, ce coup de scène était si imprévu, elle l'avait accompli avec une si naturelle fierté que j'en fus ébahi, me demandant si je n'avais point calomnié la loyauté la plus pure.

Les fausses idées qu'ont les femmes en général sur la vie, et dans lesquelles les entretient leur dépendance, produisent parfois de ces absurdités puériles qui déconcertent. Avec l'imagination de Viergie, ce dénoûment pouvait être naïf et sincère; mais le passé m'avait trop aigri pour que je ne fusse point cruel à mon tour.

— Êtes-vous bien sûre, madame, lui dis-je avec calme, qu'en vous conseillant cet héroïque désintéressement M. Marulas n'a pas trop compté sur ma crédulité?

— Que voulez-vous dire? s'écria-t-elle.

— Dieu me garde, madame, de soupçonner votre droiture! Je veux dire seulement que M. Marulas sait fort bien qu'eussiez-vous détruit vingt papiers semblables à celui-ci, il en resterait toujours quelque part l'exacte transcription.

A ces paroles, elle demeura atterrée; puis, jetant vers moi un regard éperdu : — Sur votre honneur, monsieur, ce que vous me dites là est-il vrai?... La destruction de cet acte n'anéantit pas les conventions qu'il contient?

— Oh! je puis vous l'affirmer, madame.

— Mon Dieu! dit-elle consternée; mais alors qu'allez-vous donc penser?...

En la voyant ainsi émue, je ne pus me défendre d'un mouvement de pitié. Je cherchai à le dissimuler sous quelques paroles.

— Je pense, madame, que ce sont là des conséquences bien secondaires d'une situation que vous nous avez faite... J'ajouterai que de mon côté je ne saurais laisser croire au monde que la comtesse de Chazol vit dans la pauvreté. Terminons donc, je vous prie, ce débat. Il est trop tard pour discuter ces étranges scrupules. Vous avez voulu porter mon nom, votre but est atteint. Il nous reste maintenant à décider une question bien autrement importante que ce misérable intérêt d'argent : je veux parler de ce que vous avez résolu quant à l'avenir. Je compte bientôt reprendre la mer.

— Vous partez! s'écria-t-elle.

— C'est là, je crois, une résolution qui vous est indifférente, repris-je, me sentant plus fort à la vue de son trouble; mais ce départ a l'avantage de voiler une séparation qui paraîtrait sans doute un peu prématurée et d'en atténuer l'éclat,... à moins cependant

qu'il n'entre dans vos projets de susciter quelque scandale pour compléter votre œuvre?..

— Vous m'accablez; pourtant je n'avais d'autre pensée, en vous demandant cette entrevue, que de vous convaincre de ma loyauté.

— Il faut donc accuser les événemens de mon erreur; mais en vous voyant à Paris...

— Si j'ai quitté votre maison sans votre aveu, monsieur, reprit-elle vivement, c'est que sans conseil, n'osant révéler à votre notaire des motifs de séparation que vous lui teniez secrets, j'ai voulu vous épargner l'ennui de m'en faire sortir... Je ne voulais pas vous laisser le droit de croire qu'en vous épousant je songeais à gagner une fortune... Dans mon ignorance encore, j'ai cru enfin qu'il me suffisait d'anéantir cet acte pour annuler désormais tout contrat entre nous et vous forcer de reprendre ce qu'il m'assurait. Voilà pourquoi j'étais venue tout d'abord.

— Tout d'abord, dites-vous?... Et ensuite?...

— Ensuite, monsieur, reprit-elle avec un peu d'hésitation, j'ai pensé, guidée en cela par un ami sûr qui m'a tracé ma conduite, j'ai pensé que je n'étais pas libre d'agir sans vous consulter sur ce que vous déciderez de notre avenir, soit pour révéler notre séparation aux yeux du monde, soit pour en garder le secret entre nous dans l'intérêt de votre nom.

— C'est encore votre père sans doute, répondis-je, qui vous a éclairée sur ce devoir?

— C'est M. le curé de Chazol, monsieur, dit-elle en relevant la tête, le seul confident qu'il me fût permis de choisir. C'est lui qui m'a conseillé cette démarche ou plutôt qui l'a exigée de moi. Je ne venais rien solliciter de vous, pas même votre pardon. Vous l'avez dit, ajouta-t-elle avec hauteur, je voulais votre nom, je l'ai! Je ne regrette rien de ce que j'ai fait, et vous ne pouvez plus croire que j'aurais la bassesse de fléchir dans ma résolution, car aujourd'hui je vous donnerais le droit d'attribuer ce retour à un misérable calcul.

En écoutant ce langage si fier, je ne savais plus que penser; mais tout me paraissait irréparable entre nous désormais... Eût-elle été tout à fait sincère d'ailleurs, je ne pouvais plus croire en elle. Je me raidis donc contre toute lâche faiblesse.

— En vous laissant libre, répondis-je froidement, j'avais résolu de vous abandonner le soin de diriger votre vie, ne comptant y intervenir que si vous veniez à oublier que vous portez mon nom. Cependant, bien que je me soucie peu de l'opinion du monde, puisque vous me consultez, je pense qu'il serait plus convenable qu'on ignorât quelque temps les singuliers résultats de notre mariage. Un dis-

sentiment si prompt donnerait lieu à des conjectures fâcheuses pour notre commune considération, tandis que personne ne s'étonnera que mon service m'éloigne de vous. Tous les marins restent ainsi souvent loin de leurs femmes. Nous pourrions alors, dans un an, faire prononcer une séparation définitive qui nous rendrait à tous deux sinon notre liberté, du moins une situation plus franche.

— Il en sera ainsi, monsieur, dit-elle, puisque vous le décidez; mais en attendant ce terme que j'accepte, — vous savez mieux la vie que moi et vous connaissez mon isolement, — je prendrai votre avis sur la retraite que je dois choisir.

— S'il vous plaît de demeurer à Chazol, répondis-je, j'approuverais sans hésiter une résolution qui nous épargnerait l'ennui d'un éclat.

— Je vous obéirai, dit-elle; la seule grâce que je vous demande, c'est de me permettre d'y vivre à ma guise. Je vous serai donc obligée de prier votre notaire de suffire à mes besoins avec ce que je possède.

— Il ne me convient pas de discuter votre résolution, il sera fait ainsi que vous le désirez. Langlade recevra mes instructions. Est-ce là tout ce que vous aviez à réclamer de moi?

— C'est tout, et je vous remercie de consentir à ce que je désirais.

— Je veux croire, ayant ainsi décidé, que, si jusqu'à notre séparation vous aviez besoin d'être protégée ou défendue, vous ne vous adresseriez qu'à moi.

— Je vous le promets, répondit-elle.

— Quand retournerez-vous à Chazol?

— Ce soir même, si vous le trouvez bon.

— Adieu donc, madame, dis-je en me levant; dans un an, nous nous reverrons pour régler notre avenir.

Elle ne répondit point. Elle était pâle, je la vis porter la main à son cœur pour en comprimer les battemens; mais ce ne fut qu'un mouvement de défaillance aussitôt réprimé, et comme pour chercher un appui et rendre tout retour impossible, elle se dirigea vivement vers la porte par où avait disparu M[lle] Bertaut, et l'appela.

S'il est une vérité au monde, c'est que les grandes catastrophes nous ôtent la conscience de la réalité. J'avais été emporté dans un tel conflit d'événemens et d'agitations, que je ne savais plus concevoir que des péripéties violentes en ce drame de ma vie. Pendant ces huit derniers jours, j'avais savouré mes amertumes, ravivé mes colères, combiné les efforts d'une lutte acharnée avec mon destin, et je me trouvai tout à coup, quand j'eus quitté Viergie, devant la seule solution que mon esprit n'eût point prévue, et qui n'était autre

que le dénoûment pacifique et vulgaire le plus facile à trouver en une pareille situation : couvrir pour le monde les incroyables faits qu'il devait ignorer, et vivre quelque temps sans scandale et sans bruit, comme tant d'intérieurs brisés qui, par convenance ou par raison, cachent leur infortune à tous les yeux. Quiconque a pratiqué la vie n'a-t-il point rencontré à chaque pas de ces époux en apparence unis, et qui n'ont en réalité d'autre lien que la chaîne légale qui les rive à des communautés d'intérêts, de famille ou de nom? Il est une loi dans le monde supérieure à la loi du code, c'est la loi de l'opinion. Je n'en étais plus à discuter le fait accompli de notre séparation. Il m'était aisé d'obtenir un commandement pour justifier mon départ, si prématuré qu'il fût; c'était là une des conditions ordinaires de la vie d'un marin. Rien de plus naturel donc que la comtesse de Chazol vécût dans son château pendant mon service en mer.

Tu t'étonnes sans doute de ces froides déductions succédant tout à coup à mes surexcitations fiévreuses, et je devine au fond de ton esprit une pensée secrète. Eh bien! oui, René, je le confesse, je songeais que grâce à ce sursis un lien allait subsister entre nous, ce lien nous rattachât-il à une même douleur... Loin de moi, elle m'appartiendrait encore, j'allais garder des droits sur sa vie, elle serait toujours ma femme... C'était insensé peut-être. Pourtant, je te le jure, ce n'était point là une nouvelle lâcheté de mon cœur, je n'espérais et je n'espère plus rien de l'avenir. Dis, si tu veux, que j'étais soutenu dans ma résolution par cette idée que je suis aimé d'elle et qu'elle va souffrir de ma souffrance. Peut-être as-tu raison... C'est là un sentiment très vrai de l'inconséquence humaine. Cependant je me sentais trop troublé par la pensée qu'elle était à Paris pour rentrer en pleine possession de moi-même. Je pouvais la revoir encore. Il m'importait d'ailleurs de m'assurer de son départ... A sept heures et demie, j'étais au chemin de fer; je me cachai derrière un pilier d'où il m'était facile de tout observer sans être aperçu. J'attendis près d'un quart d'heure, jetant des regards anxieux dans cette foule qui se hâtait de peur de manquer le départ. Tout à coup une inquiétude ou un soupçon me saisit... Peut-être avait-elle changé de résolution? peut-être voulait-elle rester à Paris?... En portant mes yeux vers l'horloge, je voyais l'aiguille avancer vers l'heure... Je songeai enfin qu'elle était peut-être déjà entrée dans les salons d'attente, et je délibérais avec moi-même si j'allais me hasarder à pénétrer jusque dans la gare, lorsqu'une voiture arriva, d'où descendirent deux femmes... Je les reconnus... Des facteurs accoururent pour emporter leurs effets, leur disant sans doute qu'elles étaient en retard. Mlle Bertaut entraîna Viergie vers le bureau qu'on lui indi-

qua, et, la laissant seule, elle se pressa pour prendre les billets et courir faire inscrire les bagages. Le hasard fit que Viergie fût tournée vers moi, je pus voir son visage. Pâle, le regard fixe, elle demeurait immobile, appuyée sur la barre placée devant le guichet. On eût dit qu'indifférente, insensible, pétrifiée, elle ne voyait ni n'entendait rien de tout ce monde qui s'agitait et criait autour d'elle. Un homme qui passait s'arrêta tout à coup, frappé par cette attitude sombre et douloureuse, et s'approcha pour la regarder... Elle ne le vit pas... A un moment, je crus qu'il voulait lui parler... J'allais m'élancer, quand Mlle Bertaut revint, dit quelques mots à Viergie, qui la suivit... Elles disparurent, et je restai seul plongé dans mes pensées...

XXVIII.

Depuis quinze jours, ami, je n'ai pu trouver un moment pour t'écrire... Que te dirais-je d'ailleurs? Tout est fini, ma destinée est accomplie. Dans une année, je reverrai la comtesse de Chazol pour le dénoûment de cette aventure. Il ne me reste plus qu'à vivre en homme que ne saurait abattre une telle disgrâce, à me guérir d'un amour dont je n'aurai connu que les douleurs. A quoi bon te raconter ma monotone tristesse? Mes pensées de chaque jour sont celles de la veille, aucun événement n'en peut plus changer le cours jusqu'à l'heure de l'oubli. Le temps l'amène pour tous, et grâce à Dieu la vie de marin a encore assez d'attraits à mes yeux pour que j'y trouve une distraction violente à des sentimentalités romanesques. Le premier usage que j'ai fait de ma raison a donc été de demander un commandement; j'en ai obtenu un sans peine, ce qui m'a donné une bonne opinion de l'estime où l'on me tient et du désir que l'on a d'utiliser mes connaissances sur l'extrême Orient. Dans trois jours, je repars pour Saïgon.

En partant, j'ai dû régler, tu le penses bien, toutes les questions d'avenir. J'ai pris des mesures pour assurer une existence honorable à la comtesse de Chazol en dépit de ses refus, dans lesquels après tout je suis bien forcé de reconnaître une sorte de délicatesse. Sous quelque forme que ce soit, elle devra faire au nom qu'elle porte le sacrifice de son orgueil pour accepter de moi l'équivalent de sa dot. Langlade a déjà mes instructions; il pourvoira en mon absence au train du château, en laissant croire à Viergie qu'il couvre toutes les dépenses avec ce qu'elle possède en propre. J'ai reçu hier une lettre de lui, il m'informe minutieusement de ce qui se passe là-bas. Mme de Chazol vit d'une façon exemplaire, ne reçoit de visites que du curé et de Mlle Bertaut. Elle ne sort jamais seule,

un domestique l'accompagne toujours en ses excursions. Rien de plus convenable, tu le vois, et je reconnais dans tout cela les conseils du bon abbé. Nul dans le pays du reste ne soupçonne un dissentiment entre nous, mon service en mer explique notre séparation. Tout est donc pour le mieux. Il reste à savoir combien de temps cette existence monotone sera supportable pour cette nature indomptée, si pleine d'ardeurs et de fougues... Elle a dix-neuf ans. Le jour viendra où cette imagination, tourmentée déjà par les rêves éclos dans les fausses passions des romans, sentira le désert autour d'elle, le vide et le néant de sa vie. M'aimât-elle aujourd'hui, je ne saurais avoir la présomption de n'être jamais oublié. L'ordre naturel des choses n'admet point ces isolemens... Elle aimera, mais je ne suis pas homme à la laisser se faire un jeu de ma dignité, puisqu'on est convenu d'appeler une atteinte à notre honneur les sottises d'une femme. La malheureuse folle apprendra alors le prix que peut lui coûter ce nom dont elle a fait la rançon de son orgueil et de sa vengeance. C'est tout ce qu'elle a voulu de moi, c'est un bien qu'elle gardera intact, je te le jure!

En attendant, rien ici n'est changé au train de mon existence; l'amiral a déjà oublié « mon escapade, » comme il a appelé ce mariage, et il ne revient même plus sur ses ironies anti-matrimoniales. Je passe une partie de mes soirées chez ma tante de Sénozan. Te l'avouerais-je? dans mon accablement, je cherche là, près de Geneviève, de douloureuses illusions qui ravivent ma peine. Je me sens vivre alors par la souffrance. Quel abîme que notre cœur!... Pourquoi ne l'ai-je pas aimée?

La pauvre marquise en est arrivée au dernier période de cette cruelle maladie qui n'a épargné aucun des miens. Elle se voit chaque jour envahir par l'ombre de la mort. Les praticiens célèbres qu'elle a consultés ont essayé vainement de l'abuser, elle se sent condamnée. Sa réconciliation avec mon oncle l'amiral, qui s'est montré excellent pour elle, apporte un grand allégement à ses angoisses maternelles; elle sait que Geneviève et son fils ne resteront pas seuls au monde. J'ai oublié de te dire que nous avons retrouvé à Paris sir Clarence O'Brien; il vient quelquefois chez la marquise en parent dévoué. Avec le tact de bon goût qu'il apporte dans toutes ses actions, il semble ne plus songer à ce qui s'est passé entre nous. Malgré sa froideur, nous voyons tous un ami en sir Clarence.

Un incident a réveillé hier ma peine. Vers le soir, j'étais seul au jardin avec Geneviève; nous allâmes nous asseoir sur la terrasse qui borde les Champs-Élysées. J'avais reçu le matin même mon ordre d'embarquement, et j'avais annoncé mon départ à ma tante. J'étais silencieux et perdu dans mes souvenirs, quand ma cousine me prit

la main comme si elle eût pénétré ma pensée. — Jean, pourquoi partez-vous? dit-elle doucement.

Cette question me fit tressaillir. — Je suis marin, ma chère Geneviève, répondis-je. L'ordre du ministre me le rappelle.

— Mais cet ordre, c'est vous qui l'avez sollicité, reprit-elle, et si vous vouliez le faire révoquer... Laissez-moi vous parler à cœur ouvert, les affections vraies sont clairvoyantes, et bien que vous m'ayez caché, ainsi que ma mère, les motifs de votre départ de Chazol, j'ai compris qu'un malheur vous sépare de Viergie, mais que vous l'aimez toujours. Qu'est-il arrivé? Je l'ignore. Il faut qu'il y ait là un secret fatal pour qu'aucune lettre d'elle ne soit venue ni à ma mère ni à moi. Ce complet oubli n'est pas naturel avec le cœur que je lui connais.

— Vous la défendez après une telle marque d'ingratitude?

— Oui, je la défends, reprit-elle doucement; j'ai assez de raison pour avoir deviné ce caractère bizarre et tourmenté jusque dans son affection pour moi. Elle était jalouse de notre amitié. Elle me l'a dit souvent en me demandant pardon de ses défiances.

— Elle vous l'a dit?

— Oui, et c'est pourquoi je vous parle ainsi. Moi seule je puis la connaître, car pendant le temps que nous avons vécu comme sœurs j'ai reçu bien des confidences de son âme agitée. Si elle m'a fait souffrir parfois, égarée par sa nature rebelle, je sais qu'elle m'aimait, je sais qu'elle doit m'aimer encore... Jean, peut-être un mot de moi la ramènerait à vous; si elle vous a offensé, peut-être dissiperais-je entre vous un malentendu de vos cœurs. Voulez-vous que, sans en rien dire à ma mère, je lui écrive?

— Merci, chère Geneviève, dis-je, touché de cette raison si tendre, si ingénue, et qui savait si bien pénétrer mes chagrins, et pardonnez-moi d'avoir hésité à me confier à vous. A cette heure, il est trop tard... Tout est fini entre Viergie et moi... pour des raisons que vous ne pourriez comprendre.

— Sont-elles donc si terribles qu'il n'y ait plus d'espoir, dit-elle, quand vous vous aimez tous deux?

— Elles sont du moins assez graves pour rendre tout retour impossible, même malgré mon amour...

— Mais si j'essayais pourtant? reprit-elle.

Une lâche pensée traversa mon esprit, mais ce fut la dernière lutte avec ma faiblesse. — C'est impossible, chère Geneviève, répondis-je; toute tentative de réconciliation serait maintenant une atteinte à ma dignité.

Tu le vois, ma destinée est accomplie. J'attends que l'oubli m'apporte le repos. Je pars dans deux jours. Cette lettre est donc la dernière que tu recevrasd'ici.

XXIX.

Saïgon, mars...

« Tu me reproches, cher René, de ne point parler de moi dans les lettres que je t'ai écrites depuis quatre mois que j'ai quitté la France, et ton amitié s'alarme de ce silence sur des douleurs que tu sens palpiter sous le calme apparent que j'affiche trop, dis-tu, pour qu'il soit sincère. Après tant d'agitations, mon atonie t'effraie, et tu crois deviner au fond de ma pensée quelque sombre dessein que je te cache... Tu te trompes, ami, ou du moins tu t'exagères les raisons de mon silence. Je ne te parle plus de moi, parce que je t'ai tout dit. Ai-je agi en effet comme un homme qui cherche quelque balle qui le tue dans cette expédition du mois passé, à laquelle Detresle a pris part, et qu'il t'a racontée? Je l'ignore vraiment. J'ai rempli mon rôle de soldat. J'ai fait trop de fois bon marché de ma vie pour l'épargner à cette heure. La mort serait certes la bienvenue dans l'état de découragement et de dégoût où je suis; mais je trouverais indigne de moi de méditer un suicide. La vérité est que, comme tu l'as deviné, depuis mon départ de France, je suis accablé d'un chagrin sans trêve, qui s'exaspère à tout instant par le souvenir. J'ai voulu lutter contre cette douleur incessante; j'ai cru au réveil de ma fierté, et j'en suis venu à m'abandonner comme une proie à cette tristesse qui m'a dompté. Après un tel aveu, ne me demande plus de mettre à nu devant toi ma blessure. Tu sais ce qu'est le désespoir... Eh bien! je suis désespéré! L'absence n'a fait qu'irriter mon tourment et me convaincre de ma misère. Tout est fini... Je n'ai même plus les agitations de la lutte, ni les révoltes de mon orgueil. Je l'aime toujours, ce mot te dit tout. Ce mot te dit que, comme un insensé, je cherche à me faire illusion, et que je vivrai sans doute ainsi jusqu'à notre séparation. Ce qu'il adviendra de moi alors, Dieu le sait! Ne m'interroge plus maintenant, si tu ne veux pas faire saigner ma plaie. Ne soupçonnes-tu pas ce qu'il me faut de courage pour comprimer mes plaintes? Laisse-moi au moins ce dernier sentiment de pudeur.

Quant à ce que je sais d'elle depuis mon départ, le voici : d'après les quelques lettres que j'ai reçues de Langlade, elle est toujours au château, où elle vit très retirée. Mlle Bertaut est définitivement installée auprès d'elle. Viergie paraît souffrante ou ennuyée. Tu vois que rien de ce passé ne peut plus avoir d'intérêt. Laisse-le désormais dans l'ombre; ne me parle plus d'elle, ne fût-ce que pour m'épargner le pénible aveu de ma faiblesse. Cette femme a tout anéanti en moi, l'énergie, la volonté, la force. Je n'ai plus d'ambition, plus d'idées, plus de désirs. Je l'adore et je la hais... Je lan-

guis en attendant la fin de tout, rien de plus. J'en suis à regretter le supplice des jours passés près d'elle... Si je pouvais sans lâcheté déserter mon devoir, demain je partirais... Je n'ai plus qu'une pensée, la revoir...

Langlade m'apprend que la marquise de Sénozan est au plus mal, et il ajoute une nouvelle que j'avais déjà pressentie : Geneviève est fiancée à sir Clarence. Il était impossible que ces deux cœurs si dignes l'un de l'autre n'en vinssent pas à s'unir. Est-ce un mariage de raison? est-ce un mariage d'amour? Ma pauvre tante y trouve du moins une consolation suprême.

Avril.

Ami, je croyais avoir épuisé toutes mes angoisses. Une lettre que je reçois de Langlade m'apporte un dernier coup, une dernière torture, la plus cruelle, la plus honteuse que je pusse subir. René, tandis que je disputais ma raison au désespoir, tremblant à l'idée de ses souffrances, de ses tristesses, mensongères sans doute comme tout ce qui vient d'elle, j'apprends qu'elle est devenue tout à coup sereine, heureuse, comme si quelque joie subite avait soudainement rayonné sur sa vie! Et sais-tu d'où lui vient ce bonheur?... Lis ces mots! « Mme la comtesse, dit Langlade, a repris ses habitudes actives, et j'ajoute, pour vous rassurer, qu'elle n'a, grâce au ciel, plus rien à redouter des persécutions de Marulas; Miro, de retour à Chazol, a pour toujours, je crois, ôté à ce misérable l'envie de rôder dans le pays. »

C'est tout ce que j'ai vu dans cette lettre. Comprends-tu?... Miro est à Chazol, Miro qu'elle a aimé, Miro qui l'aime encore!.. Cette pensée est absurde, indigne, insensée, n'est-ce pas? Qu'en sais-tu?.. Miro ne peut me trahir, tu le crois... Qui te dit qu'elle n'essaiera pas de m'atteindre par lui?.. René, je te le jure, je les tuerai tous deux!...

Je retrouve ce commencement de lettre abandonnée par pudeur il y a quelques jours, pourquoi ne te l'enverrais-je pas? Pourquoi te cacherais-je ma misère? Il faut que je crie sous ma douleur, ou j'arriverais à la folie.

Ma mission est terminée ici. Un ordre que je reçois me fait quitter Saïgon dans deux jours. Je rejoins la flotte à Madagascar.

Cap-Town, août.

Tu auras déjà sans doute appris, cher René, après m'avoir cru mort, que j'ai échappé par miracle au naufrage de ma frégate avec neuf hommes d'équipage et que nous avons été retrouvés sur la côte d'Afrique, où notre barque avait été jetée. Nous avons vécu là pendant quatre mois en naufragés, — souffrant de la faim, attendant

quelque bâtiment qui passât assez près pour apercevoir nos signaux... Enfin, il y a huit jours, un brick marchand nous a recueillis. Tu as lu la relation terrible de ce cyclone qui a englouti seize navires. Après avoir lutté durant tout un jour, fuyant devant l'ouragan avec le gouvernail brisé, un incendie à bord nous a contraints d'abandonner le navire... J'ai su hier seulement, en arrivant au Cap, qu'une partie de mon équipage avait pu se sauver en abordant à Mahé. Une dizaine de ces braves gens sont encore ici. Tu auras dû souffrir, pauvre René, car notre amitié n'est point de celles que la mort peut rompre sans déchiremens cruels, et dans ces longs jours de détresse que je viens de traverser, isolé du reste du monde, j'ai bien pensé à toi, au chagrin où devait te plonger l'idée de ma triste fin. Nous restons une semaine encore à Cap-Town, où nous sommes arrivés épuisés. On attend le vaisseau qui doit nous rapatrier.

Depuis cinq mois que j'ai quitté le Cambodge, je n'ai plus de nouvelles de France. Je ne sais plus rien. Que vais-je retrouver là-bas? Que fait-elle? où est-elle? Elle s'est crue veuve et libre... Peut-être va-t-elle maudire mon retour, peut-être a-t-elle déjà quitté Chazol? Si je la retrouvais aux bras d'un autre?... Voilà près d'une année que je suis séparé d'elle, et dans mes trois mois de séjour à Saïgon je n'ai pu recevoir que trois lettres de Langlade. Dans une de ces lettres, il me disait qu'elle était souffrante... Si elle était morte, mon Dieu!

A bord du ***.

Nous faisons route pour la France, mon cher René; encore cinq jours, et nous toucherons à Toulon. Dans l'anxiété qui m'oppresse, il me semble que je ne vivrai pas jusque-là, et c'est la peur dans l'âme que je vois approcher l'instant où je vais la revoir. Que peut m'apporter l'avenir? J'ai trop souffert maintenant pour essayer d'un nouveau combat contre le sort. Je n'ai même plus la force de songer à la vengeance, ma colère s'est usée dans mes douleurs. Notre séparation d'ailleurs n'est-elle point accomplie déjà? Que m'importe sa vie, que m'importe son amour? Elle a tué ce que j'avais de meilleur en moi. Quel miracle pourrait effacer mes souvenirs et me rendre l'espérance? Le terme que nous avons assigné pour rompre nos liens est arrivé. Je la reverrai pour la rendre libre, et tout sera fini.

Tu t'étonnes peut-être, René, de cette sombre résignation après tant d'agitations et de délires. Je suis tombé de si haut que je reste brisé de ma chute; je vis maintenant comme le condamné qui attend son heure fatale et qui sait que rien ne peut le sauver. Parfois pourtant dans mon sommeil mon âme souffre, et je suis tout à coup ré-

veillé par une pensée qui me traverse le cerveau comme une douleur lancinante. Je la vois libre, heureuse avec un autre... Ce jour viendra pourtant; elle a vingt ans à peine, et nous allons être séparés. Quelle pensée! quel avenir! Quand j'y songe, il me semble que je n'ai pas encore connu la douleur. Dire que bientôt, dans une semaine peut-être, je regretterai cette heure où du moins je sens encore sa vie liée à la mienne!...

Mais pourquoi consentir à cette séparation? Après tout, n'est-elle pas ma femme? Qui peut me l'arracher? ne suis-je pas son maître? C'est humilier mon orgueil, c'est vivre d'une lâcheté; que m'importe? Nous sommes rivés à la même chaîne. Si elle ne m'appartient pas, elle n'appartiendra pas du moins à un autre. Je jure bien que je saurai la garder; oui, dussé-je la retrouver déjà infidèle... Infidèle! non, Miro m'aurait défendu. Pauvre Miro! dire que dans mes jours de folie j'ai pu en venir à suspecter son dévouement! . . . .

Plus j'ai médité sur cette résolution qui m'avait d'abord paru folle, plus je m'y suis attaché. Après tout, le souci de mon nom ne me justifie-t-il pas envers moi-même? A quoi bon faire un éclat et mettre le monde dans la confidence de cette séparation déjà prononcée entre nous?... Lui rendre sa liberté, c'est l'aider à accomplir sa trahison, c'est me soumettre à un rôle de dupe... Elle est ma femme : eh bien! je la garderai; je la garderai, mais courbée sous ma domination comme une esclave, sans jamais fléchir, dussé-je la voir à mes genoux... René, moi qui cherchais un châtiment!..

Ce matin, nous avons aperçu les côtes de France, aujourd'hui nous entrerons à Toulon; je partirai aussitôt pour Chazol, sans même avertir Langlade. La nouvelle que j'ai été recueilli avec les restes de mon équipage était déjà connue à Gibraltar; mais on ne peut rien savoir de mon arrivée.

XXX.

Chazol.....

René, tout ce qu'un homme peut ressentir d'angoisses, de terreurs, de douces émotions, je le sais depuis trois jours, car depuis ces trois jours j'ai vécu toute une vie. Écoute : après cinq semaines de traversée, ne pouvant supporter plus longtemps le supplice de l'incertitude, j'avais résolu, tu le sais, de courir à Chazol. Un train partait. Vers le soir, j'étais à Aix, où je pris une voiture sans m'arrêter pour voir Langlade. J'étais comme entraîné par un esprit de vertige. J'allais au-devant de ma destinée, je le sentais. Pendant ces deux heures de route, je ne vis rien, hagard,

les yeux fixés devant moi, en proie à la fièvre... Enfin j'atteignis Séverol; je traversai la Durance. Un quart d'heure après, j'aperçus le château et les massifs sombres du parc. Il faisait nuit, tout était silencieux. Je laissai ma voiture dans le bois. Je voulais arriver seul, la surprendre avant qu'on sût mon retour. Je ne songeais pas à ce qui allait arriver, à l'étrangeté de ce retour inattendu qui était le dernier oubli de mon orgueil et de ma dignité; eussé-je eu à braver mille morts, rien ne m'eût arrêté. Allais-je la revoir? Était-elle encore à Chazol?... Je traversai le village en courant. Cinq minutes après, en coupant par les taillis, j'atteignais haletant le mur du parc... Je fus forcé de m'arrêter pour reprendre haleine. A ce moment, dix heures sonnaient à l'horloge de l'église. J'essayai de délibérer sur ce que j'allais faire, je ne pus fixer ma pensée. Je ne comprenais qu'une chose, c'est que j'étais à bout de courage et de force d'âme, et qu'il fallait sauver ma raison, aux prises avec les tortures que je subissais... D'un bond j'atteignis la crête du mur avec mes mains; je le franchis, j'étais chez moi!...

Je marchai au milieu d'une profonde obscurité, me heurtant aux arbres et chancelant comme un homme ivre. Il faisait un temps lourd; des nuages noirs roulaient dans le ciel, annonçant un orage prochain. Effrayé par le silence, je crus que j'allais trouver le château désert. J'aperçus enfin des lumières à travers le feuillage; au détour de l'allée, je vis le château... Les fenêtres de l'aile gauche étaient éclairées; c'était son appartement... Un battement de cœur me saisit... J'hésitai; j'avais peur... Enfin je surmontai cette dernière crise; je sortis de la charmille, et j'arrivai au perron. Aucun domestique n'était dans l'antichambre. Comme j'allais entrer, je remarquai qu'une fenêtre du petit salon du rez-de-chaussée qui touche à la vérandah était encore éclairée. Je crus entendre parler... Je m'arrêtai, puis je m'approchai, tremblant au bruit de mes pas sur le sable. Une seule persienne était fermée. Je ne pouvais voir, j'écoutai. On s'était tu à mon approche... Je restai là effacé contre la muraille. Nul ne bougeait, mais j'étais sûr qu'il y avait du monde dans le salon. M'avait-on entendu venir?... Au bout d'un instant, on parla de nouveau, mais presque bas, comme mystérieusement, ce qui rendait impossible de reconnaître le timbre des voix. Pourtant je compris qu'un homme et une femme étaient là... Je collai mon oreille à la persienne. Je saisis enfin ces mots : allons, chantez donc encore... Aussitôt j'entendis une voix qui commença comme un tendre murmure : « Il était un roi de Thulé... » Juste ciel! c'était la voix de Viergie!... Un horrible soupçon me traversa l'esprit. Qui était là avec elle, à cette heure?...

La chanson achevée, ils gardèrent le silence. J'écoutai encore,

une bouffée de vent qui courut dans les feuillages m'empêcha d'entendre quelques paroles qui provoquèrent un éclat de rire; à la fin, j'entendis distinctement ces mots : Combien faut-il de temps pour venir du Cap? demanda Viergie.

— Cinq ou six semaines, cela dépend du navire, répondit-on.

Cette fois je ne me trompai point; je reconnus la voix : c'était Miro qui était avec elle.

— Il est peut-être arrivé à Paris, reprit-elle un instant après avec un accent qui semblait trahir la crainte.

— Non, non, rassurez-vous, répliqua-t-il vivement; il y aurait trouvé la lettre de M. Langlade.

Ils savaient que je vivais encore. Je crus deviner qu'ils tremblaient d'apprendre mon retour. Te dirai-je, René, les sentimens qui m'assaillirent? Je fus forcé de me retenir à l'appui de la fenêtre pour ne point tomber, mais je voulus aller jusqu'au bout. J'écoutai encore.

— Il est tard, il faut t'en aller, dit-elle.

— Non pas encore, répondit-il, il n'est pas dix heures.

Je crus faire un horrible rêve; mais ils étaient là tous deux... Je voulais douter du sens de leurs paroles... Tout à coup j'entendis ces mots de Viergie : mon âme, mon cher trésor!... puis des baisers ardens...

Un nuage de sang couvrit mes yeux. Je m'élançai comme un fou vers le perron, je traversai l'antichambre, où je heurtai un de mes gens qui ne me reconnut point, et qui voulut m'arrêter, me voyant dans ce désordre.

— Tais-toi, lui dis-je, et, l'écartant, je marchai vers la porte et l'ouvris. Je parus sur le seuil pâle, terrible... A ma vue, Viergie jeta un cri étouffé, mais un cri rempli d'une telle joie, d'un tel bonheur, que je m'arrêtai tout surpris... Près d'elle, j'aperçus Mlle Bertaut, puis de l'autre côté de la table le curé dormant dans un fauteuil et qui se réveilla au bruit. Miro se leva et d'un élan me saisit dans ses bras... Je regardais consterné. Sur les genoux de Viergie, aussi pâle que moi, je voyais un *baby* souriant dans ses langes. Elle demeurait assise, le visage baigné de larmes, interdite, anxieuse, et, les yeux fixés sur les miens, elle interrogeait mon visage.

— Ah! je suis perdue! dit-elle. Il ne m'aime plus...

Je cherchais à comprendre. Je les regardais tous, hésitant.

— Mais c'est ton fils! ton fils!... me cria-t-elle d'une voix brisée par les sanglots, et tendant l'enfant vers moi.

A ce mot, à ce cri de douleur et de tendresse, je compris enfin. Ébloui, éperdu, je tombai à ses pieds. Un flot de larmes jaillit de mes yeux, je ne pouvais parler... Je me sentais défaillir, accablé par ce bonheur...

— Ah! me pardonneras-tu jamais?... dit-elle en couvrant mon front de baisers.

Ami, il n'est point de parole humaine pour te dire notre joie. Nous avons payé cher la rançon de notre félicité; mais quelle torture n'est rachetée par une minute d'un pareil bonheur? Pauvre ange, si tu savais ce qu'elle a souffert! Elle m'a tout dit, les terreurs que lui causait ce misérable qui la tenait jusque par des menaces de mort contre moi, égarant son imagination nourrie dans des superstitions effrayantes. Il a fallu le miracle divin de la maternité pour chasser la peur des fantômes... René, après avoir douté de ce bonheur, après avoir tremblé, craignant de se faire illusion, elle m'avait écrit à Saïgon. Sa lettre, arrivée après mon départ, est revenue ici, où je l'ai retrouvée. Elle commençait par ces mots : « Je suis mère, je t'adore... Veux-tu me pardonner, veux-tu que je parte?... » On a pu lui cacher la nouvelle de la perte de mon navire; afin d'expliquer mon silence, Miro désespéré allait à Toulon pour se faire écrire de fausses lettres par des matelots qui disaient revenir des mers des Indes et qui avaient rencontré ma frégate; enfin il avait appris par les journaux mon arrivée au Cap et mon retour. Alors, pauvre âme, elle avait attendu dans des transes inouies, tremblant de n'être plus aimée. Depuis mon départ de Saïgon, elle ne savait rien de moi. En me voyant apparaître tout à coup, le visage sévère, effrayant... Mais pourquoi te dire ces tristesses?... Tandis que je t'écris, elle est là, près de moi, me contemplant émue, me troublant par ses baisers. Si tu la voyais!... Elle tient mon fils dans ses bras, mon fils! Dieu du ciel! Il me ressemble, René!... Quel rêve, quel rêve! mon cœur se fond, des pleurs de joie inondent mes yeux et m'aveuglent.

Ma pauvre tante de Sénozan est morte il y a cinq mois. Mon oncle, averti de mon retour par une dépêche, est arrivé hier, interrompant ma lettre. Le bruit de ma perte l'a vieilli de dix ans, mais la joie de me revoir le ranime à vue d'œil. Il raffole déjà de Viergie, et reste des heures entières à regarder mon fils avec un étonnement attendri qui nous fait rire aux larmes. Il m'a montré une lettre de Geneviève, écrite à moitié par Clarence; ils sont heureux dans leur château d'Irlande, et comptent venir à Paris cet hiver...

René, il ne nous manque que toi. Viergie promet qu'elle ne sera point jalouse de notre amitié. Reviens vite, si tu veux voir ici-bas l'idéal du bonheur.

MARIO UCHARD.

SIX MOIS

A TERRE-NEUVE

I.

A beau mentir qui vient de loin : telle était la réflexion discourtoise dont le plus souvent les récits du voyageur étaient jadis accueillis. Aujourd'hui qu'à proprement parler nul ne revient de loin, puisque tout le monde va un peu partout, le vieux proverbe ne semble plus avoir de raison d'être. Je suppose cependant qu'un touriste de profession, rentrant à Paris après sa promenade d'été, s'avise de raconter dans un salon qu'il revient d'un singulier pays, organisé de cette façon, au rebours du sens commun : une seule industrie y est possible, et, bien que l'on n'y puisse vivre que par elle, les possesseurs du sol n'ont pas le droit de l'exercer, par la raison que le monopole de ce droit est réservé à une autre nation vivant très loin de là, laquelle en revanche ne peut à aucun titre acquérir la souveraineté territoriale de l'île en question, et n'y peut, qui plus est, résider d'une manière permanente. — Voilà certes, dira-t-on, un étrange galimatias de choses et d'idées, et ce phénomène bizarre, dans quel coin perdu du monde faut-il l'aller chercher? — Il n'est qu'à quelques journées de vapeur de nos côtes, répondra le voyageur. Le plus plaisant de l'affaire est que cet état de choses compte plus d'un siècle et demi d'existence, et qu'il a été établi après de longues délibérations par tous les sages de l'Europe solennellement réunis en congrès. Cet arrangement fut même trouvé si satisfaisant que depuis lors, c'est-à-dire depuis cent cinquante ans, toutes les fois que les successeurs desdits sages se sont assemblés de nouveau pour statuer sur les destinées de l'Europe, ils ont

d'un commun accord reproduit textuellement les dispositions prises au premier congrès. Telle est en effet en deux mots la véridique histoire de notre établissement de Terre-Neuve, l'un des plus curieux chefs-d'œuvre et l'un des mieux réussis que l'on puisse citer dans les annales de la diplomatie européenne : sur cette côte anglaise où l'on ne peut vivre que de pêche, l'Anglais n'a pas le droit de pêcher; c'est un monopole réservé à la France. Commençons par expliquer rapidement cette anomalie apparente.

Il est bon que l'on sache tout d'abord que les choses ne sont réglées comme nous venons de le dire que sur la moitié septentrionale de la grande île de Terre-Neuve, du cap Saint-Jean au cap Ray. L'autre moitié, embrassant tout le littoral sud, nous est interdite, et reste exclusivement anglaise. Ce partage entre les deux nations existait de fait longtemps avant d'être l'objet d'aucune convention régulière. Il remonte aux premiers temps historiques de la colonie, et dès le XVII[e] siècle on trouve les deux établissemens rivaux, l'un ayant son centre à Saint-Jean pour les Anglais, l'autre à Plaisance pour les Français. Les longues guerres qui signalèrent les dernières années du siècle eurent naturellement leur contre-coup dans ces parages lointains. Aussi n'y voit-on qu'expéditions coup sur coup répétées, avec une fortune variable de part et d'autre. Tantôt les Anglais s'emparaient de Plaisance, tantôt au contraire les Français étaient maîtres de Saint-Jean. Ce fut le cas notamment dans l'année qui précéda la paix de Ryswick, en 1696, et ce fut encore le cas plus tard, en 1708; nous fûmes même cette fois maîtres incontestés de toute l'île pendant plusieurs années. Tel était l'état des choses lorsqu'intervint le traité d'Utrecht, Anglais et Français étant établis à Terre-Neuve exactement au même titre. Les pêcheries françaises étaient d'ailleurs alors de beaucoup les plus importantes. L'article 13 du traité d'Utrecht fixa les limites des deux territoires; ce fut le premier acte régulier duquel peut être daté l'historique de la colonie. Par cet article, le cabinet de Versailles cédait à la reine Anne la souveraineté entière de l'île; mais en agissant ainsi ce n'était pas une conquête que nous reconnaissions, puisque les hasards de la guerre, si funestes pour nous en Europe, nous avaient au contraire été favorables à Terre-Neuve; c'était une véritable concession que nous faisions d'un droit dont nous étions auparavant copartageans avec l'Angleterre : qui plus est, en cédant notre droit de souveraineté et par le même article, nous nous réservions l'usage absolu et imprescriptible de la côte pour nos pêcheries, depuis le cap Bonavista jusqu'à la Pointe-Riche, en passant par le nord de l'île. Les Anglais ne devaient par suite pêcher que sur la partie méridionale du littoral comprise entre ces mêmes limites, et, pour

nous indemniser de la perte de notre établissement de Plaisance, le traité nous autorisait à fortifier dans l'île du Cap-Breton autant de points que nous le jugerions convenable. Les choses allèrent ainsi jusqu'au traité de Paris, en 1763. Cette fois, la guerre avait été désastreuse pour nous dans ces parages. Nous y perdions non-seulement le Cap-Breton et le poste important de Louisbourg, mais aussi les deux Canadas. Néanmoins les négociations du traité consacrèrent expressément à nouveau dans l'article 5 les stipulations du traité d'Utrecht, et, comme ils reconnaissaient la nécessité pour la France d'avoir dans ces mers un point d'appui pour ses pêcheries, ils nous attribuèrent la souveraineté des îles Saint-Pierre et Miquelon à titre de compensation (à la vérité un peu dérisoire) de la perte du Cap-Breton. Quoi qu'il en fût, le principe était sauvegardé. Vingt ans plus tard, en 1783, l'article 5 du traité de Versailles rappelle les dispositions du traité d'Utrecht, et leur donne une sanction nouvelle. Seulement, une partie de la côte qui nous était attribuée ayant été pendant la guerre abandonnée par nous et occupée par les Anglais, on convint, afin d'éviter tout sujet de querelle, de reporter notre limite orientale du cap Bonavista au cap Saint-Jean, en même temps que, comme compensation sur la côte occidentale, nous nous étendrions au-delà de la Pointe-Riche jusqu'au cap Ray. C'était un échange territorial très équitablement conçu et librement consenti de part et d'autre. Disons enfin, pour terminer ce résumé d'histoire diplomatique que le traité d'Amiens en 1802, plus tard les traités de Paris du 30 mai 1814 et du 20 novembre 1815 revinrent purement et simplement à l'état de choses existant avant 1792, c'est-à-dire aux dispositions de 1783, confirmatives de celles du traité d'Utrecht.

Ainsi se trouva définitivement consacrée l'étrange situation que nous définissions plus haut pour la portion de littoral affectée à la France. En 1713, la population anglaise de l'île était trop clairsemée pour qu'il pût être question d'empiétemens de sa part sur notre territoire. De nos jours même, lorsqu'on commençait à se préoccuper de son développement, vers 1835, tout au plus comptait-elle chez nous 1,500 habitans; encore la plupart d'entre eux n'étaient-ils là qu'à titre de gardiens de nos établissemens. Aujourd'hui c'est à peine si ce chiffre a doublé, ce qui n'a rien assurément d'inquiétant pour une étendue de côtes de plus de 200 lieues. Néanmoins c'en est assez pour faire pressentir dans un avenir plus ou moins éloigné de quelle nature sera le problème qui s'imposera à nos hommes d'état, et déjà d'ailleurs à diverses reprises la législature anglaise de Terre-Neuve s'en est émue assez pour que ses doléances à ce sujet reviennent maintenant chaque année sur le

tapis. On n'y conteste pas notre droit, on y fait même assez bon marché de toute prétention à la pêche concurrente sur notre territoire, mais on se demande, non sans raison, il faut bien l'avouer, quelle peut être la signification de cette souveraineté abstraite, inapplicable en fait et pour ainsi dire illusoire, départie par les traités à la Grande-Bretagne. Le résultat de ce mouvement d'idées fut en 1857 un projet de convention par lequel nous abandonnions aux Anglais certains points de notre côte où ils s'étaient fixés en plus grand nombre qu'ailleurs, Saint-George entre autres, tandis qu'eux nous accordaient en retour le droit de pêche concurrente au Labrador, ainsi que la liberté du commerce de la *boîte*, c'est-à-dire du petit poisson qui sert d'appât. L'avenir de nos pêcheries eût été gravement compromis, si ce projet avait abouti, car par cette concession malencontreuse nous renoncions à l'avantageuse situation si habilement établie par les négociateurs d'Utrecht, et, loin de nous garantir contre de futures éventualités de conflits avec les Anglais, nous ouvrions ainsi la porte à d'inévitables séries d'empiétemens dont il était impossible de prévoir l'issue. Heureusement pour nous, le parlement de Terre-Neuve refusa de sanctionner cette convention, et les choses restèrent dans le même état que par le passé. Il résulta encore d'une enquête faite en commun en 1859 par des commissaires des deux gouvernemens que tout était pour le mieux dans le système actuel, et que pour de longues années encore il n'y avait pas lieu de songer à y rien changer. Tel n'est pas à la vérité l'avis du parlement local, qui, bien qu'il ait refusé la convention de 1857, trouve cependant que tout n'est pas précisément pour le mieux dans son île, et qui à sa dernière session, en 1867, a de nouveau formulé des conclusions tendant à ce que des négociations fussent rouvertes avec la France sur les bases par lui indiquées. Il ne s'agirait de rien moins que du bouleversement complet de la situation que nous venons d'exposer. Au lieu d'un point sur notre côte, nous en céderions cinq; de plus nous laisserions aux Anglais liberté entière de bâtir et de s'enclore sur toute l'étendue de cette même côte, sous la restriction illusoire de ne pas nuire ainsi à nos établissemens de pêche; nous leur abandonnerions de même le droit de pêche des rivières, qui nous a toujours appartenu; nous ne les inquiéterions dans leur pêche sur aucun des points de notre littoral où ils ne nous feraient pas concurrence; nous accepterions en un mot sur cette côte dont les traités nous attribuent la jouissance exclusive, nous accepterions, dis-je, le rôle d'intrus tolérés temporairement par la magnanimité anglaise. En retour de ces concessions sans nombre, le projet en question nous accorderait... la liberté du commerce de la boîte!

Quelque part que l'on fasse au patriotisme local, on ne comprend guère comment des prétentions aussi exagérées ont pu être formulées officiellement en vue de nous être communiquées.

Chaque année, une petite division navale est expédiée de France à Terre-Neuve pour la surveillance de nos pêcheries, et si dans beaucoup des campagnes de la marine l'éloignement est compensé par l'attrayante variété du panorama, celle-ci assurément n'est pas du nombre. Il faut même avoir vu de près la nature de cette île, unique en son genre, pour comprendre comment a pu y prendre naissance la situation bizarre dont nous avons esquissé l'histoire, comment elle a pu aussi longtemps subsister sans trop de tiraillemens, et comment, selon toute probabilité, elle subsistera encore pendant de longues années. Un pareil partage eût été impossible sur une terre douée même d'une fertilité ordinaire, et nous ne réussissons à le maintenir ici qu'en raison de l'irrémissible stérilité qui paralyse à tout jamais le développement de la population. Le contraste des deux élémens est saisissant : d'une part, on voit les inépuisables trésors de la mer enrichir depuis des siècles de nombreuses générations de pêcheurs; de l'autre, sur la vaste étendue d'une des plus grandes îles du globe, c'est une succession sans fin de tourbières, de lacs et de marécages, seulement interrompue çà et là par d'épais taillis et d'impénétrables fourrés. Nulle route frayée, nul sentier même dans l'intérieur; à peine en rencontre-t-on parfois sur la côte, là où les habitations sont assez rapprochées pour pouvoir communiquer : encore à s'y engager sans guide court-on grand risque de passer la nuit dans les bois. La voie de mer en un mot est la seule d'un point à un autre, et c'est à la suivre consciencieusement de baie en baie que consiste la tâche, en général peu compliquée, des bâtimens de la petite division navale dont j'ai parlé. S'enquérir des besoins des pêcheurs, leur prêter quelques ouvriers à l'occasion, prendre note de leurs réclamations, soigner leurs malades, arranger leurs différends avec les familles anglaises vivant sur les lieux, tel est le fond du programme. J'oubliais le service de la poste, qui ne laissait pas cependant de nous occuper, lorsqu'il fallait par exemple, et le cas était fréquent, arriver jusqu'à découvrir le destinataire de quelque lettre adressée comme suit : *A monsieur Yvon Nédellec, matelot à bord du navire commandé par le capitaine Morin, défilant dans le golfe.*

Ces mouillages que l'on parcourt ainsi successivement se ressemblent malheureusement un peu trop. C'est toujours le même *chauffaud*, la même *grave* (1), les mêmes *graviers*, et par suite un

(1) Corruption normande des mots *échafaud* et *grève*.

peu aussi le même ennui que l'on retrouve partout sous ces diverses formes. La chasse et la pêche font seules diversion à la monotonie de l'existence. Cerfs *caribous*, lièvres, outardes, canards, perdrix, courlieus, poil et plume, le chasseur peut tout voir au bout de son fusil, s'il se sent assez de feu sacré pour faire sa trouée dans les halliers qui servent de retraite au gibier. Le pêcheur n'est pas moins favorisé; pour lui, Terre-Neuve est bien véritablement la terre de promission. En quel autre point du globe jouira-t-il du beau spectacle d'un seul coup de seine ramenant jusqu'à 10,000 morues? Où verra-t-il ailleurs les homards grouiller sur le fond en telle surabondance qu'un équipage de canot en ramasse aisément de quatre à cinq cents en une heure à marée basse, et cela tout simplement à la main? S'il dédaigne comme trop faciles ces pêches miraculeuses, il trouvera le long de chaque ruisseau les savantes émotions de la pêche à la ligne et d'abondantes récoltes de truites, ou même de saumons. Enfin Terre-Neuve est l'un des derniers points où l'on peut encore avoir la bonne fortune de rencontrer et d'étudier le castor, cet intéressant animal dont le sort lamentable, disait sentencieusement l'abbé Raynal, est fait pour arracher des larmes d'admiration et d'attendrissement au philosophe sensible. Je ne crois pas qu'on puisse encore voir aujourd'hui de ces curieuses bourgades dont les voyageurs du siècle dernier nous ont laissé la description, et où les castors vivaient réunis par centaines; les persécutions acharnées des chasseurs en ont eu raison. Cependant on trouve encore des familles isolées, et lorsque, près des étangs qui abondent dans l'intérieur des forêts, on aperçoit des arbres (aulnes ou bouleaux, mais jamais résineux) abattus, émondés, dolés et débités aussi proprement que si l'herminette du charpentier y avait passé, on peut être certain que la demeure d'une famille de castors n'est pas éloignée. Pour moi, c'est tout ce que j'en vis : une cabane abandonnée le jour même par ses habitans, à la suite de l'invasion brutale d'un chasseur qui avait abattu un des pans de l'édifice, et défoncé le toit à la forme de pigeonnier. On distinguait très bien tout autour, à l'intérieur, une série de compartimens juxtaposés, ressemblant en quelque sorte à des alcôves, et remplis de mousse, d'herbe fine et de pelures de bouleau, tandis qu'au centre un espace libre assez vaste, où se voyaient encore des restes de truites, devait avoir servi de salle à manger.

Le principal intérêt de cette campagne est d'étudier les mœurs de la population assez singulière qui, sous le prétexte de garder nos établissemens de pêche pendant l'hiver, s'est peu à peu fixée sur les divers points de la côte fréquentés par nos navires. D'origine anglaise ou plus souvent irlandaise, on a peine à comprendre quel

mobile a pu retenir ces exilés volontaires sous un ciel aussi inclément. Ce n'est pas l'appât du gain à coup sûr, car le premier regard qu'ils ont jeté autour d'eux en arrivant a dû suffire à leur montrer quelle misère serait leur lot le plus probable; ce n'est pas non plus l'amour du sol, puisque, outre qu'ils ne sont pas toujours nés dans l'île, leur vie un peu nomade les y fait souvent passer d'un point à un autre de la côte. Non, ce qui les retient là, c'est cet instinct d'indépendance vague et irréfléchi dont eux-mêmes ne se rendent pas compte, qui pousse sur la voie des aventures un flot sans cesse renouvelé d'enfans perdus de la race anglo-saxonne. Aussi ces philosophes pratiques vivent-ils de la plus primitive de toutes les existences, exempts de magistrats, d'impôts et de quoi que ce soit qui rappelle un semblant d'autorité ou d'organisation quelconque. Le navire dont ils sont censés garder l'établissement pendant l'hiver subvient à une partie de leurs besoins matériels par les vivres qu'il leur laisse. Pour le reste, la chasse et la pêche leur fournissent la matière d'un petit commerce avec les goëlettes de quelques caboteurs, qui vont de baie en baie échanger des objets de troc contre du poisson ou des fourrures. Catholiques pour la plupart, ces familles accueillaient avec joie la venue de notre frégate, à bord de laquelle se trouvait un aumônier, et c'était surtout fête pour ces braves gens lorsque nous passions un dimanche au mouillage dans leur baie, ce qui leur permettait de venir assister à la messe du bord. Quelles toilettes les femmes n'arboraient-elles pas pour la circonstance! jusqu'à des crinolines (1)! Ce n'est pas cependant que les secours spirituels leur manquent absolument, car le diocèse d'Avranches tient à honneur d'envoyer autant que possible à chaque saison un prêtre sur les lieux de pêche, et cette mission était même confiée, il y a quelques années, à un ancien capitaine pêcheur, entré dans les ordres à la suite de malheurs de famille; mais les distances sont trop considérables et les communications trop difficiles pour qu'une seule personne puisse suffire à tout. De plus le hasard avait fait que pendant plusieurs campagnes successives nous n'avions envoyé à Terre-Neuve que des bâtimens de guerre non pourvus d'aumôniers, de sorte que, partout où nous nous arrêtions, notre pauvre abbé se trouvait en présence d'un formidable arriéré de liquidation. Il faut l'avouer, malgré l'absence du prêtre on ne s'en était pas moins marié dans l'intervalle tout le long de la côte, et les enfans s'étaient succédé avec autant de régularité que si nulle formalité n'eût été

(1) Il n'est pas rare de voir les capitaines de nos navires de pêche rapporter de France chaque année des gravures de mode destinées aux familles de leurs gardiens, et cela naturellement à la demande des intéressées, femmes et filles, qui copient ces dessins, Dieu sait comme!

omise. Aussi chaque jour quelque nouvelle mère de famille venait-elle à bord supplier notre aumônier de régulariser sa situation et de bénir son mariage, en même temps qu'il baptiserait ses trois ou quatre enfans. Ajoutons que ces épisodes étaient empreints d'un tel sceau de bonne foi et de naïveté que nul n'était tenté d'en sourire.

Loin de nous craindre et de nous considérer comme usurpateurs du sol, nos Anglais (jamais un capitaine n'appellera son gardien autrement que *son* Anglais), nos Anglais, dis-je, attendent chaque année avec impatience le retour des pêcheurs, car ce retour, qui coïncide avec celui de la belle saison, est aussi le signal de l'apparition des morues sur la côte. Les premiers navigateurs de Terre-Neuve en avaient fait la remarque, ainsi que le racontait déjà Marc Lescarbot en son naïf langage. « Quand l'hiver arrive, dit-il, tous poissons se trouvent étonnés, et fuient les tempêtes chacun là où il peut; mais sitôt que la sérénité du printemps revient et que la mer se tranquillise, ainsi qu'après un long siége de ville, la paix étant faite, le peuple auparavant prisonnier sort par bandes pour aller prendre l'air des champs, de même ces *bourgeois de la mer*, après les furieuses tourmentes passées, viennent à s'élargir par les campagnes salées, ils sautent, ils trépignent, ils font l'amour, ils s'approchent de la terre. » Les divers postes assignés sur la côte à nos navires sont désignés d'avance par la voie du sort pour un terme de cinq ans, dans une assemblée générale d'armateurs tenue à Saint-Servan. Les bâtimens destinés à la côte ouest partent de France dans les premiers jours de mars, ceux qui vont à la côte orientale attendent la fin d'avril; mais pour les uns comme pour les autres la traversée est rarement commode. Il faut remonter au nord pour trouver le bon vent, et la mer y est rude en cette saison, d'autant plus rude que l'on se sait exposé aux dangereuses rencontres des *ice-bergs*. Chacun guette à bord la première apparition d'un oiseau bien connu du marin des mers polaires, le godillon, au plumage noir et blanc, au bec pointu, aux pattes larges et palmées. Sa présence annonce le voisinage des glaces. On ne tarde pas en effet à voir se multiplier autour du navire ces gigantesques montagnes flottantes aux formes fantastiques, et souvent même, lorsque se profilent à l'arrivée les sommets encore neigeux du havre où l'on croit pénétrer, souvent on s'en voit séparé par une infranchissable banquise dont force est d'attendre patiemment la débâcle. La route est libre enfin, on entre, et la journée n'est pas terminée que déjà le bâtiment est solidement fixé par quatre amarres au fond de quelque crique.

Dès le lendemain, la véritable campagne est commencée. Le plus pressant est de courir aux embarcations de pêche halées au sec sur

le rivage lors du départ de l'année précédente, de les visiter et de les remettre à flot. Il faut en même temps réinstaller le *chauffaud*, vaste hangar élevé sur pilotis et recouvert d'une toile à voile, où la morue traversera les premières phases de sa préparation; à cet effet il est toujours construit au bord de la mer, où il s'avance assez au large pour permettre en tout temps aux canots chargés d'accoster librement. A quelque distance en arrière du *chauffaud* sont les huttes qui serviront de logement à la petite colonie pendant toute la durée de la campagne, le toit en planches recouvertes d'une toile goudronnée, les parois en sapins tronçonnés, enfoncés en terre à coups de masse et calfatés dans les interstices avec de la mousse; à l'intérieur un corridor, toujours en troncs de sapins; à droite et à gauche, superposées comme à bord, les couchettes des hommes, presque toujours sordides et repoussantes. D'autres cabanes non moins primitives sont réservées à l'état-major, à la cambuse ou dépôt des vivres et au four du boulanger, car il serait injuste de passer sous silence cette unique douceur du régime des matelots à Terre-Neuve, le pain frais à discrétion. A la vérité les soucis de la vie matérielle tiennent peu de place dans cette laborieuse existence. Partir avant l'aube, ne rentrer qu'à la nuit, passer de longues heures au large dans les canots, ne vivre que pour la pêche, ne voir que la morue, tel est le programme de chaque jour. Aussi le *chauffaud* est-il à certaines heures le théâtre d'une activité presque fiévreuse, à mesure que s'y succèdent les embarcations qui reviennent chargées. A peine sont-elles amarrées à la galerie extérieure que les matelots embrochent le poisson de leurs *piquois* et le jettent aux mousses, lesquels le rangent sur l'étal du décolleur. Celui-ci égorge la victime, l'ouvre d'un coup de couteau, lui arrache la tête et les entrailles, et la pousse au trancheur, qui d'un seul coup de couteau doit enlever la *raquette* ou colonne vertébrale. La morue est alors remise au saleur, qui la couche à plat, la chair en haut, entre deux lits de sel. Où la poésie va-t-elle se nicher, et qui croirait que la morue eût pu inspirer les horribles vers que voici? Je les extrais des œuvres d'un Terre-Neuvier trop enthousiaste : que la muse didactique de Delille lui pardonne!

Un matelot la jette, un mousse la ramasse,
Aux mains du décolleur rapidement la passe,
Qui, lui serrant les yeux, debout dans un baril,
De son couteau-poignard l'ouvre jusqu'au nombril.
Deux doigts de la main droite en détachent le foie;
Sans tête et sans boyaux avec force il l'envoie
Au trancheur vigilant, armé de son couteau,
Qui la fait en deux temps tomber dans un traîneau.

Je fais grâce du reste, ainsi que de l'énumération des qualités

qui constituent la morue parfaite, comme quoi, ayant été soigneusement *énoctée*, elle doit présenter à la place de la raquette une rigole aux bords nets et rectilignes, n'avoir aucune érosion à la peau ni aux nageoires, etc. Une fois le poisson décollé, tranché et salé, il reste à le laver et à le sécher. La première opération se fait au moyen d'une cage mobile à claire-voie que l'on hisse et amène dans l'eau de mer. La seconde, plus délicate, exige chez le pêcheur une connaissance approfondie de la météorologie de Terre-Neuve, car il suffit souvent de quelques heures d'un soleil trop ardent pour brûler la morue et la réduire à l'état d'engrais sans valeur. Cette sécherie se fait sur les *graves*, c'est-à-dire sur des portions de rivage recouvertes de cailloux en manière de plates-formes, et c'est là aussi qu'après avoir reçu de la sorte le nombre de *soleils* voulu (c'est le terme consacré), le poisson est ramassé d'abord en *javelles*, puis en piles pyramidales, jusqu'au *soleil* d'embarquement, donné dans les derniers jours de beau temps qui précèdent le départ définitif, en septembre.

Telle est la vie du pêcheur de la côte, l'on voit que le repos n'y tient pas grand'place; tel est le dur travail dont il paie un gain souvent chétif. Et cependant cette existence est plus rude et plus âpre encore, lorsqu'au lieu de rester à la côte le pêcheur va chercher le poisson sur les bancs du large. Là le bâtiment n'est plus tranquillement et solidement amarré au fond d'une baie: c'est en pleine mer, sans nul abri contre une houle souvent dangereuse, que sont mouillés ces navires auxquels les matelots donnent le nom de *banquiers*, en raison des bancs qui servent de théâtre à leurs opérations; mais l'antithèse a ici quelque chose de triste, car ces pauvres *banquiers* semblent représenter la personnification la plus complète de la misère navale. Pour eux, la journée commence longtemps avant le soleil. Dès deux heures du matin, on voit les hommes de l'équipage émerger l'un après l'autre du panneau de l'avant, et accoster le long du bord les chaloupes dans lesquelles ils vont embarquer. La nuit est sombre, la brise souffle à lourdes rafales; n'importe, il faut quitter le navire pour aller bien loin au large avec une frêle embarcation chercher les lignes de pêche mouillées la veille; il faut, quand on les a retrouvées, les relever lentement et patiemment sur une longueur de 3,000 ou 4,000 mètres, en visitant l'un après l'autre les six cents hameçons suspendus de distance en distance. Le jour est venu sur ces entrefaites, mais ce n'est guère avant huit heures du matin que l'on regagne enfin le navire pour y embarquer le poisson, l'ouvrir, le nettoyer, en retirer les rogues et les foies et se hâter de *boiter* les hameçons, car il faut repartir l'après-midi dans les chaloupes afin de tendre de nouveau

les lignes avant le coucher du soleil. Les embarcations une fois parties et bientôt hors de portée de la vue, il ne reste à bord que le capitaine et deux hommes, qui, tout en tranchant, décollant et salant la morue, doivent constamment veiller l'horizon, afin de rappeler les canots à coups de pierriers, si le temps menace ou si la brume se fait, et de leur faciliter au besoin l'accostage. La double opération que l'on vient de décrire, consistant à mouiller et à relever les lignes, est désignée par les pêcheurs sous le nom de marée, et comme trente ou trente-cinq marées au moins sont nécessaires pour remplir la cale du navire, comme il faut changer fréquemment de mouillage, manœuvre toujours longue et fatigante par ces grands fonds, il s'ensuit que la durée d'une pêche embrasse généralement plus de quarante jours de ce labeur incessant et excessif : heureux si nul sinistre ne vient assombrir la campagne, si aucune chaloupe ne manque à l'appel du soir! Personne d'ailleurs n'est plus fier de sa profession que le matelot des bancs de Terre-Neuve, et rien n'est mieux justifié que cette conscience qu'il a de sa supériorité.

II.

Après deux ou trois mois de l'existence peu variée que l'on mène au milieu des pêcheurs, on comprend avec quel enthousiasme est accueillie l'annonce d'une visite à l'un des quelques points civilisés compris dans le ressort de la station. Ces centres de civilisation ne sont par malheur qu'au nombre de trois, deux anglais et un français, ce dernier incontestablement le moins gai. C'est l'îlot de Saint-Pierre-Miquelon, rocher plutôt qu'îlot, et le seul point de ces mers jadis françaises où les traités nous aient conservé le droit de faire flotter notre pavillon. La ville s'étend en amphithéâtre autour d'un petit havre intérieur, dit *Barachois*, dans lequel se réfugient pendant l'hiver les bâtimens d'un faible tonnage qui ne rentrent pas en France. Au bord de la mer sont les *habitations* ou établissemens consacrés à la préparation de la morue, tous entourés, en guise de jardins, de ces parterres caillouteux baptisés du nom de *graves*. En arrière se croisent à angles droits une demi-douzaine de rues, où les boutiques alternent avec les cabarets, plus en arrière encore un étage de collines recouvertes d'une forêt lilliputienne de sapins montant au plus à hauteur du genou. Il y a peu d'années que ces forêts étaient encore à l'état vierge, lorsque le département de la marine eut l'heureuse idée d'envoyer à Terre-Neuve chaque année, pendant deux mois, une partie des bâtimens de la division des Antilles, afin de soustraire les équipages aux fâcheuses influences

d'un hivernage tropical. Pour que les matelots pussent mieux profiter de ce changement de climat, ils furent occupés à terre à doter la petite île de Saint-Pierre des voies de communication qui lui manquaient, et ce fut ainsi que l'on vit s'ouvrir à travers les forêts de l'intérieur la route de la *Cléopâtre*, la route de la *Bellone*, celle de l'*Iphigénie*, du *Surcouf*, du nom des différens navires qui s'illustrèrent ainsi successivement dans la carrière des ponts et chaussées; puis, comme un progrès ne vient jamais seul, l'administration locale se piqua d'honneur, et fit don au port d'un système de quais et de jetées. Enfin en 1867 les embellissemens de la colonie furent complétés plus coûteusement qu'on ne l'eût désiré par l'intervention brutale d'un incendie, qui força les habitans à reconstruire leurs maisons plus espacées et moins exposées au feu. C'est ainsi que Saint-Pierre prit peu à peu l'aspect d'un port de commerce à peu près respectable, et que ce rocher perdu, condamné par la nature à une stérilité absolue, n'en est pas moins devenu le siége d'un mouvement maritime qui s'accroît chaque année.

Le moment le plus animé est vers la fin du mois de mai, lorsque la flotte des banquiers vient débarquer le produit de sa première pêche, et acheter en même temps aux goëlettes venues de la côte anglaise le capelan destiné à servir de boîte ou d'appât pour la seconde pêche. Alors, pendant quelques semaines, la rade est couverte de navires, le mouvement des entrées et des sorties est incessant, et à terre les rues ne désemplissent pas de matelots en goguette, traînant de taverne en taverne leurs énormes bottes de mer montant à mi-cuisses. C'est aussi le moment de la grande activité dans toutes les habitations, où se préparent pendant cette campagne d'été les expéditions destinées aux divers marchés que nous alimentons, Boston, les Antilles, Marseille, la Réunion. — Un fait assez curieux est que le premier choix de morue est invariablement réservé à la place américaine de Boston, les qualités inférieures étant considérées comme suffisantes pour nos colonies, où des tarifs différentiels en protégent la vente. Quoi qu'il en soit de cette conséquence inattendue du système protectioniste, et si artificielle que puisse paraître la prospérité de Saint-Pierre, toujours est-il que le commerce s'y traduit annuellement par un chiffre de 13 à 14 millions de francs, qui tend à augmenter; l'exportation de morue séchée y est en moyenne de 12 millions de kilogrammes par an. C'est sans nulle mauvaise intention d'ailleurs que nous qualifions cette prospérité d'artificielle, car personne n'ignore que l'existence des pêcheries de Terre-Neuve repose forcément sur le maintien d'un système de primes renouvelé pour dix ans en 1860. — Ces primes, de deux sortes, sont les unes de 50 francs par homme d'équipage

pour les pêches avec sécherie, et de 30 francs pour les pêches sans sécherie, les autres de 20 à 12 francs par quintal métrique de poisson, selon la destination des produits. La charge qui en résulte pour l'état est insignifiante, puisqu'elle ne dépasse pas 2 millions de francs dans les meilleures années, et que, grâce à ce mince sacrifice, nous nous assurons une pépinière permanente d'environ 10,000 matelots de premier ordre. Bien loin donc qu'il y ait lieu de formuler contre cette minime dépense une protestation en l'honneur du principe de la liberté commerciale, nous pensons qu'il est de notre intérêt de la maintenir, et peut-être y aurait-il avantage à en augmenter le chiffre, en présence de la diminution progressive de notre population maritime. Terminons en disant que l'administration de cette colonie microscopique ne coûte que 300,000 francs, tant au personnel qu'au matériel; c'est le plus économique de nos établissemens d'outre-mer, et ce n'est assurément pas le moins utile.

Malgré tous ces mérites, il en est un peu de Saint-Pierre-Miquelon comme de la jument de Roland dans l'Arioste. Nous ne chercherons donc à établir aucune comparaison entre notre îlot et Saint-Jean, le chef-lieu de la colonie anglaise, grande ville de 30,000 âmes où se trouvent réunies toutes les séductions de la société moderne, un gouvernement, un parlement, des consuls, des tribunaux, des églises catholiques et protestantes de toutes les dénominations, des rues éclairées au gaz, des journaux, des banques, et jusqu'à une maison de fous. Autour de la ville, des routes bien entretenues montrent de distance en distance quelques-uns de ces jolis *cottages* dont les Anglais ont le secret. Quelques fermes aussi sont éparses çà et là, comme pour rappeler à l'esprit que l'on est sur une terre appartenant aux premiers agriculteurs du monde, bien que l'aspect même de ces cultures ne donne pas une idée très encourageante de la fertilité du sol. On renaît en un mot à la vie civilisée, et l'on jouit par contraste de tout ce dont on a été privé pendant des mois d'exil au pays de la morue. Ce n'est pas que Saint-Jean n'ait rien à démêler avec ce précieux poisson, tout au contraire, mais au moins la ville a-t-elle atteint ce degré de prospérité et d'importance où elle n'est plus obligée d'étaler à ses portes l'abominable cuisine de l'industrie qui la fait vivre. Le temps de la relâche s'écoule donc on ne peut plus agréablement, et l'on y retrouve cette existence toujours à peu près la même que les Anglais transportent à leur suite sur les nombreux points du globe où ils ont jugé bon de s'établir. Partout l'intérieur des maisons aura le même cachet, ou pour mieux dire le même air de famille, partout le programme des journées ramènera à la même heure ce dîner stéréotypé qui tient une place si importante dans cette vie d'outre-mer, surtout quand la visite

d'un bâtiment étranger permet après le *pass-wine* de couronner la soirée par un quadrille improvisé. *Colonial society*, vous disent avec un dédain confidentiel ceux qui croient devoir prendre en pitié ces mœurs accommodantes. Il est certain qu'en présence d'une société aussi savamment hiérarchisée dans son échelle aristocratique que l'est la Grande-Bretagne, les Brown, les Jones et les Smith qui abondent dans le monde colonial se trouveraient peut-être un peu dépaysés aux salons du West-End à Londres; mais l'étranger qui n'a que faire d'y regarder d'aussi près jouit sans arrière-pensée de cette cordiale hospitalité dont il ne trouverait l'équivalent ni à Londres, ni dans aucune ville d'Angleterre.

Grâce à la fertilité relative des provinces de Plaisance et d'Avalon, les plus riches de l'île, la population de la partie anglaise a pu s'élever à un chiffre de 130,000 habitans, bien supérieurs sous tous les rapports aux 2 ou 3,000 enfans perdus disséminés le long de la côte française. Le mouvement commercial annuel y est de 75 millions de francs, dont la plus grosse part est fournie par l'universelle morue. Toutefois la pêche qu'en font les Anglais est limitée à leurs côtes, et aucun de leurs navires ne vient tenter la fortune sur les bancs à côté des nôtres, comme ils auraient le droit de le faire. En revanche, nous ne leur faisons dans ces parages aucune concurrence pour une autre pêche à laquelle sont occupés tous les ans leurs meilleurs matelots, et qui, bien qu'elle ne dure guère plus de cinq semaines, n'en chiffre pas moins aussi ses bénéfices par millions. Je veux parler de la pêche des phoques ou veaux marins aux mois de mars et d'avril. Cependant en mars les havres de la côte sont encore pris dans les glaces, et les pêcheurs ne peuvent gagner la pleine mer sur leurs navires que par des canaux péniblement ouverts à la scie et à la hache. Il importe en effet de se hâter; c'est en février que les immenses champs de glace qui descendent des mers du nord, entre le Labrador et le Groënland, se dirigent vers les côtes nord-est de Terre-Neuve, et c'est à la fin de ce même mois que les femelles mettent bas sur ces bancs. Il faut donc entrer en chasse avant que les petits ne soient assez grands pour échapper aux poursuites; mais au mois de mars les pêcheurs n'ont pas à chercher bien loin la banquise : elle les entoure bientôt sous la forme de ce que les navigateurs des mers polaires appellent *drift-ice*. Ce sont tantôt de larges bandes de glaces dérivant au gré du courant, tantôt des amas de morceaux brisés et serrés les uns contre les autres, ou encore d'énormes *ice-bergs*, véritables îles flottantes aux formes étranges. Ces dernières sont les seules dont il faille se défier, car grâce à une construction spéciale les navires expédiés à cette pêche n'ont rien à redouter de la plu-

part des glaces qu'ils rencontrent. Ce qui suit est barbare et cruel. Il s'agit de trouver les phoques réunis en troupeaux, alors que les petits sont encore hors d'état de s'enfuir. Chaque homme est armé d'une sorte de massue ferrée de deux mètres de long et d'un couteau. Quand les mères le voient s'approcher, elles plongent d'abord dans quelque fente du glacier; puis, comme éperdues aux cris de douleur de leurs nourrissons, elles remontent sur la glace pour les défendre, et viennent le plus souvent s'offrir d'elles-mêmes au massacre. Un seul coup sur le nez suffit à tuer le pauvre phoque ou du moins à l'étourdir, et il est alors écorché et dépecé sur place, presque toujours encore palpitant, afin de ne rapporter à bord que la peau et la graisse qui y reste adhérente. Ce retour est la partie la plus laborieuse et aussi la plus dangereuse de l'opération. Souvent le navire est loin; depuis qu'on l'a quitté, la route aura changé de nature, et il faudra traîner à grand'peine les dépouilles des victimes à travers des obstacles de tout genre. Parfois la glace cède, et l'homme disparaît; parfois aussi survient une brume épaisse ou une tempête de neige qui ne permet de rien distinguer, et, pour peu que les courans aient entraîné le navire dans une autre direction que celle où on l'a laissé, le pauvre pêcheur a bien des chances de succomber à la peine sous la triple étreinte de la faim, du froid et de la fatigue. Aussi n'est-il pas d'année où l'on n'ait à enregistrer quelque sinistre de ce genre; mais la saison suivante n'en verra pas moins partir une nouvelle flotte, plus nombreuse chaque fois; elle compte aujourd'hui jusqu'à deux cents navires montés par plus de 10,000 matelots, car l'irrésistible séduction des coups de dé heureux ne s'exerce pas moins ici qu'aux *placers* de Californie. Tel navire dans une seule journée a tué plus de 3,000 phoques, et réalisé de la sorte un bénéfice de 45,000 francs en quelques heures. Pourquoi serait-on moins favorisé? Le mois de mai voit la fin de cette courte et lucrative campagne, de façon que rien n'empêche les mêmes matelots de prendre part successivement dans l'année aux deux pêches des phoques et de la morue. Quant à nos pêcheurs, force leur est de se borner à la morue, les traités nous interdisant d'hiverner à Terre-Neuve, comme il faudrait le faire pour être prêt à chercher les phoques en même temps que les Anglais, en mars.

Dans l'itinéraire habituel des navires de la division de Terre-Neuve, Sydney est l'unique point où l'on échappe à l'envahissement de la morue, et il mériterait à ce seul titre une mention spéciale, si les mérites du lieu ne la justifiaient du reste amplement. Il est impossible de ne pas ressentir le charme du paysage qui se déroule sous vos yeux, lorsque vous arrivez à cette relâche encore

sous le coup du monotone développement des pêcheries de la côte française. On dirait des gracieux méandres d'un parc anglais succédant au chaos désolé de la plus sauvage nature. Sydney en effet n'est plus sur la grande île de Terre-Neuve; sentinelle avancée de l'Amérique vers l'Europe, ce port s'ouvre aux vaisseaux sous la forme d'un bras de mer étroit et profond, découpé dans le promontoire le plus oriental du Cap-Breton. A droite en entrant, de hautes cheminées en briques rouges profilent sur le ciel des panaches de fumée; ce sont les riches mines qui font la fortune du pays. On en extrait le charbon à si peu de frais que le prix moyen ne s'élève pas au-dessus de 13 francs la tonne. Là est le Sydney moderne, dit Sydney-Mines, qui, bien que d'origine relativement récente, se développe et s'accroît de jour en jour, de manière à laisser prochainement bien loin le Sydney primitif, situé sur l'autre rive à quelques milles plus avant dans l'intérieur. Quoique ce dernier se targue de l'ambitieuse appellation de Sydney-Ville, ce n'est, à proprement parler, qu'un village, et même un village de médiocre importance, mais si frais, si coquet, si ombreux sous ses grands arbres, si anglais en un mot, qu'on n'hésite pas à préférer ce calme champêtre à l'agitation bruyante et affairée dont les mines sont le théâtre. Aussi est-ce là que nos bâtimens reviennent périodiquement prendre quelques jours de repos, après avoir rempli leurs soutes de charbon et renouvelé leur provision de bétail. Les officiers, souvent déjà familiers avec le pays, n'ont qu'à renouer les relations des années précédentes, et leur venue manque rarement de servir de prétexte aux réunions hospitalières des familles des environs. Cependant lorsqu'en 1867 le programme de la campagne nous conduisit à notre tour à Sydney, l'accueillante société que nous nous faisions fête d'y retrouver ne jouissait pas de cette tranquillité parfaite, et l'harmonie accoutumée du Cap-Breton était profondément troublée par des préoccupations politiques qui pour la première fois partageaient ce petit monde en deux camps. L'origine de cet état de choses mérite d'être expliquée, comme se rattachant à un épisode de l'histoire contemporaine peu connu et très instructif.

Rien n'est plus à la mode en France que de préconiser sans réserve les doctrines anglaises en matière coloniale, et lorsque dans ces dernières années le projet de réunion de toutes les possessions anglaises de l'Amérique du Nord en une confédération unique fut à diverses reprises mis et remis sur le tapis, on se souvient de quel concert d'éloges il fut salué par la presse française. Nos journaux à la vérité n'étaient en cela que les échos de ceux d'Angleterre. Le *Times* avait donné le branle, et le chœur n'avait été troublé par aucune protestation partie d'Europe. — Il s'en fallait

pourtant que sur les lieux l'enthousiasme des colons répondît à celui de la métropole. Beaucoup d'entre eux, et des meilleurs, n'y voyaient qu'un tour d'escamotage politique, grâce auquel le projet primitif, conçu dans des proportions modestes et rationnelles, avait été métamorphosé, pour ainsi dire, du jour au lendemain presque à l'insu des intéressés. Il ne s'agissait en effet d'abord que de réunir par un même lien les trois provinces maritimes de la Nouvelle-Écosse, du Nouveau-Brunswick et de l'île du Prince-Édouard; Terre-Neuve aurait pu s'adjoindre plus tard à ce groupe. Intérêts commerciaux, voisinage immédiat, sécurité militaire, tout plaidait en faveur de cette union, qui eût bien véritablement fait la force des parties engagées. Les assemblées législatives de ces trois colonies, consultées en 1864 sur l'opportunité d'agir, se prononcèrent unanimement contre tout nouveau délai, et le 1er septembre de la même année fut la date assignée pour la réunion, dans l'île du Prince-Édouard, des délégués nommés par les trois assemblées. Malheureusement il en fut de ce congrès au petit pied comme du baptême de la Belle au Bois dormant dans les contes de Perrault, où la fée malfaisante que l'on a négligé de convier arrive à l'improviste, et se venge cruellement de cet oubli volontaire. Le Canada avait été soigneusement laissé en dehors de l'union projetée, et cette exclusion n'eût-elle pas été naturellement expliquée au premier coup d'œil jeté sur la carte, que chacun en aurait surabondamment compris le motif en se rappelant l'histoire de cette colonie depuis quelques années. Jamais le gouvernement représentatif n'avait porté de plus déplorables fruits depuis que la générosité politique, parfois imprudente, des Anglais, voulant à tout prix acclimater cet arbre précieux sur tous les points du globe où flotte la croix de Saint-George, avait imaginé de doter les îlots les plus microscopiques, Saint-Christophe aux Antilles par exemple, du même appareil gouvernemental que l'Australie. La foi est une belle chose, mais il serait trop beau qu'elle sauvât toujours. Loin de sauver le Canada, elle avait dans le cas présent fini par l'acculer dans une des plus étranges impasses dont les annales parlementaires fassent mention en aucun pays. L'acte d'union du Haut et du Bas-Canada, proclamé en 1841, n'avait guère servi qu'à mieux faire ressortir la divergence d'intérêts de ces deux provinces, qui maintenant voulaient s'unir à leurs voisines après n'avoir jamais réussi à s'entendre entre elles. D'une part se trouvait le parti conservateur, formé de la majorité des Canadiens français unis à une minorité anglaise, de l'autre le parti radical, composé d'Anglais et d'Américains du Haut-Canada, ainsi que d'un très petit nombre de Français. Les forces des deux partis, à l'époque dont nous parlons, étaient devenues si également

pondérées et balancées dans le sein du parlement, qu'à la lettre tout gouvernement était devenu impossible dans le pays. Ce furent d'abord les conservateurs qui, en 1862, se virent contraints de céder la place aux radicaux, sur quoi le ministère dissout les chambres et fait appel au pays. C'était bien le remède indiqué par le formulaire constitutionnel, mais à peine put-on réussir ainsi à traverser l'année 1863, et force fut aux radicaux, dès le début de la session suivante, de rendre le pouvoir aux conservateurs. Ces derniers ne devaient pas être plus heureux; ils ne tardèrent pas à se retirer à leur tour, et le pays confondu put être témoin du spectacle affligeant d'un gouvernement aux rouages essentiellement parlementaires restant court dans l'ingénieux mouvement de son mécanisme. La pendule s'était arrêtée net par l'inertie du balancier, sans qu'aucun ressort fût endommagé. Ceci se passait en 1864, précisément alors que les délégués des provinces du littoral étaient en train de discuter innocemment à Charlotte-Town, dans l'île du Prince-Édouard, leur projet de confédération restreinte. Une députation canadienne, envoyée par les chefs des deux partis hostiles dont on vient de voir l'impuissance à Québec, s'offrit à prendre part à la conférence. C'était la fée malfaisante qui venait empoisonner par sa seule présence toutes les heureuses qualités auxquelles pouvait prétendre l'enfant nouveau-né. Effectivement, par on ne sait quelle funeste inspiration, le plan primitif ne tarda point à être laissé de côté, et les délégués de Charlotte-Town furent convoqués pour le 1er octobre à une nouvelle conférence à Québec, dans laquelle devaient être jetées les bases d'une confédération générale des colonies anglo-américaines.

Autant l'union des provinces maritimes était raisonnable et fondée sur la nature des choses, autant l'idée nouvelle ainsi mise en avant était contraire aux plus simples notions du sens commun. C'est ce que comprenaient nombre de bons esprits, même au Canada, et quand la question fut portée devant le parlement de Québec, où elle ne pouvait que trouver une majorité favorable, elle n'en fut pas moins l'objet d'attaques et de critiques que l'on eût fait sagement d'écouter. C'est ainsi qu'un membre proposait spirituellement à l'assemblée d'adopter l'arc-en-ciel pour emblème de la future confédération. « Par la variété de ses couleurs, disait-il, il donnerait une excellente idée de la diversité des races, des religions, des sentimens et des intérêts des différentes parties de la confédération. Par sa forme mince et allongée, il en représenterait parfaitement la configuration géographique. Enfin, par son manque de consistance, cette image sans corps serait le meilleur symbole de la solidité de notre échafaudage politique. » Il suffisait

en effet de cette adjonction du Canada pour rendre illusoire tout projet de défense en cas de guerre avec les États-Unis, car comment espérer, avec une population clair-semée et de dispositions douteuses, que l'on ferait respecter une ligne de frontières de plus de 600 lieues d'étendue, de l'autre côté de laquelle se pressent par millions les annexionistes les moins scrupuleux de l'univers? De même il était puéril de supposer que, par le seul fait de la confédération, le commerce du pays abandonnerait ses voies naturelles pour en adopter d'artificielles qui ne profiteraient qu'à l'association. Confédérée ou non, la Nouvelle-Écosse devait continuer à demander ses farines aux États-Unis plutôt qu'au Haut-Canada, et le Haut-Canada lui-même aura toujours plus d'avantage à vendre les siennes aux Américains de Buffalo qu'à les envoyer au loin à Halifax. Également le Bas-Canada ne renoncera pas en faveur d'Halifax à la commode proximité de Portland pour les exportations. Les intérêts des provinces maritimes n'étaient pas moins sacrifiés au point de vue financier. Avec une population de 200,000 âmes, le Nouveau-Brunswick avait réussi à doubler en dix ans ses revenus évalués en 1860 à plus de 5 millions de francs. La Nouvelle-Écosse avec 300,000 âmes avait triplé les siens, portés en 1864 à plus de 7 millions. C'était une situation modeste, mais d'autant plus rassurante que la faible dette publique de ces états (40 millions de francs pour la Nouvelle-Écosse) était amplement représentée par un utile ensemble de travaux publics, entre autres par un réseau de chemins de fer de plus en plus productifs. Le Canada au contraire entrait dans l'union avec une dette énorme pour un pays si insuffisamment peuplé, 312 millions, presque tous engloutis dans des dépenses extravagantes et improductives, telles par exemple que le trop célèbre *Grand Trunk Railway*. Le gouvernement de la Grande-Bretagne s'était donc départi des sages traditions qui lui sont habituelles en usant de toute son influence, comme il le fit ici, pour grouper en une confédération unique ses colonies de l'Amérique du Nord. Sans cette pression supérieure, l'affaire eût probablement échoué devant l'opposition des provinces maritimes, puisqu'au Nouveau-Brunswick le parlement avait même été jusqu'à voter ouvertement contre le projet. Quoi qu'il en soit, l'union finit par passer à l'état de fait accompli; mais elle était si peu viable que, dès que le premier parlement fut assemblé à Ottawa, les protestations reprirent de toutes parts avec une nouvelle énergie, et les pétitions pour le rappel de l'union se multiplièrent rapidement, surtout dans la Nouvelle-Écosse. On a même vu qu'elles ont fini par trouver un écho cette année jusque dans la chambre des communes d'Angleterre. La question en est là; l'avenir dira qui avait raison.

Je n'ignore pas qu'on a souvent signalé l'attachement caractéristique des colonies anglaises pour la mère-patrie, ainsi que la loyauté (*loyalism*) de leurs habitans : c'est le terme consacré. Néanmoins la règle n'est point sans exception, et il est impossible au voyageur qui parcourt le Haut-Canada de ne pas s'apercevoir bientôt que cette loyauté si vantée n'est ici qu'une pure affaire de forme. Peut-être les anniversaires patriotiques seront-ils toujours aussi consciencieusement fêtés qu'en Angleterre, mais on n'en recommencera pas moins dès le lendemain à discuter ouvertement, publiquement, et sans le moindre scrupule, les avantages d'une annexion aux États-Unis. C'est le thème favori à Toronto par exemple, ville plus américaine qu'anglaise, et dont la prospérité, rapidement croissante, est surtout l'œuvre de l'immigration *yankee* de l'autre côté des lacs. Est-ce là que la Grande-Bretagne ira réunir ses forces en cas d'agression du côté de l'Amérique? De quelle utilité lui seraient alors les provinces du littoral, reléguées à l'autre extrémité de cette immense base d'opérations, et peut-on croire que leurs milices songeraient sérieusement à se transporter d'Halifax aux bords du lac Ontario? Nous avons rapporté l'ingénieuse saillie du député canadien qui donnait l'arc-en-ciel pour emblème à la future confédération; un autre la comparait à une de ces cannes de pêche formées de morceaux emmanchés bout à bout. La poignée est solide, disait-il, et résistera : ce sont les provinces maritimes, qui feront corps avec le Bas-Canada; mais combien cette résistance ne diminuera-t-elle pas à mesure que s'emmanchera chaque nouveau morceau, le deuxième à Québec, le troisième à Montréal, le quatrième enfin, flexible et prêt à céder au moindre effort, de Toronto à Windsor et Détroit! C'est cependant presque à l'extrémité de cette ligne imaginaire que doit siéger le parlement confédéré, dans la nouvelle cité d'Ottawa, ville inventée, on peut le dire, en l'honneur de la circonstance, et qui, loin d'offrir le contrôle salutaire d'une véritable capitale, n'aura comme Washington qu'une existence factice et officielle, où l'intrigue et la corruption se donneront libre carrière. De plus, les froissemens seront nombreux entre cette assemblée fédérale et les parlemens provinciaux qui continueront à fonctionner dans chacun des états confédérés, car la démarcation qui doit distinguer les attributions de ces deux pouvoirs est loin d'être bien définie, et malheureusement le pouvoir exécutif, représenté par le gouverneur-général à Québec, ne sera pas assez fort pour interposer son autorité. La session de cette année 1868 a été la première. La chambre haute était composée de 76 membres, dits sénateurs, nommés à vie par la couronne, et la chambre basse, ou des communes, de 194 membres, répartis proportionnellement à la population de la manière suivante :

Haut-Canada.	82	membres pour	1,586,130 habitans.
Bas-Canada.	65	—	1,196,949 —
Nouvelle-Écosse.	19	—	349,300 —
Nouveau-Brunswick.	15	—	272,780 —
Terre-Neuve.	8	—	137,000 —
Ile du Prince-Édouard. . . .	5	—	85,992 —

Telles étaient les questions qui préoccupaient les esprits à Sydney, j'entends l'esprit des gens du pays, car pour nous nos pensées se reportaient plus volontiers vers une autre époque, vieille de plus d'un siècle, où la terre que nous foulions était française. C'est à quelques lieues seulement de Sydney que se trouvent les ruines aujourd'hui à peine reconnaissables de Louisbourg, l'ancien centre de nos possessions dans ces mers. La fondation de cette ville avait été la conséquence du nouvel état de choses inauguré par le traité d'Utrecht, et elle remontait par suite aux dernières années du grand roi, qui lui avait donné son nom. Les millions avaient été prodigués pendant vingt-cinq ans pour fortifier ce boulevard de l'Acadie. Ses murs en pierres de taille de 36 pieds de haut présentaient jusqu'à six bastions et huit batteries, sur un développement total de plus d'une lieue. La rade, défendue par deux batteries, éclairée par un phare et pourvue d'un bassin de carénage naturel, était suffisante pour abriter commodément tout ce que nous avions de navires dans ces mers. De son côté, la ville était amplement pourvue de magasins, de casernes et d'établissemens militaires de tout genre : bref, rien ne semblait avoir été négligé pour faire de Louisbourg la clé du Saint-Laurent et l'imposante avant-garde de la Nouvelle-France canadienne; mais la pauvre ville, née en quelque sorte des derniers revers du grand règne, devait subir l'influence de cette funeste origine, et sa destinée guerrière ne marqua dans notre histoire maritime que par une trop longue série de mécomptes. C'est d'abord en 1745 une sorte de croisade protestante, recrutée à Boston parmi les puritains de la Nouvelle-Angleterre, et dirigée contre les papistes de Louisbourg. Quatre mille fanatiques s'y étaient enrôlés sous le commandement d'un marchand de poissons nommé Pepperel. George Whitefield, l'un des plus ardens disciples du célèbre Wesley, leur avait donné un drapeau avec cette inscription : *Nil desperandum, Christo duce!* La place fut investie le 30 mai, et, quoique mollement défendue par une garnison insuffisante, peut-être eût-elle résisté, si une division navale anglaise, sous les ordres du commodore Warren, ne fût venue en aide aux Bostoniens. La prise du *Vigilant*, vaisseau de 74 qui venait au secours de la ville avec des vivres et des hommes, amena la capitulation le 17 juin, après cinquante jours de siége. Outre la garnison, qui obtint les honneurs de la

guerre, plus de 4,000 habitans furent renvoyés en France par les vainqueurs. En Angleterre, l'enthousiasme fut sans bornes; Pepperel et Warren furent faits baronets, et Boston n'eut pas assez de transports pour saluer le retour des saints qui avaient renversé le rempart du papisme dans l'Amérique septentrionale. Cependant notre gouvernement ne se résignait point à cette perte, et dès le 22 juin de l'année suivante le duc d'Anville, de malencontreuse mémoire, partait de France pour reconquérir Louisbourg avec dix vaisseaux, quelques frégates et un convoi de cinquante-deux navires. Jamais plus lamentable expédition n'attrista nos fastes nautiques. Alors que la traversée de France à Terre-Neuve n'a été de tout temps pour nos pêcheurs qu'une affaire de quinze jours en moyenne, la flotte de d'Anville, après soixante-quatre jours de mer, se trouvait encore à 300 lieues de Louisbourg! Elle avait pourtant reconnu la terre tant bien que mal le 10 septembre, lorsque le 13 un coup de vent du sud la dispersa, et ce ne fut que le 27 septembre, c'est-à-dire au bout de quatre-vingt-quinze jours, que la plus grande partie de la division se trouva réunie sur la rade alors déserte de Chebucto, aujourd'hui Halifax, capitale de la Nouvelle-Écosse! Il eût fallu remonter jusqu'aux navigations d'Ulysse pour trouver un terme de comparaison. Il s'en fallait d'ailleurs que tout fût fini. Le 27 septembre, le duc d'Anville, en proie à un désespoir qui se comprend sans peine, succombait aux suites d'une attaque d'apoplexie dont il avait été frappé sur le gaillard d'arrière de son vaisseau amiral, le *Northumberland;* on montre encore dans le fond de la rade d'Halifax une petite île où la tradition veut qu'il ait été enterré. Le commandement revenait par droit d'ancienneté à M. D'Estourmelles, commandant du *Trident;* mais la pauvre escadre jouait de malheur, et ce nouveau chef, également accablé sous le poids de sa responsabilité, n'imagina rien de mieux que de se passer son épée au travers du corps dans un accès de fièvre chaude, deux jours seulement après la mort du duc d'Anville. Cette triste succession, qui changeait si rapidement de maître, échut alors aux mains de M. de La Jonquière, lequel, après avoir inutilement essayé d'atteindre l'établissement anglais d'Annapolis, qu'il aurait attaqué de préférence à Louisbourg, ramena piteusement à Brest son escadre démoralisée. Hâtons-nous d'ajouter que ce même officier ne devait pas tarder à se relever glorieusement l'année suivante, dans le beau combat qu'il livra le 13 mai à Anson, devant le cap Finistère.

Louisbourg ne resta cette fois que trois ans au pouvoir des Anglais, et fut restitué à la France en 1748 par la paix d'Aix-la-Chapelle; mais les jours de la forteresse étaient comptés, et le drapeau blanc

ne devait plus y flotter longtemps. Le 28 mai 1758, une flotte formidable appareillait d'Halifax sous les ordres de l'amiral Boscawen, et mouillait le 2 juin dans la baie de Gabarus, à sept milles à l'ouest de Louisbourg. Elle se composait de vingt-trois vaisseaux et de dix-huit frégates, plus un convoi nombreux portant une armée de 15,000 hommes. Le commandant en chef était le général Amherst, mais le véritable chef, l'âme de l'armée, fut le célèbre Wolfe, alors encore peu connu, et que son rôle capital dans cette expédition, où commença pour l'histoire sa courte et glorieuse carrière, désigna sans retard au regard pénétrant de Pitt. Ce fut ce grand ministre en effet qui le rappela en Angleterre après la prise de la ville, et lui confia au Canada, à l'étonnement général, le haut commandement dans lequel il devait si promptement s'immortaliser. La garnison française de Louisbourg ne réunissait que 2,500 hommes de troupes régulières, et 300 miliciens recrutés parmi les habitans. Elle opposa néanmoins une résistance digne d'éloges, encouragée en cela par l'exemple non-seulement du gouverneur, le chevalier de Drucourt, capitaine de vaisseau, mais par celui de son héroïque femme, qui pendant toute la durée du siége ne cessa de partager les dangers de son mari, affrontant à ses côtés la mort sur les remparts, où elle tirait le c non elle-même. Il fallut enfin céder : près de deux mois de tranchée ouverte avaient mis la place dans un état à ne pouvoir tenir plus longtemps; les bastions principaux, du Roi, de la Reine et du Dauphin, étaient en poussière; de larges brèches s'ouvraient aux flancs des murailles, et le 26 juillet la capitulation fut définitivement signée. Cette fois le gouvernement anglais, instruit par l'expérience, abattit et brûla tout, pour ne laisser à la place de la ville qu'un monceau de ruines. Il fit aussi sauter les fortifications, lesquelles étaient si solidement construites qu'il ne fallut pas moins de deux ans pour accomplir cette œuvre de destruction. La population fut dispersée, et le pays devint désert. Des traces de fossés éparses çà et là, un pan de mur démantelé dominant la mer, vers l'intérieur une enceinte de glacis en amphithéâtre, quelques restes de nos vastes magasins sous les voûtes desquels s'abritent des bestiaux errans, puis parfois, quand la mer est calme, quelques débris de nos vaisseaux coulés que les pêcheurs prétendent apercevoir encore sur le fond, — voilà aujourd'hui tout ce qui reste de Louisbourg !

Quant aux autres traces de notre passage dans le pays, on les trouve éparses sous forme de familles acadiennes disséminées, mais vivant néanmoins assez près les unes des autres pour entretenir leurs relations. A une quinzaine de milles de Sydney est un canton cultivé par eux, auquel a été conservé le nom de Village français,

bien que rien n'y ressemble à ce que nous sommes convenus d'appeler village. L'église, qui sert de centre à ce noyau de population catholique, a été placée dans une heureuse situation sur le versant d'une colline, d'où elle domine une vallée que se sont partagée les fermes. J'y allai par une après-midi d'automne qui donnait je ne sais quelle grâce voilée à ce paysage un peu monotone. C'était un dimanche, et nous rencontrâmes dans une maison voisine de l'église une réunion de dix ou douze personnes, hommes et femmes, qui mettaient à profit le repos du jour du Seigneur pour deviser en commun. Notre arrivée fit tourner au français la conversation, qui se tenait en anglais, car les deux langues étaient également familières à ces braves gens, mais je suis forcé d'ajouter qu'en changeant la forme ils ne changèrent pas le fond de leurs discours, lesquels consistaient à se plaindre de leur curé. Les uns trouvaient bien cher que chaque famille eût à payer cinq gourdes par an pour des soins spirituels trop parcimonieusement dispensés, ledit curé habitant à Sydney; d'autres disaient que tout au plus pour ce prix le voyait-on une fois par mois sur la route. C'était le combat singulier des deux affections également vivaces que le vieux paysan français nourrissait pour ses écus et pour son église, car, tout en se récriant sur la cherté des prix du curé, aucun d'eux n'eût songé un instant à lui refuser son tribut. Dans une chambre voisine, une jeune et jolie Irlandaise, mariée à un Français, enseignait le catéchisme à une bande d'enfans, garçons et filles. — Comment vous nommez-vous? demandai-je à l'une de ces dernières. — Jane Gauterot, répondit la petite voix. — Toujours le mélange des deux langues, le nom de baptême devenu anglais, le nom de famille restant français. Ce petit centre acadien ne se compose guère que de 500 ou 600 âmes. Malgré son appellation française, le comté du Cap-Breton est dans l'île de ce nom celui qui compte le moins d'Acadiens, et cela, bien que l'île elle-même renferme aujourd'hui le groupe le plus important et le plus compacte de cette race si dispersée. Ainsi le nord du comté d'Inverness, également dans l'île du Cap-Breton, n'est pesque peuplé que par eux, comme aussi le sud du comté de Richmond, où se trouve la petite ville d'Arichat, la plus considérable du pays, et dont presque tous les habitans, au nombre de 6,000, sont Acadiens. La population totale de l'île est de 60,000 âmes, dont 15,000 Acadiens; c'est le sixième du chiffre auquel est évalué aujourd'hui ce qui reste de cette race intéressante.

Les bâtimens de la division de Terre-Neuve effectuent le plus souvent leur retour en France de Sydney, en touchant à Saint-Pierre-Miquelon. Notre relâche y fut plus longue que de coutume, car la pauvre île était encore sous le coup de l'incendie qui venait

d'y réduire deux cent cinquante maisons en cendres dans la nuit du 16 au 17 septembre 1867. Déjà en novembre 1865 le centre de la petite cité avait été la proie des flammes. Ce fut au même point, dans les nouvelles habitations élevées sur le lieu du dernier sinistre, que le feu s'était encore déclaré, mais cette fois avec une intensité telle qu'il ne tarda pas à gagner les deux tiers de la ville, s'étendant sur un vaste foyer d'une superficie de 20 hectares. Le désastre était évalué à 2 millions de francs, somme considérable pour le chiffre de la population. Avertis par le télégraphe, dont les communications avaient précisément été inaugurées à Saint-Pierre le 30 août précédent, nous avions bondé la frégate à Sydney de tous les matériaux de construction dont nous pouvions la charger, et aussitôt arrivés devant la ville incendiée, nos hommes avaient été mis à terre pour aider autant qu'il était en notre pouvoir à déblayer les ruines des décombres qui les obstruaient encore, ainsi qu'à préparer les abris provisoires dont l'approche de l'hiver faisait sentir l'urgente nécessité. Enfin le 20 octobre, ayant au moins pourvu au plus pressé, nous reprenions la mer, et le 31 du même mois nous franchissions les passes de la rade de Lorient, en envoyant à Notre-Dame-de-l'Armor le salut traditionnel dont ne s'affranchissent jamais les marins bretons (1). Une traversée de onze jours couronnant une campagne de six mois, n'est-ce pas un double phénomène assez rare dans la vie maritime pour expliquer le bon souvenir qui s'attache à ces courtes croisières de Terre-Neuve, encadrées entre les longues absences des mers de Chine ou du Pacifique?

Ed. du Hailly.

(1) L'Armor est un petit village breton situé sur la côte près de Lorient, et un ancien usage veut que tout navire en salue la Vierge patronale de trois coups de canon, tant au début de la campagne lorsqu'il quitte le port que lorsqu'il y rentre au retour. On a remarqué que la *Sémillante*, si tragiquement naufragée dans les bouches de Bonifacio pendant la guerre de Crimée, avait négligé de se conformer à cette tradition à sa sortie de Lorient; il en avait déjà été de même du brick le *Pandour*, perdu à la mer en 1849. La chronique locale veut que ces deux bâtimens soient les seuls qui, avec ou sans intention, aient manqué de respect à Notre-Dame-de-l'Armor.

LA PALÉONTOLOGIE

APPLIQUÉE A L'ÉTUDE DES RACES HUMAINES.

I. *Histoire générale et système comparé des langues sémitiques*, par M. Ernest Renan; 1re partie. Paris 1863. — II. *Les Origines indo-européennes ou les Aryas primitifs*, par M. Adolphe Pictet; 1re et 2e parties. Paris 1859 et 1863. — III. *La Science du Langage*, par M. Max Müller, trad. de l'anglais par M. G. Harris et M. G. Perrot. Paris 1864. — IV. *Nouvelles Leçons sur la Science du langage*, par le même. — V. *Matériaux pour l'histoire positive et philosophique de l'homme*, etc., par Gabriel de Mortillet. Paris 1864-68. — VI. *Zoologie et Paléontologie générales*, par Paul Gervais, 1re série. Paris 1868. — VII. *Reliquiæ Aquitanicæ*, by Edouard Lartet and Henri Christy, livr. I-V. Paris 1865-68. — VIII. *Notices préliminaires sur les fouilles exécutées dans les cavernes de la Belgique*, par M. Édouard Dupont. Bruxelles 1867.

D'où est venue l'humanité? comment sont nées les races qui la divisent? dans quel ordre se sont combinés les élémens complexes dont les peuples actuels sont formés? La pensée se trouble bientôt lorsqu'elle envisage cette série de questions encore si obscures. C'est cependant à les résoudre qu'une foule d'esprits sérieux ont consacré de nos jours toute leur énergie. Ils se sont jetés avec ardeur dans une carrière à peine ouverte, et, si jusqu'à présent on n'a guère fait que sonder les difficultés de l'entreprise, il n'en est pas moins vrai qu'une science nouvelle a été rapidement fondée, qu'elle a recueilli les documens les plus précieux et préparé les termes d'une solution dont l'avenir garde encore le secret.

Le problème des origines de l'homme a cela de particulier qu'il ne relève pas d'une seule branche de connaissances; il constitue un terrain sur lequel plusieurs sciences se sont donné rendez-vous, et ce rapprochement leur a fourni l'occasion d'un contrôle mutuel. La critique historique, l'archéologie, la linguistique, l'anatomie

comparée, l'ethnologie, la paléontologie et la géologie tendent ici au même but, malgré la diversité des procédés que chacune emploie. Le résultat final, encore inconnu, ne saurait pourtant demeurer toujours inaccessible; il est permis de croire que la solution ne se fera pas attendre, si l'on mesure l'étendue et la rapidité des progrès accomplis. Il y a dix ans à peine, les découvertes relatives aux premiers âges de l'humanité étaient encore frappées d'une sorte de discrédit; on souriait en parlant des objets que certains savans voulaient faire passer pour des instrumens primitifs. Maintenant, après avoir vu les parties de la dernière exposition consacrées aux plus vieux spécimens du travail de nos ancêtres et les magnifiques salles du musée de Saint-Germain, on est saisi d'étonnement comme devant une révélation inattendue. On est surpris que l'ignorance ou les préjugés aient pu si longtemps dérober la signification de tant de vestiges, armes, ornemens, ustensiles de toute nature, en silex taillé ou poli, en jade, en serpentine, les uns informes, d'autres d'un fini qui en fait de véritables objets d'art. On ne comprend pas qu'une opinion presque générale ait pu naguère encore circonscrire dans d'étroites limites le passé de notre espèce.

L'antiquité, moins inconséquente, avait gardé un sentiment confus de cette période primitive. Les traditions légendaires débutent toutes par un âge où les hommes, errant sans lois et sans mœurs, ignorent l'art de semer le blé, de conduire la charrue, habitent dans des cavernes et se nourrissent de fruits sauvages. La culture, la société, les cérémonies de la religion, sont des inventions dont le bienfait est attribué à des personnages divinisés. Ménès, Prométhée, Cérès, Triptolème, Saturne et Janus révèlent les premiers élémens de la civilisation et des arts nécessaires à la vie. La notion d'un passé très reculé se joignait à celle d'un état originairement sauvage, et cette notion est plus particulièrement développée chez les peuples dont les annales remontent le plus loin, comme les Égyptiens, les Chaldéens et les Hindous. De tout temps, l'homme avait cru à l'ancienneté de sa race; si l'opinion opposée a depuis prévalu et se maintient encore avec une sorte de parti-pris, cette tendance doit être attribuée à l'influence des idées chrétiennes, s'appuyant d'une interprétation trop étroite de la Bible. Ce qu'on nomme la chronologie biblique ne repose en définitive que sur une série de listes généalogiques dont les noms correspondent à des races et à des périodes indéterminées plutôt qu'à des individualités réelles. L'idée de retirer de ces élémens une chronologie régulière a néanmoins persisté jusqu'à nous; elle a même paru un instant justifiée par les premières théories géologiques et par l'homme remarquable en qui elles vinrent se personnifier. Malheureusement, ainsi que l'a démontré M. d'Archiac, les idées géologiques de Cuvier sont loin

d'être à la hauteur de son génie; son *Discours sur les révolutions du globe,* si souvent invoqué comme fournissant des argumens irrésistibles en faveur de la nouveauté de l'homme, n'a en réalité aucune base sérieuse. Autorité souveraine en zoologie et en anatomie comparée, Cuvier ne possède sur la distribution relative des couches du sol et sur les phénomènes qui en ont successivement modifié la surface que des théories vagues, construites en dehors des faits. Il est préoccupé par la pensée d'établir un certain nombre de révolutions générales et d'anéantir chaque fois la vie organique, pour la faire renaître ensuite sous de nouvelles formes; il veut faire concorder ces périodes imaginaires avec les jours bibliques, et enfin il conclut que l'existence de l'homme ne remonte pas au-delà des six mille ans traditionnels. En affirmant ainsi la nouveauté de l'homme, Cuvier se basait sur l'absence de vestiges humains dans les dépôts qui ne sont pas tout à fait récens; mais ces vestiges existent dans tous ces dépôts, dont la véritable nature lui avait d'ailleurs échappé. Les effets de la grande révolution par laquelle il explique le *diluvium* n'ont en réalité rien de commun avec les phénomènes complexes du terrain *quaternaire* des géologues modernes, lequel n'est autre que le *diluvium* de Cuvier. Ces théories se sont évanouies devant la science contemporaine, qui pose en principe la continuité des phénomènes de la vie et, comme conséquence, la juxtaposition des races actuelles et des races éteintes durant cette période quaternaire pendant laquelle l'homme n'a cessé d'accroître ses forces et de se multiplier sur la terre.

Buffon, antérieur à Cuvier et plus ignorant que lui, mais moins prévenu, avait des vues plus larges sur le passé de l'homme; il indique les haches de pierre comme les plus anciens monumens de l'art *à l'état de pure nature;* il esquisse à grands traits les premières luttes contre les forces brutes et les animaux féroces; il fait ressortir la longue suite de siècles que supposent certaines traditions et les procédés scientifiques des premiers peuples. Les assertions de Buffon sur l'Atlantide et la réunion probable des deux continens au nord se trouvent aussi confirmées par la plupart des observateurs modernes; mais le grand écrivain comprenait lui-même combien étaient insuffisantes les notions dans lesquelles il puisait, et qui n'étaient pour ainsi dire que les rêves de l'avenir. La science de nos jours a été plus sûre dans ses procédés et plus féconde dans ses résultats. Nul ne pourrait dire ce qu'il a fallu d'efforts réunis et de recherches patientes pour arriver à tracer les premiers linéamens de cette histoire du développement originaire de l'homme. On y est parvenu par l'analyse des langues, l'étude des plus anciens monumens, des débris enfouis dans le sol, du sol lui-même, dont les couches permettent de saisir, avec les objets qu'elles

recèlent, la nature des événemens et des êtres contemporains. Maintenant l'humanité, comme l'enfant devenu adulte, interroge autour d'elle, et cherche à reconstruire le tableau d'un âge qu'elle ignore et qu'elle a pourtant traversé; il est possible d'en esquisser déjà quelques traits.

I. — LA PALÉONTOLOGIE DU LANGAGE ET LES GRANDES RACES ASIATIQUES.

Le terme de *paléontologie* appliqué à la linguistique, en tant qu'elle a pour but l'analyse des élémens primitifs du langage, a été adopté par M. A. Pictet dans son ouvrage sur les *Origines indo-européennes;* presque en même temps M. Max Müller mettait la linguistique comparée au rang des sciences naturelles en démontrant qu'elle en empruntait les procédés. Il n'y a là en effet rien qui ressemble à l'étude du mécanisme intérieur et de l'esthétique littéraire des langues; elles ne sont plus que des matériaux inertes, qu'il faut recueillir précieusement pour en opérer le classement et en rechercher les vicissitudes. Considérés de cette façon, les élémens du langage prennent une réalité objective; ce sont les fossiles caractéristiques de ces couches d'alluvion que le flot des générations laisse à mesure qu'il se retire; ils servent à en déterminer la nature et l'âge relatif, aussi bien que les fossiles dont la paléontologie ordinaire tire si bien parti. Comme elle, la paléontologie linguistique recherche dans les mots et les élémens des mots ou racines la trace irrécusable des faits dont ils ont gardé l'empreinte; elle nous transporte bien au-delà des temps historiques, et d'autres sciences nous viennent ensuite en aide pour pénétrer encore plus avant. L'histoire même d'ailleurs a de nos jours agrandi son domaine; la lecture des hiéroglyphes égyptiens et des caractères cunéiformes de la Perse et de la Babylonie a ouvert des horizons entièrement nouveaux. On est remonté, à l'aide de monumens certains, jusqu'à la quatrième dynastie, c'est-à-dire à près de quatre mille ans avant l'ère chrétienne. La connaissance des inscriptions cunéiformes, acquise par un enchaînement de méthodes ingénieuses et de prodiges de patiente érudition (1), a révélé également l'existence des antiques monarchies chaldéennes. Ainsi à cette époque reculée la vie politique, sociale et industrielle avait créé des centres considérables sur les bords du Nil et de l'Euphrate, quand les Aryas, la plus jeune des races asiatiques, étaient encore renfermés dans une région montagneuse vers le centre du continent. C'est aux Aryas, on le sait, que l'Europe de nos jours se rattache direc-

(1) Voyez, dans la *Revue* du 15 mars 1868, un article de M. Alfred Maury intitulé *Babylone et Ninive d'après les récentes découvertes de l'archéologie.*

tement. Elle leur doit ses mœurs, ses tendances, ses idiomes; elle tient d'eux la hardiesse et la flexibilité, la vigueur et la grâce, la fécondité d'invention et l'idéalisme tempéré par un juste sentiment du réel, qui caractérisent son génie. L'intérêt qui s'attache au sanscrit et au zend s'explique ainsi de lui-même.

Grâce aux travaux des philologues anglais, étendus et complétés par ceux de l'illustre Burnouf, d'Ewald, des frères Grimm et dernièrement de M. Max Müller, la paléontologie linguistique a été fondée par le dépouillement de toutes les formes propres aux idiomes âryens. On a pu reconnaître alors jusqu'à quel point le caprice se trouve exclu des combinaisons grammaticales en apparence les plus irrégulières. Soumise à une marche dont elle ne s'écarte jamais, chaque famille de langues a son organisation caractéristique qui persiste au milieu des changemens les plus complets. L'étymologie n'est plus un simple jeu de l'esprit; elle se trouve astreinte à des règles inflexibles. C'est ainsi qu'à travers une foule de modifications partielles on remonte de branche en branche jusqu'à la souche mère et à la racine la plus ancienne. Or, le mot n'étant chez l'homme que l'expression matérielle de l'idée, il est visible que toutes les races chez qui le même mot est resté en usage ont dû être originairement en possession commune de l'idée ou de l'objet que ce mot représente. C'est une tâche de ce genre que s'est imposée M. A. Pictet en publiant le grand ouvrage où il a condensé toutes les recherches relatives aux Aryas primitifs. Malgré l'éblouissement que cause à l'esprit un tel assemblage de notions d'inégale valeur, au sortir de cette lecture on voit se dresser plein de vie le tableau de ces anciens âges, comme s'il s'agissait d'une société ou d'un pays que nous eussions encore sous les yeux. Dans la langue des Aryas, on retrouve presque intacts, à côté d'une foule de radicaux plus ou moins méconnaissables, certains mots encore en usage. Cette langue primitive doit elle-même avoir traversé plusieurs phases; elle s'adapte évidemment à une longue période, pendant laquelle la race qui la parlait, d'abord compacte et condensée, a plusieurs fois changé de mœurs et d'habitudes, a vu ses liens se relâcher, et a commencé ce mouvement d'expansion qui du centre de l'Asie devait l'amener aux deux extrémités de l'ancien monde.

On a recherché la région d'où les Aryas primitifs sont sortis, et on a pu en fixer les limites au-delà du haut Indus et de l'Imaüs, non loin des sources de l'Oxus; mais on se tromperait sans doute, si, mesurant la cause à la grandeur des résultats, on voyait une nation là où originairement il n'y a eu qu'un petit peuple, perdu au fond de quelques vallées. Le génie des races humaines est comme celui des contes arabes qui, après avoir quitté le vase étroit où Sa-

lomon l'avait enfermé, prenait rapidement des proportions gigantesques. Nul doute que les Aryas n'aient d'abord commencé de s'étendre sur les pays contigus à leur premier berceau. Ce qui a dû se passer alors s'explique beaucoup mieux en supposant une extension progressive qu'en imaginant de vastes migrations, sortes de colonies ambulantes se dirigeant vers un but déterminé. Dans cet état de diffusion, les parties les plus éloignées du centre se créent aisément de nouveaux intérêts; on parle toujours la même langue, mais les diversités des dialectes finissent par s'accentuer, et la même influence dissolvante modifie la religion, les usages et les mœurs. Quand la race est jeune, ces différences se produisent avec d'autant plus de rapidité que le développement n'en est entravé par aucun de ces correctifs qui agissent chez les nations plus avancées, — la littérature, les traditions explicites, une organisation politique plus ou moins centralisée. Si tout est vague, comme le pense M. Renan, à l'origine du langage, avant que l'homme n'ait défini la portée des termes qu'il emploie, les élémens qui constituent la nationalité ne sont pas moins flottans à l'origine des sociétés; celles-ci s'agitent inconscientes d'elles-mêmes, et marchent devant elles, oublieuses du passé, imprévoyantes de l'avenir.

Les Aryas, cédant à ce mouvement d'expansion, commençaient à se partager en plusieurs groupes à l'époque où nous reporte l'étude du sanscrit comparé avec le zend et les divers idiomes européens. La communauté originaire de langage, de pensées et d'usages ressort de cette comparaison avec une évidente clarté; mais on voit en outre se dessiner des divergences de plus en plus marquées. Un fonds commun se laisse apercevoir dans lequel chaque groupe est venu puiser les expressions qu'il a préférées. Ce choix n'a d'ailleurs rien d'arbitraire; si les diverses branches montrent un accord remarquable sur certains mots, c'est que l'idée représentée par ces mots s'applique à des objets que toutes ont également connus, et qui depuis n'ont pas assez changé pour motiver l'emploi d'une expression nouvelle. Dans d'autres cas, le vocabulaire ancien comprend plusieurs termes, et chaque groupe en a conservé un; mais les découvertes postérieures à la séparation déterminent la formation de termes nouveaux ou détournés du sens primitif, communs aux seuls groupes qui ont connu l'objet que ces termes désignent. Ainsi bien des mots demeurés la propriété exclusive des Hindous et des Iraniens réunis ou de l'ensemble des races européennes permettent de croire que les Aryas, qui finirent par se diviser en autant de rameaux que l'on compte de familles de langues dérivées, se sont d'abord partagés en deux groupes, l'un oriental, l'autre occidental. Ce second groupe lui-même a dû un peu plus tard se scinder en trois autres, l'un correspondant aux Gréco-Latins,

l'autre aux Celtes, le dernier enfin aux nations slavo-germaniques. Une foule d'indices, d'expressions et d'idées retenues en commun révèlent les stages prolongés que firent les tribus composant ces trois derniers groupes avant d'entreprendre le voyage de plusieurs siècles qui du fond des steppes les amena par divers chemins jusque dans le centre de l'Europe. Nous ne connaîtrions pas les hautes vallées du Belourtag, vers le cours supérieur de l'Oxus, où l'accord des principaux savans place le berceau des Aryas, que la paléontologie du langage nous en peindrait fidèlement l'aspect et les productions. Le pays devait être rude; le froid, l'hiver, la neige, sont désignés par des mots constans et précis qui ont survécu partout dans les langues âryennes. Le sanscrit *hima*, froid, d'où Imaüs et Himalaya, correspond à *hiems;* le zend *cniz*, neiger, au latin *nix* et au lithuanien *snigti*, de même que *gal*, froid en sanscrit, concorde avec notre *gel*, en latin *gelu*, en persan *j'al*, en ancien allemand *kald*, en lithuanien *geluma*. La signification de vêtement donnée au printemps indique bien que les arbres dépouillés de leurs feuilles en revêtent alors de nouvelles; la richesse des mots de toute sorte qui expriment le mouvement de l'eau, le cours des rivières et des torrens (1), le sens de *diviser*, de *fendre*, appliqué aux vallées (2), les termes variés qui désignent les escarpemens et l'idée de blancheur qui s'y joint, ces indices dénotent une région accidentée, coupée de montagnes neigeuses et de vallées profondes, sillonnée par des cours d'eau, des torrens et des cascades. Ce cadre prédisposait les Aryas à la vie pastorale, et tout la révèle en effet dans les élémens les plus primitifs de leur langage. L'enclos des vaches est le lieu où s'exerce l'hospitalité, où réside le père de famille, dont le nom se confond avec celui de pâtre; la fille est celle qui les trait, la montagne le sol qui les porte. Les heures du jour, les notions d'opulence, de pauvreté, de violence, de ruse, sont toujours relatives à la possession ou à la perte du bétail et à ses habitudes. Les bœufs faisaient la principale richesse des Aryas, les vaches idéalisées se montraient à eux dans les nuages, dans les constellations,

(1) Il serait trop long de citer les noms de rivières dont l'étymologie se rattache directement au sanscrit; la plupart des cours d'eau européens sont dans ce cas : au sanscrit *arna*, *arnava*, fleuve, répondent l'Arno, l'Arnon, l'Orne, l'Erne, le Rhin; à *Vari*, *Var*, rivière, le Var, l'Arve, l'Aar; à *Dravanti*, rivière rapide, la Durance, la Drave, la Drance, la Drôme; à *Taranta*, torrent, le Tarn, le Taro et le mot torrent lui-même. On doit encore rapprocher du sanscrit *avani*, en cymrique *awon*, rivière, l'Avon en Angleterre, l'Huveaune en Provence, l'*Avens* et l'*Aventia* en Étrurie. Il serait facile de multiplier ces exemples.

(2) Vallée se nomme en sanscrit *dara, dari, dardara*, en persan *darah*, en irlandais *dal*, en ancien allemand *tal;* la racine sanscrite originaire est *dar* et *dal*, qui signifie diviser, fendre, déchirer. — Le sanscrit *marmaru*, rocher, est reproduit exactement par le latin *marmor*, qui est devenu notre *marbre*.

elles figuraient dans la mythologie. L'imagination vive de ce peuple avait déjà personnifié la plupart des scènes de la nature, dont les phénomènes, tantôt gracieux, tantôt terribles, éveillaient dans son âme une foule d'impressions mystérieuses. Les paysages qu'il avait sous les yeux ne différaient cependant pas sensiblement de ceux que nous sommes habitués à contempler; rien de trop grandiose n'y accablait le génie de l'homme. Les pins, les sapins et les cèdres couronnaient les hauteurs; le chêne, le hêtre, le bouleau, probablement l'if et le tilleul, formaient de vastes forêts, et le long des eaux courantes on remarquait le peuplier, le frêne, l'ormeau, le saule, l'aune, dont les anciens noms se sont transmis à peu près intacts jusqu'à nous. Les Aryas habitaient des maisons ou plutôt des cabanes couvertes d'un toit et fermées d'une porte, quelquefois groupées de manière à former des hameaux. Ils possédaient certainement des chariots montés sur un essieu, traînés par des bœufs accouplés et soumis au joug ; leurs armes étaient principalement des armes de jet, la pique, la lance, le javelot; ils reconnaissaient des chefs dont le nom est encore celui de nos rois; ils marchaient à la guerre, attaquaient ou défendaient des postes fortifiés, soutenaient des siéges. Tous les détails qui précèdent nous reportent à un âge où les Aryas vivaient réunis dans un pays peu étendu et observaient les mêmes coutumes; mais cet état même, qui marque une sorte de civilisation relative, a dû s'établir peu à peu : on retrouve par l'analyse du langage les traces d'habitudes plus anciennes. Nous n'en citerons qu'un exemple qui semble frappant : le nom principal de la pierre a une racine qui signifie *acéré*, et à laquelle se rattache aussi le nom de la hache. Il est naturel de penser que l'ancien emploi de la pierre lui aura fait d'abord appliquer un nom en rapport avec sa destination; plus tard elle aura transmis ce nom à l'instrument de métal qui la remplaça, conservant ainsi pour elle-même le souvenir d'un usage depuis longtemps disparu.

Les Aryas se servaient donc des métaux avant leur séparation définitive; on ne saurait en douter, quand on voit les noms de l'or et de l'argent reparaître avec un radical et une étymologie constante dans toutes les langues âryennes. Ils ont aussi connu le cuivre, l'étain et le bronze, particulièrement ce dernier alliage, dont le nom caractéristique s'est transmis presque sans altération à toutes les langues européennes; ont-ils connu également le fer, comme M. Pictet paraît le croire? En affirmant le contraire, nous nous conformons à l'opinion de M. Max Müller; il est visible en effet que le nom primitif de l'airain, *ayas* en sanscrit, *æs* en latin, en gothique *ais*, a signifié d'abord un métal par excellence et par conséquent le plus ancien de tous, le bronze. Le même mot a été plus tard appliqué au fer en sanscrit et en zend; mais les termes qui

désignent ce métal dans d'autres langues, notamment en grec et en latin, sont tout différens; cela prouve que l'usage du fer ne s'est répandu et généralisé qu'après la dispersion des Aryas primitifs. A la question de la découverte du fer vient s'en rattacher une autre plus difficile et presque aussi importante. Les Aryas, peuples d'abord pasteurs et qui certainement ont associé ensuite la culture du sol au soin des troupeaux, étaient-ils devenus principalement agriculteurs, comme le pense M. Müller? Ce savant fait même dériver le nom d'Arya du genre de vie qu'aurait adopté cette race par opposition avec celui des Touraniens nomades qui les entouraient. Il nous semble que cette idée, appuyée en apparence d'une foule de preuves, ne repose en réalité sur aucune base solide. Arya signifie en sanscrit généreux, fidèle, dévoué, excellent; en zend, il signifie vénérable, et on le retrouve avec le sens d'illustre dans l'ancien nom de l'Irlande, *Erin;* il est naturel qu'un peuple se nomme la race par excellence, et applique son nom aux qualités dont il se croit le type; on pourrait en citer beaucoup d'exemples. Les mots qui expriment l'agriculture et particulièrement le labourage, auquel M. Müller rattache le nom d'*Arya*, ont au contraire dans l'idiome primitif quelque chose de flottant, ce qui marque plutôt des habitudes nouvelles en voie de transformation que des mœurs agricoles assez fixes pour que les instrumens aratoires aient pu transmettre leurs noms sans altération. Toutefois, si au lieu de considérer l'ensemble des Aryas on s'attache aux seules tribus européennes, on voit le nom que nous donnons encore à la charrue, celui d'*araire*, reparaître dans toutes les langues, depuis le grec jusqu'au lithuanien. Le latin *arare*, le cymrique *aru*, l'ancien allemand *aran*, le lithuanien *arti*, le slave *orati*, signifient également labourer, et en latin les mots *arvum*, *ager*, *armentum*, *aratrum*, se rattachent à la même racine. En sanscrit au contraire, la racine *ar* signifie *blesser*, *déchirer*, mais non pas labourer; le labour est désigné par le mot *karsh*, qui n'a pas d'analogue en latin, et il en est de même des termes relatifs aux semences et à la moisson. L'usage de la charrue ne s'est donc propagé chez les peuples âryens que lorsqu'ils étaient déjà divisés en deux groupes principaux. On ne saurait douter cependant que dans l'état antérieur ils n'eussent déjà pratiqué l'agriculture; ils connaissaient plusieurs sortes de céréales, le froment, l'orge, le seigle; ils savaient moudre le grain, le réduire en farine et en faire divers gâteaux; la vigne, qui abondait à l'état sauvage, leur fournissait du vin. En fait de fruits, ils avaient des poires, des cerises, des noix, peut-être des châtaignes; le prunier ne semble avoir été connu qu'à l'état de buisson épineux qui servait à faire du feu.

Du reste les caractères matériels de cette société sont loin d'être

les plus saillans; le tour analytique des idées, le penchant philosophique qui favorise l'abstraction, les tendances à la personnification des forces de la nature et aux mythes, sont frappans chez les Aryas. L'idée de Dieu, désigné par un nom qui a depuis persisté, se manifeste clairement, mais elle se dissémine dans une foule de cultes secondaires qui ont pour objet le ciel, la terre, le soleil, le feu, l'air, l'aurore, en un mot les principaux aspects du monde visible. Rien de plus simple d'abord que cette mythologie qui suppose le divin partout où se montre un phénomène mystérieux. Ces linéamens qui flottent encore indécis prendront un jour des traits plus arrêtés; la philosophie théologique, la plus ancienne de toutes, viendra mêler ses conceptions aux naïves images d'une race jeune, enthousiaste et déjà superstitieuse. Dès lors les mythes primitifs seront oubliés ou rejetés à l'arrière-plan; le *Varuna* des Aryas se retrouve dans l'*Ouranos* des Grecs, l'*Uranus* des Latins, mais il est devenu le père de Saturne, en grec *Chronos*, et le grand-père de Jupiter; relégué au-delà du temps, il n'est plus qu'un ancêtre et un souvenir. La mer, chose singulière, était certainement connue de ces peuples, cantonnés au milieu des terres. Le nom qu'elle porte est synonyme de désert; c'était donc une mer intérieure telle que la Caspienne ou l'Aral, qui semblent former le fond d'un immense désert de sable. On sait d'ailleurs que ces deux mers étaient autrefois beaucoup plus vastes; les anciens Aryas les ont vues peut-être encore réunies en un seul bassin.

On a trop souvent tracé le tableau des voies divergentes que prirent les Aryas en s'éloignant du centre commun pour que nous ayons à y revenir en détail. Tandis que ceux du sud s'avançaient vers le haut Indus pour contourner l'Himalaya ou franchir les passes de l'Imaüs, que les Gréco-Latins suivaient le bord méridional de la Mer-Noire, les Celtes et après eux les Germains et les Slaves s'enfonçaient dans la Haute-Asie, partagés en tribus innombrables qui se contenaient, se repoussaient mutuellement, et devenaient étrangères les unes aux autres. Cet écoulement des races âryennes vers l'Occident dura pendant des siècles; du temps d'Hérodote, il était loin d'être achevé. Le grand historien nous montre l'espace qui s'étend du Volga au Danube occupé par des peuples scythes dont il fait une énumération confuse. Il a cependant soin de les distinguer par familles de langues; les uns sont à demi agricoles, les autres purement nomades. Ces peuples se pressent, se remplacent, se font la guerre. Il y a là des nations germaniques, comme les Gètes et les Massagètes, et des Slaves, comme les Sauromates ou Sarmates, établis au-dessus du Don. Les Gètes ou Goths diffèrent peu des Daces, lesquels, d'après Grimm, ont des liens incontestables avec les Danois; ces peuples ont dû s'étendre de bonne

heure du sud au nord et passer jusqu'en Scandinavie. On distingue même dans le récit d'Hérodote des nations associées aux Scythes, mais d'une origine différente, comme les Androphages, placés au-delà de vastes déserts en remontant le Borysthène, les Mélanchlœnes, les Argippéens à la tête rasée, au nez aplati, au menton saillant, plus reculés encore vers l'Oural. Là commencent des notions, fabuleuses aux yeux d'Hérodote, mais reposant sur un fond vrai, d'après lesquelles il existait dans cette direction des peuples qui dormaient pendant six mois. On reconnaît là des tribus errantes d'origine touranienne. L'historien fait ressortir leurs habitudes nomades et les différences de langage qui les distinguent des Scythes proprement dits, dont la descendance âryenne est généralement admise. Il n'est pas moins véridique en attribuant à ceux-ci l'art de faire le beurre, alors inconnu en Grèce, de tisser le chanvre au lieu du lin et d'en extraire une boisson fermentée. Le nom sanscrit du beurre, perdu dans les langues du midi, s'est conservé dans celles du nord; quant au chanvre, il est certain que l'introduction de cette plante en Europe date de l'arrivée des Germains, qui la rapportèrent du fond de l'Asie.

Les détails que donne Hérodote sur ce qu'étaient l'aspect physique et le climat de la Russie méridionale cinq ou six siècles avant l'ère chrétienne sont également pleins d'intérêt. Pendant huit mois d'hiver, le sol était durci par la gelée, la mer elle-même se glaçait et portait des chariots; à cette saison succédait un été court, pluvieux, chargé d'orages. Vers le nord, une tradition vague plaçait les Hyperboréens dans une région où la neige, tombant à gros flocons, obscurcissait l'atmosphère. Il s'agit sans doute de tribus finnoises ou même laponnes dont l'existence, perdue au sein de la nuit, envoyait pourtant des confins de la terre habitable comme un écho affaibli jusqu'aux populations de la Grèce.

Les Celtes ou Gaëls, qu'Hérodote place aux extrémités de l'Occident, y étaient arrivés avant les autres Aryas, après s'être arrêtés, à ce que croit M. Pictet, au pied du Caucase, dans l'Ibérie (pays des *Eres*) et l'Albanie (pays montagneux). Ces mêmes noms, lorsque les Gaëls vinrent en Europe, furent transportés par eux à l'île d'Érin (*Hibernia*) et à celle d'Albion, à la région de l'Èbre (*Iberia*) et à l'Albanie; les Albanais modernes ont conservé la dénomination qui fut appliquée originairement par les Celtes à tous les peuples montagnards. Plus tard, les Cymris, rameau détaché de la même souche, vinrent rejoindre les Gaëls. Les traces de leur marche figurent parmi les plus anciens souvenirs historiques. Homère place les *Cimmériens* à l'extrémité de l'Océan, dans une contrée que la nuit enveloppe d'une ombre éternelle. Du temps d'Hérodote, les Cimmériens sont moins écartés; chassés de leur pays, situé au nord-

ouest du Caucase, ils font d'abord dans l'Asie-Mineure une invasion passagère, puis, se dirigeant vers l'Occident, vont se réunir aux Gaëls armoricains et à ceux d'Albion, à qui ils communiquent leurs idées religieuses, leur langue et leurs mœurs. Les Cimbres de l'histoire romaine sont les derniers venus de ces Cymris; ce sont eux qui en passant ont laissé leur nom à la Chersonèse Cimbrique (le Jutland). Toutes ces invasions avaient eu lieu par le nord de l'Europe, surtout par la vallée du Danube; mais le courant septentrional n'est pas le seul : d'autres tribus âryennes étaient venues avant les Hellènes, avant même les Celtes, en suivant les rivages de la Méditerranée.

Hérodote a soin de distinguer chez les Grecs la souche hellénique de la souche pélasgique; il regarde la seconde comme autochthone, c'est-à-dire comme ayant occupé la Grèce avant l'autre, dont elle avait fini par adopter la langue. Il y avait aussi des Pélasges en Italie, et il faut croire que ce terme réunissait sous une dénomination commune plusieurs tribus âryennes arrivées en Europe par les bords de la mer; leur langue, dont le latin, l'osque et plusieurs autres dialectes constituent sans doute des rameaux épars, aurait été, si l'on en croit ces indices, bien plus voisine de celle des Gaëls que la langue grecque. On peut ranger dans la même catégorie les races d'Italie que les historiens considèrent comme les plus anciennes, les OEnothriens, les Sicaniens, les Ligures, que l'on identifie ordinairement avec les Ibères. Les Ligures paraissent s'être de bonne heure alliés aux Celtes; Celtes et Ligures étaient probablement deux fractions du même peuple ayant choisi pour leur migration vers l'Occident des routes différentes; il est certain que dans la France méridionale, où le fond de la population était ligurien, la plupart des noms de rivières, de peuplades et de localités conservent une étymologie celtique facile à reconnaître.

Dans cette classification des races européennes par la langue, il ne resterait donc en dehors de la famille âryenne que les Basques ou Euskariens et les Finnois, ceux-ci rejetés vers le nord, ainsi que les Lapons, qui paraissent s'y rattacher, les autres cantonnés dans les gorges des Pyrénées occidentales. L'affinité évidente du finnois, de l'esthonien, du magyare, du bulgare, du turc, avec les idiomes des tribus nomades qui habitent le long du Volga et dans la région de l'Altaï a permis de classer toutes ces langues et les races qui les parlent dans la grande famille *touranienne*, comprenant des peuples distincts des Aryens par les traits physiques, et dont le langage se réduit par l'analyse à des racines qui ne ressemblent en rien aux racines âryennes. M. Max Müller s'est attaché particulièrement à définir le caractère de ces langues d'une structure toute spéciale; il les appelle *langues agglutinantes*, c'est-à-dire

langues à racines primitives accolées et comme cimentées par juxtaposition. Ces racines, tout en se combinant pour former des mots, demeurent distinctes et s'altèrent très peu. Le savant professeur considère toutes ces langues comme se rattachant à une période moins avancée de l'humanité; il y voit une tendance particulière de l'esprit appliquant à la formation du langage un procédé moins perfectible. Quant aux idiomes âryens, il les réunit sous la dénomination de *langues à flexions*, parce que les mots, composés d'élémens syllabiques primitivement distincts, sont susceptibles de se prêter, pour obéir à la pensée, à des déviations qui les abrégent, les soudent, les altèrent, en modifient l'aspect et la valeur, et nous permettent de varier par une foule de nuances l'expression de nos idées. Nos cas, nos modes, nos déclinaisons, la plupart de nos terminaisons, ne sont que des flexions qui ont eu originairement un sens déterminé, et qui traduisent à l'aide d'un procédé très ingénieux les opérations les plus complexes de l'esprit.

Aussi nos langues à flexions, souples comme les intelligences à qui elles servent d'organe, sont perpétuellement exposées à donner naissance à de nouveaux dialectes, où reparaît pourtant l'empreinte de la langue primordiale. Non-seulement la grammaire des langues à flexions, soumise à une loi de développement particulier, reste la même chez tous les peuples qui font partie de la famille âryenne; mais les mots eux-mêmes ne s'altèrent pas arbitrairement : dans le mot qui se forme, il persiste toujours quelque vestige de celui dont il est sorti. La linguistique démontre la régularité de la marche suivie par ces altérations, et souvent cette étude permet de remonter jusqu'à la source des mots. C'est ainsi que les langues âryennes, répandues maintenant dans le monde entier, se rattachent toutes à l'ancien sanscrit et au zend, et par eux à la langue d'un petit peuple qui habitait, il y a six mille ans, les montagnes de l'Asie intérieure.

Les langues sémitiques, c'est-à-dire l'hébreu, le syriaque, l'arabe, le chaldéen et quelques autres rameaux détachés, composent une autre famille. Plus simples dans leur structure essentielle, plus immuables dans leurs élémens, presque dépourvues de voyelles, aisément ramenées à des racines de trois lettres, les langues sémitiques se décomposent avec moins de facilité en dialectes, mais par cela même elles se prêtent aussi moins bien à ces transformations successives qui ont assuré aux idiomes âryens une vie toujours renaissante et une immense diffusion. Les langues sémitiques, comme l'a exposé M. Renan, semblent l'apanage exclusif et expriment les tendances d'une race développée au sein d'une région déterminée. En dehors de ce cercle restreint, l'idiome sémitique languit et ne tarde pas à disparaître au contact dissolvant du langage âryen.

A côté des Aryens et des Sémites, M. Renan place avec raison les Couschites, race bien distincte, à qui serait due la plus ancienne civilisation des bords du Nil et de l'Euphrate. Cette civilisation, la première que le soleil vit éclore dans notre Occident, semble indiquer des tendances et des instincts peu élevés. Vouée à l'industrie et aux sens plutôt qu'aux choses de l'intelligence, n'ayant qu'un sentiment vague de la liberté et de l'idéal, mais adroite, inventive et même élégante, elle semble être promptement arrivée à maturité, mais aussi avoir immobilisé de bonne heure le cadre de son organisation sociale. En fait de religion, elle préféra un culte réaliste aux spéculations ardentes des Sémites et aux rêveries naïves, mais toujours empreintes de poésie et d'une sorte d'intuition philosophique que conçut le génie primitif des races âryennes. Les affinités des Couschites avec les Berbères du nord de l'Afrique, la liaison hypothétique du copte, qui diffère peu de l'ancien égyptien, avec les idiomes sémitiques, présentent des obscurités qu'on n'est point parvenu jusqu'à présent à éclaircir. Il est en effet des bornes que la linguistique ne saurait franchir encore. Par exemple, elle ne saurait nous apprendre si les principales races de l'Asie occidentale ont eu un même point de départ. M. Renan, d'accord sur ce point avec M. Müller, affirme que l'analyse la plus obstinée ne saurait aboutir à aucun résultat quand on l'applique à rapprocher l'une de l'autre des familles de langues basées sur des procédés diamétralement opposés. L'analogie, dont le fil précieux sert de guide à la philologie comparée comme à la paléontologie proprement dite, disparaît ici tout à fait et nous laisse en présence d'élémens absolument irréductibles. Il est permis cependant, en s'adressant à un ordre différent de considérations, de peser les raisons qui militent en faveur d'une origine commune. Les Aryens, les Sémites, les Couschites, ont trop de convenances physiques, intellectuellement ils offrent des divergences trop faibles, historiquement ils ont vécu trop mêlés, pour qu'*a priori* on les suppose absolument distincts. De plus les traditions bibliques, réunies aux souvenirs légendaires de tous ces peuples, reportent invinciblement l'esprit vers les hauts plateaux de l'Asie centrale. Nous retrouvons ainsi les trois grandes races personnifiées par Sem, Cham et Japhet. Si la linguistique livrée à ses seules forces est impuissante à remonter jusqu'à leur berceau, elle éclaire du moins de ses inductions certains côtés du problème de la formation du langage.

Il est évident que le langage est le plus puissant des instrumens dont puisse disposer l'esprit de l'homme. Suivant l'opinion développée avec infiniment de justesse par M. Müller, l'intelligence ne pouvait pas plus exister en dehors du langage que celui-ci sans la première. L'intelligence est le moteur; mais ce moteur devient lui-

même plus actif et plus pénétrant lorsqu'il peut se servir d'un instrument qui l'aide à acquérir de nouvelles forces. C'est ainsi qu'un ouvrier est d'autant plus habile qu'il possède un outil plus parfait, et que cette même habileté le porte à perfectionner sans cesse l'instrument dont il se sert. Le langage et l'intelligence sont ainsi à la fois cause et effet l'un par rapport à l'autre, ou plutôt ils réagissent incessamment l'un sur l'autre. Telle famille de langues dont l'imperfection paraît notoire a donné jadis aux races qui la parlèrent une supériorité relative et momentanée, et d'autre part les races dont la langue est la mieux adaptée aux délicatesses de la pensée ont pu posséder d'abord un idiome grossier en apparence, mais renfermant déjà les germes de tous les perfectionnemens futurs. En outre, la race qui a créé une langue peut la transmettre, et c'est là pour les peuples un des plus puissans moyens d'assimilation. Le langage, cet actif instrument de progrès, varie essentiellement dans ses élémens constitutifs; autre est la langue à flexions des Aryens, autre la langue déjà moins souple, à flexions imparfaites, des Sémites, et ces langues diffèrent des idiomes touraniens, où la flexion disparaît, et qui aboutissent au langage purement monosyllabique des Chinois. Le chinois est à la fois la plus simple et la plus immobile de toutes les langues humaines; il semble que ce soit aussi la plus anciennement fixée.

Les langues à flexions, ramenées aux racines, se décomposent en dernière analyse en termes monosyllabiques dont le sens est plutôt celui d'une qualification que d'un objet ou d'un acte déterminé; l'attribut dans ce qu'il a d'abstrait semble donc avoir produit tous les mots, et ces mots auraient été d'abord des monosyllabes que le génie particulier de chaque race aurait ensuite coordonnés de plusieurs manières, tendant toujours à particulariser et par conséquent à multiplier l'expression de toutes les idées, d'abord vagues et flottantes. Ce qui plus tard a constitué la grammaire serait donc sorti d'une sorte de fonds obscur où l'humanité originaire aurait puisé spontanément, amassant les matériaux informes du langage avant de les polir et de les assembler. Cette dernière tâche a pris des siècles; mais certaines races se sont arrêtées avant les autres, leur élaboration plus hâtive a été aussi moins complète, surtout moins susceptible de perfectionnement. Ces systèmes linguistiques des races primitives peuvent être comparés à des chemins qui, très rapprochés à l'origine, s'écarteraient néanmoins de façon que ceux qui s'y seraient engagés, croyant voyager côte à côte, se trouveraient insensiblement transportés dans des régions toutes différentes, sans pouvoir ni retourner en arrière, ni aboutir au même but, ni se rejoindre jamais.

Pour nous résumer, la paléontologie du langage a permis d'af-

firmer l'existence d'un certain nombre de races supérieures dont le berceau doit être placé au centre de l'Asie. Les Sémites, les Aryas, les Couschites, forment un premier groupe dont la division en trois rameaux est assez ancienne pour que chacun d'eux ait créé une famille de langues déjà distinctes il y a plus de six mille ans. A côté de ces races et au-delà des traditions qui témoignent chez elles du souvenir de leur commune origine, on en trouve d'autres plus confuses, qu'il n'est point aussi facile de ramener à une famille particulière, et dont les langues se rapprochent davantage de l'état monosyllabique primitif, que les Chinois seuls paraissent avoir conservé. Ces races nomades ou touraniennes, asiatiques comme les précédentes, mais plus excentriques, ont été les premières en contact avec les Aryas, lorsque ceux-ci habitaient encore leur premier berceau, et plus encore dès qu'ils commencèrent à s'étendre vers l'Aral et la Caspienne. Les Touraniens paraissent avoir pénétré en Europe bien avant les Aryas, quoiqu'ils n'en soient pas les premiers habitans; mais la linguistique nous fait ici complétement défaut, c'est l'archéologie qui la remplace. Elle nous montre toute une série de monumens antérieurs à l'âge du fer et révélant l'existence d'une civilisation primitive dont la durée a été fort longue, et pendant laquelle les Européens ne connaissaient en fait de métaux que l'or et le bronze. Cette époque avait été elle-même précédée de plusieurs autres; les Européens s'étaient d'abord servis de la pierre polie et auparavant de la pierre taillée par éclats; ils avaient vu, à travers une longue série de générations, les phénomènes physiques se succéder et la nature animée changer d'aspect.

Les questions qui se rattachent à cet ordre d'idées sont innombrables, encore nouvelles, quelques-unes discutées : nous voudrions cependant en esquisser les principaux traits; mais, comme au-delà des commencemens des sociétés modernes rien n'est connu ni par les langues ni par les traditions, il vaut mieux nous adresser directement et immédiatement à la géologie, qui seule peut nous répondre. L'histoire de l'homme dans ces temps éloignés se trouve liée à celle du sol où l'on recueille les traces de son passage. Nous nous placerons donc en pleine géologie, en nous enfonçant assez avant dans le passé pour ne plus apercevoir rien de l'homme. Nous redescendrons alors le cours des âges, mesurant non plus par siècles, mais par succession de phénomènes, et nous verrons ainsi, après les premiers vestiges, incertains et contestés, les indices se multiplier, et l'humanité de plus en plus visible se dégager du fond obscur où ses germes dormaient ensevelis, marcher à la lumière et prendre peu à peu la voie du progrès qu'elle n'a plus quittée.

II. — LA PALÉONTOLOGIE ET LES RACES EUROPÉENNES PRIMITIVES.

En plaçant vers l'Asie intérieure le berceau des grandes races historiques, on obtient un premier groupement dont les termes extrêmes se trouvent déjà séparés par un intervalle énorme, puisque, selon l'expression de M. Renan, les Chinois sembleraient représenter une autre humanité, n'ayant rien de commun avec la nôtre, qu'on se place au point de vue du langage, des traits physiques ou de la civilisation. Si l'on admettait, comme le veut M. Max Müller, que chaque famille de langues correspond à l'une des périodes par lesquelles le langage humain a dû passer, il en résulterait que les races qui les parlent seraient des rameaux successivement détachés du même tronc; les divergences seraient proportionnelles au temps écoulé depuis la séparation de chaque rameau, et l'ensemble de ces rameaux formerait une sorte d'arbre généalogique qui rappellerait le mode de filiation des espèces, tel que le conçoit M. Darwin. D'un autre côté, à mesure qu'on remonterait dans le passé, on verrait les races se rapprocher et l'identité initiale de leurs procédés intellectuels se trahir de plus en plus; mais cette convergence rétrospective, en apparence si favorable à la théorie des monogénistes, serait encore loin de prouver l'unité de la race humaine. On s'apercevrait en effet qu'en voulant concentrer en un seul groupe les familles de langues dont il a été question jusqu'ici, on serait obligé de laisser en dehors une multitude de tribus sauvages, dispersées jusqu'aux extrémités du globe, et l'espace qui les sépare déjà de ces familles ne ferait que s'agrandir.

On peut encore invoquer en faveur de l'ancienneté de certaines races cet argument assurément nouveau et très singulier que leur distribution originaire coïncide avec les limites probables des terres et des mers dans la dernière période géologique. Il faut convenir que, si le Sahara a été fond de mer jusqu'après la fin des temps tertiaires, comme l'admettent la plupart des géologues, la région habitée par les nègres aurait eu très anciennement des bornes parfaitement précises. L'archipel des Canaries, qui semble, avec Madère et les Açores, un dernier reste du continent de l'Atlantide, possédait naguère dans ses Guanches une race toute particulière. Les régions polaires et notamment le Groënland, aujourd'hui désolés, mais autrefois couverts d'une riche végétation, se trouvent occupés par les Esquimaux. Le trait de conformité le plus saillant entre l'ancienne distribution des continens et celle des races humaines ressort de l'étude du centre de l'Asie et des parties contiguës de la Russie méridionale. La réunion en une seule mer du bassin aralo-caspien, l'extension de cette mer sur une grande partie

des steppes entre l'Oural et le Volga et sur le pays des Kalmouks, sont attestées par les géologues les plus compétens (1); cette mer baignait au sud le pied du Caucase. Les limites orientales en sont incertaines; mais, d'après les observations des voyageurs et les indices tirés des annales de la Chine, elle aurait rempli le désert de Gobi, situé au nord du Tibet. C'est aux mouvemens du sol, dont l'exhaussement aurait fait refluer les eaux, que l'on peut attribuer les souvenirs relatifs au déluge, conservés chez les races dont le berceau a été placé sur les bords de cette mer. Groupés le long des rives et au fond des golfes de cette méditerranée primitive, mais séparés par de grandes nappes d'eau, les Touraniens, les Chinois, les Aryas et les Sémites n'ont pu d'abord se mêler directement. L'accès de l'Europe leur était fermé, sauf aux Touraniens, qui purent s'y rendre par le nord. Le desséchement partiel de ces eaux ouvrit des voies de communication et permit à plusieurs de ces races d'envahir des contrées jusque-là défendues par des barrières infranchissables. Ainsi non-seulement l'Europe primitive a son histoire géologique qui lui assure une place à part, mais à l'époque où l'homme commence à se répandre, les terres qui la soudent à l'Asie semblent avoir formé une immense lagune. De vastes nappes liquides, des sources, des cours d'eau, des glaciers, des pluies diluviennes, de l'eau sous toutes les formes, c'est là ce que nous montre l'époque quaternaire, et tout ce que nous observerons en Europe nous confirmera dans cette pensée que l'abondance des eaux a caractérisé l'âge que l'on a d'abord nommé *diluvien*, puis *glaciaire*, lorsqu'on a eu constaté l'énorme extension que prirent alors les glaciers.

Ce qu'on a dit de l'abondance des glaces et du froid excessif de cette époque demeure vrai à la condition de ne pas quitter le périmètre des anciens glaciers; les animaux, les plantes et le climat de l'extrême nord reparaissent encore maintenant dès qu'on s'élève sur les Alpes. La théorie glaciaire absolue a été une illusion. Tous ces êtres que l'on supposait avoir péri par suite de la violence du froid ont bien plutôt disparu lorsqu'un climat plus sec et des saisons plus extrêmes ont aggravé pour eux les conditions d'existence; peut-être même l'homme a-t-il été le plus inexorable et le plus meurtrier des destructeurs dès qu'il s'est trouvé suffisamment en nombre. Tant qu'il a été faible et isolé, les causes naturelles agissaient encore seules; mais il s'en est affranchi peu à peu, et dès lors son influence est devenue sensible, puis prépondérante. Dans cette période, il a dû lutter contre la nature extérieure avant de la

(1) Voyez principalement M. d'Archiac, *Histoire des progrès de la Géologie*, t. II, p. 299 et 930.

dominer; il faut donc dire ce qu'était celle-ci au moment où l'homme y fit son apparition.

L'Europe était, comme nous l'avons dit, presque entièrement séparée de l'Asie. Les alentours de l'Oural et de l'Altaï, ainsi que les profondeurs de la Sibérie, formaient une vaste région humide, basse, coupée de forêts et de marécages, sillonnée de puissantes rivières, peuplée de mammouths, de rhinocéros et d'autres grands animaux appropriés à un climat déjà froid, mais qui n'avait rien d'excessif. Les animaux, après s'être multipliés sans obstacle, formaient d'immenses troupes, et étendaient librement leurs courses jusque sur les bords de l'Océan arctique. Il est aisé de concevoir que les mammouths et les rhinocéros, attirés dans le nord par la belle saison et la bonté des pâturages, aient été plusieurs fois surpris par des crues, des inondations passagères, et se soient enfoncés dans la boue glacée de ces parages; c'est à de pareils accidens que se réduisent sans doute les révolutions subites auxquelles on a jusqu'ici attribué la conservation de leurs cadavres. Au lieu de voir partout l'action de catastrophes, il faut presque toujours invoquer celle d'un temps très long. Les blocs erratiques, les cailloux roulés, les graviers et les limons de toute provenance, le remplissage des cavernes, le creusement des vallées, paraissaient d'abord dépendre d'une cause unique, violente et passagère; plus tard, en considérant ces phénomènes de plus près, on en a reconnu la complexité, on a essayé de démêler les effets caractéristiques de chaque ordre particulier de forces et d'en déterminer la succession et l'importance relative. C'est ainsi que l'on a dû tenir compte du temps qu'exigent évidemment le polissage des cailloux roulés, l'érosion de certains terrains, le dépôt des concrétions de tufs. Enfin on a expliqué par l'action des glaciers et des glaces flottantes le transport des blocs erratiques et d'une foule de matériaux dont la présence était restée jusqu'alors une sorte d'énigme (1). S'il est maintenant une vérité acquise, c'est la diversité des causes qui ont agi pendant l'époque quaternaire, ou pour mieux dire la distribution de ces causes par régions et l'antériorité des unes par rapport aux autres. Ce point de vue une fois adopté, il ne reste que la surprise qui naît de l'intensité des phénomènes. Tout semble alors taillé sur un plus grand patron : non-seulement les animaux dépassent la proportion ordinaire; mais les glaciers sont immenses, les rivières s'élèvent bien au-dessus du niveau actuel, des blocs erratiques d'un volume démesuré sont transportés à des distances et à des hauteurs prodigieuses, le limon provenant des pluies est si épais

(1) Sur *les Glaciers et la période glaciaire*, voyez une série d'articles publiés dans la *Revue* par M. Ch. Martins, livraisons des 15 janvier, 1er février et 1er mars 1867.

qu'on a été longtemps à en pressentir la vraie origine. Il semble donc qu'une cause générale ait primé les causes partielles et imprimé à l'ensemble un caractère tout particulier de grandeur. Cette cause se reconnaît sans trop d'effort, elle est unique en effet : c'est l'extrême abondance des eaux, due sans doute à l'existence de vastes étendues fournissant à l'évaporation, et peut-être au concours de plusieurs circonstances combinées.

Les événemens géologiques qui influèrent alors sur la configuration du sol européen peuvent être ramenés à un petit nombre dont il est facile de saisir l'importance. Après les derniers temps tertiaires, pendant lesquels notre continent s'était graduellement refroidi, l'abaissement de la partie septentrionale, envahie par la mer, amena ce que l'on nomme *le phénomène erratique du nord*; cédant ensuite à une oscillation en sens inverse, mais aussi lente que la première, le nord de l'Europe revient de nouveau à la surface des eaux. Les principales chaînes se recouvrent alors d'énormes glaciers. Cependant le froid devient peu à peu plus vif, le climat moins égal et plus continental; en dernier lieu, la diminution progressive de l'humidité amène le retrait des glaciers, le refoulement vers le nord des animaux qui en fréquentaient les approches et le commencement de l'état présent. Tous ces changemens ont dû exiger un temps dont sir Charles Lyell a essayé de donner une évaluation approximative. Il a montré que, lors du phénomène erratique, il avait fallu que l'Angleterre, tout le nord de l'Allemagne, la Pologne, la Russie jusqu'à Moscou et Kiev, la Scandinavie, sauf les massifs montagneux les plus élevés, descendissent peu à peu sous les eaux de la mer, qui dans le pays de Galles dépassaient au moins de 1,500 pieds le niveau actuel, tandis qu'en Scandinavie elles étaient hautes de 250 mètres et se prolongeaient en diminuant graduellement de profondeur vers les plaines d'Allemagne et de Russie. Dans toute cette étendue, les glaces flottantes ont promené des blocs granitiques et déposé sur le sol sous-marin le *drift*, sorte de limon mêlé de graviers et de fragmens anguleux dont la nature minéralogique a permis de reconnaître la provenance. C'est en se basant sur la puissance et la continuité du *drift* que M. Lyell a évalué à deux cent mille ans au moins la durée probable de cette grande oscillation. Dès lors cependant l'homme existait en Europe; on ne saurait en douter, quoique les premières traces qu'il a laissées soient bien rares et aient longtemps échappé aux yeux les plus sagaces. Revenons en arrière pour mieux exposer les circonstances au milieu desquelles il se montre pour la première fois.

Certaines parties de la côte d'Angleterre, dans le Norfolk, ont fourni des détails sur l'aspect que présentait le nord de l'Europe avant le commencement du phénomène erratique. On y a observé

les restes d'une forêt submergée (*forest-bed*), recouverte dans la suite par le limon et le gravier glaciaires. Cette forêt était principalement composée de sapins, dont on retrouve les troncs et les cônes; ce sont des espèces perdues et peut-être en réalité plus voisines des sapins d'Amérique que des nôtres. Au pied des grandes Alpes, avant l'extension des glaciers, c'est-à-dire à peu près à l'époque où nous cherchons à nous placer, les principales essences étaient le pin, le sapin et le bouleau. Tout le nord de l'Europe jusqu'aux Alpes avait donc revêtu un aspect sévère qui s'écartait peu de ce qu'on y observe de nos jours; mais la vigueur de cette végétation se trouvait favorisée par l'humidité du climat, demeuré encore très égal. Rien ne saurait exprimer l'abondance des eaux qui se répandaient alors par toute l'Europe et jusqu'au fond de l'Algérie; pour reconstituer la Somme, le Rhin, le Rhône, la Durance de cet âge, c'est à 100 mètres pour le premier de ces fleuves, à plus de 60 pour les seconds, à 50 au moins pour le dernier, qu'il faut relever le niveau présenté par eux aujourd'hui. A cette époque, on remarque déjà une différence sensible entre le climat de l'Europe centrale et celui des parties méridionales, où la végétation semble changer de caractère. On y trouve le laurier des Canaries associé au laurier indigène, au figuier, au micocoulier, au pin de Montpellier, auxquels se joignent la vigne, le gaînier, le frêne à la manne, quelquefois même le platane et le liquidambar. Les animaux offraient une grande richesse de formes; toutefois il existe dans la manière d'apprécier leur origine, leur rôle, en un mot les phases de leur histoire sur notre sol, des difficultés sans cesse renaissantes. Rien n'échappe à l'analyse comme la faune quaternaire; non-seulement elle se lie à celle des derniers temps tertiaires, dont elle n'est d'abord qu'un prolongement, mais sa distribution géographique et la proportion relative de ses espèces par rapport aux espèces vivantes changent à plusieurs reprises. Ces changemens sont très irréguliers; on remarque l'existence de deux courans, dont le premier n'a cessé de refouler vers le midi certains animaux d'abord répandus dans le nord, et dont le second, plus récent, a repoussé d'autres animaux dans les régions froides, soit en Europe, soit en Amérique. Dans la première catégorie, il faut ranger les éléphans, les rhinocéros, les hippopotames, qui à l'origine ont habité sur les bords de la Seine et de la Tamise, mais dont l'existence s'est prolongée bien plus longtemps dans la région méditerranéenne; dans la seconde, il convient surtout de placer le renne, qui a joué un si grand rôle en Europe à l'époque des glaciers, le bœuf musqué, qui se retrouve encore en Amérique près du cercle polaire, et la marmotte, maintenant reléguée au sommet des

Alpes. D'autres animaux, remarquables par leur taille, leur vigueur ou leur férocité, comme l'éléphant à toison ou mammouth, le rhinocéros à narines cloisonnées, l'ours des cavernes, la hyène et le tigre des cavernes, le cerf à bois gigantesque, ont disparu graduellement, soit par la diminution des conditions favorables à leur existence, soit par l'action de l'homme s'exerçant pour la première fois sur une grande échelle. C'est sous l'influence de cette cause aussi que le cheval, le bœuf primitif, l'aurochs ou bison d'Europe, l'élan et différens cerfs ont cessé peu à peu d'exister à l'état libre.

Ainsi non-seulement certaines races d'animaux furent refoulées par d'autres, mais en se plaçant à une époque déjà moins reculée vers l'origine des temps quaternaires on observe une différence notable entre la faune du nord et celle du midi de l'Europe; d'ailleurs chaque espèce se meut dans une aire d'habitation dont on peut encore fixer approximativement les limites. D'après M. Édouard Lartet, le rhinocéros de Merk, le rhinocéros à narines minces et celui d'Étrurie auraient été renfermés entre le 36e et le 51e degré de latitude nord, avec une extension en longitude de 17 degrés, tandis que le rhinocéros à narines cloisonnées et le mammouth s'étendaient depuis le versant nord des Pyrénées jusqu'au 70e parallèle en Sibérie, et sur 130 degrés en longitude. Il est vrai que ces deux dernières espèces étaient revêtues d'une fourrure épaisse qui manquait probablement aux autres. Deux espèces d'éléphans, l'éléphant antique et l'éléphant méridional, le premier rapproché de celui des Indes, le second de celui d'Afrique, quittèrent promptement le nord, mais pour prolonger leur existence dans le midi de l'Europe. On peut conjecturer pour ces animaux des migrations annuelles; tant que l'accès des plaines du nord ne leur a été fermé ni par l'extension des glaciers ni par des courans devenus infranchissables, ils ont pu venir chaque année pendant l'été chercher de frais pâturages; plus tard, ils auront été forcés de se renfermer dans des régions qui à la fin n'auront plus suffi à les nourrir. Le caractère le plus saillant de la faune méridionale, c'est qu'elle comprenait des animaux qui ne se retrouvent plus que dans le sud de l'Afrique. Les travaux de M. Gervais et dernièrement ceux de MM. Marion et Bourguignat, aidés de l'expérience de M. É. Lartet, ont mis au jour ce curieux phénomène. La hyène tachetée, le léopard, auraient habité nos contrées; l'éléphant d'Afrique existait en Espagne, et M. Gaudry a ajouté l'hippopotame actuel à la liste des animaux dont les restes ont été recueillis dans les sablières de Grenelle et de Clichy. Tous vivaient alors sur notre sol, harmonieusement distribués selon leurs aptitudes, sans que rien troublât encore cet équilibre exact de la vie que l'homme seul a eu le pouvoir de

détruire à son profit. Nous avons dit qu'il existait déjà, mais il était encore faible; il se glissait silencieusement à travers cette nature si forte, si vivante, si effrayante par son énergie, et qu'il devait pourtant abattre. Peut-être était-il déjà bien éloigné de sa première origine; de récentes observations tendraient à le prouver. M. l'abbé Bourgeois a recueilli dans le calcaire de Beauce des silex qui lui ont paru travaillés par la main de l'homme; ces vestiges nous reporteraient en plein terrain miocène. Dernièrement une mâchoire de rhinocéros de la même époque a présenté une entaille visible; le plus sage est de ne pas se prononcer et d'attendre.

La forêt submergée de Norfolk, dont nous avons cité plus haut les sapins, était fréquentée par l'éléphant méridional, auquel se joignaient le rhinocéros à narines minces, un grand hippopotame, un castor gigantesque, et, chose encore plus remarquable pour un dépôt qui touche à l'époque quaternaire, un singe du genre des macaques. Un fait analogue a été signalé par M. Gervais dans les sables presque contemporains de Montpellier, où il a observé deux singes. Il faut conclure de ces faits que le refroidissement du climat européen était alors bien peu avancé, circonstance qui a dû favoriser le développement des premières races humaines bien plus que ne l'aurait fait un froid violent. En effet, des indices certains de la présence de l'homme ont été rencontrés à Saint-Prest, non loin de Chartres, dans un dépôt de sables et de cailloux renfermant les mêmes espèces d'animaux que la forêt submergée. C'est en retirant de leur gangue sableuse les ossemens de ces animaux que M. J. Desnoyers remarqua des entailles et des incisions provenant d'une main humaine et pareilles à celles que les races moins anciennes de l'âge de pierre pratiquaient sur les crânes et les os longs des animaux dont ils se nourrissaient pour en extraire la moelle ou en détacher les parties molles. Cette découverte fut d'abord accueillie avec incrédulité, mais elle a fini comme tant d'autres par être acceptée comme l'expression de la vérité. Depuis, M. l'abbé Bourgeois en a confirmé l'authenticité en recueillant dans le même dépôt des silex taillés en tête de lance, en poinçons, en grattoirs, mais si grossièrement travaillés qu'il faut un œil exercé pour y reconnaître la main de l'homme.

Telle est la date la plus reculée où il se laisse entrevoir en Europe; nous le trouvons armé déjà, vivant de proie, s'attaquant aux plus grands animaux, les dépeçant pour s'en nourrir, et par conséquent connaissant le feu; mais quelle était cette race, que sait-on de sa taille, de son aspect, de ses aptitudes? Il est impossible de répondre à ces questions; il faut même traverser toute la période qui correspond au phénomène erratique du nord pour retrouver

des traces humaines. Ces hommes déjà bien plus récens, les plus anciens pourtant qui aient laissé quelques débris d'eux-mêmes, sont ceux que M. Boucher de Perthes a fait connaître au monde savant et que celui-ci refusa si longtemps d'admettre. Pour vaincre cette résistance, ce ne fut pas assez des savans français les plus consciencieux, on dut procéder par enquête et faire appel aux étrangers, spécialement aux Anglais. Personne ne songe plus à contester ces découvertes; elles consistent principalement en haches ou hachettes (1) de silex, taillées à grands éclats, en forme de disque oblong, ovale ou triangulaire, quelquefois en palette, ou prolongé par un des côtés en une sorte de manche; les bords amincis au moyen d'éclats donnent à l'instrument une forme plus ou moins régulière qui saute aux yeux de l'observateur. La dimension de ces outils primitifs est en général bien supérieure à celle des instrumens d'un âge plus récent; ces derniers sont aussi plus variés. Il semble donc que la division du travail, cet indice de la perfectibilité humaine, ne se soit manifestée que peu à peu. L'homme du renne possédait tout un atelier d'objets dont la destination a pu être déterminée approximativement; mais ici l'homme n'a encore que des instrumens très peu diversifiés et qui semblent avoir été indifféremment appliqués à plusieurs usages. C'est l'indice d'un développement rudimentaire. Si dans l'enfance des langues les racines toutes monosyllabiques représentent à la fois l'objet et l'attribut et, par extension, le verbe, on conçoit que l'intelligence primitive appliquée à l'industrie n'a dû trouver que peu à peu les formes différentes qu'un instrument peut présenter pour être mieux adapté à un usage déterminé; tout ce qui particularise et par conséquent multiplie les opérations de l'esprit est une complication à laquelle l'homme n'arrive que par degrés.

Du reste, rien de plus aisé à saisir que la physionomie des instrumens de cet âge; on en a rencontré successivement sur bien des points de l'Europe et toujours dans des graviers contemporains de ceux de la Somme; ils sont fréquens, au témoignage de M. Lubbock, dans le Suffolk, le Kent, le Bedfordshire, le Hampshire. Ceux que M. Wyatt a trouvés dans des graviers près de Bedford offrent d'autant plus d'intérêt que ce gravier repose sur le détritus glaciaire et fixe l'âge précis de ces spécimens et de ceux d'Abbeville et d'Amiens aux temps qui suivirent le phénomène erratique du nord. D'autres ont été recueillis dans la vallée de la Seine, notamment auprès de Grenelle et à Précy, près de Creil. M. de Verneuil

(1) Ce nom désigne d'une manière très imparfaite un instrument dont on ignore en réalité la destination.

en a rapporté présentant le même type des environs de Madrid; enfin M. Noulet a été assez heureux pour en rencontrer un assez bon nombre non loin de Toulouse, et il a pu constater que les cailloux qui en avaient fourni la matière provenaient des Pyrénées et avaient dû être apportés de fort loin. M. de Mortillet, l'un des hommes les plus versés dans ces sortes de matières, a cru retrouver dans ces instrumens les indices de deux époques successives et bien caractérisées; les haches lancéolées ou subtriangulaires seraient les plus anciennes et occuperaient la base du terrain; dans un lit un peu supérieur et par conséquent plus récent, la forme ellipsoïde ou ovoïde allongée serait la plus répandue, et marquerait ainsi une sorte de changement analogue à ceux qu'amènent pour nos meubles le temps et la mode.

Les animaux contemporains de cette race n'étaient déjà plus tout à fait les mêmes que ceux des couches de Saint-Prest; l'élimination qui a enlevé à l'Europe tant d'espèces était déjà commencée. On ne retrouve plus l'éléphant méridional, qui dans l'intervalle avait abandonné le nord avec le rhinocéros à narines minces et celui de Merk; l'éléphant antique, devenu plus rare, cédait la place au mammouth et au rhinocéros à narines cloisonnées, animaux mieux adaptés par leur fourrure épaisse aux hivers septentrionaux. Cependant l'hippopotame fréquentait encore nos rivières, et le cerf à bois gigantesque, le renne, qui commençait à se répandre, plusieurs autres cerfs, des bœufs, des aurochs formaient avec le cheval d'immenses troupeaux pour qui l'ours et le tigre des cavernes étaient encore des ennemis plus redoutables que l'homme lui-même. Il est vrai qu'en dehors des instrumens qu'ils ont taillés nous ne connaissons presque rien de ces hommes; à peine quelques débris d'ossemens, des dents, un morceau de crâne, la fameuse mâchoire de Moulin-Quignon, si controversée et qui paraît pourtant authentique, c'est là tout. A part certaines particularités de structure, on ne saurait rien avancer de sérieux sur cette race. Les hommes des temps qui suivirent sont mieux connus, quoique, dans tout ce qui tient à l'anthropologie proprement dite, la lumière ne se fasse que très tard, c'est-à-dire lorsqu'on avance jusque dans l'âge du renne.

L'anthropologie, qui n'est que de l'anatomie comparée appliquée à l'homme, a pris une importance toute particulière dès qu'il s'est agi d'apprécier le caractère des races primitives par l'étude de leurs ossemens. Il a fallu d'abord créer des points de repère destinés à servir de base aux déductions analogiques, et par conséquent fixer la signification relative des diverses parties du squelette ainsi que la valeur des modifications qu'il présente lorsqu'on passe d'un groupe à l'autre; il a fallu enfin ne négliger aucun indice matériel

susceptible de rendre compte du degré plus ou moins élevé de l'intelligence le long de cette échelle graduée qui part de l'Australien et du Hottentot pour arriver jusqu'à l'Européen le plus civilisé. Il en est résulté une véritable science qui compte déjà des noms éclatans parmi lesquels il est naturel de citer ceux de Huxley, de Quatrefages, Vogt, Broca, Pruner-Bey. Une société d'anthropologie fondée à Paris centralise ces études qui ont pris une grande extension et que plusieurs publications périodiques répandent chaque jour davantage. A la grandeur des difficultés que soulèvent ces questions, on peut mesurer celle de l'œuvre, qui est sans doute au début, et ne peut avancer que très lentement, tant les matériaux sont rares et incomplets. Jusqu'à présent, il n'est qu'un bien petit nombre de points sur lesquels on ait su s'accorder en cherchant à définir le véritable caractère et l'origine présumée des anciennes races. Ici les données purement paléontologiques gardent leur supériorité, parce qu'elles se fondent au moins sur une classification régulière qui permet de saisir l'ordre de succession des phénomènes, sinon d'en découvrir toute la signification. D'ailleurs la race humaine, étant la plus susceptible de perfectionnement, a dû varier plus que toute autre, et ses caractères physiques ont pu se transformer par la culture progressive de ses facultés, l'accroissement de l'aisance et le changement des mœurs.

L'âge qui succède à celui des graviers de la Somme emprunte ordinairement son nom à l'ours des cavernes, carnassier redoutable que l'homme a dû combattre et qui probablement exerçait de grands ravages. L'homme lui-même continue à se montrer, mais ses restes authentiques sont toujours plus rares que ses instrumens. On recueille ces derniers tantôt sur le sol, tantôt dans des grottes qu'il commence à habiter; c'est dans les lieux qui lui servirent de refuge que l'on rencontre les débris de son industrie et quelquefois ses propres ossemens. A cet âge, il faut aussi rapporter les silex du Moustier, dans la Dordogne; ils sont plus petits que ceux d'Abbeville, tout en affectant une forme assez analogue, et sont taillés à grands éclats d'après le même procédé, quoiqu'ils se rapprochent par certains détails de ceux de l'âge suivant. Il semble aussi que les crânes célèbres d'Engis et de Neanderthal aient appartenu à une race de cette époque; le premier a été trouvé par le D[r] Schmerling dans un caveau des environs de Liége, le second dans une grotte voisine d'Elberfeld, en Allemagne. Ils ont donné lieu à des controverses interminables, et malheureusement ils étaient assez mal conservés pour qu'il n'y ait pas lieu d'en être surpris. Malgré des différences sensibles, ils peuvent avoir appartenu à la même race, puisque tous deux reproduisent le type dolichocéphale, c'est-à-dire

que le diamètre antéro-postérieur est plus grand que le diamètre transversal. Ils se distinguent également par le faible développement du front, la saillie des arcades sourcilières et la dépression de la voûte crânienne; mais dans le crâne de Neanderthal cette dépression est tellement prononcée qu'on a voulu y reconnaître un crâne d'idiot. La même forme elliptique ou en arc surbaissé a été cependant observée depuis sur d'autres crânes, datant même de l'époque historique, ainsi que sur une portion de crâne découverte dans le *lehm* ou alluvion du Rhin, à Eguisheim, près de Colmar. M. Gervais a fait observer la tendance des têtes dolichocéphales à prendre cette forme, et d'ailleurs la question semble avoir pris une autre face depuis la découverte qui a été faite en avril dernier à la station des Eyzies (Dordogne). Cette découverte nous conduit aux premiers temps de l'âge du renne, âge qui ne semble différer du précédent que par l'extrême multiplication de ce ruminant et du cheval, tandis que les grands animaux de race éteinte, particulièrement le mammouth et l'ours des cavernes, commencent à disparaître. L'homme au contraire devient plus fort, plus adroit et plus nombreux. On trouve cependant encore des vestiges qui témoignent de l'existence de ces grands animaux, ce sont leurs parties dures, souvent travaillées par la main de l'homme, mais surtout des dessins tracés à la pointe ou des sculptures qui les représentent. Nous devons ces trouvailles aux infatigables travaux de MM. É. Lartet, Christy, de Vibraye, Garrigou, Bourgeois et tant d'autres dont il serait trop long de dresser la liste. Ces figures, ordinairement très naïves, expriment parfois une sorte d'idéal; elles ne manquent ni de mouvement, ni de trait; les bœufs, les chevaux, les cerfs et surtout le renne, que ces peuplades avaient constamment sous les yeux, sont représentés avec vérité et fournissent le sujet des principales scènes. Le mammouth apparaît aussi quelquefois, mais c'est déjà un animal rarement aperçu, qu'on n'ose regarder qu'à la dérobée; il est rendu avec plus de fantaisie que les autres, et cependant l'on retrouve jusqu'aux poils de sa longue crinière.

Les ustensiles de ménage, de chasse, de combat, ne sont pas moins remarquables, quoique le silex et l'os en fournissent seuls la matière; ils sont délicatement taillés, et parfois ils révèlent à l'œil un certain sentiment d'élégance. Quel progrès sur les âges précédens! Voici les couteaux, les spatules, les poinçons, les gouges, les scies, les pointes de flèches et de javelines, les grattoirs pour préparer les peaux, les haches propres à recevoir une emmanchure; voici les harpons, les manches de poignards, les bâtons de commandement guillochés de fines ciselures, voici enfin les aiguilles déjà fines et de plusieurs grandeurs, annonçant la couture et mar-

quant le travail de la femme, qui a son rôle dans la famille. L'industrie de cette race, que M. Lartet a retrouvée au fond des cavernes du Périgord, révèle des aptitudes intellectuelles que la découverte faite aux Eyzies d'une sépulture comprenant plusieurs têtes a pleinement confirmées. Ces découvertes, nous l'avons dit, reportent aux premiers temps de l'âge du renne. Les proportions générales des membres annoncent une stature élevée, caractère qui contraste avec la petite taille généralement attribuée jusqu'ici aux races primitives. Les têtes, dont plusieurs sont admirablement conservées, offrent des types de divers âges et des deux sexes; elles sont belles de proportions et présentent une capacité crânienne considérable, des signes manifestes d'intelligence; les parois de la boîte osseuse sont minces, tandis qu'elles avaient présenté dans d'autres cas une épaisseur surprenante. Le type est franchement dolichocéphale; mais le développement de la partie postérieure des hémisphères est évident, tandis que la partie frontale est plutôt resserrée; le front est assez bas et fuyant; les arcades sourcilières ont de la saillie; la racine du nez est écrasée; les yeux devaient être enfoncés dans les orbites; la face est courte, la bouche large, le menton manque de saillie; le prognathisme est manifeste. On saisit aisément la physionomie de cette race, chez qui les facultés affectives et celles d'instinct semblent avoir été bien plus développées que les autres. Elle devait être laide, suivant nos idées; elle rappelle les Kalmouks sous beaucoup de rapports, et suivant M. le docteur Pruner-Bey, elle se rattacherait directement au type esthonien et par conséquent à une race touranienne. M. Broca y voit une race à part chez laquelle les signes de l'intelligence seraient associés à des caractères appartenant aux rameaux les plus inférieurs de l'humanité. En résumé, nous pouvons admettre que cette race du Périgord était supérieure à la moyenne des races sauvages d'aujourd'hui; elle nous représente de vrais hommes, doués d'intelligence, avec des traits durement exprimés qui semblent un mélange du type nègre et du type esthonien.

Les fouilles opérées par M. É. Dupont dans la province de Liége en 1866 et 1867 l'ont amené à des résultats bien différens à plusieurs points de vue. Là aussi d'immenses quantités d'instrumens et de débris de toute nature provenant de l'âge du renne ont été mis au jour; le nombre des éclats de silex a dépassé 36,000. Parmi eux, la forme nommée *couteau* prédomine tout à fait, et paraît à M. Dupont caractéristique, ainsi que la présence du renne, qui n'est plus accompagné que d'animaux encore vivans, quoique plusieurs aient depuis émigré. Il résulterait donc de ce témoignage que nous touchons ici à la fin de l'âge du renne, tandis que les cavernes du

Périgord nous ramènent plutôt vers le début de cet âge, alors que les espèces éteintes se montraient encore avec plus ou moins d'abondance à côté de l'animal qui formait la principale nourriture de l'homme.

La race qui habitait alors la Belgique différait de celle du Périgord par sa petite taille; son crâne plus arrondi rentrait dans le type brachycéphale, mais avec des variations fréquentes dans la forme de la voussure occipitale et de la mâchoire, tantôt nettement orthognathe, tantôt au contraire plus ou moins prognathe, c'est-à-dire penchée en avant, comme celle des nègres. Le plus souvent cependant le crâne affecte une forme pyramidale, la face es taplatie et en losange; l'usure des dents molaires est circulaire, creusée vers le milieu et tout à fait caractéristique. Cette usure se retrouve chez la plupart des races d'alors dans toute l'Europe, et indique soit une particularité congéniale, soit un effet de la trituration des substances alimentaire. Cette race, éminemment troglodyte, taillait le silex; elle travaillait aussi les os et surtout le bois de renne. Moins avancée que la race du Périgord, dont elle différait physiquement, elle était dépourvue de toute aptitude pour les arts; elle était cependant curieuse de substances rares, brillantes ou singulières, et recueillait avec soin celles qu'elle rencontrait. Le renne et surtout le cheval constituaient la base de son alimentation; insouciante et sale comme les Esquimaux et les Lapons, elle demeurait au milieu des restes de ses repas et des chairs putréfiées. Déjà pourtant le soin de la sépulture et certains usages funéraires révèlent chez elle des instincts plus élevés. Ces usages étaient universels; la célèbre grotte d'Aurignac, dans la Haute-Garonne, a montré sous ce rapport la même disposition que le trou Frontal et la caverne de Furfooz, explorés dernièrement par M. Dupont. Le lieu de la sépulture occupait la partie la plus reculée; les morts y étaient déposés les uns sur les autres, et on y plaçait à côté d'eux leurs armes, des ornemens et des objets divers, ainsi qu'un vase en poterie; une dalle fermait l'entrée de cette espèce de caveau funéraire, et le séparait d'une sorte de vestibule, où se donnaient des repas funèbres dont les débris se retrouvent constamment.

La race belge, malgré sa petite taille, était agile, musculeuse, adroite; d'après certains indices, elle aurait prolongé son existence jusque dans l'âge de la pierre polie et peut-être plus tard encore. M. Pruner-Bey n'a point hésité à la rattacher à la famille ouralo-altaïque du grand rameau touranien, et à faire ressortir les ressemblances physiques qui la rapprochent des Lapons. Le prognathisme qui est si visible dans quelques-unes de ces têtes pourrait faire pencher vers d'autres conclusions; mais M. Gervais a remarqué avec rai-

son que ce caractère joint à la brachycéphalie se retrouvait chez les peuples de l'extrême nord, auxquels il devient dès lors naturel d'assimiler les populations belges de l'âge du renne. Il est visible que la coexistence de plusieurs types de crânes et l'association de caractères très variables sont un indice de la présence de plusieurs races combinées ou juxtaposées. Les proportions sont impossibles à déterminer, mais le mélange se laisse apercevoir malgré la distance. Le rapprochement de ces races avec divers rameaux touraniens n'est pas une preuve de leur origine asiatique. L'influence des races sorties de l'Oural ou de l'Altaï a pu se faire sentir en divers temps et de plusieurs manières, sans que l'on doive pour cela rapporter à ce point de départ la filiation de toutes les races européennes de l'âge de pierre. L'idiome touranien que parlent les Esthoniens et, à ce qu'il paraît, les Lapons a pu être transmis à ces peuples par une race supérieure; d'ailleurs bien des mélanges successifs ont dû s'opérer à la surface de l'ancienne Europe. Il est peu probable qu'une race se soit jamais substituée à une autre en l'exterminant tout à fait; s'étendant ou se resserrant suivant les ressources que leur procurait la chasse, les peuplades de l'âge du renne ont dû flotter incessamment au gré de leurs aptitudes et des circonstances favorables ou contraires. La concurrence vitale pouvait chez elles s'exercer sans limite et produire tous ses effets, c'est-à-dire une sorte de fractionnement des caractères physiques tant que l'espace fut assez libre pour demeurer ouvert à tout venant, et ensuite une sorte de mêlée universelle jusqu'à ce que le croisement, la fusion ou l'absorption d'une partie des élémens primitifs, peut-être aussi l'influence de races plus avancées, soient venus donner à certaines tribus un avantage relatif sur les autres. C'est ainsi qu'a pu s'exercer l'influence des Touraniens arrivés de l'est; mais cette influence de tribus immigrantes a dû se borner à constituer des familles ou des castes initiatrices faisant accepter leurs coutumes, leurs idées et leur langue. Il est certain qu'aucun changement ethnographique un peu violent n'a troublé le développement régulier des races européennes avant l'arrivée des premiers Aryas, et que ceux-ci durent eux-mêmes s'allier aux peuples qui existaient alors en opérant une fusion quelconque des élémens anciens et des élémens nouveaux; ce que firent les Aryas, d'autres ont pu le faire avant eux. Toutes les races primitives semblent procéder les unes des autres; l'âge de la pierre polie, caractérisé par l'érection des dolmens, l'abandon des cavernes, l'usage de l'agriculture, la connaissance des animaux domestiques, la disparition du renne et du cheval comme base de l'alimentation, paraît être un simple développement de celui qui précède. L'introduction même du bronze, qui opéra

une si grande révolution dans les usages des peuples de l'Europe, n'est due à aucune race conquérante; ce métal pénètre peu à peu, surtout à l'aide de moyens commerciaux dont M. Alexandre Bertrand a signalé le double courant, et qu'il attribue à l'influence des Couschites, dès lors riches d'inventions industrielles. Les transmissions par voie d'échange sont encore employées dans le centre de l'Afrique, où des séries d'intermédiaires se passent de main en main des objets qui pénètrent ainsi jusque dans les profondeurs du continent.

Une question relative aux tendances morales des populations de l'âge de pierre a été quelquefois soulevée; c'est celle de leur anthropophagie, tour à tour affirmée par les uns, contestée ou niée par les autres. Deux jeunes savans ont récemment soutenu qu'elles se nourrissaient parfois de chair humaine, et les preuves qu'ils apportent sont assez sérieuses pour que nous soyons tenté d'en dire quelques mots. L'un d'eux, M. Marion, a observé le premier des vestiges de l'âge du renne en Provence. La race qui vivait alors dans cette contrée est très peu connue; elle possédait quelques caractères en commun avec celles du nord et du centre, particulièrement l'usure des molaires, l'épaisseur des parois du crâne, la taille inférieure à la moyenne. Ce qui a attiré l'attention de M. Marion dans l'examen de la station de Saint-Marc, près d'Aix, c'est que les débris humains, mêlés à des restes de foyer et eux-mêmes calcinés en partie, étaient tous brisés ou entaillés de main d'homme de façon à faciliter l'extraction des parties molles; les fragmens de crâne sont petits, anguleux et à arêtes vives; les os longs ont été fendus suivant un procédé bien connu et appliqué à ceux des animaux. Il y avait là les restes d'au moins six individus tous jeunes ou à peine adultes, et rien n'y révèle une sépulture. M. Garrigou dans une notice récente a publié des faits analogues, observés dans l'Ariége, et, selon lui, ils se seraient prolongés jusque dans l'âge de la pierre polie. C'est à ce même âge de la pierre polie qu'appartient la caverne de Lombrives, d'où M. Garrigou a extrait plusieurs crânes remarquables par la beauté de la conservation et le caractère tranché qu'ils présentent. L'usure de la surface triturante des dents se montre la même que dans les crânes de Belgique; mais M. Vogt, qui a eu ces têtes entre les mains, est porté à voir dans cette particularité un résultat du mode d'alimentation plutôt qu'un caractère de race. Il s'accorde du reste avec M. Broca pour reconnaître le type basque dans ces crânes, visiblement dolichocéphales, et plus analogues à ceux des races âryennes qu'aucun de ceux dont il a été question jusqu'ici. Il est vrai que M. Broca distingue deux types de dolichocéphalie, dépendant du prolonge-

ment proportionnel des parties frontales ou occipitales, et qu'il place les Basques dans la dernière catégorie, en les rattachant aux races africaines. Cette supposition se trouverait en même temps favorisée par divers indices paléontologiques que nous avons signalés et par la réunion présumée du sol de l'Espagne à celui du continent voisin jusque dans un âge très rapproché du nôtre.

Cette hypothèse, seule explication que l'on ait encore hasardée de la présence en Europe d'une race dont la langue a échappé jusqu'ici à tout essai d'analyse, terminera ce résumé d'une foule de notions trop curieuses pour demeurer éparses, mais qu'aucun lien définitif ne réunit encore. La moisson est immense, à peine commencée; on ne peut en mesurer l'étendue, encore moins en calculer les résultats. Ces sortes de découvertes, loin d'être particulières à l'Europe centrale, se sont déjà répétées dans le sud de l'Espagne, en Algérie, en Sicile et jusqu'en Syrie, d'où M. Éd. Lartet a rapporté des instrumens en silex, recueillis dans les brèches osseuses du Liban, et pareils à ceux de la Dordogne et de la Belgique. Toute synthèse serait prématurée; il est évident pourtant, selon l'opinion de plusieurs esprits de premier ordre, que les Européens actuels ne sont pas tous de sang âryen, comme on l'a cru pendant si longtemps. Bien des races diverses ont habité notre sol avant l'avénement tardif des Aryens et y étaient arrivées à une sorte de culture et de civilisation relatives. Traversant une longue série de modifications et de progrès, les habitans de l'Europe ont d'abord taillé la pierre pour s'armer, puis ils l'ont adaptée à certains usages; ils ont façonné les ossemens des animaux, et, s'habillant de leur peau, ils ont longtemps vécu dans des cavernes, chasseurs comme toutes les races primitives; enfin, quelle que soit la véritable cause de ce changement, ils ont quitté les antres pour des cabanes, ils ont connu l'agriculture, les plantes textiles et alimentaires, possédé des animaux domestiques et fondé des sociétés politiques. Ils ont alors poli la pierre et donné naissance à un peuple puissant dont les dolmens furent les monumens funèbres. On peut le suivre à partir de l'ouest, où il présente une densité plus grande, et d'où il est probablement parti pour s'étendre vers l'est et le sud à travers les grandes vallées; le Jura, les bords de la Méditerranée vers l'Aude et le Var, semblent marquer la limite de ses ramifications extrêmes. Ce peuple connut l'or, le bronze et une sorte d'opulence grossière; il est inutile d'insister encore sur la longue durée de l'âge du bronze et sur les populations de toute sorte que l'Europe renferma dans son sein; quelques-unes, comme celle des cités lacustres de Suisse, ont laissé des traces nombreuses de leur existence. Certainement toutes ces races n'ont pas disparu en un jour

devant les premières immigrations celtiques; celles-ci déterminèrent une nouvelle fusion, que les Cymris, les Germains, les Slaves, couches successives de ces alluvions humaines, sont venus compléter plus tard. De ces élémens, associés ou confondus, sont sorties les populations modernes dont l'ensemble, à travers tant de croisemens, représente la race la plus énergique, la plus intelligente et la plus féconde qui fut jamais. Le véritable progrès est sans doute à ce prix, et l'unité de l'homme se refait ainsi sur une base indestructible.

On est donc ainsi amené à constater pour l'homme la loi nécessaire du progrès, la loi de la perfectibilité; elle est inscrite sur chaque échelon que l'humanité gravit dans sa marche progressive, elle explique aussi l'infériorité de certaines races, leur déclin et leur disparition au contact de races plus fortes, mieux armées pour ce combat de la vie qui se poursuit dans la nature entière. La certitude de cette loi nous explique pourquoi il est si difficile de remonter par l'observation des faits contemporains jusqu'au berceau des races humaines. L'examen de celles que nous avons sous les yeux nous fait à peine entrevoir les divers degrés qu'elles ont dû traverser; l'état antérieur et originaire nous échappe entièrement; obscur et faible, comme tout ce qui commence, il n'a eu pour témoins que des acteurs peu nombreux et qui ont entièrement disparu de la scène. Les races actuelles sont le résultat d'une cause qui n'existe plus. Chaque race, survivant dans une partie de ses descendans et succombant dans les autres, a longuement élaboré les traits qui la caractérisent. A la distance où nous sommes du point de départ, il se trouve que la plupart des jalons intermédiaires ont été enlevés. Ce que nous connaissons n'est que le dernier résultat d'une série de transformations obscures. La paléontologie seule, en fournissant des dates précises et des élémens directement empruntés à un passé sur lequel nous manque toute autre donnée, pourrait encore ici servir de guide; mais toute science a son côté faible, celui de la paléontologie consiste dans la rareté et l'insuffisance des documens. Jusqu'à quel point est-il permis de croire que nos inductions les plus hardies pourront pénétrer dans le passé de l'homme? C'est là un secret aussi obscur que celui de l'origine même du genre humain; c'est déjà beaucoup de pouvoir affirmer, malgré tant de préjugés contraires, que cette origine dépasse en ancienneté tout ce qu'on avait supposé jusqu'ici.

GASTON DE SAPORTA.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 août 1868.

Y a-t-il donc depuis quelques jours dans cette atmosphère surchargée qui porte au repos des courans invisibles qui réveillent toutes les impatiences de l'action? Y a-t-il une électricité secrète qui secoue cette société française subitement redevenue impressionnable et nerveuse après des langueurs prolongées? Le fait est que des frémissemens passent dans l'air, et que l'opinion semble subir l'influence d'une de ces excitations indéfinissables qui sont comme un pressentiment de l'inconnu. On dirait que les émotions du drame parlementaire n'ont cessé que pour faire place à d'autres émotions plus vives, plus profondes, plus mystérieuses, et à tout prendre c'est là peut-être le caractère le plus inquiétant de cette phase que nous traversons. Il y a du mystère dans cette agitation qui s'alimente de tout, qu'on irrite quelquefois en prétendant la calmer, qui est entretenue sans doute par le sentiment de grandes difficultés extérieures, mais qui se rapporte surtout pour le moment à nos affaires intérieures. Un jour c'est une élection contrariée par la prépotence administrative; un autre jour ce sont les polémiques bruyantes de la petite presse et les poursuites contre les journaux. Il n'est pas jusqu'à des affaires d'enfant en pleine Sorbonne qui ne se transforment presque en événemens par les commentaires dont elles deviennent l'objet, par les malignités qui s'en mêlent. Tout sert de prétexte à ces susceptibilités aiguës de l'opinion, qui semble s'essayer à une vie nouvelle en se tourmentant elle-même, et qui visiblement devient de jour en jour moins facile à manier dans cette carrière de liberté relative, à demi contestée, qu'on lui a ouverte.

Il faut qu'une porte soit ouverte ou fermée, à ce qu'on dit; mais c'est justement la clé qui manque pour l'ouvrir ou pour la fermer : c'est là précisément le secret de cette situation, à la fois ambigüe et agitée, où gouvernement et opinion en viennent à s'observer avec une certaine inquiétude. Au fond, on ne peut plus s'y méprendre, nous sommes entrés,

nous faisons chaque jour un pas de plus dans un ordre nouveau qui a ses conditions, ses invincibles nécessités. Nous sommes à une de ces heures où tout devient un signe, où tout aussi peut devenir décisif, et plus que jamais peut-être ce serait pour chacun le moment de s'interroger, de savoir ce qu'on veut faire, jusqu'où l'on veut aller. Sait-on la cause la plus réelle de cette épidémie d'inquiétude qui règne aujourd'hui? C'est cette incertitude où l'on vit en face de l'application d'un régime qui commence à peine. Il faudrait cependant être sincère, et nous ne parlons pas, bien entendu, de cette sincérité qui consiste à ne pas ruser vulgairement avec la vérité; nous parlons de cette virile loyauté d'esprits politiques résolus à accepter une situation donnée. Lorsque le gouvernement a inauguré la politique du 19 janvier 1867 et a demandé au corps législatif les lois qui en sont la suite, il a voulu sans nul doute faire une œuvre sérieuse, réfléchie, et ce n'est pas dans tous les cas le temps de la méditation qui lui a manqué. La question est aujourd'hui de savoir ce que l'exécution fait de cette œuvre législative, dans quelle mesure la réalité répond à la pensée qui a paru inspirer cette politique, et c'est ce qui donne une certaine signification à cette élection du Gard, qui a une double importance parce qu'elle est une sorte de prologue des élections générales, comme une escarmouche avant la bataille, et parce qu'elle a été l'occasion d'une des premières applications de la loi sur les réunions publiques. Si c'est ainsi que tout doit se passer, il est à craindre qu'on ne s'entende guère, et que nous ne soyons qu'au début de cette ère de méfiance agitée où nous semblons entrer.

Qu'est-il arrivé en effet? Quelques jours avant l'ouverture du scrutin, des électeurs de l'opposition ont voulu se réunir à Nîmes et à Alais dans l'intérêt de deux candidats, M. Cazot et M. de Larcy, l'un représentant l'opinion démocratique, l'autre connu de longue date pour représenter les opinions monarchiques. Ces réunions étaient-elles illégales? C'est ce qu'il serait au moins difficile d'assurer, puisque les électeurs avaient pris toutes leurs précautions pour se mettre en règle avec la loi. La force armée n'est pas moins intervenue, et M. le préfet du Gard a cru devoir trancher la question d'autorité. Il n'a rien tranché du tout, il n'a fait que créer une difficulté, et donner un aliment nouveau à cette vague inquiétude de l'opinion plus que jamais prompte à s'émouvoir. Qu'il y ait dans cette affaire un côté juridique par où elle relève des tribunaux, nous le voulons bien : ce sera aux tribunaux de décider si les réunions de Nîmes et d'Alais étaient des réunions publiques tombant sous le coup de la loi, ou si elles n'étaient que des réunions privées échappant à toute action administrative; mais en même temps il y a une question toute politique, une question de conduite, et c'est là qu'a été l'erreur. Ces distinctions entre les réunions publiques et les réunions privées ne sont pas absolument imprévues. La difficulté s'est présentée plus d'une fois au corps législatif, notamment dans la discussion de la dernière loi, et

ce qu'il y a de curieux, c'est que chaque fois le gouvernement a paru la trancher, théoriquement du moins, dans un sens assez libéral. Lorsqu'il y a quatre mois à peine un député, M. Millon, posait cette question et demandait si le droit de surveillance administrative sur les réunions publiques s'étendait aux réunions privées, M. Rouher répondait avec l'énergie la plus catégorique, et le ministre de l'intérieur, M. Pinard, à son tour, s'indignait presque qu'on mît en doute la sincérité du gouvernement, qu'on pût lui supposer l'arrière-pensée de se servir d'un droit tutélaire de surveillance pour diminuer l'efficacité du droit de réunion. La question était donc au moins incertaine, et dès lors, à un point de vue supérieur de politique, c'était évidemment l'interprétation la plus large qui devait s'imposer d'elle-même, qui devait faire taire des habitudes invétérées d'action discrétionnaire.

Ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'en fin de compte, à consulter le vote, une réunion de plus ou de moins n'eût probablement rien changé, et que l'élu eût été toujours sans doute le candidat officiel, M. Dumas, dont le titre le plus apparent d'ailleurs jusqu'ici est d'être le fils de son père, le savant chimiste; le scrutin n'eût pas été sensiblement modifié, à ce qu'il semble. L'interdiction violente des réunions d'Alais et de Nîmes n'a pu que donner à l'élection la couleur d'une victoire de vive force. C'est plus qu'un abus d'autorité dans ce cas, c'est une maladresse fondée sur un faux calcul, et qui n'a d'autre résultat que de réveiller tous les doutes sur les intentions du gouvernement dans les élections générales. Les tribunaux prononceront, objectera-t-on encore; oui, c'est ce que nous disions, les tribunaux prononceront — plus tard, après l'événement et moyennant quelques appels dans six mois ou un an peut-être. En attendant, l'effet politique est produit. C'est cela, la porte n'est ni fermée ni ouverte, et en se laissant aller à ce système le gouvernement sait-il ce qu'il fait? Il justifie ce que M. Émile Ollivier lui disait justement à l'occasion de cette loi : « Procédez donc comme vous voudrez, préférez des réformes partielles aux réformes générales, si vous le voulez; mais procédez avec précision... Soyez réservés et prudens, mais soyez résolus, et faites sérieusement ce que vous voulez faire. »

Voilà toute la question. C'est celle qui s'agite aujourd'hui non-seulement en ce qui touche le droit de réunion, mais encore dans tout ce qui concerne la presse, et, on pourrait le dire d'une manière plus générale, dans tout ce travail où l'instinct libéral ravivé et inquiet s'emporte contre les difficultés et les obstacles qu'on lui suscite. La question est de savoir ce qu'on veut faire, et le danger pour le gouvernement, c'est de paraître hésiter, de se laisser engager dans une voie où il semble toujours retirer d'une main ce qu'il accorde de l'autre, où il se fait peut-être encore l'illusion de pouvoir concilier des prérogatives et des habitudes d'omnipotence avec une extension de liberté qu'il a lui-même reconnue nécessaire. Le danger actuel et pressant, ce serait de croire qu'on va pouvoir

entrer dans la pratique d'un régime plus libre avec les préjugés, les traditions, les réminiscences et les regrets du régime discrétionnaire. Qu'en résulterait-il? Probablement une impatience croissante de l'opinion, des redoublemens de surveillance jalouse, des défiances, des vivacités nouvelles, en d'autres termes une sorte de guerre qui ne ferait que s'envenimer. Une loi sur la presse a été faite; elle est certes assez sévère par elle-même, elle contient des précautions assez minutieuses et assez multipliées. Le plus simple à coup sûr serait de laisser se développer les conséquences de ce régime nouveau, d'assister sans froncer à chaque instant le sourcil à cette expérience un peu tumultueuse, de voir avec une grande et virile tolérance même des excès contre lesquels on n'est pas assurément désarmé, s'ils dépassaient certaines limites, et de ne pas croire en un mot que tout est perdu parce qu'on est un peu secoué dans sa quiétude, parce qu'on sent des piqûres auxquelles on n'était plus accoutumé.

Que ce mouvement nouveau ne se produise pas sans confusion et sans tapage, qu'à la vraie et sérieuse discussion se mêlent de grossières et assourdissantes querelles, que toutes les prétentions s'étalent naïvement et que l'esprit d'agression ne ménage rien, il n'y a pas trop de quoi s'étonner; cela peut-être retomberait bien vite, si on s'en occupait moins. Et ce que nous disons ici, ce sont les faits de tous les jours qui le disent; ce sont les faits qui montrent avec la plus significative éloquence à quoi sert le système contraire, ce que peuvent les impatiences d'autorité, les gaucheries de répression, les petits acharnemens. On donne sans le vouloir de l'importance à certaines manifestations, on fait le succès de ce qu'on voudrait réduire au silence, on offre le singulier spectacle d'une sorte de duel corps à corps engagé entre un gouvernement et une plume alerte, qui ne se pique ni de modération ni de justice; on double enfin l'effet de la raillerie en s'y montrant trop sensible. Et quand on arriverait à tuer quelques-uns de ces aventureux soldats de l'esprit, à étouffer sous les amendes quelques-uns de ces journaux nouveau-venus, en serait-on plus avancé? aurait-on changé l'opinion? L'opinion résiste et s'aguerrit à ce jeu d'opposition; rien ne sert de la violenter. Le gouvernement, qui passe pour un bon écuyer, agit pourtant ici comme un mauvais cavalier, qui est toujours sur la bride de son cheval, qui le fatigue, l'irrite, et finit même quelquefois par le rendre vicieux.

Il y a longtemps qu'on l'a dit, les régimes de discussion ne sont pas une tente dressée pour le repos. La liberté a sans doute ses orages et ses ennuis. Le mieux est après tout de ne pas la craindre, d'en accepter résolûment les viriles conditions et de s'arranger pour vivre avec elle, d'autant plus qu'il serait désormais difficile de vivre sans elle. Pour le gouvernement, ce n'est plus seulement une question d'opportunité, c'est une question de nécessité. Toutes les tergiversations ne serviraient sans

doute qu'à aggraver les difficultés d'une situation au moins délicate; mais en même temps ce serait une étrange erreur de croire que l'opposition de son côté est sans responsabilité et sans devoirs dans ce mouvement qui s'accomplit aujourd'hui. L'opposition a le vent pour elle, elle ne peut garder ses avantages qu'en se maintenant sur le terrain où elle a lutté, en s'inspirant de la vraie pensée, des véritables intérêts du pays. Le premier effet d'un régime plus libre est de rendre la parole à des groupes réduits pendant longtemps au silence, de permettre à tous les partis de rentrer dans l'arène de la discussion publique, et il est parfaitement simple que toutes les nuances d'opinions se produisent dans leur netteté, dans leur diversité. Seulement, qu'on y songe bien, la plus singulière méprise serait de croire qu'il ne s'est rien passé depuis quinze ans, que cette réaction libérale à laquelle nous assistons est la réhabilitation d'une date, la victoire spéciale d'un parti. Une méprise plus dangereuse encore serait de se figurer qu'il ne reste plus qu'à remettre à neuf les vieux galons révolutionnaires et à offrir au pays une perspective d'agitations indéfinies. Il est fort à craindre que ce ne fût là le meilleur moyen de revenir en arrière et de reperdre le terrain qu'on a gagné, parce qu'après tout le pays n'est ni avec les sectes ni avec les coteries. Ce qu'il veut et ce qu'il a le droit de vouloir, c'est la liberté pour tous, c'est le droit de discuter ses intérêts et de se gouverner lui-même, c'est un contrôle plus efficace sur ses finances et sur son administration aussi bien que sur ses affaires extérieures. Tout ce qui tendrait à faire dévier ce courant d'idées et à dénaturer ou à rétrécir le mouvement actuel n'aurait probablement d'autre résultat que de compromettre encore une fois la cause libérale, de préparer des déceptions nouvelles, et il n'est pas même sûr que ce ne fût là encore le plus court chemin pour arriver à la guerre, cet éternel expédient dans les crises devenues inextricables.

Tel est au surplus le courant des choses qu'il y a aujourd'hui en Europe bien peu de points où des questions également graves ne s'agitent pas; il y a bien peu de pays, de l'orient à l'occident, du midi au nord, qui d'une façon ou d'autre, de près ou de loin, ne soient engagés dans un mouvement dont la nature et les proportions restent à l'état d'énigme provocante. Ce mouvement continu et profond qui tient à tant de causes, il peut se voiler sous des dehors qui font illusion; il s'accélère ou se ralentit selon les circonstances, presque selon les saisons, et, à ne considérer que l'apparence, en ce moment par exemple nous pourrions nous croire à une de ces heures où la politique, fatiguée de tourner dans le même cercle, se donne quelques jours de repos et d'oubli. Les souverains en effet sont partout, excepté dans leurs palais. La reine d'Angleterre elle-même, si peu voyageuse d'habitude, vient de traverser Paris, allant reposer ses mélancolies de veuve en Suisse, aux bords du lac de Lucerne. L'empereur de Russie est en Allemagne, se rendant de ville en ville jusqu'à ce qu'il rencontre le roi de Prusse, qui est à Wiesbaden.

L'empereur d'Autriche ne fait que passer à Vienne pour fraterniser avec les francs-tireurs allemands. L'empereur des Français était hier à Plombières, et en passant à Troyes il a cru devoir déclarer une fois de plus que « rien ne menace aujourd'hui la paix de l'Europe, » ce qui après tout ne garantit rien pour demain. Les princes se promènent, et les parlemens aussi ont pris leurs vacances d'été. Les chambres anglaises ont quitté Londres en même temps que la reine, attendant les élections prochaines et laissant M. Disraeli fort content de vivre après une session où il ne s'est sauvé du rude assaut de M. Gladstone que par toutes les habiletés de sa tactique. Le parlement italien à son tour vient de clore sa longue, sa laborieuse session en votant la loi qui met en ferme l'exploitation des tabacs, et en assurant par un dernier vote au cabinet Ménabréa une victoire d'autant plus significative qu'il s'était formé une opposition dont M. Rattazzi était venu prendre le commandement, à laquelle s'est rallié le président même de la chambre, M. Lanza. Tout semble donc au repos; rien ne s'arrête cependant, et ce n'est pas tout à fait sans raison que le général Ménabréa, achevant sa victoire parlementaire, a pu dire : « Regardez au-delà de cette enceinte; qui vous dira ce qui peut se produire en une année? J'espère dans la paix, mais on en parle trop, je voudrais qu'on en parlât moins... » Tant il est vrai qu'on ne peut parler de rien, pas même d'une loi de finances, pas même de la compagnie des tabacs, sans avoir l'œil tourné ailleurs, sans prêter l'oreille à quelque bruit mystérieux!

La politique! elle ne s'efface pas si aisément pour un peu de soleil, parce que princes et hommes d'état sont pris d'un goût de villégiature ou vont se tremper dans les piscines d'une ville de bains. Quand elle n'est pas dans les parlemens ou dans les actes apparens des cabinets, elle est dans les fêtes populaires, et il se trouve que le drame qui semble interrompu se poursuit sous d'autres formes, dans d'autres incidens, comme ces manifestations nationales et démocratiques qui tout récemment ont fait un instant de Vienne le point central de l'Allemagne. Là en effet cette terrible question allemande vient de faire sa dernière apparition avec tout son cortége d'illusions et de difficultés pratiques. Pendant douze jours, sous prétexte de disputer le prix du tir, plus de vingt mille Allemands venus de la Bavière, de la Souabe, de la Franconie, de la Saxe, du Tyrol et même de la Suisse, ont défilé, péroré, porté des toasts dans des banquets, fraternisé et même bataillé aussi librement qu'ils auraient pu le faire dans la libre Angleterre. Cette aimable cité de Vienne, la ville des plaisirs et des congrès, s'est parée et animée pour recevoir ses hôtes, enthousiasmés de se trouver au milieu d'une Autriche hospitalière et ouverte aux libérales influences. Assurément c'est déjà un fait des plus curieux de voir la paisible ville des Habsbourg se transformer un instant en un vaste *meeting*, l'empereur lui-même se mêler familièrement à ces fêtes, les membres du gouvernement prendre part à

ces réunions, depuis le ministre de l'intérieur, M. Giskra, qui s'est laissé un peu aller à l'exaltation allemande, jusqu'au chancelier d'état, M. de Beust, qui est apparu à la fin pour remettre un peu d'ordre dans les esprits, pour verser un peu d'eau, qu'il apportait tout exprès de Gastein, sur cette expansive ivresse germanique. C'est un des symptômes les plus saisissans de la transformation de l'empire autrichien. Au fond, quel est le sens politique et pratique de ces fêtes de Vienne? Est-ce une manifestation sérieuse contre la prépondérance prussienne? Est-ce un retour vers l'Autriche, payée de ses malheurs et de ses bonnes volontés libérales par cette revanche inattendue d'une popularité nouvelle? Est-ce un épisode de ce mouvement dont parlait M. Thiers, il y a quelques semaines, et qui consisterait dans un travail de l'Allemagne sur elle-même pour revenir à ses vieilles conditions historiques, à un fédéralisme plus ou moins mitigé, ne fût-ce qu'à ce fameux système des trois tronçons qui n'a vécu qu'un jour, et qui n'a été qu'une illusion oratoire?

Il ne faut pourtant pas s'y tromper et passer son temps à croire que les destinées des peuples vont rebrousser chemin pour notre tranquillité. Ces fêtes de Vienne ont été une chose bien allemande. Qu'un sentiment d'irritation se soit fait jour contre la politique prussienne, contre la guerre de 1866 et la manière dont elle s'est accomplie, qu'il y ait au-delà du Rhin un parti dont les instincts anti-prussiens ont fait explosion, oui sans doute. La Prusse et M. de Bismarck ont reçu plus d'une éclaboussure à Vienne, et c'est à peine si le premier ministre du roi Guillaume n'a pas été mis pour sa politique au-dessous de M. de Metternich; mais en somme quel est le grand grief contre M. de Bismarck? C'est qu'il n'est pas assez Allemand, qu'il n'a pas fait assez. Ce qu'on lui reproche, c'est d'avoir donné les duchés de l'Elbe à la Prusse au lieu de les donner à l'Allemagne, d'avoir abandonné Luxembourg, de maintenir encore cette barrière fictive du Mein, d'avoir séparé de l'Allemage les Allemands de l'Autriche. Quoi encore? Ce qu'on lui reproche, c'est d'avoir livré la frontière impériale de l'Adige ou du Mincio, d'avoir voulu en 1866 amener l'armée italienne au cœur de l'Allemagne, et c'est avec une indignation mal contenue, réveillée par l'incident La Marmora-Usedom, qu'un orateur a dit aux habitans de Vienne : « Mes amis, on a voulu vous donner une garnison des Abruzzes! » Ce qu'on reproche enfin à M. de Bismarck, c'est de ne pas rester le chevalier fidèle de la grande idée, de la grande mère Germania. En d'autres termes, c'est la lutte de l'unité allemande à outrance, indéfinie, révolutionnairement poursuivie, contre l'unité progressive, politique, proportionnée aux circonstances. Nous ne voyons pas, pour nous, ce que nous pouvons espérer de l'un ou de l'autre parti, et quant à M. de Bismarck, du fond de la retraite où il prend du repos, il a pu suivre sans s'inquiéter les événemens de Vienne. Il n'est pas homme à s'effrayer de la disparition de la frontère du Mein, ou même d'un démembrement nouveau de l'Autriche, si on y tient, et encore moins à refuser pour le roi Guil-

laume l'échange de la couronne de Prusse contre la couronne d'Allemagne, de sorte que, si on s'est ému à Berlin des manifestations ultra-germaniques de Vienne, l'émotion n'a dû être ni bien sérieuse ni bien profonde. La politique prussienne a une supériorité sur ses adversaires, elle sait ce qu'elle veut. Elle a une autre supériorité encore, c'est la puissance militaire sur laquelle elle s'appuie. Les théoriciens de la grande Allemagne ont parlé longtemps et parleront longtemps encore ; M. de Bismarck a sur eux l'avantage de l'action. Il a mis l'Allemagne en selle, comme il disait, il l'a conduite par la force et par la ruse, au détriment de beaucoup d'intérêts qui souffrent encore; mais il a marché, il a posé la question de telle sorte que rien ne serait possible aujourd'hui sans la Prusse, et voilà pourquoi ces manifestations, sans laisser d'avoir une certaine signification comme symptôme des difficultés que la politique prussienne a devant elle, sont nécessairement bornées dans leur portée pratique et immédiate.

Et puis, s'il fallait encore quelque chose pour atténuer l'effet de ces manifestations au point de vue national, à coup sûr rien n'y était plus propre que l'apparition de la question sociale, de la question ouvrière, comme pour faire suite au congrès de Genève. Au plus beau moment s'est montré à l'improviste un parti demandant que la question allemande ne fût point séparée des « aspirations de la démocratie sociale de l'Europe. » Pour le coup, la confusion allait commencer, et M. de Bismarck ne pouvait demander mieux pour mettre la déroute parmi les adversaires de la grande Allemagne. Ils ont toujours d'étonnans à-propos, ces démocrates de tous les pays. M. de Beust ne s'y est pas mépris. Il était jusque-là resté à Gastein, peu soucieux sans doute de se trouver au milieu de toutes ces démonstrations qu'il ne voulait ni gêner ni encourager; il est revenu fort à point pour faire entendre dans un dernier banquet « la voix calmante de l'expérience. » Bien entendu, il n'a rien dit de la question ouvrière; il a parlé à ces francs-tireurs de l'harmonie des torrens des Alpes allemandes, et il a fini, en politique avisé, par faire comprendre que depuis le traité de Prague l'Autriche ne peut s'immiscer dans les affaires d'Allemagne. M. de Beust a senti le besoin de laisser dans les esprits une vague espérance sans faire aucune promesse, de ramener aux modestes proportions d'un témoignage de sympathie morale des manifestations dont la Prusse aurait pu facilement se faire une arme, si elle l'avait voulu, et le chancelier d'état a peut-être encore plus senti la nécessité de couper court aux dangers que lui créait toute cette agitation allemande dans l'accomplissement de l'œuvre laborieuse et complexe qu'il poursuit au sein de l'empire. Ce n'était vraiment pas trop tôt, car les nationalités diverses de l'empire commençaient à s'émouvoir de cette réaction allemande refluant à Vienne. Il n'en faudrait peut-être pas beaucoup pour remettre en question toutes ces fragiles et ingénieuses combinaisons que M. de Beust renoue sans cesse avec une patiente dextérité, et c'est

ainsi qu'au milieu même de ces fêtes éclate la secrète faiblesse de cette reconstruction de l'empire autrichien, qui ne peut plus être allemand et qui a tant de peine à être autre chose. Les francs-tireurs sont partis, laissant leur drapeau comme un souvenir ou comme un gage entre les mains du maire de Vienne jusqu'au prochain concours, et rien n'est changé, si ce n'est que l'Autriche a savouré un moment une popularité qu'elle ne connaissait guère, qu'elle doit à son attitude nouvelle de puissance libérale.

L'unité allemande, l'unité italienne, ce ne sont plus seulement des mots sonores dans la politique, ce sont des réalités avec lesquelles il faut compter. L'une est accomplie, l'autre est bien près de s'accomplir. L'unité ibérique aurait-elle quelque jour la même fortune? Il faudrait d'abord une certaine préparation, une certaine fusion d'idées et d'intérêts. L'Espagne et le Portugal n'en sont point là malgré les rêves de quelques esprits échauffés, toujours portés à lever le drapeau de l'unité ibérique au-delà des Pyrénées. L'Espagne en est encore aujourd'hui à savoir sous quel régime elle se réveillera demain, si l'excès d'une réaction absolutiste n'amènera point des révolutions nouvelles. Le chef du cabinet de Madrid marche fort confiant dans la voie où il s'est engagé; il restera confiant jusqu'à ce qu'il se réveille en face de quelque catastrophe qu'il aura préparée. Le Portugal, sans être exposé à des perturbations si profondes, en restant en possession d'une liberté mieux affermie, d'un régime constitutionnel dont nul ne songe à diminuer les garanties, le Portugal n'est pas tout au moins à l'abri des crises ministérielles, qui deviennent assez fréquentes depuis quelque temps. Un cabinet est tombé à Lisbonne, il y a quelques jours, après six mois d'existence à peine, et il n'est pas certain que le ministère nouveau qui le remplace puisse se promettre une longue vie. Le ministère d'Avila, qui vient de tomber, s'était formé au mois de janvier dernier; il avait succédé à un cabinet dont les chefs principaux étaient M. d'Aguiar, M. Fontès Pereira de Mello, et qui par ses réformes administratives et financières, réformes d'ailleurs votées par les chambres, avait provoqué dans le pays une agitation allant jusqu'à l'émeute. Le ministère d'Avila se trouvait être par la force des choses aussi bien que par les tendances des hommes un cabinet de transaction, un peu plus conservateur que libéral. Sa première pensée était de s'assurer un appui plus efficace dans une chambre renouvelée par l'élection et de suspendre les mesures qui avaient causé l'émotion du pays. Jusque-là rien de mieux. Seulement la majorité que M. d'Avila obtenait dans les élections ne laissait pas d'être problématique, en ce sens que, si elle soutenait le gouvernement à un point de vue général, elle était en particulier peu enthousiaste pour le cabinet, et c'est de là qu'est venu le danger. A mesure que la session s'est prolongée, le chef du parti libéral dans la chambre des pairs, le duc de Loulé, a pris une attitude d'opposition; dans la chambre des députés elle-même, la situation deve-

nait chaque jour plus difficile. La discussion d'une loi de désamortissement a précipité la crise, et M. d'Avila s'est retiré. Le premier mouvement du roi a été de charger le duc de Loulé de former un ministère; mais le duc de Loulé, soit qu'il ait jugé les circonstances peu favorables pour son parti, soit qu'il ait cédé à une indolence naturelle, s'est bientôt désisté. Alors le roi s'est adressé à un autre personnage du parti libéral, le vieux marquis Sa da Bandeira. En réalité cependant, le personnage essentiel du nouveau cabinet est l'évêque de Viseu, homme fort connu en Portugal, qui a été soldat autrefois dans la guerre contre dom Miguel, et qui a joué un rôle dans les révolutions portugaises comme membre du parti septembriste. Avec l'évêque de Viseu sont entrés au ministère un des principaux orateurs du parlement, M. Carlos Bento, et un écrivain de mérite, M. Latino Coelho. Il reste à savoir ce que durera ce ministère sur un sol mobile où il est aussi dangereux de tenter des réformes sérieuses que de ne rien faire.

Les États-Unis ont passé, il y a peu d'années encore, par une telle crise, ils ont eu à déployer une telle énergie dans le plus violent et le plus dangereux des déchiremens, que tout le reste pâlit devant le simple souvenir de ce grand drame de la sécession. Et cependant tout ce qui s'agite encore aujourd'hui n'est que la suite de cette redoutable crise où la plus vivace des républiques a failli sombrer. C'est un héritage de guerre civile à débrouiller, c'est toute une œuvre de réparation et de pacification à réaliser et à consolider entre vainqueurs et vaincus, au milieu de passions mal éteintes et d'intérêts qui résistent; mais les Américains sont des hommes singuliers, façonnés à la liberté, accoutumés à ne pas s'effrayer de peu, et qui se trouvent fort à l'aise en n'ayant sur les bras que toutes les difficultés de la reconstruction de l'Union et les agitations de la prochaine élection présidentielle, sans parler de cette lutte qui finit par devenir une guerre de coups d'épingle entre le président actuel et le congrès. Cette reconstruction de l'Union, nécessaire surtout à la veille de l'élection d'un nouveau président, elle s'accomplit chaque jour par la réintégration successive des états du sud dans leurs anciens droits. Tant qu'elle n'est point un fait définitif et irrévocable, la guerre civile n'a point cessé en quelque sorte; la guerre se survit à elle-même, ne fût-ce que par le régime militaire auquel sont restés soumis les états sécessionistes. Pour ceux de ces états qui veulent rentrer dans l'Union, la condition essentielle est de ratifier le quatorzième amendement à la constitution qui confère les droits civils aux nègres. La plupart se sont résignés sans entrain, avec une bonne volonté qui ne tient pas de l'enthousiasme. C'était visiblement le préliminaire indispensable de toute élection sérieuse. L'exclusion générale et forcée des vaincus ne pouvait que diminuer d'avance l'autorité morale de l'élection en l'entachant d'une sorte de caractère exceptionnel, en lui donnant l'air d'une victoire sans combat. D'un autre côté, il est vrai, l'intervention

des états du sud, du parti qui représente leurs passions et leurs intérêts, cette intervention ravive la lutte en la ramenant sur le terrain légal et peut remettre en doute bien des questions délicates qui ne sont qu'à demi résolues. Quel poids le parti démocrate va-t-il jeter dans la balance? jusqu'à quel point peut-il aujourd'hui disputer l'élection au parti républicain, qui a le haut bout depuis les grandes victoires du nord? C'est le secret de la campagne poursuivie en ce moment avec ce mélange d'agitation et de régularité méthodique qui caractérise la vie américaine.

La liberté aux États-Unis a ce mérite, qu'elle se discipline elle-même. On sait comment tout cela se passe. Chaque parti a son organisation, son comité central, ses comités d'états. Au moment d'une élection, des délégués se réunissent dans une convention, le programme du parti est débattu ; le candidat est librement choisi, et il faut qu'il obtienne les deux tiers des voix pour être accepté. Cela fait, le parti marche avec toutes ses forces au scrutin. C'est une sorte de suffrage indirect s'établissant de lui-même dans l'intérêt de l'union des partis. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est notre *Moniteur* nous peignant l'autre jour, pour nous faire envie sans doute, les vigoureuses mœurs de la liberté, nous rappelant comment tout cela est l'œuvre « des électeurs eux-mêmes sans aucune intervention du gouvernement... Ce sont les particuliers, disait-il, qui se sont donné ces règlemens, grâce auxquels tout se passe dans l'ordre le plus parfait et sans qu'aucun droit soit méconnu. » Voilà qui est à merveille — aux États-Unis seulement, à ce qu'il paraît! Quoi qu'il en soit, c'est de cette façon que la convention républicaine de Chicago choisissait, il y a quelques semaines, pour son candidat le général Grant, et c'est ainsi qu'à son tour une convention démocratique s'est réunie plus récemment à New-York pour savoir qui on porterait à la présidence. L'œuvre n'a pas vraiment été facile. Au premier coup d'œil, les démocrates américains auraient eu un moyen simple, peut-être efficace, pour entrer dans la lutte sans trop de désavantages : c'eût été de se réunir sur un nom qui n'eût point été un signe trop visible de réaction contre tout ce qui s'est accompli. C'était à cela que semblait répondre la candidature du *chief-justice,* M. Chase, dont le nom aurait pu rallier des voix jusque parmi les républicains. Quand la convention s'est trouvée rassemblée, il est devenu très clair que le parti démocratique compte toujours dans ses rangs des hommes qui n'ont rien appris ni rien oublié, qui au fond espèrent encore ressaisir par d'autres voies ce qu'ils ont perdu par la guerre. Le difficile a été d'abord de rédiger le programme présidentiel ou *plat-form,* et bien que dans ce programme il y ait la marque d'un certain esprit de transaction, il y a toujours évidemment un sous-entendu à peine déguisé contre tout ce qui s'est fait, contre toutes les atteintes portées à la souveraineté des états, ce grand principe du parti démocrate; mais c'est surtout quand il a fallu s'entendre sur le candidat à la présidence que la confusion a éclaté.

L'enfantement a été laborieux. Il n'a fallu rien moins que vingt-deux scrutins pour arriver à mettre au monde un candidat. M. Chase a disparu du premier coup. Le président actuel, M. Johnson, a eu lui-même quelques voix et s'est bientôt éclipsé. M. Pendleton, de l'ouest, a tenu la tête pendant nombre de scrutins, puis est resté en chemin, et a laissé passer devant lui le général Hancock. Nul ne pouvait atteindre le terrible chiffre des deux tiers des voix, lorsqu'à bout de tout, au vingt-deuxième scrutin, sur la proposition d'un représentant de l'Ohio, on a fini par se rejeter sur un candidat dont le nom n'avait pas été prononcé encore, et ce candidat est M. Horatio Seymour, qui a été dès ce moment acclamé d'une voix unanime. M. Horatio Seymour a fait des façons pour accepter; il a bientôt cédé, d'autant plus que tout ce mouvement de scrutins inutiles n'était peut-être qu'une habile mise en scène pour en venir là. C'est assurément un personnage considérable, qui n'en est pas à prendre un rôle dans la vie publique aux États-Unis, qui a été plusieurs fois gouverneur de New-York et notamment pendant la sécession. Malheureusement M. Horatio Seymour est un ennemi pour le nord et pour toutes les idées qui ont triomphé par les armes il y a quelques années. M. Chase eût offert quelques garanties au sud sans menacer le nord; M. Horatio Seymour est un adversaire déclaré du parti républicain. Son élection serait considérée à peu près comme une victoire des partisans de l'esclavage, de ce qu'on appelle encore avec mépris les *esclavagistes*. Par lui, le parti démocrate rentrerait au pouvoir bannières déployées, c'est-à-dire que tout serait remis en question. Et voilà comment, sans le savoir, la convention démocratique de New-York pourrait bien avoir travaillé au succès de la candidature du général Grant. De toute façon, les camps sont aujourd'hui bien tranchés. La lutte est engagée à fond entre ces deux noms, Grant et Horatio Seymour. C'est là ce qui va absorber les États-Unis pendant quelques mois.

Cela n'empêche pas, il est vrai, le président actuel, M. Johnson, de continuer sa petite guerre avec le congrès et le sénat de Washington. M. Andrews Johnson est vraiment un président imperturbable, décidé à ne pas laisser rouiller son pouvoir dans l'inaction; les déconvenues ne l'effraient pas. Il arrête les bills par son *veto* suspensif; on n'en tient compte, on vote de nouveau comme si rien n'était, et il recommence, au risque de se faire appeler ironiquement le président *veto*. Il soumet au sénat toute sorte de nominations qui ne sont pas ratifiées, et il ne se décourage pas pour si peu. Bien au contraire, on dirait que l'insuccès le met en verve. Alors il illustre la fin de sa présidence par des messages où il propose une multitude de réformes constitutionnelles; les messages, bien entendu, sont mis aux archives. La lutte continue ainsi. Après cela, ce serait peut-être un danger pour M. Johnson de trop s'enhardir. Il n'en faudrait pas beaucoup pour faire revivre le procès intenté contre lui et suspendu plutôt que définitivement abandonné. Le congrès ne le

quitte pas de l'œil, et n'a voulu s'ajourner que jusqu'au mois prochain : lutte singulière, si l'on veut, qui n'empêche pas les États-Unis de marcher d'un pas ferme. Bienheureux les pays où il y a de libres élections, de libres manifestations, de libres conflits de pouvoir, sans qu'on s'en porte plus mal, et où trois ans après la plus sanglante des guerres vainqueurs et vaincus se retrouvent sur le même terrain, afin de savoir qui sera le chef élu d'un grand peuple assez fort pour se gouverner lui-même.

CH. DE MAZADE.

ESSAIS ET NOTICES.

—

Les Forêts de la Gaule et de l'ancienne France, par M. Alfred Maury; Paris, Ladrange.

Les forêts jouent un rôle d'importance capitale dans l'histoire des peuples. Sont-elles debout et vivantes, elles font des mœurs particulières, donnent lieu à une législation spéciale, créent tout un monde d'idées, d'habitudes et d'intérêts; sont-elles au contraire renversées ou détruites, on voit se manifester les progrès d'une civilisation basée sur la culture du sol défriché. Tel est en quelques lignes le résumé d'un savant ouvrage que M. Alfred Maury vient de consacrer aux forêts. Cet ouvrage, l'auteur nous l'apprend dans sa préface, est moins un livre qu'un long mémoire riche de ce luxe d'érudition auquel M. Maury a dès longtemps accoutumé ses lecteurs. Les faits y abondent, et l'on peut puiser dans ces pages les plus curieux renseignemens. Défrichement et civilisation, nous dit M. Maury, sont deux termes corrélatifs. Qu'on suive sur les anciennes cartes forestières de la France et de l'Europe centrale la vaste trouée qu'y a faite la pioche, et l'on suivra en même temps la grande route de la civilisation. Cette route va dans la direction du sud. Les Anglais, les Français, les Espagnols, les Italiens et les Grecs habitent les contrées européennes les plus déboisées. En allemand, le mot *wild*, sauvage, appartient au même radical que *wald*, forêt, et le mot français *sauvage*, en italien *selvaggio*, est dérivé des mots *selva*, *sylva*, qui en italien comme en latin signifient forêt. Il n'est pas jusqu'aux Hindous qui ne désignent le sauvage sous le nom de *djangli*, appellation qui veut dire habitant des forêts ou des jungles. Comment en serait-il autrement? La forêt imprime à ses habitans un cachet à peu près ineffaçable. Outre qu'elle a été de tout temps et en tout pays le refuge naturel des proscrits et des brigands, et qu'elle ramène l'homme civilisé lui-même à la barbarie, elle forme comme un monde à part où les populations subissent dans leur caractère et jusque dans leurs traits des modifications profondes.

Une des particularités les plus curieuses de l'histoire des forêts, c'est

la diversité des impressions qu'elles ont inspirées aux hommes dès l'origine. En même temps que le désir d'échapper aux tyrannies de la nature sauvage les portait à déclarer aux arbres une véritable guerre d'extermination par le fer et même par le feu, un sentiment de vénération ou plutôt de terreur superstitieuse les amenait à considérer les forêts comme la demeure de puissances cachées et redoutables. On peut dire que tout un culte est né de ce sentiment. Depuis l'autel qu'Abraham construisit à Jéhovah dans le bocage sacré de Mamré jusqu'à l'adoration qu'avaient pour les arbres les Persans, les Hindous et plus tard les peuplades européennes, Pélasges, Grecs, Germains, Gaulois, depuis le *ficus religiosa* des banians jusqu'au chêne des druides, partout se retrouve la même dendrolâtrie, si profondément ancrée dans l'esprit des peuples qu'elle fut un des plus grands obstacles qu'eut à vaincre le christianisme naissant. Pendant longtemps, en certains cantons de l'Allemagne, ce n'était qu'après s'être agenouillé devant l'arbre qu'il allait abattre que le bûcheron se décidait à lui porter le premier coup de hache, et il n'y a qu'un petit nombre d'années qu'en France plusieurs arbres étaient encore entourés d'une vénération presque religieuse, entre autres ce vieux chêne des environs d'Angers qui était l'objet d'un véritable culte et dans lequel chaque ouvrier de passage était tenu d'enfoncer un clou, en sorte que cet arbre en avait l'écorce littéralement couverte jusqu'à une hauteur d'environ dix pieds.

L'histoire des forêts de la Gaule, bien qu'intéressante dans son ensemble, n'en présente pas moins une sorte de monotonie. Tout se résume à constater qu'au temps de la conquête romaine la Gaule était presque entièrement recouverte de forêts immenses, dont celles qui restent aujourd'hui, même les plus considérables, ne sont que d'insignifians débris. Sans doute d'importans défrichemens avaient été faits du temps de César, et l'on trouvait déjà de vastes espaces à demi boisés où des habitations entourées de champs multipliaient les clairières; mais à côté de ces terrains découverts s'étendaient des forêts qui devaient ressembler sur certains points aux forêts vierges du Nouveau-Monde. C'est l'histoire de chacune de ces grandes agglomérations végétales que raconte M. Alfred Maury, armé des documens les plus authentiques. C'est d'abord l'immense forêt des Ardennes qu'il nous présente. Elle s'étendait des bords du Rhin, à travers le pays des Trévires jusque chez les Nerviens, sur une longueur de plus de 500 milles. Sans cesse démembrée, elle n'en demeura pas moins pendant des siècles la « sombre et formidable Ardenne, » que l'imagination épouvantée de nos pères peuplait de toute sorte de monstres fantastiques. Les forêts du Jura, dont la célèbre forêt de la Serre n'était qu'un fragment, se rattachaient par-delà les pays des Chattuares et des Curions à celle de la Thuringe, si importante et si belle qu'on l'appelle encore aujourd'hui en Allemagne « la forêt » sans autre désignation, c'est-à-dire la forêt par excellence. Non loin de là, car elles

se touchaient presque toutes, s'étendait, plus vaste encore peut-être, la forêt Hercynienne, le pendant de l'Ardenne, qui inspirait aux Romains une véritable terreur. Dans l'Ile-de-France, des déboisemens successifs dégagèrent d'assez bonne heure les environs de l'antique Lutèce. Ces trouées toutefois n'étaient guère que de larges routes tout le long desquelles s'avançaient jusqu'aux portes de Paris les restes démembrés des forêts primitives. On les y retrouve jusqu'au XIIe siècle. Au nord s'étendaient les forêts de Sarris et de Saint-Denis, qui d'Asnières allaient jusqu'à Argenteuil et Pontoise, recouvraient la plaine de Gennevilliers et tournaient au nord-ouest jusqu'à Neuilly. L'espace qu'on appelle aujourd'hui le Paris de la rive droite était donc à la fois entouré par une large ceinture d'arbres et par un long marais circulaire, qui de la rue Saint-Antoine allait jusqu'à Chaillot. Un démembrement de la forêt de Sarris, qui n'en était séparé que par la Seine, était la forêt de Rouvray, appelée plus tard bois de Saint-Cloud, et sur l'emplacement de laquelle s'étendent le village de Boulogne-sur-Seine et le bois de Boulogne actuel. La forêt de Saint-Germain était autrefois la forêt de Laye ou Leie, qui comprenait les bois de Marly, couvrait Versailles, Palaiseau et allait jusqu'à Montlhéry. Une bande forestière s'étendait au sud-est. Il en reste trois fragmens, Vincennes, Bondy et Livry. Une autre vaste forêt enfin, celle d'Iveline, se rattachant à celle-ci, couvrait tout le territoire méridional, absorbait celle de Rambouillet, d'Orléans, de Montargis et s'étendait jusqu'à celle de Fontainebleau, tandis que toutes les régions septentrionales étaient couvertes par l'immense forêt des Sylvanectes, comprenant celles de Chantilly, Senlis, Compiègne, Laigue, Coucy et Villers-Cotterets.

Ainsi sont passées en revue toutes les anciennes grandes forêts, de la Normandie aux Alpes et du Rhin aux Pyrénées. On comprend quelle influence devaient exercer sur l'économie générale de la France d'aussi vastes surfaces boisées. Malgré les défrichemens progressifs, la Gaule demeura pendant bien des siècles une contrée essentiellement forestière dont le climat rude était redouté des Romains. *Atrox cœlum*, disait Florus en parlant aussi bien de la Gaule que de la Germanie. Il est sans doute inutile d'ajouter que les bêtes fauves abondaient sur une terre de cette nature. L'urus et le bison hantaient encore la forêt Hercynienne au temps de César. Le lynx épouvantait les chasseurs par sa férocité, l'ours de nos montagnes abondait en bien des points d'où il a pour jamais disparu, et des bandes innombrables de loups venaient jusque dans les villes dévorer les cadavres que multipliaient en tous lieux les discordes civiles, la misère, les maladies épidémiques et la barbarie des seigneurs. Bien d'autres proies encore s'offraient aux chasseurs d'autrefois. Des troupes de porcs sauvages et de sangliers erraient dans les forêts de chênes, les renards n'étaient guère moins nombreux que les loups, et les grands cerfs, les rennes, l'élan, continuaient à vivre dans les lieux où avaient vécu du temps des premiers Celtes les ruminans dont les débris abondent

dans les dépôts quaternaires. Ces divers animaux, auxquels il faut joindre tout le menu gibier que les seigneurs tenaient à conserver pour leur plaisir et qu'ils multipliaient même au moyen de leur *droit de garenne*, causaient à l'agriculture d'énormes préjudices. Le mal devint si grand que les rois durent s'en mêler, souvent en vain, et que de nombreux édits se succédèrent, depuis le roi Jean jusqu'aux réclamations énergiques du tiers-état, qui en 1789 appelait la réserve du droit de chasse « le plus redoutable fléau de l'agriculture. »

Quant au déboisement des forêts, il ne fut pas effectué dans toute la France d'une manière uniforme. Les mœurs des populations, la différence des zones climatériques et plus tard la diversité des lois répressives rendirent fort inégale la dévastation des terrains boisés. Le mot de dévastation n'est pas trop fort. Entrepris avec mesure vers le VIe siècle par les moines agriculteurs, le défrichement s'accrut rapidement à la fin du moyen âge et tourna au vandalisme dès le XVe siècle. La multiplication des « usagers, » auxquels les seigneurs, toujours à court d'argent, vendaient l'autorisation d'exploiter leurs forêts, engendra d'innombrables abus. Le ravinement des pentes, les éboulemens, la multiplication des eaux stagnantes, le débordement des rivières et la ruine de l'agriculture, tels furent les résultats immédiats d'un déboisement rapide et excessif; aussi fallut-il au XVIIe siècle que des mesures plus efficaces vinssent suppléer aux édits insuffisans de François Ier et d'Henri IV. Ces édits avaient été depuis longtemps précédés par des lois protectrices, et l'étude de cette législation forestière, si souvent modifiée dans sa forme et dans ses applications, n'est pas la partie la moins intéressante de l'ouvrage de M. Alfred Maury. Dès le Ve siècle, les Germains, qui venaient d'un pays plus boisé encore que la France et qui avaient au plus haut degré le respect des arbres, sanctionnèrent par des codes rédigés sous l'influence de la civilisation romaine les usages qu'ils avaient apportés de leur patrie. La loi salique, garantissant en même temps les animaux domestiques et les forêts où ceux-ci trouvaient leur nourriture, contenait de singulières dispositions pénales. Les peines étaient plus sévères en matière de délits forestiers et agricoles que pour les attentats contre les individus (1). La loi des Lombards condamnait celui qui avait abattu un arbre de réserve à avoir tout au moins le poing coupé, sinon à perdre la vie.

Bien que les forêts communes se rencontrassent surtout chez les populations germaniques, qui leur conservèrent longtemps le caractère indivis, c'est à des princes d'origine teutonique qu'est due l'introduction du droit forestier qui restreignait la communauté des forêts. Certaines

(1) Tandis qu'on payait *quinze* sous pour avoir coupé ou brûlé un arbre, ou volé un porc de deux ans, et plus cher même quand il s'agissait d'un verrat, il n'en coûtait que *trente* sous à celui qui avait frappé un homme à la tête assez violemment « pour en faire sortir trois os. »

étendues boisées furent destinées à l'usage spécial du roi et de ses officiers. Ces cantons, appelés *foresta,* furent peuplés, en vue de la chasse, de toute sorte de bêtes fauves qu'il était défendu de détruire. Ces domaines finirent par tomber aux mains des seigneurs et des principaux usagers; ce fut là l'origine de tous les abus. Les concessions de forêts accordées par les rois à des particuliers furent dans le principe très peu nombreuses, elles ne furent d'abord obtenues que par les églises et les monastères; mais les priviléges se multiplièrent et avec eux les démembremens des bois. Les droits d'usage concédés par les seigneurs dégénérèrent si bien que Philippe de Valois, par sa première ordonnance de 1348, déclara qu'il n'en serait plus accordé; mais l'on comprend combien devait être difficile l'application d'une loi qui, vu le morcellement de la France, ne pouvait être générale. Chaque seigneur établit dans ses propriétés une police spéciale de droits d'usage, et les attributions des premiers maîtres forestiers indiquées par les ordonnances de Philippe-Auguste ne furent nettement déterminées que beaucoup plus tard. Ces maîtres forestiers furent du reste les premiers à abuser des droits que leur conférait leur charge. Les usagers confondaient sciemment le *bois mort,* qu'on leur permettait de prendre, avec le *bois vert,* qui ne leur appartenait pas; or ces usagers, gros et petits, se comptaient par milliers pour chaque forêt. A ces dévastateurs plus ou moins autorisés se joignaient les paysans, qui, pour se venger des violences des nobles, s'en prenaient aux forêts, source éternelle de vexations fiscales. Une guerre sourde et continue fut déclarée à toute végétation forestière. C'est alors que les règlemens faits aux XIVe et XVe siècles furent repris, étendus et promulgués de nouveau par François Ier, de 1518 à 1543. Le *bois mort* fut nettement défini, les coupes de bois furent défendues même aux évêques et aux archevêques, et c'est de ce roi que date véritablement l'établissement d'une juridiction générale. Toutes ces mesures demeurèrent cependant encore insuffisantes. Ce fut par l'ordonnance de 1669 que Colbert reconstitua sur des bases meilleures la propriété forestière de la France. Pendant huit ans, vingt et un commissaires parcoururent toutes les forêts du royaume, et la réforme administrative avait été annoncée dès 1667 par la réorganisation complète du personnel des eaux et forêts. Le mal toutefois ne fut qu'enrayé. Les abus auxquels la nouvelle législation promettait de mettre un terme étaient si anciens que les usurpateurs se prétendirent injustement dépouillés; des résistances passionnées se manifestèrent jusqu'au sein des parlemens. La révolution plus tard augmenta le désordre. Les paysans et surtout les montagnards profitèrent de l'anarchie pour détruire inconsidérément les bois domaniaux en haine de leurs anciens maîtres, et la France aujourd'hui encore attend le reboisement de son sol, trop longtemps dévasté. ED. GRIMARD.

L. BULOZ.

TABLE DES MATIÈRES

DU

SOIXANTE-SEIZIÈME VOLUME

SECONDE PÉRIODE. — XXXVIIIe ANNÉE.

JUILLET — AOUT 1868.

Livraison du 1er Juillet.

Livraison du 15 Juillet.

O.K.M.

Livraison du 1er Août.

Livraison du 15 Août.

Paris. — J. CLAYE, Imprimeur, 7, rue Saint-Benoît.